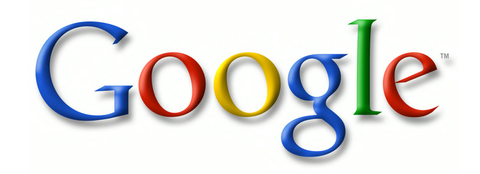
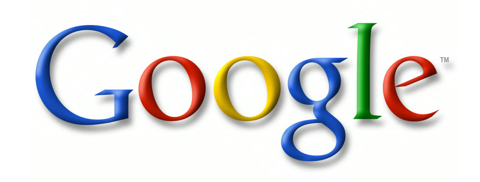
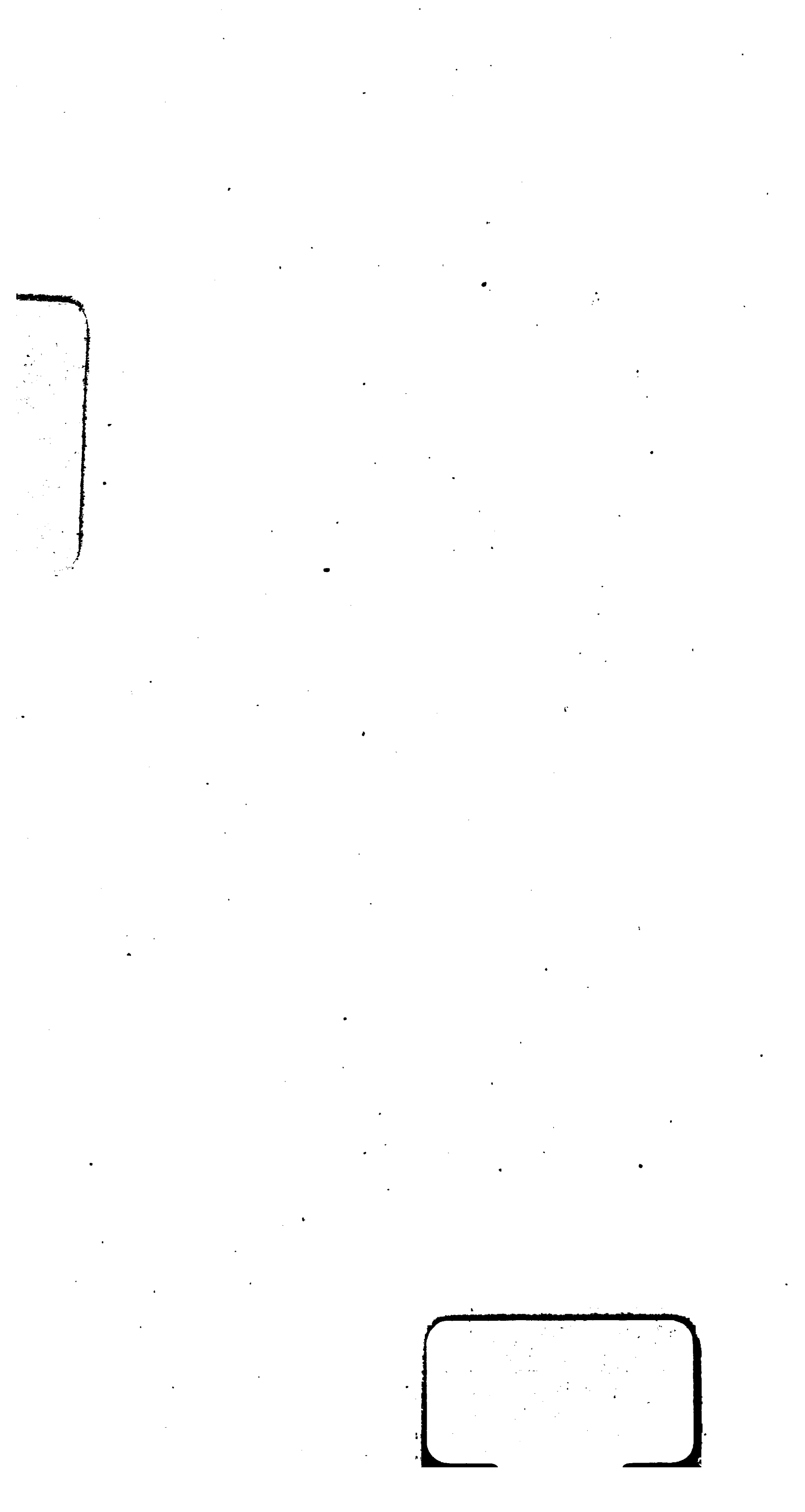
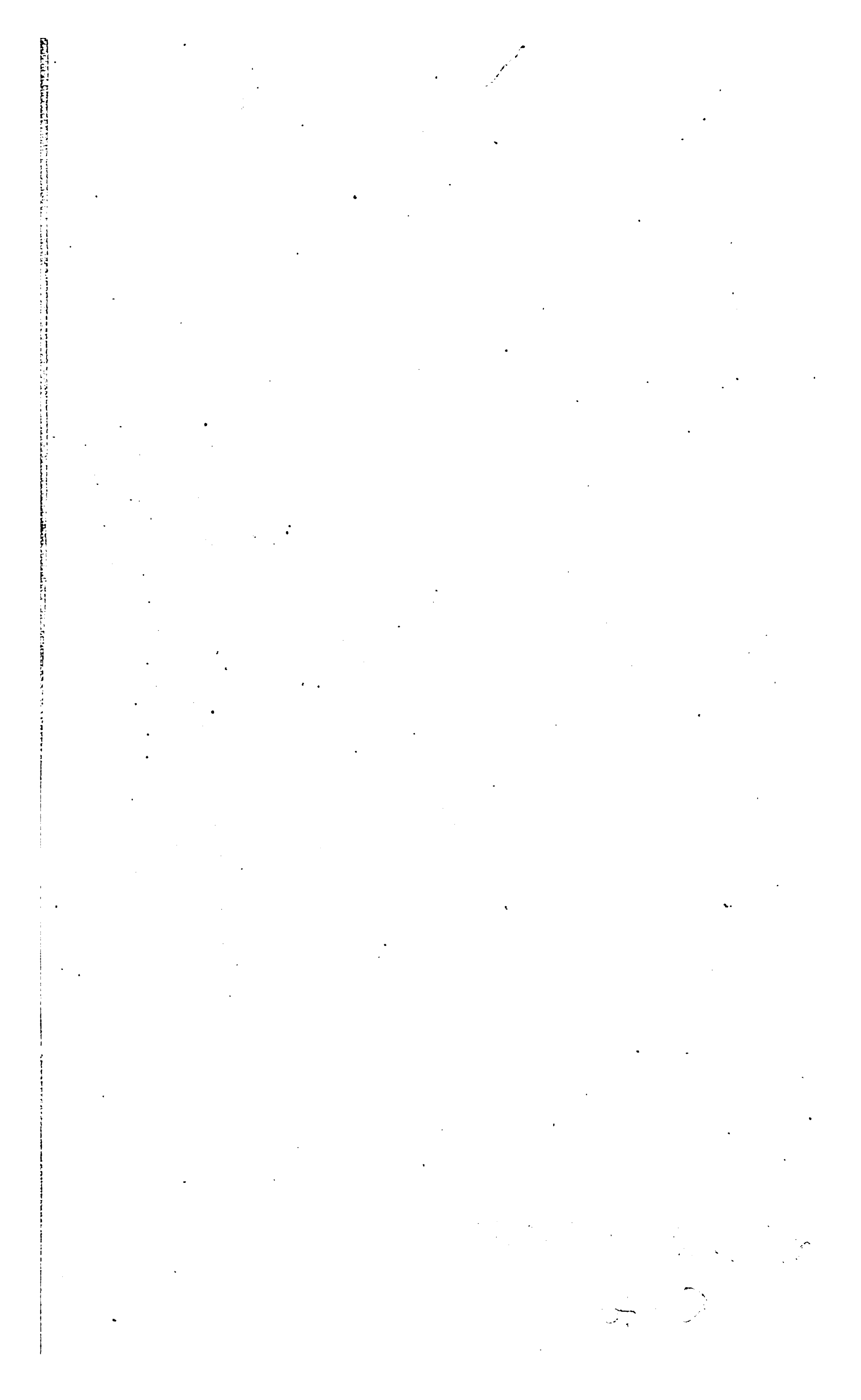








VOYAGE PITTORESQUE

DANS L'EMPIRE OTTOMAN.

TOME QUATRIÈME.

ÉPERNAY. IMPRIMERIE DE WARIN-THIERRY ET DUCROT.

VOYAGE PITTORESQUE

DANS L'EMPIRE OTTOMAN,

en Grèce, dans la Troade,

LES ILES DE L'ARCHIPEL ET SUR LES COTES DE L'ASIE-MINEURE,

PAR M. LE COMTE DE CHOISEUL-GOUFFIER,

AMBASSADEUR DE FRANCE A CONSTANTINOPLE,

Seconde Édition,

AUGMENTÉE DE NOTICES HISTORIQUES D'APRÈS LES VOYAGEURS MODERNES LES PLUS CÉLÈBRES,

Rédigées avec le concours et les Observations inédites de M. HASE, de l'Institut, Conservateur des manuscr. de la Biblioth. royale, Professeur de grec moderne A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES,

Et de M. MILLER, de la Bibl. royale, éditeur et traducteur du PÉRIPLE DE MARCIEN D'HÉRACLÉE.

4

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE DE J.-P. AILLAUD,

QUAI VOLTAIRE, N° 11.

1842.

TABLE

DES ARTICLES DU QUATRIÈME VOLUME.

CHAPITRE SEIZIÈME.

(*). Voir pour les planches, la deuxième partie de l'Atlas.

FIN DE LA TABLE DU IVe ET DERNIER VOLUME.

VOYAGE
DANS L'EMPIRE OTTOMAN,
en Grèce, dans la Troade,
LES ILES DE L'ARCHIPEL ET SUR LES COTES DE L'ASIE-MINEURE.

CHAPITRE SEIZIÈME.

PLANCHE 68, IIme PARTIE DE L'ATLAS.

GRAND PLAN DE CONSTANTINOPLE.

§ I. *Précis historique sur Constantinople* (*).

Constantinople est la capitale de la Romanie ou Roum-éli, qui est la même que l'ancienne Thrace, et de tout l'empire Ottoman. Cette ville, appelée aujourd'hui par les Turcs, *Stamboul*, portait autrefois le nom de *Byzance*. Eustathe lui donne pour fon-

(*) Ce précis historique, et la topographie ancienne qui le suit, sont les seules parties du travail de M. de Choiseul-Gouffier sur Constantinople, qui soient arrivées jusqu'à nous. Nous donnons ces deux morceaux tels qu'ils ont été rédigés par cet illustre voyageur.

dateur un certain Byzas, fils de Céroesse et de Neptune. Scymnus de Chio et Philostrate assurent qu'elle fut bâtie par une colonie de Mégariens, dont ce Byzas était le chef. Une colonie de Milésiens s'en empara ensuite et s'y fixa; mais bientôt après, instruits de l'arrivée de Darius, fils d'Hystaspes, les nouveaux habitants abandonnèrent Byzance et se dispersèrent çà et là dans la Thrace. Ceux qui s'établirent alors dans la ville, furent obligés de se soumettre au roi des Perses; ils brisèrent le joug tout aussitôt après le départ de ce prince, mais ils ne conservèrent pas long-temps leur liberté, car ils furent encore assujettis par les Ioniens, et ensuite par Xerxès.

Pausanias, quelque temps après, conduisit à Byzance, des Lacédémoniens, qui en chassèrent les possesseurs, et y formèrent une nouvelle colonie. Ces Lacédémoniens se multiplièrent en peu d'années, à la faveur d'une longue paix. Attaqués enfin par des ennemis nombreux, ils eurent recours à la mère-patrie, mais sans en rien obtenir. Ils se jetèrent donc entre les bras des Athéniens, par lesquels ils furent secourus. Depuis cette époque, ils se virent sujets, tantôt d'Athènes, tantôt de Lacédémone, trop faibles pour se déclarer jamais contre les vainqueurs.

Au milieu de cette alternative, Byzance acquit des richesses, augmenta ses forces, trouva le moyen de former un état libre, et rendit sa marine redoutable. Elle joua dès-lors un grand rôle en Europe et en Asie. Philippe de Macédoine, père d'Alexandre, jaloux de posséder une ville qui, par sa situation, le

rendait en quelque sorte maître du Pont-Euxin, assiégea Byzance, mais inutilement.

Etienne, le géographe de Byzance, rapporte, au sujet de ce prince, que, fatigué de la longueur du siége, il avait, pendant une nuit obscure, fait travailler à des mines; son dessein était d'ouvrir de la sorte une brèche par laquelle il ferait entrer ses soldats sans être vus. Mais la nuit qu'il avait choisie, et qui d'abord avait été très-sombre, fut bientôt éclairée par la lune. Les travailleurs furent découverts, et le projet avorta. Les Byzantins reconnaissants élevèrent sur le port une statue à Diane (*), et firent du croissant le symbole de leur ville. Les Turcs adoptèrent par la suite ce croissant, qu'ils trouvèrent sur plusieurs bâments anciens.

Les Thraces, peuple barbare, tourmentèrent longtemps Byzance par des guerres continuelles. En vain, pour écarter un fléau désastreux, les Byzantins réunissaient leurs forces ou faisaient des traités et promettaient des tributs. Un des rois vaincu, mille autres prenaient les armes. Accordaient-ils tribut, les rois qui n'y avaient point de part témoignaient leur ressentiment.

Mais outre les guerres et les calamités qu'elles entraînent, les Byzantins, dit Polybe, avaient encore à souffrir la même peine que l'infortuné Tantale. Leurs terres étaient bien cultivées; ils se voyaient près de recueillir les fruits de leur travail, et de pourvoir à leurs besoins; vaines espérances! Les Thraces fon-

(*) L'église d'Agia Photica à Galata a sans doute été bâtie sur les ruines de ce temple.

daient sur les terres, gâtaient une partie des moissons, et ravissaient l'autre. Les Byzantins se soumirent enfin à payer des tributs énormes aux plus puissants de ces voisins incommodes.

Les Byzantins, accablés de tributs, avaient imploré les secours des Grecs, se flattant que ces Grecs, auxquels ils s'étaient toujours rendus utiles et montrés fidèles, seraient touchés de leur malheur. Leurs peines ne furent point écoutées. Ne sachant alors comment satisfaire tous les tyrans qui les environnaient, ils exigèrent un impôt de tous les vaisseaux qui entraient dans le Pont-Euxin ou qui en sortaient. Cet impôt fut principalement à charge aux Rhodiens, les peuples alors les plus puissants sur mer. Ces insulaires, avant de se plaindre, cherchèrent et trouvèrent des alliés. Leurs ambassadeurs, comme ils l'avaient prévu, n'eurent des Byzantins aucune réponse favorable. La guerre s'alluma. Prusias embrassa le parti des Rhodiens. Il reprochait à leurs ennemis de ne lui avoir point dressé des statues, qu'ils lui avaient décernées; d'avoir réconcilié contre ses intérêts, Achée avec Attale, et envoyé à ce dernier quelques-uns de leurs concitoyens pour assister à un sacrifice, tandis que personne n'était venu de leur part en Bithynie, lorsqu'on y célébra les fêtes Sotéries (*). Achée et Attale se déclarèrent pour les Byzantins.

La fortune trahit les Byzantins; la paix leur devint nécessaire. Cavalus, roi des Gaulois, qui vit

(*) Les Sotéries étaient des fêtes célébrées par le peuple pour la santé de son prince.

combien la guerre leur était funeste, les servit avec zèle, et vint à bout, par sa médiation, de leur procurer un accommodement. Ils convinrent avec les Rhodiens de ne plus lever d'impôts, et moyennant cette condition, les Rhodiens convinrent de leur côté d'être toujours en paix avec eux. Le traité avec Prusias portait que les Bithyniens et les Byzantins seraient désormais alliés, et n'exerceraient aucune hostilité les uns contre les autres; que Prusias rendrait aux Byzantins, sans rançon, les terres, les forteresses, les vaisseaux, les peuples qu'il avait pris sur eux, les prisonniers qu'il avait faits, les armes qu'il avait trouvées dans les forteresses conquises, le bois, le marbre et la tuile enlevés du lieu sacré; que Prusias enfin rendrait aux laboureurs de Mysie, qui étaient sous la domination de Byzance, tout ce qui leur avait été ravi par les Bithyniens.

Byzance, depuis ce double traité, jouit assez longtemps d'une paix profonde. Voyant les Romains s'avancer à grands pas à la conquête de l'Univers, elle chercha et obtint leur alliance. Elle s'empressa de leur fournir de puissants secours dans les guerres qu'ils eurent à soutenir contre Antiochus, Persée, Aristonicus, et dans plusieurs autres aussi intéressantes pour eux. Elle osa braver la valeur impétueuse de Mithridate, qui se préparait à fondre sur elle avec toutes les forces de son empire.

Les généreux habitants résolurent de s'ensevelir sous les ruines de leur ville, plutôt que d'abandonner leurs alliés. Ces services multipliés des Byzan-

tins, furent payés d'ingratitude. Leurs lois furent foulées aux pieds, et on les força de recevoir dans leur ville, des coupables qu'ils en avaient bannis.

Proposer un pareil décret à Rome, c'était proposer de violer le droit des gens, d'enfreindre les traités, de se jouer de la foi publique : il fallait être bien sûr de la dépravation générale. Aussi Rome était-elle alors accablée sous le poids de sa gloire et de sa puissance.

A des citoyens généreux, réunis par l'amour de la liberté et la haine de la tyrannie, avaient succédé les patriotes jaloux, qui auraient sacrifié tout l'Univers sur l'autel de leur patrie.

Ces patriotes heureux, d'abord modérés, et quelquefois justes, devinrent bientôt des brigands avides, et substituèrent l'intérêt personnel à celui de l'état. Une multitude aveugle et enivrée suivit les caprices du plus vil des hommes, qui sut caresser son orgueil et ses passions. Clodius en est la preuve ; cet infâme Clodius, ennemi juré des Caton, des Cicéron, en un mot de tous les bons citoyens, et qui avait tous les scélérats pour amis, ou plutôt pour complices. Les exilés de Byzance lui avaient promis des sommes prodigieuses. Content de trouver dans ce trafic odieux de quoi fournir à son luxe, à ses intrigues et à ses débauches, il propose le décret de leur faveur, et les fait recevoir de la multitude sans réclamation.

Cicéron, dans le discours qu'il prononça en faveur des provinces consulaires, parle des vexations et des

outrages que Byzance eut à souffrir de la part de Pison, digne ami de Clodius. Ce Romain cruel, avare et débauché, exerça, dans une ville alliée et fidèle, les mêmes brigandages qu'exerce un ennemi féroce dans une ville prise d'assaut. Non content d'avoir exigé des Byzantins des contributions ruineuses, de les avoir dépouillés de toutes leurs richesses, de leur avoir enlevé toutes les statues précieuses dont leur ville était embellie, il envoya chez eux des troupes de quartier d'hiver, et donna pour chef à ces troupes, des hommes qui lui étaient vendus, et qui se faisaient gloire d'être les ministres de ses crimes et de ses plaisirs. Il s'attribua, au mépris des lois de Rome et des décrets du sénat, une juridiction dans une ville libre, voyant avec indifférence les suites que pouvait avoir sa tyrannie; elle était faite néanmoins pour révolter contre les Romains tous les peuples qui, comme les Byzantins, s'étaient attachés à eux à condition de conserver leurs lois et leurs magistrats. Les hommes magnanimes qui, dans Byzance, osèrent alors parler de justice, et ceux qui étaient hors d'état de satisfaire l'avarice de Pison, étaient immolés. L'excès de ses débauches alla si loin, que de jeunes Byzantines, des plus distinguées par leur naissance, se précipitèrent dans des puits, ne pouvant se soustraire autrement à ses passions brutales et à son infâme lubricité.

Cette situation déplorable ne dura pas après le départ de Pison. Byzance reprit son ancien éclat, et servit encore les Romains comme auparavant; mais ce fut alors moins par amitié que par crainte. Les

Césars eurent beaucoup à se louer de ses bons offices; ils ne l'asservirent pas moins à d'énormes tributs, s'autorisant, dit Tacite, sur la fertilité de son pays et sur ses richesses. Epuisés par les guerres récentes du Bosphore et de la Thrace, les Byzantins, sous l'empereur Claude, obtinrent, pour cinq ans, une exemption de tributs dont ils étaient chargés. Vespasien, à cause des séditions qui s'élevaient continuellement dans leur ville, leur ôta la liberté que Néron leur avait rendue. Apollonius de Tyane lui en fit des reproches qui ne furent point entendus, ou plutôt qui furent méprisés.

L'empereur exigea les tributs, et leur donna un gouverneur, disant, pour justifier sa conduite à leur égard, qu'ils avaient désappris à être libres.

Les Byzantins conservèrent néanmoins leur esprit d'indépendance : on avait empêché ce germe actif de croître, mais il n'était pas étouffé. Pescennius-Niger et Septime-Sévère se disputaient le titre d'empereur. Le parti de Niger parut aux Byzantins le plus juste; ils se déterminèrent à le suivre. Septime fut vainqueur, immola son rival et assiégea Byzance. Cette ville, fidèle à la mémoire de Niger, soutint le siége avec courage.

Mais il fallut enfin se rendre. L'empereur confisqua les biens des habitants, fit passer au fil de l'épée la garnison et les magistrats, détruisit les murs de la ville, ses forteresses, et en fit une bourgade, qu'il soumit à la juridiction de Périnthe, ville plus connue dans l'histoire ecclésiastique sous le nom d'Héraclée. Sévère n'écouta alors que son caractère naturellement

cruel et vindicatif, et priva l'empire d'un boulevard que la nature semblait elle-même avoir ménagé. Il fallait que Byzance fût bien redoutable, puisqu'elle soutint un siége de trois ans, contre un général audacieux et expérimenté, qui avait sous ses ordres une armée puissante et toutes les forces navales de l'empire. Elle ne put cependant être prise que par famine.

Sévère comprit bientôt la faute qu'il avait commise en ruinant Byzance; il se hâta de la relever; mais il ne lui rendit point sa première splendeur. Elle fut encore détruite sous Gallien, prince à la fois cruel et voluptueux, dont Gibbon a si bien peint le caractère. Byzance prévoyait sans doute le danger qui la menaçait, car elle refusa d'ouvrir ses portes; mais enfin, persuadée par les promesses et les serments de l'empereur, elle rejeta des soupçons trop bien fondés, et lui donna entrée dans la ville. Le carnage y fut général; les soldats périrent avec les habitants. Trebellius-Pollion, qui était presque contemporain, écrit que de son temps il n'y avait à Byzance des anciennes familles, que celles qui avaient auparavant quitté cette ville. Cléodame et Athénée la rétablirent, et méritèrent par ce bienfait la reconnaissance de leurs concitoyens.

Il n'est plus guères parlé de Byzance, jusqu'à l'époque où Constantin, l'an 362 depuis l'empire d'Auguste, l'accrut, l'environna de murs, et lui donna par un édit le nom de la Nouvelle-Rome. Elle est dès-lors nommée par tous les historiens, Constantinople. Constantin y fixa son séjour, dépouilla, pour l'embellir, les autres villes de son obéissance, et atta-

quant, par l'abus le plus injuste du pouvoir, les droits sacrés de la propriété, il osa, par une loi, ravir à tous ceux qui possédaient quelques biens dans l'Asie et le Pont, la liberté d'en disposer, même à la mort et par testament, à moins qu'ils n'eussent une maison dans sa ville favorite. Cette loi, ouvrage du despotisme, fut en vigueur jusque sous Théodose-le-Jeune, par qui elle fut abolie. Les édifices s'élevèrent de toutes parts, et on fut obligé d'agrandir l'enceinte formée par Constantin. Cet empereur avait partagé sa ville en quatorze quartiers, voulant la rendre, autant qu'il le pourrait, semblable à l'ancienne Rome. Il y construisit deux grands édifices pour les assemblées du sénat, des palais, des aquéducs, un arsenal et plusieurs bâtiments somptueux. Elle devint une des plus riches et des plus brillantes de l'empire; elle fut encore embellie et agrandie par les successeurs de Constantin.

Depuis cette nouvelle fondation, il ne s'est presque point passé de siècle où Constantinople n'ait essuyé quelque fléau ; elle se vit en proie à la peste, à la famine, aux tremblements de terre, aux embrâsements, aux guerres civiles et aux courses des Barbares; elle fut prise, en 762, par Artabase sur Constantin-Copronyme, son beau-frère, ennemi fougeux des Iconoclastes, et reprise par cet empereur, en 764. Les Français s'en emparèrent en 1203, et la gardèrent cinquante-huit ans. Nicétas s'étend assez sur cette partie de l'Histoire de Constantinople. On frémit en lisant dans cet historien grec, les cruautés et les sacriléges que commirent ces brigands chrétiens, sans

égards aux serments qu'ils avaient faits sur la croix de l'évangile, de ne tremper leurs mains que dans le sang des Sarrazins infidèles. La ville rentra, en 1261, sous la domination des Grecs, et passa deux siècles après sous celle des Ottomans.

Le conquérant Mahomet II, fidèle à la promesse qu'il avait faite à ses soldats avant de livrer le dernier assaut, leur permit de la saccager pendant trois jours, et défendit seulement d'y mettre le feu : on comprend à quels excès durent se porter des vainqueurs féroces et d'une religion différente. Les Turcs, se répandant çà et là dans la ville, immolèrent trois mille des défenseurs de la place, des habitants qui leur résistèrent et des fuyards même. L'avarice succéda bientôt à la cruauté; vieillards, femmes, enfants, furent réduits en esclavage, et vendus dans les marchés publics comme de vils animaux : on força les esclaves, par toutes sortes de tourments, de découvrir où leurs anciens maîtres avaient caché leurs richesses. Les temples des Chrétiens et les objets de leur culte furent profanés. Les trois jours expirés, Mahomet fit cesser le pillage et les massacres, promit sa protection à ceux qui voudraient venir habiter sa nouvelle conquête, et aux Chrétiens l'exercice libre de leur culte; il y fit passer les habitants du petit empire des Trébisonde. Depuis ce temps-là Constantinople a toujours été soumise aux Musulmans, et a suivi la religion de leur prophète.

§ II. *Topographie de Constantinople.*

VUE GÉNÉRALE.

C'est assez m'arrêter sur l'histoire de Constantinople ; je me hâte de passer à la description de ce qu'elle renferme maintenant de remarquable dans son enceinte.

Byzance, à en croire aujourd'hui les habitants, occupait dans l'origine le terrain que couvre le Sérail. Cette opinion n'a parmi eux d'autre fondement qu'une tradition confuse et incertaine. Denys de Byzance, plus croyable, lui donne de circuit environ 40 stades, c'est-à-dire près de deux lieues (*). Elle devait donc être plus étendue que ne l'est le sérail du Grand-Seigneur. C'était, du temps de Sévère, la plus grande ville de la Thrace. Constantin prolongea Byzance de 15 stades, et commença par environner la nouvelle enceinte d'une muraille, qu'il voulait élever depuis le golfe jusqu'à la Propontide ; mais il la laissa imparfaite, et Constance l'acheva. Cette enceinte fut portée dans la suite encore plus loin. Constantinople, suivant une ancienne relation dont l'auteur est antérieur à Justinien, mais postérieur à Théodose-le-Grand, avait, depuis la Porte dorée (**), à l'occident jusqu'au rivage de la mer, 14075 pieds de longueur (***). Sa largeur était de 6150 (****), et néanmoins, du temps de Justinien, les Blachernes, comme on le voit

(*) Un myriamètre.

(**) Voyez Planche 89, IIe partie.

(***) Environ 4690 mètres.

(****) Environ 510 mètres.

dans Procope, n'étaient pas dans l'enceinte de la ville. Ils n'y furent renfermés que par l'empereur Héraclius.

Constantinople ou Stamboul, est, de nos jours, une des plus grandes villes de l'Univers (*), et sans contredit la plus avantageusement située ; elle commande, par sa situation, à la mer de Marmara ou Mer-Blanche, nommée autrefois Propontide, et au Pont-Euxin, appelé aujourd'hui Mer-Noire. Ces deux mers se trouvent réunies par le Bosphore de Thrace, qui sépare l'Europe de l'Asie. Il faut distinguer, dans Constantinople, deux parties, l'une en-deçà, l'autre au-delà du port. En-deçà du port est la ville proprement dite ; au-delà sont les faubourgs. La ville est située dans cette Péninsule qui s'avance en pointe sur le Bosphore ; elle forme une espèce de triangle dont la base vers l'occident regarde la Thrace ; le côté étroit au midi est baigné par la mer de Marmara ; le côté gauche, vers le septentrion, s'étend le long du golfe que le Bosphore fait dans la Thrace, de l'orient à l'occident, en biaisant vers le septentrion ; l'angle oriental est formé par la pointe de la Péninsule, qui se nomme aussi Pointe du Sérail : on voit, sur l'angle méridional, le château des Sept-Tours ; l'angle septentrional est à la mosquée d'Eyoub.

Un port également agréable et commode s'ouvre à la pointe du Sérail vers Scutari ; le côté du triangle où se trouve le port se recourbe en demi-arc, à ses deux extrémités ; au milieu de ces demi-arcs sont deux espèces de croissants dont les pointes n'empê-

(*) En y comprenant le port et ses environs.

chent pas que de l'un des deux angles on n'aperçoive aisément l'autre. Le golfe, en se terminant au nord-ouest, reçoit les eaux des rivières Cydaris et Barbisès qui corrigent l'âpreté des eaux et rendent plus délicats les poissons qu'elles y attirent en foule.

Au-delà du port, à l'est et au nord-est, sont les faubourgs. Le plus important est Galata, situé partie sur une colline, partie dans la plaine que forment, au pied de la colline, deux vallées, l'une orientale et l'autre occidentale. Ce faubourg ferme l'entrée du port au septentrion. C'est du château de Galata, château qui n'existe plus, jusqu'à la pointe du Sérail, qu'était tendue cette chaîne fameuse qui fermait le port de Byzance. L'abréviateur de Dion Cassius fait mention de cette chaîne, à l'occasion du siége de la ville par Sévère. Au-dessus de Galata est Péra, autre faubourg de Constantinople, baigné au midi par le Bosphore, et qui, dans l'ancienne description déjà citée, faisait, avec Galata, le treizième quartier de la ville. De Péra on descend à Tophana (*maison des canons*), situé sur le bord de la mer, à l'entrée du canal du Pont-Euxin. Après *Tophana* on trouve *Fondoukli*, premier faubourg sur la côte d'Europe, et ensuite *Bechiktach* et *Ortakeui*. A la droite de Galata est le Faubourg de Cassin-Pacha, qui n'en est séparé que par un cimetière turc, et qui s'élève sur deux collines. Le port est dans la demi-lune que forme *Cassin-Pacha* et *Galata*. Il n'y a rien de remarquable de ce côté que l'*arsenal de la marine*, le *jardin du Grand Seigneur* et l'*Ocmeidan*.

MURAILLES.

Les premières murailles de Byzance, ornement et défense de cette ville, étaient construites de pierres de taille épaisses de trois pieds et demi (*), et flanquées en-dehors de belles et hautes tours qui se répondaient l'une à l'autre. Les pierres étaient liées avec tant d'art, que chaque muraille paraissait être d'une seule pierre; ces murs offraient par en haut un espace sur lequel on pouvait, sans danger, faire le tour de la ville. Ils furent renversés par l'impitoyable Sévère.

Constantin en fit élever de nouveaux, que Théodose-le-Jeune fit abattre, l'an de J.-C. 413, afin d'agrandir la ville. Anthème, préfet du prétoire, présida à la construction de la nouvelle enceinte, de concert avec Cyrus, préfet de la ville. Ce Cyrus, également aimé des bleus et des verts, ayant adroitement fait succéder dans les cœurs l'émulation à la haine, les avait réunis pour travailler à la réédification des murs. Ces nouveaux murs furent renversés ou ébranlés par un tremblement de terre, l'an 447, et rétablis en 450 par Constantin, préfet du prétoire. Les dernières réparations des murs sont de Jean et de Constantin Paléologue.

Les murs que l'on voit aujourd'hui sont formés partie de pierres de taille, partie de maçonnerie entremêlée de briques. Ceux qui ne sont pas environnés de la mer sont doubles, bordés d'un fossé, le-

(*) Un mètre 50 centimètres.

quel a vingt-cinq pas de largeur: cette double enceinte est revêtue d'un faux mur ou parapet. L'espace qui sépare les deux murs a vingt-deux pieds (*). Le mur intérieur, assez haut, et large de plus de vingt pieds (**), est, sur le continent, garni de plus de deux cent cinquante tours assez basses, sur la cime desquelles on monte par des escaliers de pierre. Le mur extérieur, plus bas de la moitié que l'autre, est défendu par autant de tours. L'espace entre le fossé et le mur extérieur est plus haut que l'autre côté du fossé, et néanmoins il l'est moins encore que l'espace entre les deux murs. Le terrain hors de la ville est partie plaines, partie collines; les plaines sont très-vastes, et la vue peut, de dessus les murs, se porter au loin de tous les côtés. Les murailles, du côté de la mer, sont plus basses que du côté de la terre; du côté du golfe elles laissent, entr'elles et la rive, un quai d'environ cinquante pas; mais, vers la bouche du Bosphore et la Propontide, les murailles ne s'éloignent pas de la rive, excepté dans les endroits par où l'on descend au port; car alors il reste un espace entre les murailles et les échelles (***).

PORTES.

On remarque sept portes du côté de la terre.

La première, au-dessus du palais de Constantin,

(*) Sept mètres 15 centimètres.

(**) Environ 7 mètres.

(***) Plusieurs de ces espaces sont aujourd'hui occupés par des maisons particulières, dont quelques-unes même sont bâties sur pilotis jusque dans la mer qui baigne la côte.

se nomme Egry-Capouci, c'est-à-dire *Porte en biais;* elle s'appelait autrefois porta Caligasia, porta Bulgaronum, porta Charsias: ce Charsias était un chef de la faction des bleus. La seconde porte, Ederne-Capouci, ou *Porte d'Andrinople* (*), est, à ce que prétend Du Cange, celle que les anciens auteurs appellent porta Polyandria, à cause de la rencontre des bleus et des verts qui s'était faite à cette porte, et de la confusion que cette rencontre avait occasionée. La troisième porte est Top-Capouci (**), porta Bombardaria, porte de Saint-Romain : on a placé trois canons sur l'enceinte de cette porte, qui fut la plus exposée au feu des batteries d'Amurat et de Mahomet II, et auprès de laquelle périt glorieusement le dernier des Constantins. La quatrième a le nom de Yegni ou Yegni-Capouci, nea porta (*Porte-Neuve*). La cinquième, Silivri-Capouci, paraît à Gyllius la même que celle de Rhégion : sur le cintre de cette porte sont les représentations de quelques saints dont les Turcs ont effacé le visage. La sixième porte, Iedi Koule-Capouci, peu éloignée de la précédente et bouchée aujourd'hui, semble avoir autrefois été considérable, à en juger par le soin qu'on a eu d'élever devant cette porte un pont encore très-solide qui couvrait le fossé, et par la beauté de la porte même, dont quatre grandes piles de marbre forment le chambranle et l'entablement. La septième et dernière porte, Iedi Kouleler-Capouci, est celle des Sept-

(*) Voyez Planche 78. (**) Voyez Planche 73.

Tours, ouverte sur une brèche à trente pas du château. L'ancienne porte, nommée Porte dorée (*), est renfermée aujourd'hui dans la clôture du même château, et bouchée.

Le mur de la ville, depuis la tour de Marmara, qui est au pied du château des Sept-Tours, est traversé par neuf portes : on en compte douze depuis la pointe du Sérail jusqu'à la mosquée d'Eyoub.

Quatorze portes donnent accès dans la ville du côté du port; ce sont : Haïvan-Capouci (Porte-au-Bétail), Xilo-Porta (Porte de Bois), Balta-Capouci (Porte du Palais), Fener-Capouci (Porte du Phare), Petri-Capouci (Porte de S. Pierre), Yeni-Capouci (Porte-Neuve), Aya-Capouci (Porte-Sainte), Djoub-Ali-Capouci (Porte de Djoub-Ali), Oun-Kapan-Capouci (Porte-aux-Farines), Ayasma-Capouci (Porte de la Fontaine-Bénie), Odoun-Capouci (Porte-aux-Bois), Sindan-Capouci (Porte des Prisons), Balik-Bazari-Capouci (Porte du Marché aux Poissons), Baghtchè-Capouci (Porte des Jardins). Cette dernière n'est jamais fermée pour les Francs, à qui les *capitulations* assurent certains priviléges dans la capitale. De nuit comme de jour le voyageur peut y passer librement sans être soumis à la rétribution imposée par le concierge aux rayas qui se présentent après le coucher du soleil.

Les portes qui s'ouvrent sur la mer de Marmara, sont les suivantes : Narli-Capouci, Samatia-Capouci, Daoud-Pacha-Capouci, Yeni-Capouci, Koum-Capouci, Tchatladi-Capouci, Akkor-Capouci et Top-Capouci, à la pointe du Sérail.

Aucune de ces portes n'est remarquable par son architecture, mais les mosquées, les bains, les kiosks, les fon-

(*) Voyez Planche 89.

taines, les hospices, les tombeaux, voilà les édifices dans lesquels les Ottomans déploient de la magnificence. Sélim III est le premier qui en ait fait éclater dans un autre genre.

Dans le temps de la splendeur de Constantinople, le nombre des portes était beaucoup plus considérable : on en comptait quarante-trois qui étaient ouvertes sur le pourtour de la ville. Ses murs abritaient plusieurs ports, et renfermaient une continuité d'édifices dont on ne retrouve plus que les restes informes.

Les portes de Constantinople offrent quelques particularités. Sur celle d'Yeni-Capouci était cette inscription :

PAR L'ORDRE DE THÉODOSE,
CONSTANTIN A RELEVÉ CES MURS EN MOINS DE DEUX MOIS.
A PEINE, DANS UN SI COURT ESPACE DE TEMPS,
MINERVE ELLE-MÊME,
POURRAIT-ELLE BATIR DES REMPARTS AUSSI SOLIDES.

Cette porte s'ouvre sur la mer de Marmara, et est le point où se rendent tous les bateaux qui viennent de la côte d'Asie, chargés de légumes et de fruits. Ce petit port est pourvu d'un embarcadère.

La porte voisine, Koum-Capouci, qui jouit de la même position, offre aussi un spectacle animé. Le terrain d'alluvion qui s'étend entre le mur de clôture et la mer, est couvert de cafés et de kiosks très-élégants, où se presse une foule joyeuse, et d'où les sons d'une musique discordante arrivent parfois à l'oreille de l'étranger qui passe dans son bateau.

Nous citerons encore Top-Capouci, auprès de laquelle on voit deux mosquées et un couvent de Derwiches Mevlévi. C'est devant cette porte que Mahomet II fit mettre en batterie le monstrueux canon fondu par un artilleur hongrois; c'est aussi par-là que les Turcs firent irruption dans Constantinople.

COLLINES.

La ville de Constantinople occupe un promontoire triangulaire dont la base tient au continent d'Europe; un des côtés compris entre le château des Sept-Tours et la pointe du Sérail est baigné par les eaux de la Propontide ou mer de Marmara ; le troisième côté est formé par le golfe qui entre dans les terres et s'y prolonge.

La Péninsule contient sept collines; six sont successivement placées le long du côté septentrional de la ville, et elles sont séparées par cinq vallées, dont il n'y a que la troisième et la cinquième qui traversent entièrement le promontoire; la sixième vallée traverse la ville en baudrier, du couchant au levant, et sépare le promontoire des six collines de la septième qui occupe l'angle méridional de la ville où sont les sept tours. On distinguera facilement, sur les lieux, ces inégalités du sol, si l'on se place sur la hauteur qui domine le faubourg de Galata sur l'Ock-Meidan, au lever et au coucher du soleil ; à cet instant, les ombres prolongées, plus distinctes, et les vapeurs qui s'élèvent des vallées, font parfaitement reconnaître cette division utile pour bien comprendre la topographie de cette ville immense.

On peut donc diviser Constantinople en deux parties; la première comprendra le promontoire des six collines, et contiendra les deux-tiers de la ville; la seconde comprendra la septième colline, où sont les sept tours, le reste des murs du côté de la terre, la

colonne d'Arcadius, etc.; la sixième vallée, qui traverse la ville en baudrier, depuis le milieu des murs du côté de la terre, jusqu'au port de Koum-Capi, vers le midi.

Revenons à la première partie, au promontoire des six collines, qui comprend :

La première colline, sur laquelle est le Sérail, Sainte-Sophie et la place de l'Hippodrome, et la première vallée, dans le milieu de laquelle sont les murs de clôture du Sérail ;

La deuxième colline, sur laquelle est la colonne de porphyre appelée vulgairement la *colonne brûlée*, et la deuxième vallée, qui commence à la porte de Balouk-Bazar, et est occupée par les Bézertins et par plusieurs kans ;

La troisième colline, dont le dos est occupé par le vieux Sérail et par la Solimanie, et la troisième vallée, qui pénètre le promontoire et est traversée par les aquéducs qui font la communication de la troisième à la quatrième colline ;

La quatrième colline, dont le sommet est occupé par la mosquée du sultan Mehemet, et la quatrième vallée, qui sépare la mosquée du sultan Mehemet de celle du sultan Sélim ;

La cinquième colline, dont le sommet est occupé par la mosquée du sultan Sélim, et la cinquième vallée, qui pénètre le promontoire.

DIVISION DE LA VILLE EN RÉGIONS.

On s'est déjà fait une idée de la *situation de Constantinople* par la division naturelle des collines sur lesquelles elle est bâtie. Constantin, voulant donner à sa nouvelle *Rome* de nouveaux rapports avec l'ancienne capitale de l'empire, la divisa comme elle en quatorze régions ou quartiers. Malgré les recherches de plusieurs savants, on ne peut déterminer aujourd'hui d'une manière bien précise les limites de toutes ces régions, qui n'en ont même jamais eu d'apparentes ; mais cependant, sans entrer dans des discussions dans lesquelles un grand nombre de lecteurs ne nous suivraient qu'avec dégoût, il n'est pas impossible de donner une idée générale de la situation de la ville sous les *empereurs grecs*, et de nommer au moins les riches monuments dont elle fut décorée.

PREMIÈRE RÉGION.

La première région contient l'extrémité de ce promontoire nommé par les Anciens, *Chrysocéras*, et que les premiers fondateurs de Byzance avaient d'abord occupée. On y voyait un autel de Minerve-Ecbasia, un stade, des gymnases, et un cirque pour les courses de chars. En doublant la pointe du cap pour entrer dans le golfe, on trouvait trois petits ports et l'*Acropolis* ou citadelle de Byzance, qui depuis conserva toujours le même emplacement, et qui subsiste encore, puisqu'on peut regarder comme

une vaste citadelle l'enceinte du Séraï, défendue par de hautes murailles flanquées de tours. Dans cette première région était aussi le palais de l'impératrice Placide, et vers le levant, sur le rivage de la Propontide, étaient les thermes publics, nommés *Arcadiens*.

Là, Justinien fit construire une vaste et magnifique enceinte, séduisante par le charme de sa position, imposante par toutes les richesses dont elle était décorée ; de vastes colonnades de marbre blanc régnaient sur le bord de la mer, sans cesse couverte d'une foule de barques de toutes grandeurs ; les unes abordaient sur les degrés de l'édifice, les autres longeaient légèrement ces vastes portiques, sous lesquels étaient réunis les marbres divers de tous les pays, et les productions des arts et des chefs-d'œuvre de Phidias, de Lyssippe et de Praxitèle. Vers le centre du monument, sur une haute colonne de porphyre, dominait la statue de l'impératrice Théodora, dont les traits majestueux, et cependant pleins de grâces, attiraient tous les regards et fixaient l'admiration au milieu de tant d'objets faits pour l'obtenir.

DEUXIÈME RÉGION.

Dans la seconde région ; dont une partie paraît être aujourd'hui dans l'enceinte du Séraï, étaient le palais d'Irène, élevé par Constantin, les bains de Zeuxippe, et la grande église, qui, rebâtie par Justinien, reçut le nom de *Sainte-Sophie*.

Tout homme qui n'est pas Musulman ne peut entrer dans Sainte-Sophie sans un firman ou ordre par écrit du sultan. Je me suis servi deux fois d'un ordre pareil.

Les historiens de Byzance, entraînés par le zèle pour leur religion au-delà des bornes de la vérité, disent des choses ncroyables de ce grand et magnifique édifice très-prolixe ; et les Grecs modernes, s'abandonnant à leurs exagérations, regardent ce temple comme supérieur à tous les temples connus, et conservent parmi eux, avec une extrême crédulité, d'anciennes traditions qui motivent leur admiration.

Dans un mouvement populaire, sous le règne de Justinien, la première église, dédiée par Constantin à la *Sagesse inspirée*, fut réduite en cendres. On jeta alors les fondements de l'édifice actuel de Sainte-Sophie ; et en huit ans et cinq mois, avec trois cent vingt mille livres pesant d'or ou d'argent, car les antiquaires ne sont pas d'accord sur ce point, l'église fut achevée par Anthemius de Tralles, le plus grand architecte de son temps, assisté par Isidore de Milet.

Anthemius emprunta son idée d'une coupole des anciens qui ont eu quelques temples de forme sphérique ; mais c'est lui qui, le premier, entreprit d'élever une coupole sphérique sur quatre arcades, au lieu de la poser sur le sol, et qui unit ainsi dans le même édifice la forme ronde et la forme carrée. Les Chrétiens avaient coutume de faire leurs temples en forme de croix ; Anthemius suivit cet usage ; mais il fit une croix dont les branches étaient égales, ce qui prouve son habileté, une croix de ce genre étant mieux adaptée à une coupole placée dans son centre, parce qu'en conservant sa grâce et sa légèreté en dedans, elle présente au-dehors les meilleures et les plus belles proportions.

Ce premier dôme fut renversé, en 558, par un tremblement de terre, vingt et un ans après la dédicace du temple. L'empereur Justinien régnant encore, employa un autre

Isidore, neveu du premier, pour le rétablir. Le nouvel architecte éleva sa coupole de vingt pieds (*) plus haut que l'ancienne; mais il fit sa voûte surbaissée et elliptique, au lieu de sphérique qu'elle était. Pour lui donner une plus grande solidité, il plaça entre les pieds-droits ou grands piliers du nord et du sud, quatre colonnes de granit de chaque côté, ayant quarante pieds de fût (**); et en les réunissant par des arches, il leur fit porter un mur sur lequel il établit six colonnes plus courtes. Les gros piliers ou pieds-droits, qui sont les principaux soutiens du dôme, sont revêtus en marbre; mais la forme de pilastre ne s'y montre point, non plus que dans toute l'église, où les règles de l'ancienne architecture ne sont point du tout observées.

La courbe du dôme est si légèrement arquée, que sa concavité, mesurée perpendiculairement, n'est que la sixième partie de son diamètre, qui est de cent quinze pieds (***) et qui, dans son centre, est élevé de cent quatre-vingts pieds au-dessus du sol (****).

Cet aplatissement, qu'on a beaucoup critiqué, a cependant un effet bien imposant; et si l'architecte a voulu, comme on le prétend, imiter la voûte des cieux, il faut convenir que l'imitation est plus heureuse dans Sainte-Sophie que dans Saint-Pierre de Rome.

Tout l'intérieur de la voûte, au-dessus des fenêtres, est incrusté en mosaïque formée de petits dés d'une substance vitrifiante ressemblante au verre, et appelée, par Vitruve, *smaltum*, et en cubes d'environ un huitième de pouce (*****). Excepté quatre figures colossales qui représentent des séraphins, elle est tout entière dorée, mais dégradée en beaucoup d'endroits par le temps plutôt qu'à dessein. Il y a, attenant le portique, une espèce de chapelle dont la

(*) Six mètres 50 c.
(**) Treize mètres 97 cent.
(***) Trente-sept mètres 36 cent.
(****) Cinquante huit mètres 50 c.
(*****) Trente-trois millimètres.

voûte est aussi en mosaïque, mais presqu'entièrement détruite, parce que les officiers inférieurs de la mosquée en vendent de petits fragments aux étrangers curieux, et aux Grecs dont la superstition y attache un grand prix. Certains critiques n'accordent au dôme de Sainte-Sophie que le mérite d'être un grand effort de l'art pour la construction. Ils admirent l'idée de placer une coupole sur une croix grecque ; mais ils prétendent que cette entreprise a été faite quatre siècles trop tard pour être exécutée avec toute la perfection qu'elle pouvait avoir. Ils y remarquent beaucoup de fautes en architecture, que les Grecs et les Romains des bons siècles n'auraient pas commises, comme des colonnes placées sans régularité, des chapiteaux n'appartenant à aucun style ou sans entablement. Procope dit que ce dôme est si légèrement construit, qu'il semble suspendu au ciel par une chaîne ; mais nous cherchons sur la terre les fondements d'un édifice terrestre ; et, si nous ne les voyons pas, notre raison n'est pas contente.

Outre la grande coupole, il y a deux grands demi-dômes et six moindres. Le plan géométrique de l'édifice est une croix grecque inscrite dans un carré ; mais l'espace intérieur du couchant au levant forme une ellipse. Dans le demi-dôme qui termine l'édifice, du côté de l'est, était autrefois le sanctuaire qui contenait, dit-on, pour un million sterling d'ornements et de joyaux.

Les grands pilastres qui soutiennent la coupole sont en pierres de taille unies par des liens de fer, et dont les joints sont remplis de plomb et d'un ciment à la chaux vive ; et la masse de l'édifice est de briques, mais revêtue de marbre dans tout l'intérieur. La galerie environnante, anciennement réservée aux femmes, a soixante pieds de large (*) et est formée par soixante-sept colonnes, dont huit sont de porphyre, et avaient été employées dans le temple du Soleil

(*) Dix-neuf mètres 50 c.

à Rome, élevé par l'empereur Aurélien. Elles ont été apportées à Constantinople par l'ordre de Constantin. Six autres colonnes sont de jaspe vert, et ont été prises du temple de Diane à Ephèse. Le premier vestibule ou portique a vingt-huit pieds de large (*), et neuf portes de bronze ornées de bas-reliefs. Les mesures exactes de l'intérieur sont deux cent quarante-trois pieds (anglais) de large du nord au midi, et deux cent soixante-neuf pieds de long du levant au couchant, où sont les portes dont je viens de faire mention.

Gibbon, pour l'excellente description qu'il a donnée de Sainte-Sophie, *Hist. rom., vol. VII et vol. XII*, a consulté Procope, *De Ædific. Justiniani, lib. I, c. I; Agathias, lib. V*, p. 152, 153; Paulus Silentiarius, dans un poëme de mille hexamètres qu'on trouve à la fin de l'*Alexiade* d'Anne Comnène, *lib. V;* et Evagrias, *lib. IV, c. XXXI :* tous écrivains qui avaient vu cet édifice dans toute sa splendeur. Gyllius, *Topogr. Constantino. lib. II, c. XLVI*, dont on a une traduction anglaise par J. Ball, à Oxford, in-8°, 1724; Niceph. Gregoras, *lib. VII, c. XII, lib. XV, c. II;* Grelot, *Voyage de Constantinople*, qui a porté dans son examen une connaissance suffisante de l'architecture, et qui a donné des planches et dessins, mais qui sont sur une trop petite échelle. Ses dessins ont été publiés sur une plus grande échelle dans l'*Imperium Orientale*, d'Anselme Banduri, moine ragusain, collection curieuse imprimée à Paris en 1711, 2 vol. *in-fol.* On trouve aussi dans *Ciampini, De Ædificiis*, un plan et une élévation de Sainte-Sophie, par Louis Sergardi, *c. XXVII*, p. 164; et un autre dans *Fossati storia del architettura, t. II*, p. 121, copié par Fisher.

Un tableau des dimensions des temples et édifices religieux les plus vastes, et de tous les styles d'architecture grecque, romaine, maure, gothique, mettrait mes lecteurs

(*) Neuf mètres 95 cent

en état de comparer les idées et les ouvrages des anciens et des modernes, et de reconnaître qui l'emporte pour l'étendue de ces édifices. Les premiers temples, qui étaient sans couverture, ne peuvent par conséquent être comparés, quant à l'étendue des nefs couvertes, aux progrès de l'architecture, qui ont fourni depuis les moyens d'accroître par degrés les dimensions.

On a fait des toits sphériques dans toutes les époques qui ont suivi la naissance de l'architecture. On voit un reste de voûte de ce genre dans le temple de Minerve à Athènes, et celle du Panthéon à Rome est d'une grande perfection ; son diamètre est de cent trente-huit pieds (*), et sa hauteur perpendiculaire, prise du pavé au centre du dôme, est de cent quarante pieds (**). Du dedans, l'élévation du dôme paraît bien suffisante ; mais, vue en dehors, les architectes italiens le critiquent comme écrasé et trop plat. Ils font le même reproche aux dômes de Sainte-Sophie et à celui de Saint-Marc à Venise, ouvrages des Grecs, ainsi qu'à celui de Saint-Augustin à Rome, bâti par Basio Pintello, en 1483, qui a été le modèle des autres dômes de cette ville. Ils conviennent cependant que le dôme de Pise, qui s'élève à la manière gothique, est d'un effet désagréable, vice que Brunelleschi n'a pas complètement corrigé dans le dôme de Florence, en en faisant un octangle ; mais on a très-ingénieusement placé une seconde coupole en dedans de la grande, et à laquelle on a donné de meilleures proportions, moyen employé depuis pour Saint-Pierre et pour Saint-Paul. Le dôme de Florence a, de la corniche à la lanterne, cent pieds (***), et son diamètre est de cent dix pieds (****). Saint-Pierre fut achevé sous le pontificat de Sixte V, en vingt-deux mois, par six cents ouvriers, qu'on dit avoir travaillé nuit et jour ; son diamètre est de cent trente-cinq

(*) Qurante-cinq mètres.
(**) Quarante-cinq mètres 48 c.
(***) Trente-deux mètres 49 c.
(****) Trente-trois mètres 82 c.

pieds (*) ; de la corniche à la lanterne, la hauteur est de deux cents pieds (**) ; du pavé à la lanterne, trois cent quatre-vingt-treize pieds (***). Le dôme de Saint-Paul a en élévation, depuis le pavé jusqu'au haut de la croix, trois cent quarante pieds (****), et son diamètre est de cent pieds (*****). L'extrême perfection à laquelle les architectes du moyen-âge ont porté leurs tours et leurs flèches aériennes, ne permet pas de comparer à leurs ouvrages en ce genre ceux de leurs prédécesseurs. On ne peut qu'admirer aussi leurs voûtes, tant dans nos propres églises qu'en France et en Allemagne. Sainte-Sophie étant la plus ancienne église chrétienne existante, j'ai cru qu'à son occasion on me pardonnerait une digression qui peut aider à la comparer avec celles qui lui sont postérieures.

Cet édifice dure depuis douze cents ans, espace de temps pendant lequel il a beaucoup souffert des tremblements de terre. En 1517, Andronicus le fit étayer par deux arcs-boutants ou contre-forts de forme pyramidale. En 1345, la demi-coupole située à l'est tomba ; elle fut réparée par Sélim II, qui, en 1573, ajouta trois minarets à celui que Mahomet II avait fait élever lorsqu'il se fut rendu maître de Constantinople.

Après nous avoir fait entrer par la porte du nord, on nous conduisit par un chemin voûté, montant et tournant, jusqu'à ce que nous eûmes atteint la galerie et la colonnade d'où nous eûmes la vue entière de ce grand monument. Le dôme, éclairé de fenêtres placées très-près les unes des autres et au nombre de vingt-quatre, porte sur quatre arcades liées à autant de demi-dômes ou coupoles incrustées en mosaïque, lesquelles, tenant ainsi à la grande coupole, donnent une étendue de voûtes qui est vraiment un prodige de l'art, et qui a un air de grandeur et un effet qui semble

(*) Quarante-quatre mètres.
(**) Soixante-cinq mètres.
(***) Cent vingt-sept mètres 66 c.
(****) Cent dix mètres 65 cent.
(*****) Trente-deux mètres 49 c.

plus qu'humain. On peut dire qu'en cela Sainte-Sophie est au-dessus de Saint-Pierre de Rome et de Saint-Paul de Londres; et c'est de quoi nous pouvons mieux juger que d'autres, ayant été admis dans le bas, où on ne permet pas à tout le monde d'aller. Les anciens ornements de l'intérieur sont fort dégradés, si l'on en excepte les nombreuses colonnes de porphyre et de jaspe, et la mosaïque du dôme. Les colonnes sont surmontées de chapiteaux mal assortis, et qui paraissent imités grossièrement de l'ordre composite. Le temps et les superstitions des Turcs ont détruit et altéré ces ornements, au lieu desquels on voit de grandes tables où sont gravés en caractères arabes les noms de Dieu, de Mahomet, et des quatre premiers califes, Aboubeckre, Omar, Osman et Hali. Du grand dôme sont suspendues une infinité de lampes de verre de diverses couleurs, mêlées de globes de cristal, d'œufs d'autruches, et d'ornements d'or et d'argent attachés à des cercles concentriques les uns dans les autres. La lumière de toutes ces lampes doit donner à cette immense concavité un effet prodigieux aux yeux des spectateurs.

De la première galerie, sous le dôme de Saint-Pierre de Rome, on pourrait se faire quelque idée de l'effet de la coupole de Sainte-Sophie; mais ce ne serait que d'un échafaud élevé à moitié de la hauteur, au-dessous et au milieu du dôme, qu'on pourrait comparer parfaitement les deux impressions. A Sainte-Sophie, la liaison des quatre demi-dômes avec le grand, en augmentant l'étendue de celui-ci, fournit un spectacle unique et au-dessus de tout en son genre.

Belon, comparant le dôme de Sainte-Sophie à celui du Panthéon, décide en faveur du premier. La critique que le baron de Tott en fait, prouve qu'il entend peu l'architecture qui n'est pas purement militaire. Sandys dit ingénieusement : « Il faudrait un grand travail pour donner « une description exacte de ce grand édifice; et, après

« avoir exécuté cette tâche, mes yeux, qui ont vu les objets, « condamneraient ma relation comme imparfaite. »

La vue de Sainte-Sophie, par le dehors, n'a rien d'agréable, sans en excepter même la principale entrée à l'ouest. Des constructions hétérogènes et ajoutées ne présentent que des masses confuses et sans beauté, et à l'exception du dôme, n'ont rien de distinctif et de frappant. Les quatre minarets qui accompagnent le temple, et qui en sont détachés, ayant chacun une forme différente, ont quelque chose de la légèreté des aiguilles des églises gothiques, et, comme effet pittoresque, sont assez bien d'accord avec les autres parties de l'édifice, dont elles diminuent aux yeux la lourdeur. Quelques-uns de ces minarets ressemblent assez au monument de Londres, excepté par la base, qui est en talus, et par la galerie du haut, qui est circulaire.

Menâr ou *minaret* est un mot arabe qui signifie un signal ou fanal. Valid, fils d'Abdul-Maleck, sixième calife de la famille des Omniades, en 1690, érigea le premier un minaret auprès de la grande mosquée de Damas. Un autre, bâti à Alexandrie par le même prince, fut détruit par le tonnerre (Voyez d'Herbelot). Toutes les mosquées impériales sont distinguées par deux ou quatre minarets; les autres n'en ont qu'un. La mosquée du sultan Achmet en a six; ce qui a été désapprouvé par les ulémahs, parce que le temple de la Mecque n'en a que quatre.

Au dedans du temple rien ne rompt la vue. On ne peut saisir toutes les parties indistinctement, et les effets qui résultent d'un grand ensemble ne sont point affaiblis par les distractions que donneraient des objets moins importants. Le pavé, originairement en mosaïque de porphyre, est de vert antique, et entièrement couvert de riches tapis et débarrassé de toute espèce de siéges et de bancs. La tribune du sultan est fermée par une jalousie dorée, et le

trône du mufti est placé au haut d'une longue suite de marches étroites.

Le service religieux de Sainte-Sophie se fait par des imans qui y sont attachés, sans compter beaucoup de membres de l'ulemah, qui est le corps hiérarchique chez les Turcs, et qui ont en appointements environ 3,000 livres sterling sur les revenus du temple. Ce fonds est fourni par des terres ou des maisons tenues selon une forme assez semblable à celle dont les biens du clergé le sont parmi nous. Cette sorte de tenure est appelée *vacûf;* elle est commune en Turquie, à raison de la sécurité qu'elle donne au possesseur contre la rapacité du gouvernement. Tout sujet de l'empire peut, en consacrant une terre, une maison, à l'usage des mosquées de la Mecque, de Médine ou de Constantinople, ou à l'entretien d'une fontaine, ou de tout autre établissement religieux, et payant pour cela par jour un nombre d'aspres proportionné à la valeur du bien, le faire déclarer vacûf. Par cet acte, l'héritage en est assuré à ses descendants en ligne directe, mâles et femelles. Au défaut de la ligne directe, il appartient à la mosquée. Mais le dernier possesseur, mâle ou femelle, peut encore le vendre aux conditions premières, et les mêmes avantages sont pour l'acquéreur, s'il fait renouveler l'acte de tenure.

Extrait de Constantinople ancienne et moderne, par Dallaway, tome 1er, page 84.

DESCRIPTION DE L'ÉGLISE SAINTE-SOPHIE A CONSTANTINOPLE, AU TEMPS DES CHRÉTIENS.

De grands travaux descriptifs ont été faits sur la célèbre église de Sainte-Sophie. Des extraits des ouvrages publiés nous entraîneraient dans des développements beaucoup trop considérables; mais nous pensons toutefois qu'il ne sera pas sans intérêt de joindre au travail de notre voyageur une description inédite de ce magnifique édifice, faite

à la fin du dix-septième siècle, et qui se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque royale (*Suppl. français*, n° 19, p. 27), intitulé :

« Estat des places que les princes mahometans possedent « sur les costes de la mer Mediterranée, et dont les plans ont « esté leuez par ordre du Roy, a la faueur de la visitte des « Eschelles de Leuant, que Sa Majesté a fait faire les an- « nées 1685, 1686 et 1687, auec les projets pour y faire « descente et s'en rendre maistres. »

Ce volume, commencé par la description de Constantinople, que nous mettrons quelquefois à contribution pour la partie supplémentaire de ce Voyage, présente les moyens employés par les Turcs pour convertir en mosquée l'église de Sainte-Sophie, et donne la comparaison de son dôme avec celui de Saint-Pierre de Rome.

« Le temple de Saincte-Sophie est la principale mosquée « de Constantinople, et on peut dire vn des plus beaux « édifices du monde ; c'est la seule église chrestienne que « les Turcs aient conseruée a cause de sa magnificence, et « sur le modele de laquelle jls ont bastj touttes leurs autres « mosquées, tant à Constantinople que dans touttes les au- « tres villes de l'empire.

« Ce temple fameux est dans la plus belle scituation de « toutte la ville, sur le sommet de la pointe ou le Serrail est « bastj dont jl est proche, et qui est veu, comme ce palais, « de la mer de Marmara et du port.

« Le grand Constantin est comme le premier fondateur « de ce temple.

« Le plan de ce temple est vne croix grecque dont la « figure est presque quarrée et est tournée vers l'orient « comme on l'observe dans touttes les églises chrestiennes.

« Ce temple a cinquante-six toises de long en dehors (*), « et quarente-deux de large (**).

« Dans le milieu de cette croix jl y a un grand dôme es-« leué sur quatre piliers, qui a trente-trois toises de « haut (***) et dix-huit toises de diamettre (****). Il est « accompagné de deux grands demy-dômes ou culs de « four a ses deux extremitez, qui ont le mesme diamet-« tre que le grand dôme ; chacun de ces demy-dômes est « soustenu de deux piliers d'vn costé, et se va appuyer de « l'autre sur le grand arc ou ceintre du grand dôme, et « est entouré de trois petits dômes. De sorte que tout « l'édifice de ce temple n'est soustenu que par huit pi-« liers, sçauoir quatre grands et quatre petits, qui de-« terminent la grandeur de la nef, dont la longueur « est de quarente toises (*****), la largeur de dix-huit toi-« ses (******), et la hauteur de vingt-sept toises (*******).

« Le grand dôme n'est pas a plein ceintre, c'est vn arc « surbaissé de la moitié et fait en ance de panier : il est « esclairé de vingt-quatre fenestres qui sont trop basses « parceque les piez-droits qui supportent ce dôme n'ont « point assez d'esleuation. Entre ces fenestres jl y a en « dedans des portions de cercle qui vont se terminer en « diminuant a vne rose. Ces portions de cercle sont par « bas de la mesme largeur que les fenestres, et peuuent « auoir vn piez de saillie ; elles seruent a fortiffier la voute « du dôme, et sont comme ladite voute reuestues de mo-« saïque ; cette coupole est surmontée d'vn colophon auec « vn croissant doré.

« Du temps des Chrestiens jl y auoit un cœur dans ce « temple qui estoit renfermé et qui ne seruoit qu'a l'usage

(*) Cent neuf mètres 15 c.
(**) Quatre-vingt-deux mètres 86 c.
(***) Cinquante-huit mètres 47 c.
(*****) Trente-cinq mètres 8 c.
(*****) Quatre-vingt-trois mètres 81 c.
(******) Trente-cinq mètres 82 c.
(*******) Cinquante-deux mètres 62 c.

« des prestres qui le desseruoient. Sa place estoit entre « les deux piliers du grand demy-dôme de l'orient et les « deux piliers du grand dôme, et de ce cœur on entroit « dans le sancta sanctorum qui estoit placé sous le petit « dôme du milieu, et des trois petits dômes qui entou- « rent la grande demy-coupole.

« La chaire du patriarche estoit appuyée contre le gros « pilier qui regarde le midy, et celle de l'Empereur contre « celuy qui regarde le septentrion; et tous les sieges pour « les officiers estoient autour du cœur; et a cause de tous « ces sieges, cette place estoit appellée ambon.

« On entroit de ce cœur dans le sancta sanctorum, qui en « estoit separé par une closture de bois enrichie de figures « et qui auoit trois portes, l'vne au milieu pour le prestre, « qui estoit la plus grande, et vne petite a chaque costé, « dont celle de la droite seruoit au diacre, et celle de « la gauche a diuers autres officiers; on appelloit ces portes « les Portes Sainctes. Les clostures du sancta sanctorum « qu'on voyt encore aujourd'huy dans les églises grecques, « sont disposées de la mesme manière.

« L'espace qu'occupoit le cœur de Saincte-Sophie et la « cloison du sancta sanctorum, est marqué sur le plan « geometral de ce temple par vne ligne ponctuée (*), le « cœur et la closture ayant esté rompus et detruits par les « Turcs, pour accommoder ce temple a leur usage, et en « faire une mosquée, ce que j'expliqueray en detail cy- « apres.

« La partie occidentale est disposée comme la partie « orientale, et composée d'une grande demy-coupole et « de trois petits dômes qui l'enuironnent, auec cette diffe- « rence que le petit dôme n'est pas finj en demy-cercle, « comme celuy de l'orient qui luy est opposé, mais coupé

(*) Le manuscrit est accompagné de nombreux dessins, parmi lesquels se trouve le plan du temple de Sainte-Sophie.

« a angles droits et couverts d'vne arcade, dans le vuide de « la quelle il y a six fenestres.

« Les deux grandes demy-coupoles et les petits dômes « dont elles sont accompagnées ont chacune cinq fenestres « prattiquées dans leurs voutes, et les couuertures en sont « de plomb ainsy que celle du grand dôme. Au deuant « de la partie occidentale jl y a deux vestibules l'un de- « vant l'autre, dont le premier, qui est attaché au temple, « et qui en fait partie, a cinquante toises de long (*), « l'autre en a vn peu moins. C'est dans ce vestibule ou est « la principale entrée du temple. Il y a neuf portes, dont « trois sont destinées pour entrer par la nef, dont celle « du milieu est beaucoup plus grande que les autres, et « trois autres pour entrer par chacune des deux aisles.

« Touttes ces portes sont de marbre, et les battans qui « les ferment sont de bronze, et sont ornées de croix et de « trefles; ce feut l'empereur Curopalate qui les fit faire, « afin de se pouuoir conseruer contre les incendies, les « portes de ce temple ayant esté bruslées plusieurs fois « dans les incendies de Constantinople.

« On entre dans ce vestibule par sept portes, dont deux « sont dans les deux extremitez, et les cinq autres sur la « longueur du mur qui le separe du vestibule qui est au- « deuant. Dans le haut de ce mur il y a trois fenestres pour « esclairer le grand vestibule, espacées dans l'entre-deux « des portes ou jambages, ce qui fait que ce grand ves- « tibule a peu de jour, et qui n'en tire point des portes « qui sont a ses extremitez, parce qu'il y a au deuant dj'- « celles des espaces quarrez enfermez de murailles, et « dans chacun des quels il y a un degré pour monter aux « tribunes. La largeur de ce vestibule est de quatorze « toises (**), et la hauteur de huit toises (***); jl y a au

(*) Quatre-vingt-dix-sept mètres 45 c.
(**) Vingt-sept mètres 30 c.
(***) Quinze mètres 60 c.

« dessus vn estage fort esclairé par ou passe la tribune du « temple, dont je parleray cy-apres.

« L'autre vestibule qui est au deuant du grand est un « peu moins long et moins large; jl est fort simple et sans « ornement; jl estoit destiné aux penitens et aux cathe- « cumenes, qui n'estoient point admis dans l'église que « leur penitence ne feust accomplie, ou qu'jls ne feussent « baptisez; et c'est pour cela qu'on ne l'ornoit pas et « qu'on le tenoit dans cette simplicité, afin d'jnspirer « mieux les sentimens de penitence et de mortification a « ceux qui n'estoient pas encore jugez dignes d'entrer dans « l'église, et de les bien disposer a meriter la grace d'y « estre receus.

« Ce vestibule est beaucoup moins eslevé que l'autre, « n'ayant point de second estage, ce qui est la raison qui « fait que le second estage du premier est fort esclairé. On « y entre par trois portes, deux des quelles sont placées à « ses extremitez, y ayant au deuant d'jcelles des espaces « quarrez enfermez de murailles qui sont comme de pe- « tites cours par ou l'on passe auant que d'entrer dans le « vestibule. La troisiesme porte est placée proche la tour « qui est attachée en dehors au vestibule dans le milieu de « sa longueur; c'estoit autres fois le clocher de ce temple « dont Mahomet second prit les cloches pour en faire du « canon. Ce vestibule est esclairé de treize petites fenestres, « et est soustenu en dehors par six arboutans qui se vont « terminer aux piez-droits du second estage du grand « vestibule, afin de le soustenir aussy.

« Il faut maintenant reuenir dans le temple pour ache- « ver la description de son interieur. Tout au tour d'jceluy « regnent deux grandes galeries ou tribunes l'une sur « l'autre, qui ont toutte la largeur des aisles du temple. « Ces galeries seruoient aux femmes qui estoient separées « des hommes dans les églises; les Grecs appellent ces « tribunes *ginaitikion ;* elles passent toutes deux sur le

« grand vestibule, et se vont terminer de chaque costé « au piez-droit du dôme du sancta sanctorum, estant sous- « tenues par cent colomnes de marbre.

« La premiere galerie est soustenue par quarente co- « lomnes de marbre et de porphire dont seize sont placées « entre les huit piliers principaux, sçauoir : huit de chaque « costé, dont il y en a quatre entre les piliers du grand « dôme et deux sous les arcs des grands demy-dômes. Ces « seize colomnes faisant avec les huit grands piliers le tour « de la nef, les huit colomnes qui sont entre les piliers du « grand dôme sont les plus belles pour la grandeur; elles « ont quarente-deux piez (*) de haut et quatre piez et « demi de diamettre (**), et sont d'vne seule piece d'vn « marbre granite, semblable à celuy dont elle fait l'aiguille « de la place de l'Hyppodrôme. Elles sont posées sur des « bases de bronze; leurs chapiteaux, quoyque d'vn ordre « barbare, sont parfaittement bien trauaillez; mais les « futs des colomnes sont sj peu renflez au tiers inferieur « et sj peu fuselez en haut, qu'elles paroissent tout d'une « venue, et qu'elles n'ont point de grace.

« Touttes les autres colomnes de ce temple, qui sont au « nombre de cent dix, dont quarente soustiennent la pre- « miere galerie ou tribune et soixante soustiennent la « seconde, ont les mesmes deffauts que les huit principales « que je viens de descrire, ce qui fait croire que les Grecs « de ce temps-la avoient un ordre d'architecture particulier « meslé de gothique, ou qu'jls jgnoroient dans ce siecle-la « la belle architecture qui auoit peut-estre esté negligée, a « cause des guerres qui travailloient l'empire romain de- « puis long-temps.

« Les huit colomnes placées sous les arcs des deux gran- « des demy-coupoles, sçauoir : deux de chaque costé sous « les arcs de la demy-coupole orientale, et pareil nombre

(*) Treiz mètres 81 centimètres. (**) Un mètre 46 centimètres.

« sous les arcs de la demy-coupole occidentale sont de por-
« phire d'une tres belle couleur ; elles ont trente piez de
« haut (*) et trois piez et demi de diamettre (**); elles
« sont esleuées chacune sur vn gros piez-d'estail de marbre
« blanc, qui est beaucoup plus grand que la porportion ne
« le permet, et jl y a de l'apparence qu'on a voulu gaisgner
« sur ces piez-d'estaux ce qui manque a la hauteur des co-
« lomnes, qui par leur peu d'esleuation ne pourroient at-
« teindre aux naissances des arcs qu'elles portent. Il y a
« plusieurs de ces colomnes qui sont esclatées, ayant esté
« bruslées diverses fois dans les embrazemens dont jl a
« desia esté parlé, et qui sont cerclées de fer a l'endroit des
« esclats.

« Les vingt-quatre autres colomnes qui soustiennent
« pareillement cette première galerie sont placées dans le
« dedans des aisles; sçauoir : douze dans chacune qui com-
« posent deux rangs de colomnes, sur les quels portent
« touttes les voutes de la galerie; elles sont d'vne seule
« piece pareillement de marbre granite, ayant trente-six piez
« de haut (***), et de diamettre trois piez trois quarts (****).
« Les chapiteaux sont aussy d'un ordre barbare, mais diffé-
« rents des autres.

« La seconde galerie ou tribune est soustenue par soixan-
« te colomnes ainsi qu'jl a desia esté dit; elles sont dis-
« posées dans le mesme ordre que celles de la premiere
« tribune, et sont posées sur jcelles; sçauoir : vingt-quatre
« sur les colomnes des aisles, et trente-six sous les arcs
« du grand dôme et des demy-coupoles; sçauoir : six sous
« chacun, qui font dix-huit de chaque costé. Celles des
« arcs du grand dôme portent vn solide de maçonnerie
« qui forme lesdits arcs, et dans lequel jl y a quatre
« rangs de fenestres l'vn sur l'autre, dont les plus hautes

(*) Neuf mètres 75 centimètres.

(**) Un mètre 15 centimètres.

(***) Onze mètres 70 centimètres.

(****) Un mètre 20 centimètres.

« sont les plus grandes, et les plus basses sont les plus « petites. Ces colomnes n'ont que vingt-quatre piez de « haut, la galerie qu'elles soustiennent estant moins « esleuée que la premiere; et autour des deux tribunes, « par dans la nef, regne vne balustrade de marbre.

« Tout le dedans de ce temple, auec les huit principaux « piliers, est encrousté depuis le bas jusqu'en haut, de « porphire, de jasp et de serpentin. Cette encroustation est « diuisée en compartimens quarrez dont jl y a quatre « estages l'un sur l'autre qui vont se terminer sous la « balustrade superieure. La disposition des compartimens « est reguliere et auec cimetrie, estant tous d'égale « hauteur et largeur dans chaque estage; mais le dedans « des compartimens ou cadres n'a aucune regularité ny « ordre; les pierres, qui sont de differentes grandeurs « et touttes de figure irreguliere, y sont rapportées con- « fusement, et les joints en sont sj bien faits qu'on ne « pense pas que ce soit vn ouurage composé de pieces « rapportées, et que l'on prend plus tost chaque com- « partiment ou cadre pour un seul morceau de marbre « pretieux, qui surprend par sa grandeur et sa beauté.

« Le dessus des deux ordonnances de colomnes qui « sont posées au tour de la nef est vn ouurage fort riche « et tres bien trauaillé; c'est vn lacis de feuillages et de « plans auec des festons, ciselé a jour, fait de porphire, « de jasp, de serpentin et autres pierres pretieuses.

« Touttes les voutes du temple sont reuestues et en- « richies de mosaïque y ayant des figures en quelques « endroits qui y sont restées pour s'estre trouuées dans « des lieux trop esleués, et ou les Turcs n'ont peu les « detruire. Ils ont fait couurir de chaux et de plastre « celles qu'jls n'ont peu effacer, de sorte qu'on n'y « connoist plus rien.

« Celles qui restent entieres sont quatre grands cera- « phins dans les quatre angles formez par les arcs du

« grand dome. Sous la grande arcade du costé de l'orient, « jl y a une vierge au milieu du ceintre accompagnée d'vn « saint de chaque costé. On voyt à la voute du demy-cercle « qui couure le sancta sanctorum, vne Veronique qui est « au milieu avec deux grands anges au dessous, et dans le « demy-dôme du sancta sanctorum jl y a une vierge assise « dans vn throsne, tenant l'enfant Jesus qui donne la be- « nediction. On peut voir touttes ces figures dans les veues « et coupes de l'jntérieur du temple (*).

« On a veu cy-dessus comme la partie orientale du « temple est fermée par le demy-dôme du sancta sanc- « torum, accompagné de deux autres demy-dômes, et que « la partie occidentale est fermée par les deux vestibules; « les deux costez qui regardent le septentrion et le midy « sont fermez chacun par un gros mur soustenu de deux « grands arboutans ayant encore des contre arboutans « pour les fortiffier. Les grands arboutans sont esleués « vis-a-vis les piliers du grand dôme, et vont se terminer « aux piez-droits d'jceluy. On a prattiqué dans ces grands « arboutans dé grands escaliers, pour servir seulement « aux femmes a monter aux ginaitikions ou galeries, « et jls sont sj larges et sj commodes, que les dames « grecques y alloient en littiere jusqu'a l'entrée de la « galerie.

« Entre les grands arboutans de chaque costé jl y a vn « petit escalier dont l'entrée estoit seulement par dans « l'église; il ne servoit qu'au diacre pour aller encenser « dans le ginaitikion, et n'est esleyé que jusqu'a la pre- « miere galerie.

« Aux extremitez du mur septentrional et du mur meri- « dional jl y a encore deux petits escaliers qui seruoient « aux femmes pour monter aux galeries sans estre veües.

« Dans chacun de ces gros murs d'enceinte jl y a deux

(*) Les plans et coupes sont placés à la fin du manuscrit.

« rangs d'arcades l'vn sur l'autre, composé de quatre ar-
« cades chacun, dans les quelles sont les fenestres qui es-
« clairent le dessous et le dessus de la premiere galerie.
« La seconde galerie estoit aussy esclairée de six fenestres
« en arcades, mais elles sont bouchées, et on les a appa-
« remment maçonnées pour fortiffier le ceintre qui porte
« sur jcelles.

« A l'extremité du mur meridional du costé de l'orient
« jl y a vne entrée ou l'on descend plusieurs marches pour
« entrer dans le temple, a cause que le terrain est fort
« haut de ce costé-la et qu'jl monte toujours en allant au
« Serrail, ce qui fait, quand on arriue par cet endroit, que
« le temple paroist enterré.

« Au mur septentrional, vis-a-vis cette porte, jl y a un
« petit temple de figure octogone qui seruoit de sacristie a
« Saincte-Sophie. Il y a deux autres petites portes a costé
« du demy-cercle du sancta sanctorum, l'une au septen-
« trion et qui n'est que pour le Grand-Seigneur, et l'autre
« au midy, qui sert au public.

« Les solides de maçonnerie que l'on voyt attachez au
« mur oriental a chaque costé du sancta sanctorum, sont
« des arboutans que l'empereur Justinien fit faire pour
« fortiffier et appuyer le grand demy-dôme, qui estoit
« tombé par un tremblement de terre, et qu'jl fit restablir.

« Voila l'estat ou estoit ce temple du temps des Empe-
« reurs chrestiens, et dont Mahomet second, qui prit
« Constantinople, fit faire vne mosquée, en y retranchant
« et y adioustant les ouvrages dont je ferai cy-apres la
« description.

« Cet empereur commença en personne la profanation
« de ce temple. Estant entré dans la ville, jl vint voir ce
« temple qui faisoit tant de bruit; comme jl estoit à la
« porte, jl voulut mettre pied a terre pour y entrer, mais
« quelques-vns de sa suite lui ayant dit que les Chrestiens
« y entroient a cheual, il ne voulut pas marquer plus de

« reuerence et de respect pour ce temple que les Chres-
« tiens n'en auoient eux-mesmes, de sorte qu'jl y entra a
« cheual auec toute sa cour, et alla jusques dans le sancta
« sanctorum.

« Ce discours de quelques courtisans de Mahomet n'es-
« toit pas simplement l'effet de l'auersion qu'ont les Turcs
« pour la religion des Chrestiens et pour leurs églises, et
« aparemment jls n'auroient peu porter leur prince a
« cette profanation s'jls n'en auoient eu un pretexte qui
« estoit fondé sur l'exemple que les Grecs en auoient
« donné.

« Il estoit vray en effet, et c'est une tradition a Constan-
« tinople, que parmj les Grecs de ce temps-la, la pluspart
« des personnes de qualité recherchoient tellement leurs
« commoditez et leurs aises en touttes choses, qu'jls n'en
« exceptoient pas même les églises, ou jls commettoient
« de grandes irreuerences par cette raison, car ce n'estoit
« que pour ne vouloir pas se donner la peine de mettre
« pied a terre, que les hommes entroient dans le temple a
« cheual, et que les femmes faisoient entrer leurs littieres
« dans les ginaitikions, ou elles demeuroient pendant
« l'office ; aussy y en a-t-jl qui regardent la seruitude dans
« laquelle ils sont reduits, comme vne punition de leurs
« desordres et de cette profanation de leurs églises. »

« OUVRAGES FAITS PAR LES TURCS A SAINCTE-SOPHIE,
« POUR EN FAIRE UNE MOSQUÉE.

« Ces ouurages peuuent estre considerez en deux ma-
« nieres : ceux qui sont en dedans et ceux qui sont en
« dehors du temple. Je commenceray par les ouurages du
« dedans.

« La chaise du Patriarche, celle de l'Empereur et tous
« les sieges du cœur, avec les portes sainctes et l'autel du

« sancta sanctorum, ont esté detruits. Les Turcs ont mis « a la place, au fonds du demy-cercle du sancta sanctorum « le Maharab, qui est vne niche de marbre ornée de « moresques et de dorures, dans laquelle jls mettent « l'alcoran. Cette niche leur tient lieu du grand autel « dans nos églises, et qui est, par cette raison, ce qu'jl y « a de plus sanctiffié parmj eux.

« Ce Maharab n'est point placé dans le milieu du demy-« cercle, jl l'est sur le costé entre le midy a l'est, parce « que ce temple, qui a esté bastj par des Chrétiens, a esté « tourné du costé de l'orient comme le sont touttes les « églises chrestiennes, afin qu'elles regardent cette partie « du monde, a cause de la ville de Jerusalem, ou est le « sepulchre de Notre Seigneur, et les Turcs estant obligez « de se tourner toûjours du costé du kebé ou tombeau de « leur prophète Mahomet, qui est a la Meque, pour faire « leurs prieres, on a mis le Maharab a costé, et on l'a « disposé de cette maniere pour auertir les Turcs qui « viennent au temple pour prier, de quel costé jls se « doivent tourner, ce qui leur fait faire une prière par « extraordinaire lorsqu'jls s'assemblent dans ce temple « pour y faire leurs prieres.

« Je vis une figure qui me surprit effectivement un jour « que j'estois allé a Saincte-Sophie, a l'heure de la priere « du midy, pour voir leurs cerémonies. En entrant dans « leurs mosquées les premiers arriuez se mettent tous sur « vne même ligne et forment vn rang qui a de long toutte « la largeur du temple ou de la mosquée. Lorsque le « premier rang est remplj, ceux qui viennent en suite en « forment vn second, les autres vn troisiesme, ceux qui « viennent apres un quatriesme, et ainsj de tous ceux qui « viennent ensuitte jusqu'a ce que tous ceux qui se trou-« uent a la priere soient placez, obseruant de ne laisser « de distance entre les rangs, qu'autant qu'jl en faut pour « faire les prosternements et genuflexions dont je parleray

« plus amplement quand je traitteray de leur religion et « de leur priere.

« Il pourroit y avoir a cette priere quinze a vingt rangs « de cinquante a soixante personnes chacun, et au lieu « d'estre dressez sur des lignes droites jls l'estoient sur des « lignes obliques qui leur tournoient la teste vers vn des « angles de l'église, ce qui faisoit auec leurs différentes « genuflexions et prosternemens des figures si extraordi- « naires, que beaucoup de François qui m'auoient accom- « pagné a Saincte-Sophie ne peurent s'empescher d'esclater « de rire, ce qui causa un bruit dans la mosquée capable « de les distraire, et je ne doutay point qu'jl ne nous « attirast quelque reprimande. Cependant on ne nous dit « rien; mais ce que je trouuay de plus extraordinaire en- « core, est que pas vn seul de ceux qui prioient ne feut « distrait, et qu'aucun d'eux nonobstant nostre impru- « dence, ne jetta les yeux sur nous.

« Apres que nous feusmes sortis de la mosquée, je de- « manday pourquoy les rangs estoient disposez de la « maniere que je viens de le dire, et pourquoy la teste « n'estoit pas tournée vers le haut de l'église. On m'en dit « la raison que j'ay expliquée cy-dessus. Dans touttes leurs « autres mosquées l'ordre qu'jls tiennent n'a point cette « irregularité, parce que les mosquées ayant esté basties « par eux-mêmes, ils les ont tournées du costé de la « Meque, de sorte que le Maharab est toujours placé dans « le milieu du fonds de la mosquée.

« Du mesme costé, un peu au-dessous, on voyt le Mem- « ber ou la Chaire de Mouftj; on y monte par vn degré « de huit ou dix marches. C'est ou jl fait la priere dans « les grandes festes. Elle est de marbre et tres bien « trauaillée; elle est attachéé au pilier du grand demy- « dôme, ou estoit la closture des Portes Sainctes.

« De l'autre costé, derriere le pilier opposé a celuy cy- « dessus, jl y a vne petite chambre de menuiserie tres

« propre, et dont le lambris et le plat-fonds sont dorez;
« elle a des fenestres fermées auec des jalousies; c'est ou
« le Grand-Seigneur fait sa priere; jl y entre par une petite
« galerie qui a sa porte dont il a esté parlé desia cy-dessus,
« a costé du demy-cercle du sancta sanctorum, vers le sep-
« tentrion, de sorte que l'Empereur vient a la mosquée et
« en ressort sans estre veu de personne, et il voyt tout
« le monde.

« Il y a trois tribunes attachées a trois des piliers du
« dôme, qui servent aux chantres pour regler le chant du
« peuple dans les prieres publiques; elles sont de marbre
« blanc soustenues par des colomnes de marbre de même
« couleur; les balustrades en sont basses, afin qu'on puisse
« decouvrir du bas de l'église les genuflexions et proster-
« nemens de ceux qui sont dans ces tribunes. Il n'y en a
« que dans les grandes mosquées, ou le peuple qui seroit
« vers la porte seroit trop esloigné du Maharab, pour voir
« et entendre l'jman ou prestre qui fait la priere, et pour
« regler leurs exclamations et genuflexions aux siennes.
« Les chantres qui sont dans les tribunes disent tout bas
« les mesmes prieres que le khatib, qui est comme le curé
« ou l'jman, et a la fin de chaque verset ils s'escrient a
« haute voix, auec eux, et font les mesmes genuflexions,
« afin que le peuple de qui jls sont veus, fasse la mesme
« chose et au mesme temps.

« Aupres d'vne de ces tribunes du costé de l'entrée est
« la chaise du predicateur ordinaire de cette mosquée, qui
« y presche deux fois la semaine; elle est faitte comme
« un de nos fauteuils, et n'est point esleuée de terre,
« comme le sont les chaires de nos predicateurs.

« Du mesme costé, assez pres de la tribune, jl y a une
« grande cisterne d'ou l'on tire de l'eau pour donner a
« boire a ceux qui ont soif et qui se sont eschauffez a chan-
« ter; et les deux grandes vrnes qui sont de chaque costé
« entre les colomnes du grand demy-dôme, proche le

« vestibule, seruent aussy au mesme vsage; tous les matins « on les remplit d'eau qu'on tire de la cisterne. Les Turcs « sont longs dans leurs prieres qui les eschauffent beaucoup, « a cause de la quantité de genuflexions et de prosterne- « mens qu'jls y font. Dans les grandes festes jl y a des « officiers preposez pour porter a boire au peuple par tout, « qui, a cause de la foule, n'auroit pas la commodité d'en « venir chercher.

« Il pend, dans cette mosquée, quantité de chaisnes et « de verges de fer qui descendent des voutes, et ausquelles « sont attachées des lampes, des œufs d'autruches, des « boules de christal, et autres curiositez, qui ne sont « esleuées qu'a huit ou neuf piez de terre (*).

« Tout le paué de la mosquée, qui est de grands carreaux « de marbre blanc, est couuert de tres beaux tapis de « Turquie et de Perse, ayant par dessous vne natte de « paille, pour les preseruer contre l'humidité, c'est ce qui « oblige les Turcs a quitter leurs babouches ou souliers a « la porte de la mosquée, afin de ne les pas gaster par les « ordures qu'jls y apporteroient, ce qui est vn effet de leur « propreté, et non de respect pour la mosquée, comme jl « y en a beaucoup qui le croyent. Il y a de mesme, dans « touttes les autres mosquées, des tapis, et des colifichets « attachez a des chaisnes qui pendent des voutes.

« Il faut maintenant sortir de la mosquée pour voir les « ouurages exterieurs faits par les Turcs. Sur les quatre « angles d'jcelle ils ont esleué quatre minarets qui sont « leurs clochers. Ce sont de petites tours fort delicates, et « dont le travail est hardj; leur diamettre en dehors n'est « que de dix a onze piez (**); l'epaisseur des murs de « deux piez (***), et la hauteur de quarente toises (****).

« Elles sont basties d'vne pierre presque aussy dure que

(*) Environ 3 mètres.
(**) Environ 3 mètres 50 centim.
(***) Soixante-cinq centimètres.
(****) Soixante-dix-huit mètres.

« le marbre, et liées auec du ciment. Le vuide est occupé « par vn degré qui sert a monter aux galeries; ces mina- « rets n'en ont que deux rangs, mais il y en a a d'autres « mosquées qui en ont trois rangs; leur couuerture se ter- « mine en pointe, dont le haut est de plomb doré avec « un colophon et vn croissant de mesme au dessus, qui « sont aussy dorez.

« Il n'y a point de cloches dans ces minarets, parce « qu'elles ne sont point en usage parmj les Turcs; mais les « muesins, qui sont comme les sonneurs dans nos églises, « montent aux galeries de ces minarets aux heures de la « priere, et tournant au tour d'jcelles, crient a haute voix « pour auertir le peuple de venir a la mosquée pour prier « Dieu. Il y a des mosquées qui ont jusqu'a six de ces mi- « narets; jls sont posés sur des solides de maçonnerie car- « rez de quatre toises de haut (*). A l'extremité du vestibule « exterieur, du costé meridional, jl y a huit fontaines; et « au devant dudit vestibule jl y a une grande cour carrée « au milieu de laquelle jl y a vne fontaine pour l'vsage des « muesins, qui ont leurs logemens au tour de cette cour. « Dans cette mesme cour, pres de l'ancien clocher, est la « grande porte de la cisterne qui est sous Saincte-Sophie, « et qui s'estend fort auant sous ce temple; on y descend « par vingt-cinq degrez. Il y a un grand nombre de robi- « nets pour la commodité publique.

« Tout le long du costé septentrional de la mosquée, « les Turcs ont esleué une muraillepour renfermer un ter- « rain de cinq a six toises de large (**), dans lequel il n'y « a que des arbres.

« Au deuant de ce mur jl y a une autre cour carrée en- « fermée de murailles, ou jl y a plusieurs fenestres grillées « de fer, et deux portes qui sont les premieres du costé « septentrional, par ou jl faut passer pour entrer dans la

(*) Sept mètres 79 centimètres. (**) Environ 10 à 12 mètres.

« mosquée; elles sont touttes deux trauersées a la hauteur « de la ceinture par vne grosse chaisne de fer, qui est sous- « tenue au milieu par vne autre chaisne qui pend de l'ar- « cade. Il y en a autant a touttes les portes des mosquées; « c'est vn vsage que le respect des Turcs pour leurs mos- « quées a establj, afin d'empescher leurs cheuaux et mulets « d'approcher des mosquées, et qu'jls ne salissent les en- « uirons d'jcelles par leurs ordures; et par le mesme res- « pect jls empeschent auec vn grand soin que les chiens « n'entrent dans leurs mosquées, ou l'on n'en souffre « jamais.

« Du costé meridional jl y a vne semblable cour ou en- « clos, dans la quelle sont les sepultures de divers grands- « seigneurs, qui sont couuertes en dômes. On en fait remar- « quer vne entre autres qui est celle de sultan Mourat, a « cause de six-vingt enfans qu'il eut de plusieurs femmes, « et qui sont jnhumez au tour de luy dans de petits cer- « cueils. De quelque condition que ce soit, jamais on « n'enterre dans les mosquées.

« Du mesme costé meridional, a la porte du grand ves- « tibule, jl y a vn homme entretenu pour donner a boire « a ceux qui entrent dans la mosquée par cette porte. Il « est obligé pour cela d'auoir quantité de tasses de cuiure « et autres vaisseaux nets et propres, pour donner a boire « a ceux qui en desirent prendre de luy, car cela n'em- « pesche pas qu'on ne puisse aller boire aux fontaines de « la mosquée. »

« COMPARAISON DU DOME DE SAINCTE-SOPHIE AUEC CELUY « DE SAINCT-PIERRE DE ROME.

« Il y a eu des voyageurs celebres, qui, dans leurs rela- « tions de Constantinople et de Rome, ont donné des descrip- « tions de Saincte-Sophie et de Sainct-Pierre sj differentes « et sj peu fideles, qu'jl est malaisé de concevoir vne idée

« veritable de ces deux temples sur ce qu'jls en ont dit.
« Quelques vns exagerent tellement la beauté de Saincte-« Sophie, qu'jls n'hesitent pas a le preferer a Sainct-Pierre; « et d'autres, au contraire, trop preuenus pour celuy-cj, « rabaissent tellement Saincte-Sophie, qu'jls ne peuuent « mesme souffrir qu'on fasse comparaison de ces deux « temples, et parlent de ce dernier comme s'jl n'auait « rien que de commun, et qui meritast vne estime ex-« traordinaire.

« Il m'a paru que leurs opinions sont plutost l'effet d'vne « preuention trop forte, dans les vns pour les anciens, et « dans les autres pour les modernes; mais pour euiter ces « deux extremitez, et donner vne idée plus juste de Saincte-« Sophie, jl est a propos d'en faire vne comparaison exacte « auec Sainct-Pierre, en disant les choses comme elles sont « en effet, et sans exagerer ce qu'jl y a de beau et de de-« fectueux dans l'vn et dans l'autre; par ce moyen, Mon-« seigneur, dont le goust est excellent pour touttes choses, « sera en estat de porter vn jugement plus equitable de « ces deux temples, qui sont, sans contredit, les deux « plus beaux edifices du monde, chacun en sa maniere.

« J'ay fait lever auec vne tres grande exactitude les « plans, esleuation, profils, coupes et veues du dedans et « du dehors de touttes les parties de ce temple, par ou « Monseigneur jugera mieux de sa beauté que par la des-« cription que j'en fais, parce que je n'entends pas assez « l'architecture pour remarquer tout ce qu'jl y a de beau « et de defectueux dans cet edifice.

« Le plan de Sainct-Pierre est vne croix longue, et celuy « de Saincte-Sophie vne croix quarrée, qui est la croix a la « grecque; c'est pourquoy Sainct-Pierre est beaucoup plus « grand que Saincte-Sophie, mais la disposition en est fort « differente, sj ce n'est a l'egard des grands dômes, ou elle « est presque semblable.

« Le dôme de Sainct-Pierre a de diametre vingt-deux

« toises (*), et par consequent il est plus grand de quatre « toises (**) que celuy de Saincte-Sophie; jl a son plein « ceintre et est esleué sur des piez-droits de vingt toises (***) « de haut. Cette esleuation luy donne une gayeté et vne « beauté en dehors et en dedans que n'a pas celuy de « Saincte-Sophie, parce qu'jl n'est pas esleué plus haut « qu'en demy-cercle, et qu'jl est encore surbaissé et posé « sur des piez-droits de cinq a six toises seulement (****) « de hauteur, et qui ne sont pas proportionnez.

« C'estoit l'vsage des anciens, qui se contentoient du « demy-cercle tant en dedans de leurs temples que par « dehors, et ne faisoient qu'une voute. Mais les modernes « ont changé auec raison quelque chose a cette prattique, « qui rend ces dômes plus beaux et plus parfaits, en esleuant « dauantage la coupole par le moyen des piez-droits, aus- « quels on donne beaucoup plus de hauteur, et en y adious- « tant vne corniche proportionnée, et en faisant deux vou- « tes l'vne sur l'autre, mais qui sont separées a telle dis- « tance que l'on peut aller facilement par tout entre les « deux, par le moyen des marches qu'on y prattique.

« La voute jnterieure du dôme de Sainct-Pierre est a « plein ceintre, et la voute exterieure est a peu pres a « demy-ouale ou demy-cercle surmonté, auec vne tribune « ou lanterne sur le tout, ce qui donne beaucoup plus de « grace que quand le dôme n'a qu'une voute et qu'jl est « couuert en cul de four, ce qui le fait paroistre escrasé « comme est celuy de Saincte-Sophie, qui ressemble a vne « calote platte toutte nue, n'y ayant point de lanterne sur « le tout; mais cela n'empesche pas que la hardiesse du « demy-cercle surbaissé ne soit a admirer dans ce dôme, « a cause de sa grande estendue.

« Dans tous les autres dômes de Constantinople, et dans

(*) Environ 43 mètres.

(**) Environ 8 mètres.

(***) Trent-neuf mètres.

(****) Environ 10 à 12 mètres

« tous ceux qu'on voyt dans le reste de la Turquie ou « touttes leurs mosquées sont basties en dômes, jls ont « suiuy les proportions de celuy de Saincte-Sophie qu'on « a pris pour modele; mais jls ont tous leur plein ceintre « avec vne voute seulement, les Turcs n'estant point « assez habiles, ny les Grecs d'aujourd'huy, leurs suiets, « pour conduire des arcs surbaissez, et moins encore les « dômes a la moderne qu'on construit en Europe; jl y « faut pour eux trop d'art et de prudence pour dispo-« ser les centres des arcs qui forment le trait de l'arc « exterieur, de telle sorte que suiuant la hauteur et les « autres parties de bastiment jl ne paroisse ny trop gras « ny trop maigre, c'est-a-dire qu'il ne soit ny trop arondj « par le haut, ny trop en pointe.

« Ce qui fait encore que le dôme de Saincte-Sophie « ne paroist pas, est qu'jl n'est soustenu ny accompa-« gné d'aucuns ornemens, n'ayant ny portiques ny fa-« çades; celuy de Sainct-Pierre, au contraire, est sous-« tenu par le grand portique qui fait la principale façade « du temple; et tout le reste de l'edifice est enuironné « d'excellens ouurages, et surtout dans la façade de « derrière, qui passe pour le plus excellent morceau d'ar-« chitecture qu'jl y ayt au monde; de sorte que le trait de « la coupole de Saincte-Sophie n'estant pas beau pour « l'agrement, quoyqu'jl soit fort hardj, et cette cou-« pole n'estant d'ailleurs accompagnée d'aucuns ouvrages « qui la releuent, tout le temple n'a rien de beau par « dehors.

« Dans l'esleuation que je donne de ce temple, j'ay esté « obligé de le representer par un de ses costez, ayant « fait tirer simplement une veue de la façade de deuant « qui deurait estre ornée d'vn beau portique, et qui est « occupée par les deux vestibules, les quels estant at-« tachez l'vn deuant l'autre au corps du temple comme « des apentis qui descendent par estages, le defigurent

« tellement par cette confusion de bastimens, qui n'ont « aucun ornement en dehors, qu'on n'y connoist rien.

« Cette simplicité ne doit point surprendre, j'en ay « dit la raison dans la description de l'jnterieur du « temple, et pourquoy on ne voyt en dehors ny au « dedans du temple aucuns ornemens de la belle ar- « chitecture, qui est que dans ce siecle la elle estoit « ensevelie dans l'ignorance, a cause des guerres qui « dechiroient l'empire Romain de touttes parts, pen- « dant les quelles les beaux arts et les sciences avoient « esté negligez.

« Ce n'est pas a dire que ce temple ne soit en tout « d'vne beauté admirable par la hardiesse et la delicatesse « de l'ouurage; par la disposition des ceintres des deux « grands demy-dômes sur les quels la grande coupole est « appuyée, et qui font que de l'entrée du vestibule on « decouure tout d'vn coup tout l'jntérieur du temple, jus- « qu'au haut du grand dôme.

« On ne voyt dans ce temple, ainsy qu'jl a desia « esté dit, aucuns ornemens d'architecture, de sculpture, « ny de peinture; mais la grandeur de la nef dont la « longueur est de quarente toises (*), la largeur de dix- « huit toises (**), et la hauteur de vingt-sept toises (***) « non compris la grande coupole auec les deux ordon- « nances de colonnes de marbre et de jaspe qui sous- « tiennent les deux tribunes, et l'jncroustation des pierres « rares et pretieuses de differentes couleurs dont ce « temple est partout reuestu, se decouurant tout a la fois « des le premier pas qu'on fait pour entrer dans le tem- « ple, jl se presente a la veue un obiet qui surprend et « qu'on ne se peut lasser d'admirer.

« On peut dire que cette beauté ne se rencontre pas

(*) Près de 78 mètres.
(**) Trente-cinq mètres.
(***) Cinquante-deux mètres 50 c.

« dans Sainct-Pierre; le dôme, quoyque beaucoup plus « beau par son esleuation et sa grandeur, ne peut estre « aperceu qu'on ne soit aduancé fort auant dans la nef, « a cause qu'elle est trop estroite et trop basse, sa lar- « geur n'estant que de douze toises (*), et sa hauteur « de dix-huit toises (**), et qui ne sont point pro- « portionnées a la grandeur du dôme; c'est pourquoy « en entrant dans ce temple on remarque seulement que « c'est vn grand vaisseau et fort long, mais on n'y trouue « rien qui surprenne et qui attire l'admiration. La veue « seule du dôme, qu'on ne decouure point qu'on ne soit « presque dessous, ne produisant point le mesme effet que « l'on voyt dans Saincte-Sophie.

« La delicatesse auec la quelle le temple de Saincte-Sophie « est bastj contribue encore beaucoup a sa beauté, au « lieu que dans Sainct-Pierre les gros piliers et materiels « qui soustiennent l'edifice l'offusquent tellement qu'jl pa- « roist vne grande masse. Les piliers, au contraire, de « Saincte-Sophie, sont fort delicats et luy donnent beau- « coup plus de gayeté; mais s'jl est plus degagé, la so- « lidité n'en est pas pour cela diminuée, et jl y a treize « cens ans que ce temple subsiste (***) sans que rien ayt « trauaillé que par les embrazemens qui y sont arriuez « de temps en temps. »

Ces bains de Zeuxippe tiraient leur nom des ruines d'un temple de Jupiter sur lesquelles ils étaient construits, et qui, selon Eusèbe, avait été orné de plusieurs tableaux de Zeuxippe. On a peine à comprendre la somptuosité de ces bains, et la multitude de statues de marbre et de bronze dont ils étaient

(*) Vingt-quatre mètres 39 c.

(**) Trente-cinq mètres.

(***) Aujourd'hui 1500 ans.

remplis; les philosophes et les héros, les poètes et les dieux y recevaient les mêmes honneurs, et l'on voyait ensemble, dans ce somptueux monument, Platon, Anaxagore, Pyrrhus, Achille, Isocrate, Démosthènes, César, Pompée, Homère, Théocrite, Sapho, Virgile, Apollon, Hercule et Vénus.

Plus loin, entre le palais d'Irène et le temple de Sainte-Sophie, était le *Xenodochium*, asile fondé par la piété en faveur de la vieillesse indigente, qui, brûlé dans l'incendie qu'alluma le fanatisme, fut depuis rebâti magnifiquement par Julien, et en reçut encore un revenu considérable.

Vers le côté méridional de Sainte-Sophie, à l'extrémité d'une rue fort large, était, sur une colonne de porphyre, une statue d'argent de l'impératrice Eudoxie, dont l'inauguration se fit par des fêtes où l'enthousiasme du peuple scandalisa la piété de saint Jean-Chrysostôme : il eut le courage de blâmer publiquement les hommages qui, par leurs excès, devenaient un véritable culte, et la princesse eut la lâcheté de l'en punir par l'exil.

TROISIÈME RÉGION.

PASSANT ensuite dans la troisième région, on entrait sur l'hippodrome, place immense, dont Septime-Sévère, reconcilié avec les Byzantins, leur accorda l'usage, mais que Constantin entoura des plus superbes édifices. Nous ferons connaître son état actuel dans un des articles suivants (*).

(*) Voyez Planche 81, IIe partie.

En descendant vers la mer, on trouvait le palais de l'impératrice Pulchérie, un petit port auquel sa forme avait fait donner le nom de *Sigma*, et la porte nommée *Porta Leonis*, soit qu'elle eût reçu cette dénomination de l'empereur Léon, soit qu'elle la tînt d'une figure de lion qui la décorait : ne serait-ce point aujourd'hui *Akhour-Kapoussi?*

Il paraît, par l'église des Martyrs Bacchus et Sergius, que la cour de l'empereur, *Regis aula*, et sa maison, avant qu'il fût monté sur le trône, étaient entre l'hippodrome et la Propontide : cette église existait encore au temps de Gyllius, sur le plateau qui s'étend de l'hippodrome à la Propontide. Procope dit que Justinien éleva, à saint Pierre et à saint Paul, une église près de la cour de l'empereur, qui était autrefois nommée *aula Hormisdæ*, du nom d'un prince persan qui l'avait occupée. Justinien en avait fait sa maison, afin que, par sa magnificence, il eût d'avance l'air d'être dans un palais. Depuis, lorsqu'il fut monté sur le trône, il joignit cette maison au palais impérial, et construisit auprès une autre église qu'il dédia aux saints-martyrs Bacchus et Sergius.

Ce temple ne le cédait en rien à celui des Saints-Apôtres, ni pour la richesse, ni pour l'étendue; l'éclat des pierres dont il était bâti était éblouissant; l'or brillait de toutes parts dans l'intérieur, et de tous côtés étaient suspendues de riches offrandes. Ces monuments ne différaient que par la forme; l'un était un carré-long, l'autre était circulaire et orné

d'une riche colonnade : Justinien la dota de tout le bien qu'il possédait avant de monter sur le trône, et y fonda un monastère

L'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul n'existe plus ; mais celle de Bacchus et de Sergius existait encore du temps de Gyllius : peut-être a-t-elle été détruite depuis. Elle était de forme ronde, couverte d'une voûte hémisphérique soutenue sur huit piliers ; en-dedans était un double ordre de colonnes ioniques ; l'ordre inférieur avait seize colonnes qui portaient immédiatement sur le pavé de l'église ; il y en avait six de marbre vert, et dix blanches veinées de rouge ; l'ordre supérieur est composé de vingt-deux colonnes, dont huit vertes et dix blanches veinées de rouge.

Dans ce même quartier était la place nommée *Pictacia*, que décorait une statue de l'empereur Léon, placée sur une colonne élevée par Euphémie, sa sœur : sur les marches qui soutenaient la base de cette colonne, le peuple déposait ses mémoires et les placets, qui étaient remis à l'empereur lorsqu'il venait une fois par semaine chez sa sœur.

QUATRIÈME RÉGION.

L'ENTIÈRE destruction de presque tous les monuments que nomment les auteurs, pour désigner la la quatrième région, jette beaucoup d'incertitude sur ses véritables limites. Pour pouvoir la circonscrire avec plus de précision, il faudrait connaître l'emplacement de la superbe église du martyr Mina, élevée

sur les ruines d'un ancien temple de Neptune, bâti dans l'acropolis; mais elle est détruite, et s'il reste encore des vestiges de sa fondation, ils sont enfermés dans la partie la plus impénétrable du Sérail (*). Mais on ne saurait cependant douter qu'elle n'occupât la première vallée : une partie de ses flancs, ainsi que l'éminence voisine de Sainte-Sophie, vers l'angle occidental du temple de Sainte-Sophie et en face du palais de l'empereur, était le *Forum Augustæum*, entièrement pavé de marbre et entouré d'un double portique sous lequel on voyait, d'un côté les statues de la mère des Dieux et de la Fortune de Rome; de l'autre celles de Constantin et de sa mère. Sur une base formée de hauts gradins s'élevait une colonne énorme, dont tous les joints étaient affermis et ornés par des tables et des couronnes du bronze le plus pur; au sommet de cette colonne était la statue équestre de Justinien, dont le cheval, rassemblé sur ses pieds de derrière et prêt à s'élancer, semblait vouloir franchir tous les obstacles; l'empereur, tourné vers l'orient, armé d'une cuirasse à la grecque, et la tête couverte d'un casque éblouissant, tenait dans sa main gauche le globe surmonté d'une croix, symbole de l'Empire, et, de son bras droit étendu, il semblait arrêter les Barbares de l'Asie, et leur montrer les limites qu'il leur défendait de franchir.

Justinien, pour se dédier à lui-même ce superbe

(*) La quatrième et la première régions étaient limitrophes, et ce temple de Neptune, compris dans la première région, était le point le plus proche de la quatrième.

monument, fit abattre la colonne de Théodose-le-Grand, fit fondre la statue de ce prince, qui, au moins, était un monument de la tendresse filiale d'Arcadius, et mit de nouveaux impôts sur sa nation déjà écrasée de subsides. Quand on se rappelle que, chez les ancêtres de ces Grecs et de ces Romains, une couronne de chêne, ou l'espérance d'être nommés après leur mort à l'assemblée d'un peuple libre, en faisait des héros, on prévoit facilement la destinée d'un État dont le souverain met un impôt pour s'élever une statue et payer des acheteurs pour venir le complimenter de temps à autre en public, pendant deux heures consécutives.

Les Turcs ont vengé, sans le savoir, les mânes de Théodose; ils ont renversé la colonne, et l'ont creusée pour en faire le réservoir des eaux d'une fontaine; la superbe statue a été transformée en canons qui ont servi à battre les représentants des anciens Empereurs.

Sur le *Forum Augustæum* était aussi le palais du sénat, dont la façade imposante était décorée de six colonnes de marbre blanc d'une grosseur prodigieuse, qui formaient un corps avancé au-dessus duquel s'élevait un second ordre enrichi de bas-reliefs et de statues. A peu de distance était le palais impérial dont Procope nous décrit le vestibule : c'était un carré dont les murs très-élevés soutenaient encore huit portiques surmontés d'une vaste coupole; sous cette voûte étaient représentées en mosaïque les villes conquises et les victoires remportées par Jus-

tinien, c'est-à-dire par Bélisaire, son général. On y voyait l'Empereur et son épouse Théodora entourés du sénat, ayant à leurs pieds le roi des Vandales, recevant les hommages et les dépouilles des vaincus, etc.

Ce palais de Justinien est désigné dans plusieurs auteurs par le nom de *Basilique*, et nous trouvons dans quelques autres que cet édifice était le lieu où se rassemblaient les négociants; et effectivement, tous les bâtiments destinés au même usage furent depuis appelés de même : peut-être à Byzance une partie du palais leur fut-elle d'abord abandonnée, ou prirent-ils naturellement l'habitude de se rassembler sous les portiques qui l'entouraient.

Dans cette basilique était une bibliothèque de six cent mille volumes, qui fut brûlée avec une partie de la ville, sous le règne de Basile. Il y avait aussi une sorte de collége. Il est évident que le portique royal, la basilique et la citerne étaient dans le même endroit : la citerne existe encore. Cette citerne fut creusée par ordre de Justinien, pour conserver les eaux, qui devenaient chères pendant l'été.

Près le côté de Sainte-Sophie qui regarde le sud-ouest, très-proche de l'endroit où était la colonne de Justinien dont je viens de parler, sont encore sept colonnes corinthiennes de la plus haute proportion. Les uns veulent qu'elles aient appartenu au palais de Constantin; d'autres qu'elles aient servi à porter un pont qui communiquait du palais à Sainte-Sophie; mais comme elles paraissent être sur le

terrain même qu'occupait le *Forum Augustæum*, il est plus vraisemblable qu'elles portaient ces voûtes sous lesquelles étaient les statues d'Hélène et de Constantin.

Sur le *Forum Augustæum* était aussi la *colonne milliaire d'or* (*), sans doute à-peu-près semblable à celle de Rome, et qui, selon Pline, était à la tête du *Forum Romanum*. Cette colonne était entourée d'un grand nombre de statues ; tout près était celle de la Fortune de Rome, que Constantin y transféra après lui avoir fait graver sur le front une petite croix.

Nous n'avons point de description particulière du palais de Constantin, mais nous savons que ce prince prit tous les moyens d'en faire la demeure la plus somptueuse qui eût jamais existé ; qu'il enleva de Rome et de l'Italie tous les chefs-d'œuvre qu'elles possédaient, pour les accumuler dans sa nouvelle ville, et surtout dans son palais : ses successeurs imitèrent constamment cet exemple. Constantin III, petit-fils d'Héraclius, enleva de Rome, en sept jours, toutes les statues de marbre et de bronze, tous les ornements des temples, et cette capitale du Monde fut. sans cesse pillée par ses princes ou dévastée par ses propres citoyens, destructeurs plus cruels que ces Barbares qu'ils en ont accusés.

(*) La colonne milliaire n'avait pas, comme à Rome, la forme d'une colonne, mais celle d'un édifice considérable, puisque l'on avait placé sur la coupole une horloge et les statues du grand Constantin, de sa mère et d'Œlius Adrianus ; en sorte que l'on ne comptait pas les distances du pied de la colonne qui la représentait.

Près de la basilique était une enceinte nommée les *Chalcophrates*, dans laquelle habitaient tous les ouvriers en bronze. Un grand nombre de Juifs exerçaient sans doute cette profession, car l'histoire nous apprend que Théodose étant parti pour une expédition dans l'Orient, les Juifs gagnèrent Honoratus, gouverneur de Constantinople, et obtinrent de lui la permission de bâtir une synagogue magnifique dans les *Chalcophrates* : les Chrétiens la brûlèrent ; l'Empereur, à qui l'on rendit compte de cet attentat, punit les coupables par une amende, et permit aux Juifs de rebâtir leur temple ; mais à son retour, saint Ambroise, évêque de Milan, qui apparemment était venu passer son hiver à la cour, représenta à l'Empereur qu'il était indécent que les Hébreux eussent une synagogue au milieu de la reine des villes, quoiqu'ils y fussent en grand nombre, qu'on profitât de leur industrie et qu'on empruntât leur argent ; Théodose alors approuva l'incendie, remit l'amende aux citoyens zélés qui en étaient les auteurs, et défendit aux Juifs de bâtir : changeant ainsi successivement trois fois d'avis sur le même objet.

Le stade était aussi dans la quatrième région : c'était une grande place carrée, destinée à la lutte et au combat du ceste ; elle était entourée de portiques ; dans l'intérieur on trouvait l'*Éphébée*, espèce d'académie où se rendaient les philosophes pour disputer, et les jeunes gens pour s'instruire, si tant est qu'on s'instruise beaucoup à entendre disputer ce qu'on appelle des philosophes ou ceux qui s'intitulent ainsi ;

mais la rareté des livres et leur extrême cherté forçaient alors de recourir à ce triste moyen d'éducation; et dans une grande capitale, où il n'y avait point de spectacles journaliers comme dans nos villes, qu'auraient fait ces milliers d'oisifs? il leur fallait des bateleurs, de quelque espèce que ce fût.

Entre le palais impérial et le *Forum Constantinum* était un autre palais bâti par le patricien Laurus, qui remplit plusieurs magistratures sous le règne d'Arcadius, et qui consacra ses richesses immenses à rassembler les chefs-d'œuvre de tous les arts. Sa collection était plus magnifique que celle des empereurs mêmes : on y voyait, entre autres merveilles, une statue de Minerve-Lindia, haute de quatre coudées, et faite d'une seule émeraude, ouvrage de Scillis et Dipœnus. On disait qu'Amasis, roi d'Egypte, avait envoyé cette pierre précieuse au sage tyran Cléobule de Lindus; c'était aussi chez Laurus que se trouvait, dit-on, la fameuse Vénus-Cnidia ou de Gnide, qui couvre son sein d'une main, et de l'autre, etc.; Junon de Samos, ouvrage de Lysippe; Jupiter-Olympien, de Phidias, que Périclès avait placé dans le temple d'Olympie; et beaucoup d'autres chefs-d'œuvre dans ce genre. Près du palais de Laurus, vers le nord, on voyait encore, du temps de Gyllius, une ancienne citerne, dont la voûte était soutenue par deux étages de colonnes de marbre placées les unes au-dessus des autres, au nombre de 424, dont 212 étaient au premier rang et autant au second; de l'autre côté de la muraille du même palais, vers le couchant, on en

trouve encore une autre, dont la coupole est aussi soutenue par 32 colonnes corinthiennes, disposées en quatre rangs de 8 colonnes à chacun.

CINQUIÈME RÉGION.

Une grande partie de la cinquième région était placée sur le flanc de la seconde colline, dans un endroit escarpé, et le reste s'étendait dans la plaine qui est au pied. C'était dans cette région que se trouvaient les édifices les plus nécessaires à la ville, tels que les greniers publics, les bains, les marchés, etc. On y voyait cette fameuse citerne Théodosienne, que Gyllius retrouva et indiqua au maître qui la possédait sans le savoir; elle était longue de trois cent trente-six pieds (*) et large de cent quatre-vingt-douze (**); la voûte était soutenue par un nombre prodigieux de colonnes de marbre éloignées de douze pieds (***); en hiver, lorsque l'aquéduc y apportait de l'eau, la citerne se remplissait jusqu'à la moitié du chapiteau des colonnes; le poisson y était fort abondant, et le maître de la maison allait à la pêche, dans sa citerne, avec une petite nacelle.

Près de cette citerne était un bâtiment dans lequel un maître habile élevait douze disciples, et leur donnait toutes les connaissances relatives à l'administration.

Les empereurs étaient même dans l'usage de les

(*) Cent neuf mètres 14 centim.
(**) Soixante-deux mètres 37 c.
(***) Trois mètres 90 centimètres.

consulter, quitte à ne pas recevoir leurs avis; mais Léon, plus exigeant, n'ayant pu les engager à embrasser sa doctrine et à partager sa faveur contre le culte des images, les brûla pendant la nuit, eux et leurs livres.

SIXIÈME RÉGION.

La sixième région était située en partie sur le sommet de la seconde colline, à l'endroit où l'on voit encore aujourd'hui le *Forum Gallinarum*, que les Turcs appellent *Taubasar* ou Taouk-Basas, en partie dans la seconde vallée et à son côté droit; et enfin en partie dans la plaine qui se trouve au-dessous de la vallée et au pied de la seconde colline.

Les historiens de Constantin assurent qu'il fit apporter de Rome cette colonne de porphyre, entourée de cercles de lauriers, qu'il mit dans le *Forum Placotum*, et qui aujourd'hui, noircie par de fréquents incendies, est appelée vulgairement la Colonne brûlée.

Cette colonne est à côté de la grande rue d'Andrinople, peu éloignée de la place de l'Hippodrome, et sert d'appui à de misérables chaumières. Son piédestal est enveloppé d'un enduit de maçonnerie, et son fût, jadis composé de huit assises, chacune d'un seul bloc de porphyre, n'en conserve plus que cinq, dégradées par les incendies qui sont arrivés à Constantinople, de sorte qu'elle est presque noire; le feu cependant n'a pu détruire entièrement ces colonnes de laurier, destinées à déguiser à l'œil les plans de jonction. Ces assises et quelques éclats ont laissé à dé-

couvert la véritable couleur du marbre. Ce monument, qui date des plus beaux jours de Rome, fut apporté à Constantinople pour servir à la décoration du forum de Constantin, qui était elleptique et entouré de portiques, interrompu aux extrémités du grand axe par deux arcs de triomphe. L'Empereur fit mettre sur cette colonne, d'ordre dorique romain, une célèbre statue d'Apollon que possédait Alexandria Troas, et qui, frappée par la foudre, entraîna dans sa chute les trois blocs supérieurs de la colonne. Alexis Comnène, sous le règne duquel arriva cet événement, fit remplacer la partie tronquée par une maçonnerie grossière, avec une inscription grecque, pour conserver la mémoire de cette restauration barbare; une simple tablette carrée est placée au-dessus, en guise de chapiteau. Cette colonne, à laquelle on a mis plusieurs cercles de fer, peut avoir 8 pieds (*) de diamètre, et environ 9 pieds et demi (**) de hauteur, sans compter le piédestal, qui a 16 pieds (***). Elle est construite, ainsi que nous l'avons dit plus haut, par assises de dix pieds (****), avec des bandes qui peuvent avoir quinze à seize pieds (*****) de haut, et qui sont au droit de tous les lits des assises. La corniche du piédestal est toute gâtée, ainsi qu'une partie de la base, qui est attique.

MM. Hase et Miller; Observ. inéd.

Il plaça sur le sommet une superbe statue de bronze, qui représentait un Apollon troyen; mais, voulant que ce monument lui fût personnel, il déclara qu'à l'avenir on eût à tenir la tête d'Apollon pour la sienne.

Sous le règne d'Alexis Comnène, un orage terrible

(*) Deux mètres 60 centimètres.
(**) Trois mètres 9 centimètres.
(***) Cinq mètres 20 centimètres.
(****) Trois mètres 25 centimètres.
(*****) Cinq mètres 5 centimètres.

renversa la statue, qui entraîna dans sa chute la partie supérieure de la colonne : on distingue fort bien aujourd'hui la partie qui a été restaurée et le nom de l'empereur Manuel Comnène, qui y fit travailler ; on ignore ce que devint la statue.

C'était sur cette place que Constantin avait fait placer le fameux Palladium, statue de Minerve que les Grecs enlevèrent de Troie, qui fut long-temps réservée à Athènes, tandis que les Romains se vantaient de la posséder dans le temple de la Fortune, où elle était placée vers l'Orient ; mais il n'en est pas moins très-difficile de faire voir comment cette célèbre statue de Minerve passa des mains de Diomède à celles de Constantin (*).

Vers la partie septentrionale du *Forum Constantinum*, on voyait le palais du sénat, où les principaux citoyens s'assemblaient pour donner et recevoir des conseils, et où l'Empereur lui-même se rendait lorsqu'il recevait l'habit consulaire. Cet édifice était orné de colonnes de porphyre et rempli de superbes statues. Trajan y avait placé la porte du temple de Diane d'Éphèse, ouvrage en bronze, où l'on voyait exécutés, en bas-reliefs de la manière la plus savante, les combats des Géants, et Jupiter qui les foudroya, Neptune avec son trident, Apollon avec ses flèches, des Géants combattant avec des dragons, leur lançant

(*) Chaque ville avait son *Palladium*, figure de la plus haute antiquité ; et comme peu de gens se refusent à l'envi d'ajouter un peu à leur généalogie, chaque peuple prétendait son *Palladium* encore plus ancien que lui-même, et celui de Troie étant le plus célèbre, plusieurs villes aspiraient au bonheur de le posséder.

d'énormes pierres, et les regardant avec des yeux enflammés de colère. Vers la partie occidentale du *Forum* était placée la statue de Minerve-Lindia, armée de son bouclier, la tête couverte d'un casque superbe, et ayant le col entouré de serpents; vers le nord, sur le haut d'une colonne, était une croix semblable à celle qui lui était apparue au milieu de son combat contre Maxence.

Sur le penchant de la seconde colline et en partie dans la plaine qui s'étend sur le rivage, à peu de distance du *Forum*, on trouvait les temples de Cérès, de Proserpine, de Junon, de Pluton, et celui de la Terre : ce dernier était hors des murs, et absolument à découvert, pour indiquer l'énergie et l'indépendance de la déesse qu'on y adorait; au-dessus du monument étaient deux temples égaux, celui de Cérès et de Proserpine, où l'on avait prodigué des peintures exquises, restes précieux des siècles précédents, et des statues travaillées avec le plus grand art; un peu plus loin, vers la mer, on apercevait les temples de Junon et de Pluton.

Darius, dans son expédition contre les Scythes, brûla le premier, pour se venger des Byzantins, accusés d'avoir formé des complots contre lui; Philippe, roi de Macédoine, assiégeant Byzance et ayant besoin de matériaux, fit détruire le second.

SEPTIÈME RÉGION.

La septième région était située sur un terrain beaucoup plus uni que la précédente, quoique l'extrémité d'un de ses flancs penchât un peu vers la mer ; entourée par de superbes portiques, elle s'étendait d'un côté depuis la colonne de Constantin jusqu'au *Forum Theodosianum*, et de l'autre en s'inclinant jusqu'à la mer ; elle contenait l'enceinte où est situé ce grand marché que les Turcs appellent aujourd'hui *Bezestan*, et où habitent les marchands de toute espèce, comme ils habitaient, du temps des Empereurs, dans le *Lampterum* : ainsi il paraît que la septième région occupait le sommet de la troisième colline et ses flancs.

En Turquie et dans tout l'Orient, l'usage est que les marchands n'aient point de boutiques dans leurs maisons pour débiter leurs marchandises. Ils font leur étalage dans des lieux publics appelés bazars ou bézestins. Ce sont de vastes bâtiments carrés d'une construction à la fois sévère et élégante, et dont la solidité doit les mettre à l'epreuve du feu. Ils sont construits en pierre de taille avec des portiques intérieurs, à peu près comme les Bourses dans les principales villes d'Europe, et servent de magasins pour les marchandises précieuses, et surtout pour les étoffes; souvent même les particuliers viennent y mettre leur fortune en dépôt. Aucune ouverture en dehors; il n'y a qu'une seule entrée dans le milieu d'une des faces. Les bézestins sont décomposés symétriquement en portions égales, supportant chacun une voûte en dôme, et recouverte de plomb, portant sur d'énormes piliers qui servent de points d'appui à l'éta-

lage des boutiques (*). Cette distribution heureuse multiplie les locaux destinés aux vendeurs, met ceux-ci également en évidence, et fournit en même temps aux acheteurs la facilité de passer en revue chaque magasin. Il y a plusieurs de ces bazars à Constantinople; les plus beaux sont ceux des soieries, des étoffes des Indes, des armes, des joyaux et celui des drogues. Le bézestin qui se trouve dans le voisinage de la place de l'Hippodrome, quoique moins bien bâti que les autres, est celui où l'on voit les plus riches marchandises. La sultane Validé, mère du grand seigneur Mahomet IV, en avait fait construire un près du port et avec la mosquée qui porte son nom. La police de ces bâtiments est confiée à deux *kéaya* nommés par le gouvernement. La plupart des marchandises y restent jour et nuit étalées sous la sauvegarde de ces officiers, qui se contentent d'en fermer les portes et d'y laisser un surveillant. Les mosquées retirent le produit des locations des uns; le gouvernement et des compagnies possèdent les autres.

Il est probable, observe M. Ch. Pertusier, que les Ottomans, lorsqu'ils prirent possession de Constantinople, trouvèrent pour ce genre d'édifices des modèles, de même que pour les bains et les temples; et qu'ils les auront suivis avec cet esprit d'imitation servile qui les caractérise quand il s'agit de beaux-arts. Les vestiges de l'antiquité offrent des restes d'édifices qui, par la similitude du plan, annoncent la même destination que le bézestin d'Istambol et le *Lampterum* de Constantinople; les ruines de Périnthe en fornissent un exemple.

MM. Hase et Miller, Observ. inéd.

On y voyait la colonne de Théodose, placée sous le *Forum Tauri;* cé Forum existait encore il n'y a pas deux siècles; mais sous prétexte qu'il s'y commettait des désordres, on priva les citoyens de cette

(*) Ch. Pertusier, Prom. pittor. dans Constantinople, vol. 2, p. 170.

promenade, où ils venaient respirer un air plus pur; on coupa les beaux arbres qui l'ombrageaient, et l'on y bâtit des maisons. Plus loin se voyait un édifice carré, environné et soutenu par quatre portiques qu'on appelait le *Tétrapyle*. Il y avait dans cet édifice une salle élevée sur des colonnes, où la Reine et les parents du Roi, couverts d'un voile, venaient pleurer sa mort jusqu'à la sixième heure du jour; après quoi ils accompagnaient la pompe funèbre jusqu'à l'église des Apôtres, où l'on avait coutume d'enterrer les Empereurs. Ce Tétrapyle me paraît avoir été autrefois un temple de Janus semblable à celui de Rome, dans lequel on entrait aussi par quatre portes, pour indiquer les quatre saisons de l'année. Théodose avait fait élever assez près de là une haute pyramide ornée de toutes sortes de figures d'animaux, de plantes et de fruits; on y voyait des amours qui se souriaient et semblaient se jouer les uns des autres; d'autres qui soufflaient dans des trompes d'airain; et sur le sommet de la pyramide on avait placé une figure mobile, pour indiquer les vents.

Du temps de Gyllius, on voyait, et l'on voit encore, sur le sommet de la troisième colline, le tombeau de Bazajet avec une mosquée superbe, bâtie à l'imitation de Sainte-Sophie, voûtée en briques et couverte en plomb; le vestibule en est très-vaste, paré de marbre blanc, et entouré de quatre portiques soutenus par de superbes colonnes du plus beau marbre; au milieu s'élève un jet d'eau qui retombe dans un grand bassin, dans lequel un nombre

de tuyaux font jaillir leurs eaux de tous côtés. Cet édifice est environné, de trois côtés, d'une grande place; du quatrième, par un jardin qui renferme le tombeau de Bazajet. On trouve encore trois citernes antiques dans la septième région : une dans le *Forum Tauri*, et l'autré entre le tombeau de Bazajet et le quartier des Bezestan, toutes deux soutenues par des colonnes de marbre; et une troisième, sur le flanc de la troisième colline vers le septentrion, soutenue par six colonnes corinthiennes de marbre d'Arabie, d'un beau travail et d'une belle proportion. Au-dessus de la citerne était autrefois le temple de la Religion, que les Turcs ont détruit pour employer ses débris à construire des mosquées.

HUITIÈME RÉGION.

La huitième région était située derrière la troisième colline, vers le midi; elle était plus longue que large, et ne touchait point à la mer du côté du *Forum Tauri;* elle contenait une partie du *Forum Constantinum* et la partie gauche de ces portiques que nous avons dit renfermer la septième région. On y voyait aussi le Capitole et la Basilique Théodosienne, qui était vraisemblablement placée près du Forum et de la colonne de Théodose : il paraît, par le témoignage de tous les auteurs, que ces édifices furent brûlés dans l'incendie qu'ordonna l'empereur Léon (sans doute pour détruire les temples des païens). Je crois que c'était par une suite de sa fureur à détruire les images.

Le Capitole était un édifice où les sénateurs s'assemblaient pour paraître délibérer sur les affaires publiques, et où l'Empereur, jouant le rôle de consul, venait recevoir beaucoup plus d'hommages que de conseils. Ce Capitole était soutenu par douze colonnes de marbre enlevées dans les ruines de Troie.

NEUVIÈME RÉGION.

La neuvième région était aussi située vers le midi, en partie au-dessous du sommet de la troisième colline, où nous voyons encore aujourd'hui un aquéduc et la mosquée de Soliman, et en partie dans la plaine qui s'étend sur le rivage de la Propontide jusqu'au port *Théodosia*. C'était dans cette région que se trouvaient le temple de la Concorde, les Thermes Anastasiens, ainsi appelés du nom d'*Anastasia*, sœur de Constantin, et ces fameux greniers publics, nommés *Alexandria*, parce qu'ils servaient à garder les blés qu'on apportait tous les ans d'Egypte pour assurer une subsistance facile aux habitants de la capitale.

La place où l'on exécutait les coupables n'était pas éloignée de ce monument, non plus que le temple immense du Soleil et de la Lune; on y voyait le Soleil porté sur un char blanc, et la Lune, comme son épouse, assise auprès de lui; dans une autre partie du temple, il était assis sur un trône, tenant un sceptre à la main, et ordonnant aux peuples d'obéir à leurs souverains. Le premier ouvrage était de Phidalias, et le second de Phidias.

DIXIÈME RÉGION.

La dixième région était située vers le septentrion, en partie dans la troisième vallée et sur son flanc oriental, en partie sur le sommet du promontoire qui domine la troisième vallée; elle contenait le temple de Saint-Acarius, les thermes de Constantin, le palais d'Augusta Placidia et beaucoup d'autres édifices dont il ne reste plus aucune trace.

L'aquéduc que l'on voit encore, et qui traverse de la troisième colline à la quatrième, fut bâti par l'empereur Valens, avec les matériaux des murailles de Chalcédoine, qu'il fit détruire pour punir cette ville d'avoir secouru Procope, son ennemi; mais il paraît que cet ouvrage utile ne fut pas long-temps entretenu, car sous le règne de Constantin *Iconomaque*, fils de Léon, l'an 759, il y eut une sécheresse affreuse qui fit tarir toutes les citernes.

Le gouvernement, averti par le malheur même des précautions qu'il aurait dû prendre pour le prévenir, se hâta de réparer l'aquéduc Valentinien, et les eaux furent rendues à la neuvième et à la dixième régions.

ONZIÈME RÉGION.

La onzième région ne touchait à la mer d'aucun côté; elle s'étendait sur le sommet de la quatrième colline et sur ses flancs, tant vers le nord que vers le midi; Constantin y éleva, en l'honneur des Apôtres,

un temple superbe et d'une hauteur immense ; il le fit revêtir en entier des marbres les plus précieux, et le fit couvrir de bronze et de plaques dorées, dont on avait peine à soutenir l'éclat.

Toutes les balustrades étaient également dorées ; toutes les fenêtres enrichies d'ornements en bronze de la plus belle exécution ; en face du temple était une vaste place carrée entourée de portiques ; et au-delà, les maisons, les promenades et les bains des ministres consacrés au service de ces autels.

L'Empereur fit placer au milieu du temple un superbe tombeau de porphyre, dans lequel il voulut être enfermé après sa mort : on ignore à quelle époque ce monument fut renversé ; mais il en a existé longtemps un pareil dans la rue qui mène de Sainte-Sophie à la porte d'Andrinople, et le peuple l'appelait, par tradition, le tombeau de Constantin ; il existe encore dans la cour de la mosquée d'Osman.

A quatre stades de l'église des Apôtres était cette superbe colonne de marbre *Pyrrhopœcile* ou de la Thébaïde ; elle était haute de soixante pieds (*) ; son périmètre était de treize pieds (**) ; sa corniche d'ordre corinthien et de marbre blanc. Les Grecs et les Turcs s'accordent dans leurs différentes langues, pour l'appeler la colonne de la Vierge : il est vraisemblable qu'elle soutenait autrefois cette célèbre statue de Vénus, qui avait la vertu de connaître les filles chastes et les impures : lorsque les premières appro-

(*) Dix-neuf mètres 50 centimètres (**) Quatre mètres 28 centimètres.

chaient de la statue, elles se retiraient saines et sauves; les secondes ne l'avaient pas plus tôt touchée, qu'elles tombaient en démence et découvraient leur nudité.

C'était aussi dans la onzième région qu'était le *Forum Bovis*, ainsi nommé d'une fameuse statue d'airain, qu'on prétendait avoir été apportée de Bergame, qui, plus vraisemblablement, fut enlevée de Sicile ou d'Italie.

Au pied de la cinquième colline était un double mur qui renferma un quartier nommé *Phanarium*, parce qu'il fut ainsi fortifié, pendant un siége, à la lueur des flambeaux : ce quartier porte encore le nom de *Phanari*; il est entièrement habité par des Grecs. Sur le sommet de cette cinquième colline est la mosquée du sultan Sélim avec son tombeau; et dans les environs on retrouve les traces d'une grande citerne, dont on a enlevé toutes les colonnes.

DOUZIÈME RÉGION.

La douzième région était située sur la septième colline; elle s'étendait sur le dord de la mer; elle contenait les portiques de la Troade, le Forum et le port de Théodose, et la colonne élevée par l'empereur Arcadius, sur laquelle il plaça sa statue, et qui fut renversée sous le règne de Léon, par un tremblement de terre qui ébranla toute la ville.

Cette région paraît comprendre presqu'en entier le quartier de Jedi-Kouleler ou des Sept-Tours.

Le Cyclobium ou Château-Rond, qui d'abord était hors de la ville, y fut ensuite compris; ce sont aujourd'hui les Sept-Tours.

En allant par l'intérieur de la ville, à la porte dorée de cette forteresse, on trouvait un vaste monastère dédié à Saint Jean-Baptiste, et fondé par le patricien Studius, qui fut consul sous l'empereur Léon, en 454; ce monastère contenait un millier de moines, dont un tiers était toujours en prières, ce qui leur avait fait donner le surnom de *Akoimêltoi*, non dormans. Il était originairement dans la campagne; mais on l'enferma dans la ville en même temps que le Cyclobium, et l'on rebâtit cette partie des murs, dont on peut remarquer la saillie nécessitée par la position de l'église de Saint-Jean. C'est aujourd'hui la mosquée d'*Imbrahar;* son vestibule est orné de quatre belles colonnes corinthiennes de marbre blanc, avec leur entablement; dans l'intérieur sont, de chaque côté, sept colonnes de vert antique surmontées d'une frise de marbre blanc, parfaitement sculptée, qui soutient un second ordre plus petit et très-bien proportionné avec le premier. Je ne sais de quel marbre sont ces secondes colonnes, parce que les Turcs, qui défigurent tout, ont imaginé de les couvrir de chaux.

Près de cette mosquée est une citerne soutenue par vingt-quatre colonnes corinthiennes de granit, disposées sur quatre rangs; cette citerne est à sec ainsi que presque toutes les autres, et sert d'atelier à des ouvriers en soie et à des cordiers.

La porte du château des Sept-Tours était encore, il y a quelques années, décorée de plusieurs bas-reliefs, dont Spon et Webler ont laissé la description ; mais, depuis cette époque, les Turcs les ont détruits, et il n'en reste qu'un, sur lequel on distingue une lionne, etc.

TREIZIÈME ET QUATORZIÈME RÉGIONS.

Pour suivre l'ordre de la division des régions, ce serait ici le lieu de parler de la treizième région; mais comme elle renfermait le faubourg de Galata et la porte de Constantinople qui était au-delà de la mer, il nous a paru plus naturel de parler d'abord de la quatorzième région, parce qu'elle n'était pas séparée des autres par la mer. Il est presque impossible de fixer sa véritable position; si cependant il est permis de hasarder quelques conjectures, il paraît probable que, située sur la sixième colline et enfermée de murs (*), elle semblait faire une petite ville à part (**). Elle contenait ce faubourg appelé *Hebdomum*, dans lequel on voyait le palais de Constantin, dont quelques restes subsistent encore, et qui est aussi nommé dans quelques historiens le palais de l'Hebdomon ou de Magnaure. Plus loin était celui des Blaquernes (***), l'église de la Vierge, et une citerne dans laquelle on a pendant quelque

(*) Ces murs furent bâtis par Héraclius.

(**) Il faut consulter Du Cange dans son *Traité de Constantinopolis Christiana*.

(***) *Voyez* Du Cange pour le palais des Blaquernes.

temps nourri des éléphants, près de la porte Palatine, aujourd'hui *Balata-Capoussi*.

L'église de *Notre-Dame-des-Blaquernes*, que l'on voit actuellement dans ce quartier, en face d'*Egri-Capoussi*, est de construction moderne, et n'est point élevée précisément sur les ruines de l'église du même nom, dont il est souvent parlé dans l'histoire du Bas-Empire; on retrouve quelques traces de celle-ci deux cents pas plus loin vers l'orient, dans un jardin, auprès d'une *agiasma* ou source sainte, fort révérée des Grecs. Cette église, dédiée à la Vierge, fut bâtie par l'impératrice Pulchérie, femme de Marcian, et fut successivement embellie et réparée jusqu'à Andronic-le-Vieux. Il s'y opérait habituellement des prodiges devant une image miraculeuse, qui acquit tant de réputation, qu'on lui dédia des temples dans les provinces mêmes de l'empire; elle ne subsiste plus, mais elle a été remplacée dans la nouvelle église, par une autre figure également miraculeuse, et qui s'est sauvée toute seule de la Sude en Candie, lorsque les Turcs s'en sont rendus maîtres.

Ce quartier des Blaquernes tirait son nom d'un prince thrace qui avait possédé le palais des Blaquernes.

Au-delà de l'*Hebdomon* était le quartier des Blaquernes, avec lequel il se confondit lorsque ces deux quartiers furent ajoutés à la ville et ceints des mêmes murailles par Héraclius. Le lieu nommé Blaquernes existait même avant la destruction de By-

zance par l'empereur Sévère. Procope veut que Justinien y ait fondé l'église de la Vierge, dont nous avons parlé. L'empereur Anastase y fit bâtir une magnifique salle de festins; Tibère y fit construire des bains publics; et sous l'empereur Manuel on y voyait un superbe palais, dont il reste quelques débris près d'Egri-Capoussi, appuyés contre les murs mêmes.

La treizième région, appelée *Sycœna*, était de l'autre côté du port, et comprenait le terrain qu'occupent les faubourgs de Galata et de Péra; elle s'étendait sur la croupe de la montagne en face de la sixième région, et, comme aujourd'hui, communiquait avec la ville par un grand nombre de bateaux; on y voyait les temples d'Amphiaraüs, de Diane et de Vénus, un théâtre et un forum nommé Honorien; mais ces monuments sont entièrement détruits (*).

La quatorzième enfin occupait la sixième colline, et était séparée du reste de la ville par une enceinte particulière. Elle contenait un théâtre, des bains et un palais remarquable, dont les ruines subsistent encore, et qu'on appelle *Tekir-Séraï* (le palais du Rouget).

(*) Ici finit la portion du manuscrit de M. le comte de Choiseul-Gouffier, relative à Constantinople. Les explications suivantes ne lui appartiennent plus. (*L'Editeur du format in-f°.*)

PLANCHE 69.

Vue du château des Sept-Tours et des premières maisons de Constantinople.

A l'extrémité des murailles de Constantinople, du côté de la Propontide, il y avait un fort nommé par les Grecs *Cyclobium* (*), à cause de sa forme circulaire. Détruit par Jean Paléologue, il fut rebâti par le même prince lorsque Bajazet, sultan des Turcs, menaça d'attaquer la côte d'Europe. Mahomet II le rétablit en 1468, et il y ajouta quatre tours aux trois anciennes, pour mettre son trésor en sûreté et y renfermer les prisonniers d'état. Les Grecs appellent ce fort *Heptapyrgion* (ἑπταπύργιον) les Sept-Tours et les Turcs *Jedi-Kouleler*, qui a la même signification; il est de forme pentagone, et fermé par un mur très-épais et très-élevé: il y avait autrefois cinq tours; il n'en reste que quatre, l'une d'elles s'étant écroulée, en 1768, par l'effet d'un tremblement de terre; les sixième et septième tours servent à flanquer l'arc de triomphe qu'on appelle la *Porte-Dorée.*

L'aspect extérieur de cette forteresse est désagréable; les tours, qui sont de grands octogones, ont leurs toits en forme conique, ce qui les fait ressembler à des moulins à vent. La tour carrée qu'on voit sur le premier plan s'appelle *Tour de Marmara* elle appartient, comme les murailles qui bordent la mer, à l'enceinte de Constantinople.

(*) *Suprà*, page 77.

On sait que les Turcs, avant de déclarer la guerre aux puisssances chrétiennes, commencent par se saisir de leurs ambassadeurs et les enfermer au château des Sept-Tours, où ils les traitent, en général, avec les égards dus à leur rang.

PLANCHE 70.

Grande vue de Constantinople.

Cette vue est prise sur la rive orientale du port de Constantinople, au-dessous de Galata, vers l'endroit qu'on appelle *Curetzi Capoussi* : on voit se déployer tout l'intérieur du port et les édifices qui le dominent, depuis la mosquée de la sultane Validé jusqu'à celle de Sélim.

A huit heures, un caïque vint à notre bord : comme nous étions presque arrêtés par le calme, je quittai la felouque, et je m'embarquai avec mes gens dans le petit bateau. Nous rasâmes la pointe d'Europe, où s'élève le château des Sept-Tours, vieille fortification gothique qui tombe en ruines. Constantinople, et surtout la côte d'Asie, étaient noyées dans le brouillard : les cyprès et les minarets que j'apercevais à travers cette vapeur, présentaient l'aspect d'une forêt dépouillée. Comme nous approchions de la pointe du Sérail, le vent du nord s'éleva, et balaya en moins de quelques minutes la brume répandue sur le tableau; je me trouvai tout à coup au milieu du palais du commandeur des croyants : ce fut le coup de baguette d'un génie. Devant moi le canal de la mer Noire serpentait entre des collines riantes, ainsi qu'un fleuve superbe; j'avais à droite la terre d'Asie et la ville de Scutari; la terre d'Europe était à ma gauche; elle formait, en se creusant, une large baie pleine

de grands navires à l'ancre, et traversée par d'innombrables petits bateaux. Cette baie, renfermée entre deux coteaux, présentait en regard et en amphithéâtre Constantinople et Galata. L'immensité de ces trois villes étagées, Galata, Constantinople et Scutari; les cyprès, les minarets, les mâts des vaisseaux qui s'élevaient et se confondaient de toutes parts; la verdure des arbres, les couleurs des maisons blanches et rouges; la mer qui étendait sous ces objets sa nape bleue, et le ciel qui déroulait au-dessus un autre champ d'azur, voilà ce que j'admirais. On n'exagère point, quand on dit que Constantinople offre le plus beau point de vue de l'univers (*).

Nous abordâmes à Galata : je remarquai sur-le-champ le mouvement des quais, et la foule des porteurs, des marchands et des mariniers; ceux-ci annonçaient par la couleur diverse de leurs visages, par la différence de leurs langages, de leurs habits, de leurs robes, de leurs chapeaux, de leurs bonnets, de leurs turbans, qu'ils étaient venus de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie habiter cette frontière des deux mondes. L'absence presque totale des femmes, le manque de voitures à roues, et les meutes de chiens sans maîtres, furent les trois caractères distinctifs qui me frappèrent d'abord dans l'intérieur de cette ville extraordinaire. Comme on ne marche guères qu'en babouches, qu'on n'entend point de bruit de carrosses et de charrettes, qu'il n'y a point de cloches, ni presque point de métiers à marteaux, le silence est continuel. Vous voyez autour de vous une foule muette qui semble vouloir passer sans être aperçue, et qui a toujours l'air de se dérober aux regards du maître. Vous arrivez sans cesse d'un bazar à un cimetière, comme si les Turcs n'étaient là que pour acheter, vendre et mourir. Les cimetières sans mur, et placés au milieu des rues, sont des bois magnifiques

(*) Je préfère pourtant la baie de Naples.

de cyprès : les colombes font leurs nids dans ces cyprès et partagent la paix des morts. On découvre çà et là quelques monuments antiques qui n'ont de rapport ni avec les hommes modernes, ni avec les monuments nouveaux dont ils sont environnés. On dirait qu'ils ont été tranportés dans cette ville orientale par l'effet d'un talisman. Aucun signe de joie, aucune apparence de bonheur ne se montre à vos yeux : ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman conduit et qu'un janissaire égorge. Il n'y a d'autre plaisir que la débauche, d'autre peine que la mort. Les tristes sons d'une mandoline sortent quelquefois du fond d'un café, et vous apercevez d'infâmes enfants qui exécutent des danses honteuses devant des espèces de singes assis en rond sur de petites tables. Au milieu des prisons et des bagnes s'élève un sérail, Capitole de la servitude : c'est là qu'un gardien sacré conserve soigneusement les germes de la peste et les lois primitives de la tyrannie. De pâles adorateurs rôdent sans cesse autour du temple, et viennent apporter leur tête à l'idole. Rien ne peut les soustraire au sacrifice ; ils sont entraînés par un pouvoir fatal : les yeux du despote attirent les esclaves, comme les regards du serpent fascinent les oiseaux dont il fait sa proie.

De Chateaubriand ; Itinéraire de Paris à Jérusalem.

Le 28 septembre, au matin, nous mouillâmes sur la pointe de Concapi, sous les murs du Sérail. Constantinople m'éblouit : j'y arrivai par une journée admirable. La mer était couverte de caïques qui volaient sur les eaux ; le soleil étincelait sur les dômes des mosquées et sur les flèches dorées des minarets ; la colonne brûlée s'élevait majestueusement au milieu des groupes d'arbres qui enveloppent ces édifices à la fois légers et somptueux. On apercevait derrière cette ligne, sur un autre rivage, une ville à demi-cachée par les cyprès des jardins du Sérail.

Constantinople semble avoir été bâtie pour le plaisir des yeux : craignant que l'illusion ne cesse trop tôt, on se hâte de graver dans sa mémoire ce qui paraît pour ainsi dire fantastique.

La mer est presque cachée par des milliers de vaisseaux ; les matelots étrangers crient, amarrent des cordages, s'appellent et se questionnent sur la peste ; près de là, de graves Musulmans, établis dans un kiosque avançant sur la mer, fument lentement une pipe chargée de parfums, et regrettent de payer le plaisir de prendre le café par la fatigue de le boire.

Le canot du *Lézard* nous conduisit au port ; nous allâmes ensuite au palais de France, à Péra, assez effrayés de ce que nous apprenions des ravages de la peste. Quoiqu'ils eussent diminué, ils étaient encore fort redoutables. On vous engage à ne toucher personne ; mais il est impossible de marcher dans les rues étroites et glissantes de Constantinople, sans être atteint par le bout d'un schall, d'une robe ou d'un cafetan.

M. le marquis de Rivière, ambassadeur de France à la Porte, habitait à Tharapia, sur le Bosphore, la maison d'été de l'ambassade de France ; nous mîmes plusieurs heures à nous y rendre ; le temps ne me parut jamais si court. Tout excitait ma curiosité ; des palais charmants bordent le rivage, ils ne semblent être construits que pour une fête. Je voyais partir ces barques dorées, longues, étroites, dont les yeux peuvent à peine suivre la trace. Un Musulman, accroupi sur un tapis d'Iran au bout du caïque, souriait aux efforts de ses rameurs, en caressant doucement sa barbe ; son regard oblique et dédaigneux tombait parfois sur les autres embarcations qui osaient lutter de vitesse avec la sienne.

On sort de Constantinople : le détroit se resserre ; des prairies, des jardins, arrivent jusqu'à la mer ; les ruisseaux qui les arrosent viennent s'y jeter, après avoir ser-

penté sous les plus beaux arbres : tels sont les eaux douces d'Asie, la vallée de Caracoula et les bosquets de Buyucderé.

Je fus comblé de bontés par M. et Mme de Rivière. Les nobles qualités de M. de Rivière m'étaient connues; mais chaque jour je découvris en lui de plus hautes vertus sous les formes les plus franches et les plus aimables.

M. de Strogonoff, ambassadeur de Russie, fait à merveille les honneurs de Buyucderé, qu'il habite toute l'année.

La peste menaçait alors le corps diplomatique; le fils de l'internonce d'Autriche venait d'en être victime. Cette famille désolée s'était retirée à deux lieues de Constantinople; quelque intérêt qu'elle inspirât, rien ne pouvait vaincre la terreur de ce redoutable fléau dont elle était la proie. Abandonnés de leurs domestiques, ces infortunés étaient faiblement distraits de leur douleur par les besoins de la vie; ils demeurèrent ainsi, pendant deux mois, entièrement livrés à eux-mêmes.

Au moindre symptôme, à la première plainte, chacun fuit celui qui la proféra. Il tombe; son cœur est frappé de mort par ce cruel isolement, avant que le délire de la fièvre lui dérobe l'horreur de sa position; ses lèvres desséchées se collent avidement sur une cruche d'eau que la pitié place loin de lui avec terreur; rien n'étanche la soif qui le dévore. Souvent les rêves convulsifs de l'homme atteint de la peste se réalisent; souvent un incendie vient consumer le quartier qu'il habite. Le fléau destructeur gagne cette maison que chacun a désertée. Les flammes assiégent ce lit de douleur; l'infortuné ne trouve que dans un abîme de feu la fin de son épouvantable agonie.

L'incendie est le seul droit de pétition des Turcs; il avertit le gouvernement des mécontentements du peuple de Constantinople : les janissaires en usent depuis quelques temps de la manière la plus fréquente et la plus déplorable.

J'ai vu dans cette ville singulière, des palais d'une admirable élégance, des fontaines enchantées, des rues sales et étroites, des baraques hideuses et des arbres superbes. J'ai visité Sandal-Bezestan, Culchilar-Bezestan, où se vendent des fourrures. Partout le Turc me coudoyait, le Juif se prosternait devant moi, le Grec me souriait, l'Arménien voulait me tromper, les chiens me poursuivaient, et les tourterelles venaient avec confiance se poser sur mon épaule; partout enfin on dansait et on mourait autour de nous. J'ai entrevu les mosquées les plus célèbres, leurs parvis, leurs portiques de marbre soutenus par des forêts de colonnes et rafraîchis par des eaux jaillissantes. Quelques monuments mystérieux, restes de la ville de Constantin, noircis, rougis par les incendies, sont cachés dans des maisons peintes, bariolées et souvent à demi-brûlées. Les figures, les costumes, les usages, offrent partout le spectacle le plus pittoresque, le plus varié. C'est Tyr, c'est Bagdad, c'est le grand marché de l'Orient.

Le sultan Mahmoud, suivi d'un cortége immense, traverse cette foule pour se rendre à la prière du vendredi. Je le vis monté sur un cheval blanc, caparaçonné d'un tissu d'or et de perles, et dont les harnais sont chargés de diamans. Le Grand-Seigneur me parut avoir à peine trente ans. Sa figure est pâle, noble et régulière. Il promenait sur son peuple de grands yeux noirs, dont les regards étaient accueillis par le silence le plus profond. Le Sultan était déjà loin, des cris de réjouissance annonçaient son entrée dans la mosquée d'Ayoub, et le front des fidèles Osmanlis touchait encore la poussière. Voilà, en peu de mots, le tableau habituel de Stamboul, la bien gardée, la bien-aimée du Prophète.

Pendant les belles journées d'automne je rencontrais toute cette population dans les campagnes, dans les lieux les plus riants du rivage d'Asie; elle venait respirer un air pur, chercher de la liberté, et semblait jouir vivement du

charme de ces promenades élysiennes. Des familles entières, les hommes à cheval, les femmes enfermées dans des voitures qu'on nomme *arabat*, gravissaient jusqu'aux sommités de Tocat, au-dessus de la vallée du Grand-Seigneur.

Des pelouses garnissent les hauteurs; des arbres cachent les ruines du château génois. On s'établit auprès des sources qui sortent en bouillonnant de ces voûtes garnies de lierre. Des groupes de jeunes filles, de belles Arméniennes, y forment des danses gracieuses. La paix de ce lieu n'est troublée que par le bruit sourd des flots de la mer Noire, qui viennent se briser avec fracas contre les écueils des îles Cyanées et les rochers de Fanariki.

J'étais souvent frappé, dans l'Orient, du contraste de la noble physionomie, de la dignité apparente de l'homme avec la dégradation de son caractère. On est porté à éprouver une sorte de respect pour des hommes dont la figure est calme, parfois majestueuse, jusqu'à ce qu'on ait souffert de leur cupidité et de leur mauvaise foi. Cela n'est pas sans de nombreuses exceptions; mais, séduit par une taille haute, une démarche grave et une barbe vénérable, je plaçais souvent les vertus des patriarches là où je ne devais trouver que la bassesse et la dépravation de l'esclavage.

On s'explique difficilement la durée de l'Empire Ottoman, surtout l'existence des Turcs en Europe, quand on voit de près l'ignorance et l'indiscipline de leurs troupes soldées, le désordre des finances, l'état de dénûment des forteresses, les révoltes des agas les plus voisins de Constantinople, enfin l'indépendance des pachas de Morée, d'Egypte et de Damas. Le titre seul de calife soutient encore le Sultan sur le trône le plus chancelant de l'univers. Les Anglais protégent cette faiblesse, favorable à leur envahissement commercial.

Le voisin le plus redoutable de l'Empire Turc s'épargne, en le laissant vivre en Europe, la difficulté de tout créer

chez les autres, au milieu de son embarras de fonder des institutions chez lui. Des prédictions consacrées et les résultats de la dernière guerre européenne, établissent de la manière la plus absolue le crédit de la Russie à Constantinople. Elle y jouit ainsi des avantages du pouvoir, sans redouter l'effet de la jalousie qu'inspirerait nécessairement une pareille conquête.

Le C[te] Forbin, Voyage dans le Levant en 1817 et 1818.

La capitale des Osmanlis offre à peine l'aspect d'une grande cité; il me semble voir une infinité de bourgs et de villages rapprochés les uns des autres, répandus au bord de la mer et sur plusieurs collines; des édifices d'une blancheur éclatante, des maisons peintes en rouge, en gris, en brun foncé; des espaces très-étendus, où ne paraissent que des débris enfumés; au milieu des quartiers les plus populeux, des bouquets d'arbres, des terrains incultes; de tous côtés, des mosquées avec leurs dômes en forme arabesque, et leurs minarets s'élançant vers le ciel comme des colonnes aériennes; au-delà des remparts, les cyprès des cimetières qui entourent la ville d'une ceinture funèbre : tel est le tableau qui frappe d'abord les regards.

Au centre de ce tableau vous apercevez le havre ou la Corne-d'Or, qui s'étend comme une mer au milieu de la cité. Cette mer aboutit aux principaux quartiers de la ville, et sert à les rapprocher entre eux. Les flots sont couverts de barques, de nacelles qui vont d'un rivage à l'autre; là plusieurs vaisseaux de ligne nous montrent l'oriflamme du croissant; plus loin nous voyons une forêt de mâts, où brillent les pavillons de tous les pays. Mais cette grande image de Stamboul ne se compose pas seulement de ce qui est autour de vous; tout ce qu'on aperçoit dans l'horizon lointain en fait partie; le Bosphore et ses bords enchantés, les campagnes désertes de la Thrace, la mer de Marmara et les côtes d'Asie jusqu'au mont Olympe; tous ces points

de vue semblent renfermés, pour le spectateur, dans la vaste enceinte de la ville impériale.

C'est ainsi que se présente la ville de Constantinople, lorsqu'on la voit de la tour du Seraskier. Quand on est descendu de la tour et qu'on parcourt l'intérieur de la cité, le merveilleux du tableau s'efface et disparaît : ce ne sont plus que des rues étroites, obscures, un pavé dégradé et fangeux, des boutiques malpropres, des maisons mal bâties. A l'exception des mosquées, vous trouvez rarement un édifice qui puisse attirer votre attention. C'est ici que, pour conserver ses illusions, il ne faut pas voir les choses de trop près, ni porter les yeux autour de soi. Si vous voulez récréer votre vue et contempler de magnifiques tableaux, placez-vous dans un lieu élevé et découvert ; quand vous êtes à Péra, regardez la pointe du Sérail, la rive de Scutari ; quand vous êtes sur une des sept collines, tournez vos regards vers le quartier de Galata, vers les hauteurs de Saint-Dimitri, vers le faubourg d'Eyoub, ou vers le canal si animé du Bosphore. Tous les lieux qui se présentent à quelque distance forment d'admirables perspectives ; chacune de ces perspectives, semblable à l'espérance qui fuit pour nous dans l'avenir, se dissipe à mesure que vous en approchez ; mais telle est la variété des sites et la mobilité de ce grand spectacle, que les tableaux qui vous ont ravi et qui ont disparu, peuvent toujours être remplacés par d'autres qui se montrent dans le lointain et vous enchantent également.

Après avoir donné une première vue de Constantinople, il faut que je vous fasse connaître en détail cette immense cité ; c'est là ce qui m'embarrasse le plus, car je ne sais par où commencer ; je ferai, au reste, pour mes lettres, ce que je fais pour mes courses de chaque jour ; ces courses n'ont rien de réglé, rien de suivi, et m'entraînent tantôt dans un quartier de la ville, tantôt dans un autre. Nous irons d'abord, si vous voulez, au Sérail du Grand-Seigneur.

Le Sérail est le point le plus apparent de Constantinople; c'est là que se portent tous les regards lorsqu'on arrive dans la capitale des Osmanlis; c'est là que se dirigent toutes les pensées lorsqu'on s'occupe de la Turquie et de l'Empire Ottoman.

Le Sérail du Sultan n'est pas seulement une demeure impériale; on peut le regarder comme une cité au milieu de Stamboul, cité singulière, dont les habitants ont presque tous été achetés aux bazars, et qui naguère avaient des îles, des provinces pour tributaires; séjour mystérieux et terrible, que le despotisme habite au milieu de ses tristes voluptés et dans son appareil toujours menaçant. Nous venons de franchir la porte impériale ou la *Porte-Sublime*; nous voilà dans la première cour du Sérail. Vous voyez, me dit mon guide, tous ces édifices joints ensemble, et dont l'extérieur n'a rien de remarquable; à notre gauche, c'est un dépôt de vieilles armes, qui fut autrefois l'église de Sainte-Irène; près de là est l'hôtel des monnaies dirigé par des Arméniens; plus loin, du côté de la mer, est la prison si redoutable du Bostandji-Bachi; à notre droite, vous pouvez voir la boulangerie dans laquelle on fait chaque jour du pain pour les six mille habitants du Sérail; à côté de la boulangerie est un hospice pour les malades et pour les infirmes; plus loin, arrêtez un moment vos regards sur cette porte qui mène à la seconde porte; aucun visir n'a jamais passé sans effroi sous sa voûte sombre, car c'est là que les *djellad* ou les bourreaux attendent les ministres que le souverain a condamnés. La cour où nous sommes est à peine pavée; nous y voyons çà et là quelques arbres plantés sans symétrie; la magnificence ne se montre nulle part, mais partout des souvenirs sinistres. Personne ne porte sur son front la sérénité et la joie, et dans cette demeure royale règne le profond silence du désert.

La seconde cour, dans laquelle nous ne pouvons pénétrer, offre d'un côté les cuisines du Grand-Seigneur, et de

l'autre la salle du divan. Dans la troisième cour est la demeure du Sultan ou de l'ombre de Dieu ; près de là est le palais où sont enfermés les princes de la famille impériale, tristes captifs que le despotisme immole quelquefois à sa sûreté. Par delà toutes ces cours sont les jardins du Sérail et les harems du Sultan, régions inaccessibles au vulgaire, qu'habitent trois cents belles aux yeux noirs, *douces images de la lune*, venues de la Circassie. Quoique les avenues de ce séjour soient gardées très-sévèrement, quelques voyageurs ont pu y pénétrer. On a visité les kiosques des nombreuses épouses du Sultan ; on a décrit les parterres, les bosquets, les jets d'eau et les fontaines qui embellissent leurs demeures. On sait comment s'écoulent les nuits et les jours de ces belles captives, quels sont leurs occupations, leurs joies, leurs chagrins ; on sait quelles passions jalouses les animent, avec quelle ardeur elles se disputent entre elles les rangs, les distinctions offertes à leur vanité. Tout le monde connaît les ruses qu'elles emploient pour échapper à la surveillance de leurs gardiens noirs ou blancs, et la chronique scandaleuse a divulgué les vices nés des contraintes de leur captivité et des précautions prises pour s'assurer de leur vertu. Enfin les harems du Grand-Seigneur n'ont plus de secrets pour la curiosité du public ; rien ne serait plus facile maintenant que de faire l'histoire de ce triste séjour de la volupté ; il n'en serait peut-être pas de même de l'autre moitié du Sérail, où règnent des passions plus difficiles à pénétrer, et que s'est réservée la politique ténébreuse du pouvoir absolu.

On m'assure que le Sultan a déjà fait quelques réformes dans le Sérail ; le nombre des ikoglands est beaucoup réduit ; les jeunes esclaves qu'on élevait pour le service du palais impérial sont placés maintenant dans l'armée régulière. Des charges, dont les fonctions sont tombées en désuétude, ont été supprimées. On fait ainsi pour le Sérail ce qu'on fait quelquefois pour une ville assiégée, on se

débarrasse d'abord des bouches inutiles; depuis que cette demeure impériale a perdu une grande partie des tributs qui lui étaient assignés, le trésor du Sultan se trouve obligé de subvenir à toutes les dépenses. L'entretien du Sérail et de ses nombreux habitants lui coûte plus que celui d'une armée; avec ce qu'il dépense pour un *oda* de son harem, ou pour une compagnie d'eunuques noirs, il pourrait avoir un régiment. Il faudra bien à la fin dépeupler ces jardins mystérieux, ce séjour d'un luxe vain et des tristes amours, pour remplir les casernes et compléter les garnisons des places fortes. On a déjà remarqué que Sa Hautesse commençait à se lasser des délices du Sérail, et qu'elle cherchait ailleurs sa gloire, quelquefois même ses plaisirs.

Nous sommes entrés dans l'hôtel des monnaies; c'est là qu'on fabrique, ou plutôt qu'on altère la monnaie sur laquelle est toujours écrit le nom glorieux du Sultan. Cette direction des monnaies a déjà fait tomber bien des têtes; mais telle est l'administration turque, que les têtes tombent et que les abus restent. Nous n'avons pu pénétrer dans la prison du Bostandji-Bachi, qu'on appelle le *Four;* on dit que cette prison ne reçoit presque plus de victimes dans ses cachots ténébreux, depuis qu'on ne confisque plus les biens des condamnés. Si on voulait faire l'histoire des justices du Sérail, le Bostandji-Bachi serait un homme bon à consulter, et les instruments qu'on employait pour la torture seraient de véritables archives.

En sortant de la première cour du Sérail, j'ai remarqué avec plaisir que l'herbe croissait dans le terrain réservé à l'exposition des têtes; on n'a point fait d'exécution depuis plusieurs mois; il faut en louer la modération du sultan Mahmoud; malheureusement la modération n'est pas ce qui réussit le plus en Turquie; vous serez fâché, sans doute, d'apprendre que les rigueurs du despotisme sont encore ce qu'il y a de plus populaire chez les Turcs. On est ici pour le despotisme ce qu'on est chez nous pour la liberté;

on le veut avec toutes ses conditions. Les sévérités du pouvoir sont d'ailleurs provoquées très-souvent par les passions de la multitude; plus d'une tête exposée à la porte du Sérail fut comme une victime ou un holocauste offert au génie des révoltes populaires; le peuple se trouve par là associé au gouvernement absolu, et ne se soucie pas que les bourreaux se reposent.

Quand je suis revenu à Péra, les souvenirs qui m'avaient préoccupé dans la première cour du palais impérial m'ont suivi dans mon modeste logement, et mes regards se sont encore portés vers les cyprès qui ombragent la demeure du Sultan. Il m'est venu dans la pensée de comparer le Sérail avec le quartier que j'habite. Ces deux quartiers de Stamboul sont en face l'un de l'autre, assis sur deux collines séparées par la Corne-d'Or, tous deux regardant la mer et la rive de Scutari. Que d'événements se préparent sur ces deux collines! Sur celle du Sérail le vieil empire des Osmanlis médite des réformes pour retrouver ses forces et rappeler les jours de sa gloire. Sur la colline de Péra la politique européenne s'est établie avec tous ses pavillons, comme pour épier la décadence de la puissance Ottomane, et voir passer les Turcs lorsqu'ils décamperont pour retourner en Asie. Au temps de l'Empire Grec, vous savez que les empereurs furent long-temps dominés par une colonie de marchands gênois établis à Galata; ce n'est plus ici une colonie de marchands, c'est un congrès des puissances chrétiennes; ce sont les ambassadeurs des grands monarques, qui menacent sans cesse la Sublime-Porte des armées et des flottes de l'Occident; naguère, tandis qu'on exposait au Sérail les têtes et les oreilles de quelques misérables Grecs tués par les Osmanlis, on proclamait à Péra l'indépendance et l'affranchissement de la Morée. Dans la dernière guerre contre les Russes, le Sérail assemblait encore des armées, et se disposait à leur montrer l'étendard du Prophète; mais à mesure que les Russes s'avançaient

vers la capitale, l'influence de Péra semblait s'accroître, et c'est devant les menaces de Péra que les Moscovites se sont arrêtés. La colline où croissait jadis le figuier sauvage a conclu la paix, et n'a laissé au Sérail que le soin de faire des proclamations, et de comprimer les Osmanlis, qui s'indignaient du traité.

MM. Michaud et Poujoulat; Corresp. d'Orient, 1830, 1831, tome 2, p. 144 à 152.

Ce qui frappe le plus les voyageurs européens qui arrivent à Constantinople, c'est la physionomie orientale de la cité, physionomie qu'elle reçoit de sa population musulmane, venue d'Asie avec ses usages, son industrie, et même son architecture. Otez à la ville de Stamboul tout ce qui annonce la présence et la domination des Turcs, ôtez-lui ses trois cents mosquées, ses grands cimetières couverts de cyprès, il restera encore son port, ses deux mers, ses sites ravissants; mais le spectacle de cette grande cité aura perdu pour nous tout ce qu'il a de pittoresque et d'original. On a souvent décrit les principales mosquées de la capitale des Osmanlis; on n'a rien négligé pour nous faire connaître la forme et la construction de ces monuments religieux[1], mais il me semble qu'on n'a pas assez dit que c'était leur véritable caractère. Les grandes mosquées, les mosquées impériales, ne sont pas seulement des édifices consacrés à la prière; la munificence et la piété des fondateurs en ont agrandi en quelque sorte la destination par les établissements qui s'y trouvent réunis. Chacune des principales mosquées a son médressé ou collége et sa bibliothèque, car le Coran a dit que la guerre faite à l'ignorance est la *grande guerre sainte*. La plupart ont aussi un hospice dans lequel on reçoit les malades, un minaret qui nourrit la classe misérable du peuple. Le temple de la divinité, dans l'opinion des Musulmans, doit être l'asile de tous ceux qui souffrent, et la maison des pauvres doit faire partie de la maison de Dieu. Ajoutez à cela que les Sultans

qui ont fondé des mosquées ont voulu que leur tombeau et celui de leur famille fussent placés auprès de ces monuments. Vous jugez par là quel espace les mosquées doivent occuper dans la capitale, combien d'édifices en font partie, quels souvenirs s'y rattachent, quels intérêts sacrés leur sont confiés. Je regrette de n'avoir pu étudier à fond l'administration de ces grands établissements, de ces espèces de cités religieuses gouvernées par leurs propres lois, ne reconnaissant d'autre autorité que celle du Prophète, possédant des biens immenses et n'en devant compte à personne. Il y a là sans doute une force qui peut lutter encore, et qui lutte, sans doute, contre les réformes projetées au Sérail.

J'aurai peut-être l'occasion de revenir sur les mosquées, et je m'étendrai davantage. Suivez-moi maintenant dans les divers quartiers de la capitale ; je vais vous dire tout ce que j'y ai remarqué. Je commencerai par les habitations des Turcs.

Toutes les maisons de Constantinople sont à peu de chose près bâties de la même manière. C'est un mur en pierre qui s'élève à quatre ou cinq pieds au-dessus des fondations ; sur ce mur est un édifice en bois qui n'a jamais plus de deux étages. Le premier étage s'avance dans la rue beaucoup plus que le rez-de-chaussée. Toutes les maisons d'un quartier sont ordinairement d'une hauteur égale, la vue ne doit pas plonger du toit d'une maison dans une maison voisine. C'est un grand défaut ici d'être curieux ; c'est un grand tort d'avoir vu. On a souvent dit en France, dans les derniers temps, que la vie privée devait être murée ; il faut venir en Turquie pour avoir une idée du mystère et du secret des pénates.

La plupart des maisons sont peintes en dehors ; le rouge, le jaune, le bleu, couleurs privilégiées, sont réservées aux Osmanlis ; les rayas ne peuvent appliquer à l'extérieur de leurs demeures que les couleurs qu'ils portent sur leurs

bottines, le gris et le brun foncé, car le prophète a dit que « si les logements des Chrétiens ou des Juifs avaient quelque « éclat, les dévots Musulmans, en passant devant ces mai- « sons, pourraient répandre sur elles les bénédictions de l'is- « lamisme, ce qui serait une méprise sacrilége. » Toutefois, depuis quelque temps, les réglements sont moins sévères à cet égard ; le Grand-Seigneur accorde volontiers aux rayas de choisir pour leurs maisons les couleurs qui, jusqu'à présent, leur avaient été interdites. Une maison turque ne renferme jamais qu'une famille; les mystères du harem ne permettent pas qu'on ait des voisins. Une maison est divisée en deux parties, dont l'une est habitée par le maître du logis, l'autre par les femmes. Les maisons où nous sommes entrés montrent plus de propreté que de magnificence ; on s'aperçoit dès l'abord que tout est disposé à la fois pour éviter les regards du public et pour jouir de la circulation de l'air et de la plus grande clarté du jour ; les chambres habitées par le maître n'ont d'autres ornements que des tapis plus ou moins riches, des divans recouverts d'étoffes de soie, et quelquefois des peintures sur les murs ; ce qu'il y a de plus précieux dans l'ameublement d'une maison est ordinairement réservé pour le harem, où personne ne peut pénétrer; car un Osmanli a toujours une certaine crainte d'être vu, et le luxe même dont il s'entoure a quelque chose de mystérieux et de caché comme sa vie. Le seul luxe que les riches et les grands se plaisent à étaler au dehors comme au dedans, consiste dans le nombre des chevaux et des esclaves. Comme les Turcs font peu de dépenses pour leur logement, et que leur déménagement est facile à faire, ils changent souvent de maison et même de quartier. A voir les Turcs chez eux, ils ont toujours l'air de gens qui arrivent et qui sont prêts à partir; on reconnaît toujours dans leurs mœurs et dans leurs habitudes des restes de la vie nomade.

Ce qu'on peut remarquer à Stamboul comme dans les

autres villes turques, c'est qu'il n'y a que les mosquées et les sépulcres qui soient solidement bâtis; les architectes musulmans n'oublient point que l'homme est passager sur la terre, et que son habitation doit l'être aussi. Pourquoi d'ailleurs se mettre en garde contre le temps, puisque ce n'est pas le tems qui détruit? On sait combien les incendies sont fréquents dans cette capitale; il ne se passe pas d'année où quelque partie de la ville ne soit dévorée par les flammes. Un embrasement a souvent pour cause la négligence ou le manque de précautions; mais quelquefois aussi c'est un esclave qui veut se venger de son maître, un homme qui en veut à son voisin, un Turc qui s'indigne de la marche des affaires publiques; un incendie est souvent l'expression des mécontentements du peuple. Dans nos langues d'Europe nous appelons *incendiaires* des discours par lesquels on prêche la sédition et le désordre; nous ne prenons la chose qu'au figuré, et les Osmanlis la prennent à la lettre.

Constantinople, au moment d'un incendie, présente un spectacle qui révèle à lui seul le caractère et les mœurs du pays; des tambours énormes retentissent sur des tours élevées, la voix sinistre des passavants annonce le désastre. Le Grand-Visir, les ministres du Divan, le Sultan lui-même, arrivent au lieu de l'incendie; tandis qu'on lutte contre les progrès du feu, on entend l'horrible bruissement des flammes, les toits qui croulent, les poutres qui se brisent et tombent, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'en présence de cet affreux spectacle, tout le peuple garde le plus profond silence; les femmes et les enfants ne poussent point de cris; ceux même que l'incendie atteint restent calmes, et prennent à peine le soin de sauver quelques meubles; la vue de leurs maisons en flammes ne les émeut point; on m'a cité des traits de cette philosophie musulmane qui m'ont rappelé le sage d'Horace : *Impavidum ferient ruinæ.*

La plupart des incendiés reçoivent l'hospitalité dans les quartiers qu'a respectés le feu ; ceux qui ne trouvent point d'asile se résignent comme les autres, surtout pendant la saison où la température et la douceur du climat leur permettent de coucher à la belle étoile. A peine quelques jours se sont écoulés, qu'on se remet à bâtir les maisons ; les maisons nouvelles sont reconstruites comme celles qui ont été brûlées, avec tout ce qui peut favoriser un autre incendie ; on ne prend pas plus de précautions qu'auparavant. J'espère que vous ne me demanderez pas s'il y a dans la capitale des Osmanlis une compagnie d'assurance contre le feu, je ne m'en suis pas même informé ; deux ou trois fois dans un siècle il faudrait payer la valeur de toutes les maisons de Constantinople. « Chaque maison de Stamboul, dit un proverbe turc, aurait pu être bâtie avec « des clous d'or, si on avait eu tout ce qu'il en a coûté « pour la reconstruire après chaque incendie. »

Pour parcourir les sept collines de Constantinople, je suis obligé chaque jour de prendre un cheval ou de cheminer à pied, car on ne trouve point de voitures ; ce sont les chameaux, les ânes et les portefaix qui transportent les marchandises, et même les pierres et les bois de construction. Aussi le mouvement du commerce et de l'industrie, qui est en grande partie la vie des cités, s'opère-t-il sans bruit ; c'est comme si on voyait tout cela dans un panorama ou dans un tableau. Jamais, même aux jours de la sédition, il ne sort de Stamboul ces bruits tumultueux et confus qui ressemblent à la voix des grandes mers ; le silence n'y est interrompu que par les cris des revendeurs et des marchands de comestibles. Si Constantinople est silencieux pendant le jour, que vous dirai-je du calme profond qui règne dans la cité quand le jour fait place aux ténèbres ? Vous avez à Paris des quartiers qui sont encore plus bruyants pendant la nuit que pendant le jour ; on serait tenté de croire qu'on n'y dort jamais. Ici, le soleil

est à peine couché, que tout le monde est rentré chez soi; les bazars sont déserts, les portes de la ville fermées, les chaînes qui servent de barrières à chaque quartier sont partout tendues; point de réverbères, pas une lueur échappée des maisons ou des boutiques; il n'y a plus alors que quelques patrouilles, des chiens aboyants et les vigies qui frappent de leur bâton sur le pavé, pour annoncer qu'ils veillent contre l'incendie.

Ce qu'on remarquait le plus à Constantinople dans des temps qui ne sont pas éloignés de nous, c'est la variété et la richesse des costumes. Les étrangers admiraient surtout ces schalls des Indes, ces magnifiques fourrures, ces beaux turbans de cachemire, ces robes flottantes qui furent de tout temps la parure des Orientaux. Miladi Montague nous dit dans ses lettres, qu'en voyant plusieurs pachas avec leur grande barbe et l'appareil de leur vêtement, il lui semblait voir le vieux Priam et son conseil. Aujourd'hui tout est bien changé : parmi les habitants de Stamboul, il n'y a plus guères que les Juifs, les Grecs, les Arméniens et quelques Derviches, qui soient encore vêtus comme autrefois. Une réforme dans les costumes est commencée, et les Turcs abandonnent de jour en jour les préjugés qui touchent à leurs vêtements. Le turban a perdu sa gloire; à peine se souvient-on qu'il y eut jusqu'à soixante manières différentes de le porter. Les Ulémas, restés seuls fidèles au turban, l'ont réduit à un schall très-simple, ployé autour de la tête. La coiffure commune est une calotte rouge surmontée d'un pompon de soie bleue. On comparait jadis une assemblée de Turcs, avec leurs turbans rouges, jaunes ou blancs, à un parterre semé de tulipes; ce ne serait plus qu'un champ de bleuets et de coquelicots. Les babouches et les bottines jaunes ont été remplacées par les bottes et les souliers francs; au lieu de leur grande robe, les Turcs portent une redingote boutonnée, semblable aux redingotes polonaises; ceux qui tiennent à l'armée,

ont une veste étroite qui s'agrafe par devant, un pantalon qui se rétrécit en descendant vers le bas des jambes, et par-dessus ce vêtement un manteau bleu ou écarlate. Les réglements sur les costumes n'ont respecté que la barbe et ce qui regarde les cheveux; encore la barbe a-t-elle eu sa révolution; les militaires et les jeunes effendis n'en portent presque plus. Les Musulmans continuent à se raser la tête et à ne laisser croître sur leur chef, dépouillé de son ornement naturel, qu'une mèche de cheveux par laquelle les anges du trépas doivent les emporter en paradis. Cette révolution dans le costume musulman est bonne à constater; d'ici à peu de temps, le changement sera plus complet peut-être, et les voyageurs qui arriveront après nous, retrouveront à Stamboul les costumes des pays francs.

La réforme n'a rien changé à l'habillement des femmes turques. Le long feredjé, pour lequel toutes les couleurs sont adoptées, nous cache toujours leur taille; les babouches et les bottines jaunes nous dérobent toujours la forme de leurs jambes et de leurs pieds. Je ne vous parle pas des manches qui enveloppent jusqu'à leurs mains, ni de l'éternel voile de mousseline qui permet à peine de voir leurs yeux et leurs sourcils peints en noir. Je ne vous parle pas non plus de ces longs cheveux qui tombent en tresses flottantes sur leurs épaules, tout cela n'est pas neuf, et les voyageurs en ont assez dit là-dessus. Quoi qu'il en soit, l'histoire ne manquera pas de remarquer, et la remarque sera curieuse, qu'il s'est opéré en Orient une grande révolution dans les costumes, et que le sexe féminin n'y a pris aucune part. Toutefois, l'habillement des femmes aura peut-être aussi sa réforme, et je n'ai pas besoin de vous dire quelle influence une pareille réforme pourrait avoir sur les mœurs de ce pays.

MM. Michaud et Poujoulat; Correspondance d'Orient, tome II, p. 165 à 174.

A Constantinople comme dans toutes les villes musulmanes, ce qu'il y a de plus apparent et de plus facile à connaître pour les étrangers venus d'Europe, c'est le mouvement, c'est le spectacle du commerce et de l'industrie. Un bazar est accessible à tout le monde, une boutique est toujours ouverte aux acheteurs, de quelque nation qu'ils soient; aussi la physionomie industrielle de Stamboul se trouve-t-elle assez bien décrite par beaucoup de voyageurs; vous pouvez voir partout une description exacte et détaillée des *Tchiarki*, longues rues voûtées et garnies de boutiques, et des *bezestins*, espèces de galeries en pierres fort élevées, éclairées par une coupole. C'est là principalement que le commerce de la capitale montre son activité et qu'il étale ses trésors. Ces établissements, ainsi que toutes les rues marchandes et tous les lieux où se font des échanges ou des trafics, portent le nom générique de bazars. Je n'entrerai point dans les détails, et je me bornerai à vous parler de ce que j'ai remarqué dans mes diverses promenades.

Le premier bazar dans lequel on m'a conduit, est celui des drogues, qu'on appelle bazar égyptien; toutes les drogues, depuis l'arsenic jusqu'à la rhubarbe, toutes les graines et les substances précieuses, depuis l'opium jusqu'au *Surmé*, depuis le riz jusqu'à la fève de moka, se trouvent étalées dans cette enceinte; on croirait voir une vaste pharmacie, ou plutôt une riche collection d'histoire naturelle. Le bazar que j'ai visité le plus souvent est celui du papier; c'est là qu'un écrivain turc se procure tout ce qui est nécessaire à sa profession, une écritoire de cuivre jaune, une plume de roseau, un papier grossier, dur et cassant, qu'on appelle le papier de la Chancellerie turque. J'ai vainement cherché dans ce bazar quelques feuilles de notre papier à lettres, et comme je disais à l'un des marchands que son papier n'était pas bon : —Nous le tirons comme cela de Venise.—Vous devriez le faire venir de France.—Que voulez-vous? nous autres Turcs nous n'en

savons pas davantage. — Les Turcs ont néanmoins un très-grand respect pour le papier ; l'espèce de culte qu'ils ont pour le papier surpasse celui que nous avons pour l'imprimerie ; ils le regardent comme un moyen de propager la vérité et de publier les quatre-vingt-dix-neuf attributs d'Allah. On doit regretter que cette pensée ne leur ait pas inspiré jusqu'ici les moyens de fabriquer de meilleur papier que celui qu'on leur envoie de Venise et de Trieste.

Après vous avoir conduit au bazar du papier, il est naturel que je vous conduise à celui des livres. Ce qui vous frappe d'abord dans ce bazar, c'est le religieux silence des artistes musulmans, qui, les uns copient des livres, les autres enluminent les écritures ; d'autres, à l'aide d'un jaspe tranchant, polissent le parchemin et lui donnent du lustre ; ce travail pour les livres ressemble à une œuvre sainte, et les artistes du bazar ont l'air de prier. Le bazar des livres était autrefois interdit aux Francs et aux Chrétiens ; un voyageur d'Europe osait à peine jeter en passant un regard furtif sur les nombreuses copies du Coran. Depuis quelque temps, la tolérance a fait des progrès ; aujourd'hui le Coran et les autres livres sacrés et profanes sont visibles pour tout le monde ; on les vent à quiconque veut les acheter. Presque tous ces livres sont de manuscrits, comme les libraires turcs font le métier de copistes, vous pensez bien qu'ils favorisent le moins qu'ils peuvent la circulation des ouvrages imprimés. Les manuscrits bien copiés sont fort rares et d'un très-haut prix ; tout ce qu'il y avait ici de bons livres persans, arabes ou turcs, a été acheté dans les derniers temps pour être envoyés en Perse ; il semble que les muses d'Orient déménagent, et qu'elles redoutent quelque prochaine catastrophe à Stamboul.

Si vous voulez vous procurer des ouvrages écrits en grec, en latin ou dans une de nos langues d'Europe, ce n'est pas au bazar des Turcs qu'il faut les demander. Il n'y a qu'un libraire à Constantinople qui vende des livres appartenant

à nos littératures d'Occident. Je suis monté plusieurs fois dans sa boutique à Galata; cette boutique, placée presque sous les toits, a cinq ou six pieds carrés(*). On ne peut y entrer qu'en passant sur des volumes; on ne peut y rester qu'en se tenant assis sur des ballots de livres; c'est là que sont logés tous nos beaux génies de France, d'Italie, d'Allemagne et d'Angleterre; on ne saurait les trouver ailleurs; encore ne sont-ils là que pour les étrangers qui passent. Rien n'est plus rare qu'une bibliothèque chez les Francs établis à Constantinople; on ne voit dans nos couvents latins que des livres rongés de vers; on trouve à peine quelques livres rassemblés au hasard dans les palais de France, d'Angleterre et de Russie; je n'ai vu une bibliothèque choisie que chez l'internonce d'Autriche.

Il faut que je vous dise un mot de la reliure des livres dans la capitale des Osmanlis; les reliures de Constantinople surpassent toutes les autres par la propreté, l'élégance et la perfection du travail; les volumes reliés par les ouvriers turcs s'ouvrent et se ferment avec une grande facilité; les ornements des couvertures et les étuis qui contiennent les livres sont des ouvrages achevés. Nulle part on n'a plus soin des livres, nulle part on ne met plus de soin à les conserver, à les faire paraître avec éclat; je doute fort que dans le pays des Turcs aucun auteur ait jamais été aussi bien vêtu, aussi bien traité que ne l'est son ouvrage dans une bibliothèque ou dans la boutique d'un libraire.

Je me suis arrêté quelquefois dans le bazar des armes; c'est un grand édifice carré semblable à un kan au milieu duquel se trouvent étalées, comme dans un arsenal ou dans un musée, toutes les armures des Orientaux. Je me plaisais à voir des Turcs debout sur leurs bancs ou leurs estrades, vendant à la criée les pistolets montés en argent, les yatagans, les longs cimeterres. Le bazar des armes est celui

(*) Environ deux mètres.

que les Musulmans montraient autrefois aux étrangers avec le plus d'orgueil ; il a, dit-on, beaucoup perdu dans ces derniers temps ; la réforme de Mahmoud n'a pu encore déterminer les Musulmans à nous permettre d'y faire des emplètes ; un Franc ne pourrait pas y acheter un sabre ou un pistolet, quoiqu'il lui soit permis de porter des armes ; c'est une de ces contradictions comme on en voit tant chez les Turcs, et dont le gouvernement ne s'occupe guères. Il ne se passe pas de jour que je ne traverse le bazar des cuivres, où se fabriquent les plateaux et ustensiles de cuisine, et qui fait plus de bruit à lui tout seul que la capitale et ses faubourgs. Il m'arrive aussi quelquefois de passer dans la rue où se trouvent les manufactures de pipes. Toutes les industries de l'Orient semblent appelées à la confection d'un chibouk; toutes les régions de l'Empire apportent leur tribut : Alep donne ses tiges de jasmin ou de cerisier; l'Asie-Mineure fournit une argile rouge ou noire, que la Hongrie achève de préparer; la Perse envoie ses pierreries, son ivoire ou ses perles; et la mer elle-même paie son tribut, en livrant son ambre gris ou jaune. Que de bras sont employés pour fabriquer la noix, le tuyau et l'embouchure de la pipe ! Que de soins, que de mouvements, que d'opérations pour perfectionner ce meuble favori des Turcs ! et quand la pipe est achevée, il faut encore que Laodicée et Thessalonique envoient ces feuilles brunes dont la fumée enivrent les Osmanlis. Si une ordonnance impériale venait à proscrire aujourd'hui l'usage du tabac à fumer, comme cela est arrivé quelquefois, je suis persuadé que cent mille familles mourraient de misère et de faim dans la capitale et dans les provinces.

Je voudrais vous donner une physionomie générale des bazars les plus renommés. La plupart ressemblent à de grandes baraques de bois rangées à la file comme dans une foire ; ici c'est une allée garnie de maroquins de toutes les couleurs; là c'est une longue avenue où brillent les schalls

des Indes, les mousselines du Bengale, les fourrures d'hermine; plus loin, vous voyez la porcelaine de la Chine, l'acier de l'Inde, le verre d'Alep, les diamants de Golconde, les perles du cap Comorin et du golfe Persique. Les acheteurs, et surtout les curieux, affluent toujours dans ces bézestins; le grand nombre de femmes turques qu'on y rencontre, et qu'il n'est pas permis de coudoyer, vous arrêtent sans cesse dans votre marche, et souvent une matinée ne suffit point pour parcourir deux ou trois bazars. Les boutiques n'ont d'autre ornement que les marchandises qu'on y étale et qui sont toujours disposées avec art. Le plus riche marchand n'occupe pas beaucoup de place dans sa boutique; le Musulman ou l'Arménien qui étale des trésors autour de lui, n'a besoin que de trois ou quatre pieds (*) carrés sur une pauvre estrade.

Les marchands ont des tailles comme chez nous les boulangers; les grains de leur rosaire les aident quelquefois dans leurs calculs; ils n'ont point de commis, tiennent peu d'écritures, et font souvent des comptes assez considérables avec le seul secours de leur mémoire. Les gens qui fréquentent les bazars disent que, lorsqu'on y fait une emplète, il faut offrir à un Turc les deux tiers de ce qu'il demande, la moitié à un Grec, le tiers aux Arméniens et aux Juifs. J'ai cru remarquer que les Osmanlis n'ont point entre eux cet esprit de jalousie qu'on retrouve chez tous les marchands des autres nations. Comme je demandais un jour à un marchand turc un portefeuille un peu élégant, « Allez chez mon voisin, me dit-il, qui en a de plus beaux « que moi. » Tout le monde s'accorde à dire qu'il n'y a rien de plus rare que le vol dans les bazars; un marchand s'absente quelquefois plusieurs heures, tout est ouvert dans sa boutique, il revient et retrouve tout à sa place. Le délit de la filouterie est presque inconnu chez les Osmanlis;

(*) Un mètre à un mètre 30 centimètres.

il faut que le vol ait le caractère de la violence et qu'il ressemble un peu à la victoire, pour que les Turcs s'en mêlent; aussi trouve-t-on des Musulmans parmi les voleurs de grand chemin, mais jamais ou très-rarement parmi les filous et les escrocs. Ce n'est pas qu'ils n'aient grande envie d'avoir votre argent; quand vous payez à un Turc ce qui lui est dû ou que vous lui donnez un bakchis, il a plutôt les yeux sur les pièces de monnaie qui vous restent que sur celles qu'il reçoit. Les marchands osmanlis ne manquent pas d'adresse pour faire passer l'argent des acheteurs dans leur bourse; leurs manières sont quelquefois plus polies, plus engageantes que celles des Arméniens et des Grecs. J'entre souvent dans la boutique d'un gros parfumeur qui fournit, m'a-t-il dit, des essences de roses aux harems du Sultan; toutes les fois que j'arrive, ce sont des fêtes; on m'apporte le café, la pipe et tout ce qui s'ensuit; je n'ai jamais grande envie d'acheter, mais de politesse en politesse, je me trouve, je ne sais comment, forcé de faire une provision nouvelle d'eau de rose et de pastilles du Sérail.

MM. Michaud et Poujoulat; Correspondance d'Orient, tome II, p. 207 à 215.

UNE AUDIENCE DU GRAND-SEIGNEUR LE 16 JUILLET 1816.

Je devance l'aurore, le jour s'annonce radieux. Constantinople s'éveille; les mille bruits du port se mêlent aux chants du muezzin qui signale l'instant de la prière; les cris des milans familiers, perchés sur la cime des cyprès, s'unissent aux accents plaintifs des tourterelles cachées dans le champ des morts. Le soleil paraît au-dessus du mont Olympe, et illumine à la fois de ses premiers rayons la Propontide, la pointe du Sérail et le palais de France. J'essaie de retracer ici cette grande pompe des audiences, si nouvelle à mes yeux et si bizarre.

Quatre cents janissaires à pied, armés de bâtons blancs

que l'ambassade leur a distribués, ouvrent la marche sur deux lignes. Ils portent leur casque d'apparat; un long feutre blanc tombe sur leurs épaules, et figure la manche du saint derviche qui consacra jadis leur institution naissante.

Leur colonel (Tschorbadji) les suit à cheval, accompagné d'un officier subalterne, le chef des porteurs d'eau (Saka) dont l'uniforme en cuir, orné de clous d'argent, résonne comme un harnais chargé de grelots.

Puis viennent :

Trente-six valets de pied en costume oriental, ou pour mieux dire polonais. Ces *Tschokadars* sont vêtus d'une longue robe rouge serrée autour des reins, et coiffés d'un bonnet de fourrure noire.

Le suisse du palais de France, armé de sa hallebarde, à la tête de douze estafiers, portant des livrées or et écarlate.

La maison de l'ambassadeur, précédée d'une musique militaire française empruntée à notre flotte du Levant.

Le chambellan de l'Empire, envoyé au-devant de l'ambassadeur jusqu'aux Dardanelles (Mehmandar) est à cheval, revêtu d'une pelisse brochée en or, garnie de renard noir. Il est suivi de six gardes du corps (Bostandjis) aux bonnets rouges et recourbés; cet honneur est dû à son titre d'écuyer de Sa Hautesse.

Les élèves interprètes, les drogmans français et les secrétaires, paraissent ensuite; le premier des secrétaires d'ambassade porte dans une bourse brodée d'or la lettre du roi de France au Sultan; cette lettre a été ordinairement communiquée au Grand-Visir dans une audience solennelle qui a précédé celle-ci, et dont les cérémonies préliminaires sont les mêmes.

L'ambassadeur s'avance à cheval, suivi de deux aides-de-camp à pied.

Puis à droite, les officiers de la marine française; à

gauche, les attachés à l'ambassade, enfin les négociants français établis à Constantinople, précédés de leur premier député.

Après avoir traversé dans cet ordre le faubourg de Péra, au milieu d'une foule immense de spectateurs, le cortége est arrivé à la fontaine de Top-Hana, sur le bord de la mer. Le bateau du *Tchavouch-Bachi* attendait l'ambassadeur qui s'y est aussitôt placé. Le colonel des janissaires se tenait derrière le représentant du roi de France, et faisait les fonctions de capitaine des gardes.

Le bateau de l'ambassade à quatorze rames s'avança le premier, déployant à sa proue (antique et honorable privilége) le pavillon blanc qui fut salué de trois cris de *vive le roi!* par l'équipage de tous les bâtiments français mouillés dans la rade, et pavoisés en son honneur.

Le trajet maritime de Péra à Constantinople fut court; à peine débarqué sur l'autre rive, l'ambassadeur fut reçu par le Tchavouch-Bachi, réunissant les fonctions de grand-maître des cérémonies avec celles de ministre du pouvoir exécutif. Ce dignitaire conduisit une partie du cortége dans un kiosk voisin, où les honneurs du café, de la pipe et des confitures nous furent prodigués et renouvelés, jusqu'à ce qu'on eût distribué les cent vingt chevaux venus des écuries du Grand-Seigneur, et réglé l'ordre de la marche.

Alors on s'est dirigé à cheval vers le Sérail; le Tchavouch-Bachi a fait remarquer lui-même qu'il ne se tenait point sur la même ligne que l'ambassadeur, désirant lui céder cette place d'honneur si long-temps disputée; et, si je n'interromps pas tout de suite mon récit pour faire valoir cette politesse d'étiquette, c'est que je me réserve de l'expliquer plus tard.

En avant du Tchavouch-Bachi marchaient douze chevaux superbement caparaçonnés, que douze palefreniers du Grand-Seigneur conduisaient en laisse, puis venaient

les pages du ministre, l'un chargé de son bâton de justice, l'autre de son manteau, un troisième de son tabouret. Une nombreuse garde à cheval précédait le cortége.

Arrivés devant le palais du Grand-Visir, nous fîmes halte un moment, pour laisser passer ce lieutenant de l'Empire, et nous entrâmes à sa suite dans la première cour du Sérail par la porte impériale. Cette cour est immense, elle est ombragée des plus beaux arbres, et renferme la mosquée qui fut autrefois l'église de Sainte-Irène, un hôtel des monnaies et un arsenal d'armures antiques; la seconde cour n'est guères moins vaste. L'ambassadeur y fut reçu par un des grands officiers de l'Empire, et par le prince grec, drogman de la Porte. Puis on nous conduisit en face de longues lignes de janissaires, pour assister à leur repas.

A un signal donné, ces soldats avides se sont précipités sur les plats de *pilaw* dont on avait couvert le gazon; en un clin d'œil tous les monceaux de riz ont disparu, et l'ambassade a été introduite dans la salle du Divan, afin qu'après avoir remarqué la largesse avec laquelle la Sublime-Porte nourrit son armée, on vît aussi comment elle la solde et rend la justice à ses sujets.

Dans cette salle, le Grand-Visir était assis sur un sopha placé dans le fond, sous une petite fenêtre grillée d'où le Grand-Seigneur, présent et invisible, est venu observer long-temps et attentivement l'assemblée. A la gauche du Visir étaient les deux *Cadileshers*, ou grands-juges d'Anatolie et de Romélie; plus loin, le ministre des finances (Defterdar-Effendi); le vice-chancelier de l'Empire (Beylik-tchi-Effendi); à droite, le garde-des-sceaux (Nischandji), ce même Halett-Effendi, ancien ambassadeur à Paris et maintenant favori de Sa Hautesse; puis l'ambassadeur de France, assis, et toute sa suite debout.

Alors, un procès a été exposé, discuté, plaidé par les plaignants eux-mêmes, et jugé par le Grand-Visir en quel-

ques minutes. Je ne pouvais m'empêcher de répéter avec La Fontaine :

> Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !
> Que des Turcs en cela l'on suivit la méthode !
> Le simple sens commun nous tiendrait lieu de code (*).

Passant aussitôt de la justice aux finances, on a commencé la cérémonie de la paie.

Quatorze millions de piastres turques, environ douze millions de francs, ont été comptés et divisés en bourses de cuir contenant chacune cinq cents piastres. Ce travail a duré près de cinq heures. Le Grand-Visir et l'ambassadeur n'ont pas désemparé ; mais quelques autres assistants ont cru pouvoir, sans manquer à l'étiquette, se distraire de cette monotone cérémonie, et je m'accuse de m'être esquivé plus d'une fois du Divan, pour aller chercher la fraîcheur et le repos sous l'ombre des cyprès du Sérail.

Dès que la solde d'une *orta* de janissaires avait été dûment supputée, la chambrée était désignée à haute voix par son numéro dans le corps entier composé de 196 ortas (**). Aussitôt on voyait accourir à toutes jambes la compagnie s'élançant sans ordre vers la salle du Divan ; chaque janissaire, une bourse sur le dos, passait ensuite lentement devant nous, comme pour nous faire remarquer les immenses richesses de l'Empire Ottoman.

La soixante-cinquième oda ne fut point appelée au partage ; elle n'existe plus, et son numéro est resté vacant depuis qu'un soldat de cette chambrée porta la main sur la personne du sultan Osman II, dans l'émeute de 1623. Il est

(*) La Fontaine, Fable XXI, liv. I.

(**) Les *Ortas* (régiments) de janissaires étaient eux-mêmes séparés en *Odas* (chambrées) ; et cette division, connue jadis de tous les Levantins, n'est rapportée ici que *pour mémoire ;* et parce qu'il n'y a plus aujourd'hui ni odas, ni ortas, ni janissaires, les choses turques en vont-elles mieux ?

enjoint à chaque janissaire d'anathématiser cette oda dans sa prière du soir.

La solde bruyamment finie, le dîner commença plus tumultueux encore. On servit sur de petites tables. A la première s'assirent l'ambasssadeur, le Grand-Visir et le drogman de la Porte, qui devait traduire leurs paroles. On nous présenta un à un, une grande quantité de mets très-variés dans des plats d'étain. L'absence des fourchettes nous déconcerta d'abord. Nous avions ri le matin de la gaucherie avec laquelle s'en servaient le chambellan et le colonel des janissaires, admis à la table de l'ambassadeur; c'était leur tour de rire de notre maladresse à user de nos doigts. Tout avait été préparé dans les cuisines impériales, et tout nous parut cependant d'un goût détestable. Pour boisson, des sorbets et de l'eau. On présenta aussi aux nombreux domestiques qui nous suivaient et aux étrangers dont la salle était remplie, quelques vivres sur lesquels on se ruait de toutes parts. Le désordre et la confusion régnaient sous les voûtes du Divan impérial.

Le repas dura vingt minutes. Nous fûmes conduits ensuite dans une chambre où se distribuaient les pelisses qu'il nous fallait revêtir pour être admis en la présence du Grand-Seigneur. De longues robes fourrées de renard noir et d'hermine, de casaques rouges (kérékès) nous furent délivrées, et devinrent nos propriétés respectives.

Couverts de ces habits orientaux qui déguisaient nos tournures européennes, nous passâmes dans la troisième enceinte du Sérail, où deux chambellans (Capidji-Bachi) s'emparèrent de nous, en passant leurs bras autour des nôtres : est-ce par crainte d'une trahison? est-ce en signe d'honneur? Je n'ose le dire; mais je n'eus pas à me plaindre de mes deux acolytes; ils semblaient ne me tenir que pour la forme, et ne vouloir gêner en rien mes mouvements. Ils comprirent même, en apercevant un papier écrit dans le fond de mon chapeau, que j'étais destiné à

secourir la mémoire de l'ambassadeur, si par hasard elle se troublait quand il réciterait sa harangue ; et ils me conduisirent en souriant derrière lui.

Nous passâmes lentement la troisième cour et le péristyle du palais, entre deux haies de pages et de muets noirs et blancs, vêtus de longues robes de soie rose et jaune. On apercevait au fond de cette cour les jalousies du harem, les bains et le quartier des femmes du Sérail ; des eunuques blancs, armés de bâtons, défendaient l'entrée de l'appartement impérial à la foule, et dominaient le tumulte par des cris féminins.

La salle d'audience est petite et sombre ; le respect commande cette mystérieuse obscurité. Mahmoud était assis sous un baldaquin porté par quatre colonnes incrustées de perles. Il écouta le discours français de l'ambassadeur, en caressant de sa main droite sa barbe noire ; puis il prononça lui-même avec assurance et rapidité sa réponse, dérogeant ainsi à l'étiquette, qui veut que le Grand-Seigneur ne parle pas. Cette réponse fut transmise en turc par le Grand-Visir au drogman, lequel la traduisit en français.

Après les deux discours, et quelques questions polies du Sultan sur la santé du *padischah*, empereur de France, nous nous retirâmes à reculons.

Il fallut voir défiler de nouveau, dans les cours du Sérail, les vingt mille janissaires chargés de leurs bourses, le Grand-Visir et son cortége, puis nous défilâmes nous-mêmes sous les yeux de la foule, se pressant sur la grande place de Sainte-Sophie et dans la rue qui longe les murs du Sérail. Des femmes turques en grand nombre, montées sur des bancs ou remplissant des litières grillées (arabas), se rencontraient partout sur notre passage.

On retourna au port, à la fontaine de Top-Hana, et au palais de France, dans le même ordre que le matin ; mais sous un autre costume. Nos pelisses fourrées couvraient nos uniformes, et ne laissaient apercevoir de nous que le pied

de nos bottes et notre chapeau français à trois cornes. Nous avions peine à nous regarder sans rire. La pelisse de l'ambassadeur était d'une très-riche fourrure. Trois des plus jolis chevaux qui nous avaient portés à l'audience lui furent amenés en présent, parés de leurs longues housses brodées d'or, de la part du Grand-Seigneur.

Ainsi finit une représentation théâtrale qui avait duré près de douze heures.

Je m'aperçois ici qu'en faisant valoir la munificence ottomane, j'ai oublié de parler de la nôtre. Bien avant l'audience, nous avions envoyé au Sérail les présents que nous apportions de France; c'étaient de riches produits de notre industrie : des armes de la manufacture de Versailles, des porcelaines de Sèvres, de larges glaces, des ornements de cristal, des draps précieux, le tout avait obtenu les suffrages et les remercîments de Mahmoud, qui voulait bien voir dans notre offrande moins un tribut qu'un gage d'amitié.

Quelques ambassadrices, à diverses époques depuis un demi-siècle, ont désiré assister à cette audience du Grand-Seigneur; et plusieurs maris cédant à ce caprice, ont permis à leurs femmes de les suivre, revêtues d'un costume militaire. On cite plus d'une occasion où le Sultan et ses ministres, avertis par quelqu'indiscrétion, ou par leur police secrète, de la présence d'une femme dans le cortége de l'ambassadeur, ont redoublé de prévenance pour cet aide de camp d'un nouveau genre, et préparé pour lui des fourrures plus élégantes et plus riches. Mais la rigidité des mœurs turques répugne à ces innovations; et je conçois qu'une femme à pied et à cheval, resserrée dans un étroit uniforme, seule sous les yeux de tant d'hommes, ait éprouvé plus d'un embarras jusqu'au moment où revêtant comme les autres les pelisses fourrées, elle retrouvait à peu près les habits de son sexe, et riait à son tour de voir son mari caché sous une robe ample et traînante.

Le V[te] de Marcellus; Souvenirs de l'Orient, t. I, pag. 68 à 76.

PLANCHE 71.

Vue de Kavak-Séraï, autrement Bagdad, près de Scutari.

En face de la pointe du Sérail, au sud-ouest de Scutari, est situé ce kiosque que Soliman bâtit à la manière persane. Près de là coule encore la fontaine Hermagora, dont parle Denys de Byzance.

Scutari, en turc *Ouskoudar*, est un vaste faubourg de Constantinople, situé sur la rive asiatique. C'est l'ancienne Chrysopolis dont l'histoire a enregistré les titres à la célébrité.

Devenue, sous le nom de *Scutari*, l'entrepôt principal de la Syrie et de la Perse, l'antique Chrysopolis voit s'agiter dans son sein une population pacifique et exclusivement préoccupée de projets de fortune. Tous les matins l'échelle d'Ouskoudar est encombrée de gens qui s'embarquent pour Constantinople, dans le but d'y aller traiter des affaires de commerce, et qui reviennent le soir à leur domicile. C'est ce faubourg que traversent toutes les caravanes qui se rendent dans l'intérieur de l'Asie. Scutari et Galata, voilà deux centres d'activité au milieu de cette immense capitale, où tout le reste languit et dort d'un sommeil fatal.

Si le temps est calme, on peut se transporter en un quart d'heure à Scutari; car bien que cette ville soit située dans une autre partie du monde, elle n'est séparée de l'échelle de Top-Hana que par une distance de mille à onze cents toises (*); mais si le vent souffle, on est obligé de remonter le Bosphore, pour se laisser ensuite aller au

(*) Environ trois kilomètres.

courant, qui, à l'aide de rameurs, porte doucement sur le point de la rive opposée où l'on veut débarquer. Sans cette précaution, que ne manquent jamais de prendre les bateliers, la barque serait entraînée rapidement dans la Propontide, où elle irait se briser contre le rocher de Kiz-Koulési (Tour de Léandre).

Pendant ces traversées, il arrive quelquefois qu'un brouillard épais s'élève tout à coup autour de vous, et vient ajouter un nouveau danger à ceux auxquels vous exposent les vents et le courant. Alors vous êtes plongé dans une obscurité profonde; la côte asiatique s'éclipse entièrement; c'est à peine si vous pouvez distinguer les rameurs placés tout près de vous. La situation est d'autant plus critique que vous ne savez où vous allez; point de bruit qui vous dise où vous êtes. Cependant la force du courant fait faire du chemin à la barque; et quand le nuage se dissipe, ce qui a lieu quelquefois comme par enchantement, vous vous trouvez, à votre grande surprise, bien loin de la mer de Marmara.

On remonte donc le Bosphore jusqu'à la distance d'un mille et demi environ (*). C'est une occasion de revoir le coteau et le palais de Dolma-Baghtchè, le joli village de Bechiktach, les maisons de plaisance et les kiosks élégants qui se mirent dans les eaux du canal. On peut pousser au large, et aborder à l'échelle du magasin des farines, sur le rivage asiatique (**).

(*) Trois kilomètres.

(**) Il y a peu de temps encore, la totalité des grains servant à la consommation de la capitale, sortait de ces magasins; le froment provenant d'un autre grenier était considéré comme objet de contrebande; le gouvernement turc accaparait tous les blés, et les livrait à un prix beaucoup plus élevé que celui auquel il les avait achetés. Mais le pouvoir n'était pas le seul qui trouvât son profit à ce monopole; les agents subalternes voulaient aussi avoir le leur, et pour cela ils faisaient des mélanges, vendaient à faux poids et altéraient la qualité des grains; le malheureux boulanger, qui voulait se dédommager aux dépens du consommateur, de la perte que

Sortant de ce magasin, on peut diriger sa promenade vers la montagne de Bourgouilu, distante d'une demi-lieue environ (*), pour jouir du magnifique panorama qui s'y développe.

Le mont Olympe dans sa paisible majesté; le Bosphore, que les rayons du soleil transforment en un miroir resplendissant; ses deux rives chargées d'ombrage frais et de gracieuses habitations; Constantinople avec sa forêt de minarets plus légers que les flèches les plus déliées de nos cathédrales gothiques; le Sérail, dont les regards peuvent de cette montagne sonder toutes les profondeurs et parcourir tous les détours; le port et ses mille vaisseaux; la mer de Marmara dans toute son étendue, avec les îles des Princes et les golfes nombreux creusés par les flots de la rive d'Asie; la pointe de Chalcédoine couronnée d'arbres séculaires; plus près, Scutari, la tour de Léandre, les cimetières musulmans, que signale au loin la masse sombre et mobile de leurs cyprès; des villages, des routes qui se croisent et fuient sous le regard; des campagnes où s'étale un luxe de végétation inconnue à l'Europe : voilà ce que l'on voit du sommet de Bourgouilu (**).

Toutefois ce n'est pas ici qu'il faut admirer Constantinople. La grande capitale est trop loin pour qu'on puisse en saisir les détails et en embrasser le majestueux ensem-

lui avaient fait subir les agents du fisc, était condamné à rester cloué par une oreille à la porte de sa boutique. Ainsi il n'y avait qu'un seul coupable puni; les autres échappaient, par leur position, à la vindicte de la loi.

Le sultan Mahmoud a compris qu'un pareil abus était devenu incompatible avec les principes de civilisation dont il s'est fait le hardi propagateur; il a, en conséquence, aboli le monopole des grains. Cette sage mesure, qui remonte à quelques mois, a rendu libre le commerce des céréales.

(*) Deux kilomètres.

(**) La hauteur de cette montagne, qui fait partie de la chaîne de Bithynie, est de 240 mètres, environ 125 toises.

ble ; on croirait l'apercevoir au travers d'une lunette d'approche prise au rebours. C'est Stamboul en miniature.

« Vue de cette distance et à cette hauteur, dit le docteur « Brayer, Constantinople perd beaucoup de sa magnifi- « cence ; ses mosquées semblent diminutives, et ses collines « sont à peine sensibles. Son étendue n'est plus rien au « milieu des déserts qui l'environnent ; le Bosphore n'est « plus qu'un ruisseau argenté, son port qu'une anse, ses « navires que des coques de noix, la superbe Byzance ne « paraît plus qu'une ville en relief ; la Propontide et le « mont Olympe sont les seuls objets en harmonie. »

« La montagne de Bourgouilu, dit un autre auteur, est « un véritable château d'eau. » Elle recèle en effet un grand nombre de sources qui s'échappent de toutes les directions et entretiennent la fraîcheur dans les environs. Avant de se remettre en marche pour regagner Scutari, on peut aller se désaltérer à la plus abondante de ces fontaines, qui se trouve dans le hameau voisin, s'y asseoir à l'ombre de ses platanes, ou goûter un instant de repos dans le petit bois qui l'avoisine, retraite paisible qui sert d'asile à de nombreux bataillons d'écureuils.

Reprenant le chemin de la ville, que l'on n'a pas encore vue, on y entre par Selimiyè, ou quartier de Sélim, nouvellement bâti au haut du faubourg, et l'on visite successivement les mosquées de Validè et d'Allah, le marché aux chevaux (At-Bazar), Mohammed-Pacha, et Sultan-Mustapha-Djamissi ; chemin faisant on rencontre des fontaines où les Musulmans viennent puiser de l'eau et faire leurs ablutions.

Sortant enfin de Scutari on parcourt le grand cimetière des Ottomans. Ces enceintes funèbres offrent un aspect plus imposant que le grand champ des morts de Péra. Non-seulement les cimetières de Scutari sont plus vastes, mais les tombeaux qui les décorent sont plus élégants, les cyprès qui les ombragent plus élevés et plus rapprochés les

uns des autres que ceux des cimetières de Constantinople. Ces particularités s'expliquent par la préférence que les riches habitants de Stamboul accordent aux champs des morts de Scutari sur ceux d'Europe. La terre d'Asie, disent-ils, appartient aux vrais croyants, la terre d'Europe doit un jour tomber entre les mains des infidèles; et ce sentiment d'orgueil ou de piété les décide à se faire inhumer à Scutari. Des personnages éminents, de hauts fonctionnaires de l'État, ont leur mausolée dans le jardin funéraire qu'on y parcourt. A la forme des turbans qui les surmontent on reconnaît les tombeaux des Molla, des Kazi-Asker, des Capitan-Pacha, des Yéni-Tcher-Aghassi, des Muphti, des Grands-Visirs. Parmi ces hommes illustres, il en est qui ont mené une existence agitée, et qui ont traversé des révolutions sanglantes, ou pris part à des événements dont l'histoire a conservé le souvenir.

Avant de se rembarquer, on peut aller visiter un des quartiers les plus agréables de Scutari, c'est *Baghlar-Bachi* (le haut des vignes) nouvellement construit au sud du faubourg. La situation de ce lieu, la bonté de l'eau qu'on y boit, la salubrité de l'air qu'on y respire, plus que tout cela peut-être, l'extrême modicité du prix des loyers, y attirent un grand nombre de familles arméniennes, qui aiment à passer la belle saison à la campagne, tout en restant à proximité du centre de leurs affaires.

Non loin de Baghlar-Bachi on trouve un kiosk et une fontaine agréablement placés. Le coteau au sommet duquel elle s'élève est planté de vignes, et fournit à Constantinople un raisin digne d'être comparé au chasselas de Fontainebleau; ce raisin se nomme *tchaouch-uzum*; le *barmak-uzum*, autre espèce, commence à donner lorsque le premier est épuisé. Son nom indique la forme de ses grains, car *uzum* signifie raisin, et *barmak* doigt, à cause de la ressemblance du grain avec la dernière phalange du petit doigt.

La mosquée de Sélim, située sur une éminence, devient

un point de mire. Construit par ordre de Sultan Sélim III, ce temple offre un carré couronné d'une coupole hardie. Sur la façade règne une longue galerie à colonnes avec deux minarets, et terminée par deux pavillons. De l'élévation où est placé ce beau monument, dû au plus juste des prédécesseurs de Mahmoud, on jouit d'une belle perspective dont le mur d'enceinte de la mosquée n'empêche pas de considérer les détails.

Près de Sélim-Djamissi est l'imprimerie que Sultan Ahmed III institua avec l'autorisation religieuse délivrée par le Muphti. Cet établissement fut abandonné après la mort du célèbre Ibrahim-Effendi, auteur plein d'érudition, imprimeur habile et fondeur en caractères. Ce fut Sélim III qui le releva; mais les copistes, effrayés des progrès de l'imprimerie, firent si bien que l'institution d'Ahmed III tomba une seconde fois en oubli. Aujourd'hui, grâce au zèle éclairé de Sultan-Mahmoud, on n'imprime pas seulement des livres à Constantinople, mais encore des journaux, et, qui mieux est, des journaux français. Le *Moniteur Ottoman*, fondé par notre compatriote M. Blacque, mort en 1838 à Malte, est continué par des hommes parfaitement capables de seconder les vues du gouvernement turc. L'intrépide docteur Bulard, autre Français connu en Orient pour ses études sur la peste, a fondé à Constantinople une autre feuille exclusivement consacrée à la médecine.

Frédéric Lacroix; Guide du Voyageur à Constantinople, page 116 à 125. Paris, 1839.

PLANCHE 72.

Vue d'Indjiouli-Kiosk.

Cette planche représente le kiosque des Perles, en turc (Indjiouli-Kiosk), qui tient au palais du Grand-Seigneur, et est situé en face de Kavak-Séraï,

sur l'emplacement des anciens thermes d'Arcadius, enrichis de marbre et de bronze. Tout près de là, sous les murs mêmes du sérail, les Grecs ont une fontaine sacrée, pour laquelle ils conservent une grande vénération, et qu'ils appellent la Fontaine du Sauveur (Aïasma tou Sôtiros). Comme on sait que Jean Tzimiscès, en action de grâces de sa victoire sur les Bulgares, éleva une église au Sauveur dans le vestibule de son palais, il est vraisemblable que cette Fontaine du Sauveur en dépendait : ce qui fixe la place du palais des empereurs Byzantins.

PLANCHE 73.

Vue de Top-Kapoussi ou *Top-Capouci.*

On appelle Top-Kapoussi (Porte du Canon) une des portes qui donne à la pointe même du Sérail : elle a reçu son nom des trois canons qu'on y avait placés par la raison expliquée plus haut (*). Une batterie défend, de ce côté, l'approche du palais, et borde la mer, comme on le voit sur le premier plan de la gravure.

PLANCHE 74.

Vue de Kiz-Koulési, ou *la Tour de Léandre.*

Cette tour est située sur un rocher, en avant, et précisément en face de l'entrée du port de Constantinople, à 125 toises (**) seulement de Scutari. On

(*) *Suprà*, p. 17.

(**) Environ 245 mètres.

l'appelle sans raison la Tour de Léandre. La tradition dit qu'elle a servi de prison à une princesse grecque. Elle sert aujourd'hui de fanal, et c'est le lieu d'où Constantinople et son port se découvrent avec le plus d'étendue et de magnificence.

PLANCHE 75.

Vue du départ du Capitan-Pacha, du Kiosk des Djebedjiler.

Ce kiosk est situé au bas des jardins du Sérail, près du kiosk des Perles. C'est là que le Grand-Seigneur donne audience au Grand-Amiral, quand celui-ci part pour une expédition maritime.

On a représenté cette cérémonie, dont M. le comte de Choiseul-Gouffier fut témoin, lorsque Hassan-Pacha prit congé du Sultan pour aller punir les Beys du Caire; M. Le Chevalier, qui était alors à Constantinople, décrit en ces termes cette cérémonie, dans son Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin, page 323.

« Le sultan Abdul-Hamid était assis au milieu du « kiosque, sur un siége d'argent; le vaisseau amiral « et le contre-amiral étaient mouillés en face du kios- « que, à la tête de l'escadre; le port était couvert de « bateaux.

« Hassan-Pacha, monté sur une superbe galère, « sort de l'arsenal (Tersana) où est son palais, et « s'avance à travers toute l'escadre...; il aborde près « du kiosque, et se présente respectueusement devant

« son maître. Après une courte audience, il remonte « sur une galère, et au bruit du canon des vaisseaux « il se rend au village de Dolma-Baktchè, où il dîne « sous la tente avec le Visir et toute sa suite. »

PLANCHE 76.

Vue de la Mosquée de Top-Hana.

CETTE mosquée est située à la descente de Péra, du côté de l'est : le quartier de Top-Hana, où elle se trouve, prend son nom du parc d'artillerie et de la fonderie de canons qui bordent la mer et qu'on voit sur le devant de la gravure, pl. 95. La façade de cet établissement, les cafés qui l'avoisinent, une grande fontaine dorée et peinte de couleurs gaies, font un point de vue des plus riants et des plus agréables.

Cette fontaine, construite en 1733, est regardée comme un des plus agréables monuments de l'architecture orientale; elle forme un carré parfait de vingt-cinq pieds (*) de côté, et autant de hauteur; on a employé à sa construction le lapis-lazuli empreint de mica, le granit, le porphyre et l'albâtre. Un toit très-richement décoré, et formant une saillie de quinze pieds six pouces (**), offre un abri commode et spacieux.

C'est ordinairement au port de Top-Hana que les Européens s'embarquent.

(*) Huit mètres 12 centimètres. (**) Environ cinq mètres.

PLANCHE 76 *bis*.

Vue générale de Constantinople, prise du Palais de France.

CETTE vue est prise des terrasses du palais de France, situé sur la hauteur qui domine le faubourg de Galata. De ce point on embrasse non-seulement tout Constantinople, depuis la mosquée de Sainte-Irène jusqu'à la pointe du Sérail, mais encore l'entrée de la mer de Marmara, la côte d'Asie et les îles des Princes.

PLANCHE 77.

Vue de la Pointe du Séraï, prise de Galata.

CETTE vue est prise au bord de la mer, presque au-dessous du palais de France. La pointe du Sérail et tous ses édifices s'y voient de plus près et avec plus de détail. On aperçoit successivement Mermer-Kiosk et Top-Kapoussi, la batterie couverte qui défend l'approche du Sérail, le bâtiment du harem d'été; au milieu des arbres, la colonne de marbre, une mosquée et un turbeh ou chapelle sépulcrale, les dômes et minarets dans l'intérieur du Sérail, Sinan-Pacha-Kiosk, à côté le Djebedjiler-Kiosk, et au-dessus les mosquées de Sainte-Irène et de Sainte-Sophie.

Le quartier de Galata, sur la rive septentrionale du port, s'étend entre ceux de Péra, de Top-Hana et de Tersanè. Son nom primitif fut *Sika*, désignation motivée par la quantité

de figuiers qui ombrageaient autrefois ce lieu, devenu la résidence des commerçants étrangers. Sous le règne de l'empereur Justinien, ce faubourg fut considérablement embelli, et son importance s'accrut encore lorsqu'un pont jeté sur le port l'unit à Constantinople. Par suite le nom de *Justinianopolis* fut substitué à celui de Sika; mais la mémoire de ces bienfaits fut bientôt perdue, car les marchands vénitiens et génois qui s'établirent sur ce point de la ville impériale, changèrent le nom que lui avait donné son illustre maître, en celui de *Galata*, que l'usage lui a conservé.

Galata fut long-temps la sentinelle avancée de Constantinople, et c'est principalement contre ce quartier que se dirigeaient les efforts des nombreux ennemis qui convoitaient la possession de la ville de Constantin. Les Génois qui l'habitaient eurent souvent à défendre leurs trésors et leurs personnes contre d'avides agresseurs. L'histoire a conservé le souvenir du rôle important qui leur échut en partage lors de l'attaque de Mahomet II. Leurs forces maritimes furent particulièrement fatales aux assiégeants, dont les vaisseaux n'étaient pas de force à lutter contre les galères des marchands de Galata. Ce fut la résistance opposée par la petite escadre génoise, jointe à l'obstacle de la chaîne de fer tendue au travers du port, qui détermina le Sultan à transporter sur cette terre une partie de ses navires. Après la reddition de la place, une capitulation, signée par le vainqueur, garantit aux Génois la liberté la plus entière dans leur résidence, la faculté de commercer comme précédemment, l'inviolabilité de leurs propriétés et de leurs églises, le maintien de leurs priviléges, et enfin toute sécurité pour leurs enfants et leurs femmes. Cet acte de clémence, auquel Mahomet ne mit pour condition que la destruction des murs du faubourg et la soumission des Génois à l'impôt du haradj, fut dicté par le désir de conserver aux portes de Constantinople ce riche comptoir de

marchands, source d'abondance et de prospérité pour la ville.

Depuis cette époque, Galata est toujours habité par des négociants étrangers (*) qui n'y passent toutefois que le temps nécessaire pour faire fortune et liquider leurs affaires. Les prérogatives attachées au titre de *Franc* favorisent leurs vues et aplanissent devant eux les obstacles qui s'opposent d'ordinaire, parmi les nations musulmanes, à la prospérité des établissements formés par des Européens. Cependant, parmi ces commerçants de nations diverses, il en est que des considérations puissantes déterminent à se fixer irrévocablement à Constantinople; ce sont surtout ceux qui se marient dans le pays, et que les liens de famille retiennent ainsi en Orient.

Tous ces marchands, qu'anime un même désir de biens et de fortune, sont logés, eux et leurs marchandises, dans des maisons en pierres, voûtées et garnies de volets et de portes en fer; encore ces sages précautions ne suffisent-elles pas toujours pour mettre à l'abri des incendies ces magasins, que remplissent des denrées de toute espèce et des objets de grande valeur.

De la galerie qui couronne la tour de Galata, on découvre des points de vue dont on ne se lasserait pas de contempler les merveilles. Le cri de *yenguenvar* (au feu) part souvent du haut de cette tour, où veille pendant la nuit une sentinelle attentive; et ce sinistre avertissement est répété par les vigies qui parcourent en patrouilles chaque quartier, en faisant traîner sur le pavé de lourds bâtons ferrés, dont le bruit invite les habitants à éteindre les feux.

Une mosquée assez remarquable et deux couvents, l'un de Dominicains, l'autre de Lazaristes, voilà, avec la tour ronde, tout ce qu'il y a à voir à Galata. Le faubourg n'offre

(*) *Voyez* page 83, M. de CHATEAUBRIAND; 2e paragraphe; Itinéraire de Paris à Jérusalem.

donc pas de compensation à l'aspect peu agréable qu'il présente aux regards du voyageur et aux nombreux inconvénients auxquels on s'y trouve exposé. On remarque en effet que parmi les rues il en est fort peu qui ne soient étroites, sombres et d'une pente rapide. Les regards sont surtout peu flattés du coup d'œil que présentent les parties consacrées aux tavernes et aux marchands en détail. Quant à la portion du faubourg où résident les négociants étrangers, elle frappe par sa physionomie ennuyeuse et attristante. Si l'on ajoute qu'en été l'air y est étouffant, et qu'en hiver une quantité d'égouts y dégorgent continuellement des torrents chargés d'immondices, on se fera une idée des désagréments de ce séjour.

Dans le couvent des Lazaristes, il existe une église bâtie par les Génois, et que surmonte un dôme recouvert en plomb. Comme les mosquées et les palais impériaux sont les seuls édifices qui puissent avoir de semblables toitures, on s'étonne d'abord que cette chétive église participe à un pareil privilége; mais voici ce qu'apprennent sur ce point les fastes de Constantinople : le supérieur du couvent était, par une singulière bizarrerie, lié d'amitié avec *Cheikh-ul-islam*, ou chef de la loi, et ce dernier obtint, pour le Chrétien qui le lui avait demandé, le droit de donner au dôme de son église l'éclat des mosquées impériales. On ne pourrait peut-être pas citer un second exemple d'une semblable liaison en Orient, et cette tolérance du Muphti, ami du supérieur, ne doit pas tomber en oubli.

La mosquée devant laquelle on arrive ensuite a cela de particulier, qu'elle se distingue par sa forme, de celles que l'on voit à Constantinople. Son plan quadrangulaire et ses accessoires extérieurs la font ressembler à une église chrétienne.

Frédéric Lacroix; Guide du Voyag. à Constantinople, p. 98 à 102.

PLANCHES 78, 79 ET 80.

Vue de trois Portes du Sérail ou *Séraï.*

Au temps de l'Empire Grec, la pointe du promontoire sur lequel était située tout entière l'ancienne Byzance, était particulièrement occupée par les prêtres de l'église de Sainte-Sophie. Mais lorsque Mahomet II se fut emparé de la ville et eut entrepris de la réparer, il choisit ce terrain pour y bâtir son palais. En 1478 il acheva de l'enclore de hautes murailles avec huit portes. Dans l'enceinte sont deux grandes cours, au-delà desquelles nul étranger ne peut être admis sous aucun prétexte. Les successeurs de Mahomet y ont fait de grandes additions; de sorte que ce terrain est maintenant couvert de constructions détachées et irrégulières, telles que bains, kiosques, jardins. Cet amas de constructions si diverses et d'arbres, donne de loin au Sérail un aspect riant et pittoresque qui ravit le spectateur.

La porte par laquelle on entre dans la première, s'appelle Baba-Houmajim (la Sublime-Porte); c'est là le moins extraordinaire des noms qu'on lui donne. A droite et à gauche sont les niches où l'on expose, dans un plat, les têtes des prisonniers d'état et les débris du cadavre des ennemis tués à la guerre; elle est située sur le terrain du *Forum Augusti.*

La Turquie est encore bien mal connue; l'esprit de faction s'est emparé des plus petits détails dans tout ce qui a rapport à ce pays. On a parlé d'une sanglante exposition

de têtes qu'on faisait au haut des portes ou sur les murs du Sérail. C'est maintenant une erreur populaire sanctionnée par la poésie. M. Victor Hugo nous a représenté les murs du Sérail comme ornés de six mille têtes.

Et, tel qu'un roi couvert de ses joyaux de fête,
Superbe, il se montrait aux enfants du Prophète,
De six mille têtes paré.

Ce concetti de l'écrivain français est égalé, sinon surpassé, par cette phrase d'un de nos compatriotes :

« La porte du Sérail, dit cet écrivain, est couverte d'une « rangée énorme d'ossements, d'un effet horrible à la lueur « des illuminations. »

Tout cela est sans aucune vérité. On jette les têtes des coupables ou des victimes d'un rang inférieur, à côté de la porte extérieure du Sérail; on met dans un plat celles des hommes de rang, des pachas, etc., ainsi que le dit le docteur Walsh au sujet d'Ali, pacha de Janina. Ce plat est posé sur un petit pilier de marbre, entre la première et la seconde porte du Sérail. Dans les occasions ordinaires on ne montre les têtes que pendant quelques heures; mais lorsque le gouvernement veut faire beaucoup d'impression sur le peuple, l'exposition se prolonge jusqu'au troisième jour, rarement elle va jusqu'au quatrième. Ensuite on les jette, ou les parents et les amis viennent les acheter pour les ensevelir; mais jamais on ne les garde pour orner les murs. Durant l'horrible exposition faite à la porte ou dans la cour du Sérail, des yeftas ou bandes de papier, affiches véridiques ou mensongères des crimes pour lesquels ces têtes de morts sont devant vous, apparaissent au-dessus de ces restes d'hommes, comme les accusations que les Juifs et les autres nations de l'Orient inscrivaient sur la croix des criminels. Je vis une fois ce que lord Byron avait vu avant moi à Constantinople, un chien dévorant un crâne humain, non pas sous les murs du Sérail, mais dans le fossé exté-

rieur des murs de la ville, et près de la porte de Top-Capouci. On voit souvent des troncs de têtes et des hommes étranglés flotter sur le Bosphore et autour de la pointe du Sérail; mais jamais je n'ai entendu dire, même aux vieillards de Stamboul, qu'on se soit servi de squelettes, de têtes et d'ossements, comme décors pour les murs du palais. Dans le journal de mon ami, M. Starbuck, il est parlé d'une exposition nombreuse d'oreilles humaines au Babamayum-Kapoussi ou Grande-Porte, en juin 1825. Le féroce Ibrahim avait fait en Grèce cette récolte d'oreilles humaines, et il en avait, dit-on, plus de sept cents paires. L'inscription qu'on plaça au-dessus disait qu'on avait jeté là ces trophées par mépris. On donnait alors un yernü-beschlik, ou présent de vingt-cinq piastres, par chaque paire d'oreilles.

Lorsqu'on tranche la tête à un Turc, dans le lieu même on l'étend sur le dos et on lui place la tête sous le bras; quand c'est un Chrétien ou un Juif, on lui met ignominieusement la tête entre les jambes, et le corps est couché sur le ventre. Dans les cas ordinaires, la décolation est beaucoup moins en usage que la strangulation, et la loi qui ordonne de tirer le canon à chaque tête d'Osmanli qui tombe, est maintenant tombée en désuétude.

Constantinople et la Turquie en 1828 et 1829, par CH. MAC-FALANE; trad. de l'Angl. par NETTEMENT. Tom. II, p. 60, 61, 62.

Au milieu de la place est une fontaine richement décorée, bâtie par Achmet III, sur laquelle on lit des vers de sa composition. (pl. 78.)

Après avoir passé cette porte, on trouve une place où sont le divan du Visir, la monnaie, *Tarap-Hane*, l'église de Sainte-Irène, à présent l'arsenal des armes antiques.

La porte de communication, entre la première et

la seconde cour, s'appelle *Orta-Capoussi;* elle est située entre deux tours. C'est là qu'on exécute les Visirs. (pl. 79.)

Au fond de la seconde cour est la troisième porte (pl. 80), appelée *Bab-Shadet*, la Porte du Salut, qui conduit à la salle du trône, où le Sultan donne ses audiences aux ambassadeurs.

PLANCHE 81.

Grande Vue de l'At-Meïdan ou *Hippodrome.*

L'ESPACE vide le plus étendu qu'il y ait à Constantinople, est ce qu'on appelle l'*At-Meïdan* ou Place aux Chevaux, et que les Grecs appelaient l'Hippodrome, destinée aux courses du cirque. Il fut commencé par Septime-Sévère, et terminé par Constantin, sur le modèle du grand cirque de Rome. Deux rangs de colonnes élevées l'une sur l'autre en formaient l'enceinte; il était décoré d'un nombre infini de statues de marbre, de bronze, et, entre autres, des quatre fameux chevaux de bronze transportés de Constantinople à Venise.

De tous les monuments qui décoraient l'Hippodrome, il ne reste plus que l'obélisque de granit, d'un seul bloc, de plus de 60 pieds de haut (*), sur un piédestal carré dont les côtés portent des bas-reliefs; la pyramide à moitié ruinée, qui fut autrefois revêtue de bronze par Constantin Porphyrogénète, et une colonne formée par trois serpents entrelacés,

(*) Dix-neuf mètres 50 centim.

dont la tête soutenait le trépied consacré, dit-on, à Delphes par les Grecs, après leur victoire sur Xerxès. Elle ne s'élève plus de terre que de neuf pieds environ (*).

L'Hippodrome est un très-vaste cirque où les Romains dégénérés du Bas-Empire dépensaient follement les restes de leur énergie dans de frivoles distractions; c'était là que les factions des *bleus* et des *verts*, composées des amateurs des jeux du cirque, discutaient les intérêts du trône et de la nation, réglaient les destinées de l'un et de l'autre, et versaient leur sang dans de puériles querelles, tantôt pour obtenir la préséance dans une procession solennelle ou dans un cortége triomphal, tantôt pour se disputer les faveurs du souverain, que ces luttes stériles préoccupaient souvent beaucoup plus que les soins du gouvernement. Le pouvoir était passé dans les mains de la coterie la plus puissante; lois, usages, mœurs, costumes, tout subissait la plus désastreuse influence du parti dominant; les plus hautes fonctions de l'État étaient le prix de la victoire dans l'enceinte consacrée aux courses; et parfois le plus habile cocher trônait auprès de César. Rome était tout entière dans l'Hippodrome, et la ruine de l'empire le plus colossal se consomma au bruit des chars roulant sur l'arène.

Aujourd'hui ce théâtre des folies d'un peuple énervé n'offre plus, dans ce qui formait autrefois son enceinte, que des restes méconnaissables.

FRÉDÉRIC LACROIX; Guide du Voyag. à Constantinople; p. 43.

Le côté méridional de l'At-Meïdan est occupé par la mosquée du Sultan Achmet, dont on voit la façade à la gauche de la planche. Cette mosquée est le sujet de la planche suivante.

(*) Environ trois mètres.

PLANCHE 82.

Vue de la mosquée du Sultan Achmet.

CETTE mosquée, sans contredit le plus bel édifice que les Turcs ont bâti, fut construite en 1610, avec une telle dépense, que l'on compte que chaque pierre revient à trois aspres. Le corps du temple est de figure carrée, comme la mosquée de Sainte-Sophie, couvert d'un dôme surbaissé et accompagné de quatre demi-dômes. Il est précédé d'une grande cour pavée de marbre, au milieu de laquelle s'élève une belle fontaine octogone. Autour de cette cour règne une espèce de cloître formé de vingt-six arcades couvertes chacune d'une coupole en plomb, et soutenues par des colonnes de granit égyptien.

Vu de loin, et surtout des hauteurs de la Propontide, ce temple, beaucoup mieux situé que Sainte-Sophie, offre un merveilleux coup d'œil. Ces séries de demi-dômes qui fuient sous le regard, cette coupole qui s'élève gracieusement dans les airs, ces flèches élancées, dont les pointes déliées semblent, à une certaine distance, autant d'aiguilles suspendues entre le ciel et la terre, tout cela produit un effet magique dont le voyageur ne saurait négliger la jouissance.

Une particularité digne d'être signalée distingue Sultan-Ahmed-Djamissi ; cette mosquée est la seule qui ait six minarets à trois galeries ; son fondateur ne put obtenir ce privilége qu'à la condition, imposée par les Oulémas, d'ajouter un septième minaret à la mosquée de la Mecque, qui ne pouvait pas perdre la première place parmi les temples de l'Islamisme.

FRÉDÉRIC LACROIX ; Guide du Voyag. à Constantinople ; p. 47-48.

Au nord de la mosquée est le tombeau du Sultan Achmet, et celui de son frère Othman, qui fut précipité du trône et assassiné par les jannissaires à l'âge de douze ans.

PLANCHE 83.

Vue de la Mosquée du Sultan Mehemmed.

Cette mosquée a été bâtie en 1471, par Mahomet II, des ruines de l'église des Saints-Apôtres, qui avait été élevée par Théodora, femme de Justinien. Elle est construite, comme la plupart des autres mosquées, sur le modèle de Sainte-Sophie, et couronne une des sept collines que renferme Constantinople. Mais le tremblement de terre de 1768 l'a tellement endommagée, que Mustapha III a été obligé de la rebâtir presque en entier. Elle est entourée des plus beaux bains qu'il y ait à Constantinople. Les Turcs les appellent *Tchikour-Hamam* (le Petit Bain). Ils sont composés de trois grandes salles pavées de marbre et éclairées par le sommet de la voûte.

PLANCHE 84.

Vue de la Mosquée de la Validè, prise du côté de terre.

La mère de Mahomet IV fit construire cette mosquée, la plus élégante qui soit à Constantinople. Elle est située sur la rive du port, tout près de la Douane. Les murs de la ville lui servent d'enceinte

au nord et à l'ouest ; au midi se voit le tombeau de la princesse et le nouveau bazar (*Yéni-Bazar*) qu'elle a fait bâtir.

PLANCHE 85.

Vue de la Mosquée de la Validè, prise en mer.

La mosquée de la Sultane Validè est abordée d'une cour plantée de beaux arbres, avec une fontaine dont l'eau jaillissante rafraîchit l'air tout autour. On parcourt librement ces abords, et on s'approche de Juifs qui vendent de l'essence de roses, des chapelets et des tuyaux de pipes; mais l'intérieur est lettre close pour le djiaour. Du reste, à part la splendeur des ornements d'architecture qu'on regrette de ne pas voir, l'uniformité des temples musulmans, dans lesquels l'usage règle invariablement le choix et l'arrangement des objets, nous console de la prohibition qui nous en interdit l'entrée.

Une niche placée dans la direction de la Mecque, et où l'on voit le Coran entre deux énormes cierges; à gauche une chaire du haut de laquelle l'Iman préside aux dévotions des fidèles; de l'autre côté de la nef une seconde chaire plus élevée, où le Kiatib récite la prière appelée *khoutbé;* une tribune pour le Sultan, une espèce de plate-forme pour les softas ou candidats au titre d'*Oulèma;* sur les murs, des versets du Coran inscrits en lettres d'or; des lampes en verre colorié; des tapis et des nattes précieuses, voilà tout ce qui compose les accessoires de toutes les mosquées impériales.

Frédéric Lacroix; Guide du Voyageur à Constantinople; pag. 35-36.

PLANCHE 86.

Vue de la mosquée de Soliman.

Cette mosquée, appelée aussi la *Solimanie*, a été construite en 1566, par Soliman II, avec les matériaux provenant de la grande église de Sainte-Euphémie de Chalcédoine, célèbre par son architecture. Avec le vieux Sérail, la Solimanie occupe presque en entier le sommet de la troisième colline.

Le grand dôme est accompagné de deux demi-dômes et de dix petits.

Elle est précédée d'une cour, dont un des côtés est circulaire, enceinte d'une galerie formée par vingt-quatre colonnes soutenant autant de coupoles. Dans l'intérieur sont quatre colonnes de granit égyptien, d'une grandeur et d'une hauteur extraordinaires.

Elle renferme le tombeau de Soliman, son fondateur. Ce monument, de figure octogone, et porté sur quinze colonnes de marbre, est en grande vénération chez les Turcs.

La mosquée de Sultan-Soliman, qui se voit près du vieux Sérail, est la plus élevée et peut-être la plus belle des mosquées impériales. Dans une des cours qui la précèdent on remarque le tombeau de Soliman-le-Magnifique et celui de la célèbre Roxelane. Des demi-dômes et d'élégantes coupoles surmontent les divers compartiments de l'intérieur. Le dôme principal a soixante-huit pieds de diamètre (*), et est flanqué de quatre minarets. Ici c'est le vert antique qui domine, comme le marbre blanc dans

(*) Vingt-deux mètres.

l'Osmaniyé. Quatre colonnes de granit, hautes de soixante pieds (*), et qui, dit-on, proviennent de la ville d'Éphèse, excitent l'admiration des curieux admis à visiter ce beau monument.

Dans les environs de la mosquée de Soliman on rencontrait, il y a quelques années, des Musulmans aux joues creuses, au teint pâle, à la taille voûtée, et dont le regard trahissait le délire qui les agitait; c'étaient des *thériakis* ou preneurs d'opium, pauvres maniaques chez lesquels l'usage des pilules empoisonnées a émoussé les facultés intellectuelles en même temps que les forces physiques, et qui ont besoin de recourir à leur drogue favorite dont ils augmentaient chaque jour la dose, pour retrouver le sentiment de l'existence, éteint dans ces organistions délabrées.

Pour un étranger, le spectacle de ces extases, dont l'ivresse ordinaire ne saurait donner une idée, vaut la peine qu'on l'examine. C'était dans les cafés qui avoisinaient la Souleïmaniyé que se distribuaient autrefois les préparations d'opium, et le voyageur pouvait, en s'asseyant sous le frais ombrage du berceau qui règne le long de ces cafés, contempler, en se reposant, ces scènes étranges. Mais les thériakis ne fréquentent plus ce lieu; c'est ailleurs qu'il faut les chercher.

Frédéric Lacroix; Guide du Voyag. à Constantinople; pag. 49-51.

PLANCHE 87.

Vue du palais d'Aïnalu-Kavak.

Lorsque le traité de Passarowitz fut signé, et que les Vénitiens eurent fait la paix avec les Turcs, ils envoyèrent à Achmet III les plus belles glaces de leurs

(*) Dix-neuf mètres 60 centimètres.

manufactures. Le Sultan fit construire un kiosque pour les y placer, ce qui lui a fait donner le nom d'Aïnalu-Kavak, ou Palais des Miroirs. Il a été réparé plusieurs fois, et en dernier lieu par Sélim III; mais depuis il a été négligé, et tombe en ruines. Ce kiosque n'est plus remarquable que par l'avantage de sa position.

PLANCHE 88.

Vue de la Porte dite d'Andrinople.

La grande route d'Andrinople aboutit à cette porte, que Du Cange croit être l'ancienne *Polyandria*, mais sans raison suffisante (*). Dans les environs, on découvre tous les jours une grande quantité de marbres que les Turcs taillent en forme de turbans, qu'ils placent dans les cimetières.

Près la porte d'Andrinople, les yeux s'arrêtent sur une ancienne église consacrée autrefois aux Saints-Apôtres (Félisé Djamissi), et sur une belle mosquée qui prend son nom de la porte, digne elle-même de quelque attention. Dans le trajet de la porte à l'une des échelles voisines on passe près d'un café situé à quelques pas d'Egry-Capouci, et dans lequel souvent un conteur (medab) a rassemblé un nombreux auditoire formant cercle autour de lui. Chacun de ceux qui le composent prête une oreille attentive au rapsode, qui, de son côté, exerce son talent d'improvisateur sur des sujets faisant suite aux Mille et une Nuits.

Son introduction est ordinairement l'apologie du Sultan régnant, accompagnée de vœux pour sa conservation, de même que tous les livres musulmans commencent toujours

(*) *Suprà*, p. 17.

par le nom de Dieu. De là le conteur passe au véritable sujet, que l'amour et les califes de Bagdad lui fournissent, et qu'il enrichit de tous les trésors de l'imagination orientale.

En voyant tous ces auditeurs qui gardent le plus profond silence, et écoutent avec une sorte d'avidité ces fables érotiques justement attachantes pour eux, puisqu'elles sont tirées de leur histoire; en arrêtant les yeux sur ce tableau vivant, on se rappelle les beaux jours de la Grèce, lorsque des rapsodes allaient par le monde récitant les chants d'Hésiode et d'Homère; du moins l'illusion est si complète qu'on a peine à en secouer les prestiges et à s'arracher des lieux qui l'ont fait éclore.

Ch. Pertuiser; Promen. pittor. dans Constantinople et sur les rives du Bosphore; t. iii, p. 263-265.

PLANCHE 89.

Vue de la Porte-Dorée.

La Porte-Dorée est un arc-de-triomphe élevé par Théodose, après sa victoire sur Maxime; outre la statue de la Victoire, en bronze doré, qui la surmontait, elle était ornée d'or avec profusion (*). Lorsque Mahomet II, en 1458, fit élever la forteresse et la prison des Sept-Tours, il enferma la Porte-Dorée dans sa nouvelle enceinte. Autour de cette porte sont des colonnes antiques et des fragments en marbre d'un beau travail.

(*) *Suprà*, p. 81.

PLANCHE 90.

Vue des ruines du monastère de Saint-Jean-Studius.

Studius, patricien romain, d'une grande piété (*), bâtit un monastère dans les faubourgs de Constantinople. L'église de ce monastère a été convertie en une mosquée dite mosquée de l'Écuyer (Imbrahar-Djiami), qu'on trouve entre la porte Psamathia et le château des Sept-Tours. Le vestibule de cette mosquée est orné de quatre colonnes de marbre, avec chapiteaux corinthiens qui soutiennent une architrave de marbre.

PLANCHE 91.

Vue du monument de Marcellus-Léo.

Ce monument fait partie des murs d'enceinte de Constantinople : les Turcs en ont découpé le haut en forme de créneaux.

PLANCHE 92.

Vue du palais de Kiat-Hana ou *des Eaux-Douces.*

A l'extrémité du port de Constantinople, dans une riche vallée, est une retraite délicieuse, formée par le Sultan Achmet, sur un plan que lui fournit l'ambassadeur de France. Le kiosque est situé sur le bord d'une des rivières qui se rendent au fond du port; il est entouré d'une vaste prairie que traverse

(*) *Suprà*, p. 77.

un canal dont les eaux forment des cascades agréables.

On remonte la vallée des Eaux-Douces sur un canal sinueux, bordé d'aunes élevés, et encaissé à peu de distance de ses rives par deux chaînes de hauteurs qui renferment entre elles une prairie dont le vert gazon attire en foule les habitants de la capitale.

Ici le Grec laisse reparaître des traces de son caractère enjoué, et oublie, au sein de la gaîté, qu'il a des maîtres. L'Arménien y apporte son naturel pacifique et son flegme germanique qui le suit au champ comme à la ville. Aussi sévère que l'austère Musulman sur l'article des mœurs, comme lui il condamne un sexe voué à l'esclavage dans l'Orient, à ne paraître en public qu'avec un voile (yachmak) qui dérobe les contours les plus gracieux de la figure, mais fait ressortir en revanche la vivacité des yeux; et sous un ample surtout (féredjé) qui ensevelit impitoyablement les toilettes les plus soignées ainsi que les tailles les plus jolies, préservatifs imaginés par une législature sage, comme plus efficaces que toutes ces lois somptuaires des Romains, faites sans succès pour rappeler leurs femmes à la modération.

Le Juif prend aussi sa part des divertissements qu'offrent les Eaux-Douces, sans perdre toutefois l'ardeur du gain qui naît avec lui pour le suivre jusqu'à la tombe. Le Franc y est également attiré par la fraîcheur des ombrages et par le concours nombreux des individus de toutes les nations qu'on y rencontre. Il sourit malignement, en comparant sa condition libre et enviée, avec cette existence exposée à tant de tribulations, de vicissitudes, de contrariétés, qui est le partage de la classe malheureuse des rayas.

Quant au Musulman, il se présente en maître aux Eaux-Douces. Dédaigneux également avec toutes les nations qui ne sont pas la sienne, il veut bien permettre à ses esclaves

de déposer pour un instant leurs fers, afin de se ménager la satisfaction de les contempler d'un air méprisant, d'un regard pitoyable, s'abandonner sans dignité à la folie. Errant à pas calculés et méthodiques, ou bien étendu mollement sur ses tapis, il tire vanité de sa gravité magistrale à proportion de ce qu'il voit les autres perdre la leur, et se confirme ainsi de plus en plus dans la haute opinion qu'il a de lui-même.

La rivière qu'on remonte vous promène pendant trois mille (*), à partir de son embouchure, jusqu'au kiosque du Grand-Seigneur, qui d'ordinaire est le but du voyage. Elle coule d'abord dans un lit resserré, puis se répand dans un large bassin où aboutit une autre vallée également agréable, et va mêler ensuite ses eaux jaunâtres, grossies par celles de son affluent, aux eaux transparentes du port, dont elle altère souvent la limpidité dans la saison pluvieuse. Ses rives vous offrent çà et là quelques habitations clair-semées, mais surtout des sites qu'on s'étonne de voir dédaignés, voisins, comme ils le sont, de la capitale, et même une continuité de ruines modernes, au lieu de maisons de plaisance qui devraient les orner. Des ponts en bois jetés de distance en distance établissent les relations entre les deux rives, qui tour à tour vous appellent. Les coudes formés par la rivière deviennent d'autant plus prononcés, que la vallée s'élargissant davantage présente à celle-ci un tapis de verdure plus favorable à ses écarts. Malgré les détours multipliés dans lesquels elle vous entraîne, on les lui pardonne cependant, en considération des ombrages frais qu'elle sait toujours procurer et des différents points de vue qu'elle ménage. D'ailleurs on est distrait encore par le souvenir de l'infortunée Io, qui mit au jour, dans ces contrées mêmes, Céroëssa, fruit de ses amours avec le maître de l'Olympe. Devant soi est le pro-

(*) Six kilomètres.

montoire consacré par les Byzantins à Semystra, pour avoir, selon leur croyance, allaité cette fille illustre dont Neptune fut épris, et qui devint dans ses bras mère du fondateur de Byzance. On sourit, en faisant la remarque que la vanité est de tous les siècles, et se retrouve chez toutes les nations à la première page de leurs annales; cependant, malgré la solidité de cette réflexion, l'œil ne parcourt pas avec un intérêt moindre les bords du Barbysès et du Cydoris, consacrés, comme ils le sont, par l'une des fictions les plus ingénieuses de la fable.

Tout conspire donc, la beauté du site, les réminiscences qu'il réveille, les accessoires qui l'aident encore à charmer, tout conspire, il est vrai, en s'égarant dans la vallée des Eaux-Douces, à abréger la route pour l'esprit, auquel tant de distractions ne laissent pas le temps de la mesurer. Mais lorsqu'on découvre le terme de ses désirs, on se félicite plus que jamais d'avoir entrepris cette excursion, car les objets qui frappent vos regards annoncent une légère intention de ressemblance avec les maisons de plaisance de nos rois, et, tout en faisant sentir la grande supériorité de ceux qu'on a voulu imiter, ramènent pourtant des souvenirs auxquels on se livre avec un secret contentement sur ces confins du monde civilisé.

Le palais de Sa Hautesse, de même que tous les édifices impériaux rarement visités par elle, est en proie à la dégradation, produite non-seulement par les injures de l'air, mais encore par les dilapidations qu'exercent les personnes commises à leur conservation. Sa façade regarde un beau bassin en marbre, du milieu duquel s'élèvent deux vases dont la forme gracieuse laisse percer les traces des siècles antérieurs, et une colonne torse couronnée, en guise de chapiteau, par quatre têtes de cigognes dont chacune forme un jet d'eau. Ce bassin, sur les bords duquel le connaisseur ne voit pas sans regret des débris de fûts en vert antique et en porphyre servir de points d'attache aux

bateaux, est séparé du canal supérieur par une double écluse en marbre blanc, formant plusieurs cascades au moyen des différents étages de conques qui décomposent sa hauteur. Trois pavillons d'une forme orientale sont répartis le long de cette écluse, et occupent, l'un le milieu, les deux autres ses extrémités (*). A côté de la maison de plaisance est un kiosque détaché, sur le dessin de la croix grecque. Cet édifice léger repose sur des colonnes en marbre qui ornent en entier son pourtour, recevant des arcades à plein cintre; au milieu est un bassin garni sur ses bords de petits jets d'eau qui retombent en gerbe sur un mamelon de marbre, du sein duquel l'onde jaillit de toute part; le plafond présente un dôme décoré de sculptures surdorées. Ce tracé est assez généralement adopté pour les kiosques.

Le canal supérieur se prolonge en ligne droite dans l'étendue de cinq cents toises (**); il est encaissé de marbre, formant une voûte de verdure sans interruption pendant toute sa longueur. On le passe à son extrémité sur un pont de bois, et l'on arrive au village de *Kiat-Hana*, dont les habitations sont en partie dans la plaine et en partie assises sur le revers des hauteurs de la rive droite. Là on rencontre un bon nombre de promeneurs qui viennent se restaurer avec les mets champêtres que ces lieux produisent en abondance, et dont la supériorité, que le gazon fleuri leur donne sur tout autre laitage, étend la réputation au loin.

Ch. Pertusier; Prom. pittor. dans Constantinople et sur les rives du Bosphore; t. I, p. 313 à 319.

Sa Hautesse aimait jadis à venir assister dans le pavillon à l'exercice du tir à balles, dont le but était une cruche remplie d'eau, qui, en éclatant, et en laissant tout à coup échapper le liquide, montrait de

(*) Voyez Planche 92, à droite. (**) Un kilomètre environ.

loin qu'elle était atteinte. Ce jeu alternait avec l'exercice du canon, auquel se livraient, sous les yeux du prince, de jeunes bombardiers.

PLANCHE 93.

Vue de la Caserne des Galioundjis, ou *Soldats de marine.*

Cette caserne est située vers le milieu du port, tout près de l'arsenal de marine. Elle fut élevée par le fameux Hassan-Pacha, sur le bord de la mer. Tout près sont des remises pour mettre à l'abri les galères, dont on peut prendre une idée par celles qu'on aperçoit sur le devant du tableau. Du centre de cette caserne s'élève une belle coupole qu'accompagne un minaret. Le fond du tableau offre les hauteurs de Cassim-Pacha, et plus loin celles de l'Ok-Meïdan (plaine de la Flèche), où le Sultan vient quelquefois s'exercer au tir.

Constantinople est séparée, par son port, de ses faubourgs les plus populeux et les plus actifs, sous les rapports sociaux et commerciaux. Dans cette ville, la plupart des habitants sont sédentaires, et ne se meuvent qu'en raison de besoins impérieux. Dans les faubourgs, l'activité est excitée par le plus stimulant des véhicules, l'intérêt, et en outre par l'exemple du mouvement perpétuellement animé chez les Grecs, les Arméniens, les Européens, tandis que les Musulmans sont nés ennemis déclarés de toute locomotion.

La communication entre les deux rives du port est entretenue au moyen d'une multitude de barques nommées

caïques, pourvues d'une ou deux, et jusqu'à treize paires de rames. Ce dernier nombre est affecté aux barques du service personnel du Sultan.

Le public use assez généralement des caïques manœuvrés par un seul batelier. Il y en a cependant de deux à trois paires pour son service.

Au-dessous de ces chiffres, jusqu'à sept, les nuances du rang sont indiquées par le nombre de paires de rames. Les ambassadeurs peuvent en avoir sept; ils usent de ce droit.

Ces embarcations sont de formes légères et d'une coupe élégante : celles des fonctionnaires sont décorées avec luxe; celles qui servent au Sultan sont d'une grande richesse.

Les caïques dont les particuliers font le plus d'usage, taillés pour la marche, offrent le grand inconvénient de chavirer avec facilité. Il faut un certain art pour s'y embarquer; et, une fois placé de manière à ce que l'équilibre soit calculé, on ne doit plus remuer. Le batelier, et plus encore l'instinct de votre propre conservation, vous en avertissent suffisamment.

Ces bateliers sont tous de belle apparence, de forte constitution, et d'une grande habileté pour le maniement des avirons. Les équipages des embarcations des grands dignitaires seraient partout des modèles d'académie; c'est un luxe auquel on tient, comme on le fait dans la Chrétienté pour les attelages de chevaux; il y a toujours, dans les usages des Turcs, quelque chose d'avilissant pour l'espèce humaine. Il semble à ce peuple inepte, que ses chefs soient seuls faits pour jouir dans leur plénitude des avantages que la Providence a créés pour tous, et que le commun des hommes soit destiné, sauf les créatures qui s'élèvent par le hasard ou la fortune, à ramper aux pieds des grands.

Si les bateliers turcs sont habiles dans l'usage de la rame, il s'en faut qu'on puisse leur reconnaître le même avan-

tage quand ils emploient la voile. Cependant ils sont enclins à s'en servir dès que le vent le permet, pour s'épargner la fatigue de la rame.

Dès qu'une voile est hissée sur un caïque, vous êtes à la garde de Dieu; car, toujours assez peu attentif à tenir et à lâcher à propos l'écoute, et inhabile à prévoir et calculer la portée, la direction et la pesanteur des rafales, votre conducteur vous expose à sombrer. Les sinistres sont fréquents; quand un coup de vent survient inopinément, le nombre des accidents est toujours considérable.

On ne peut à la suite d'un orage, parce que personne ne s'occupe des départs et des arrivées, connaître le nombre et la qualité des victimes. Seulement, si l'absence d'un bateau et d'un batelier se prolonge au-delà de vingt-quatre heures, ceux qui s'en apercevront diront, par forme de conversation et sans y attacher aucune importance: « Il aura sombré dans le coup de vent d'avant-hier! »

Si un particulier ne reparaît pas chez lui, et qu'on sache qu'il avait eu une course à faire sur l'eau, ses parents, ses amis ou ses voisins conjectureront aussitôt qu'il a été englouti dans les eaux; il n'y aura pas d'enquête; il n'y a pas de registre de l'état civil; on ne constate pas les décès; il ne sera plus question de lui; ses proches ne s'occuperont qu'à se partager sa défroque à l'insu du fisc.

Les bateaux appartiennent à un seul propriétaire, deux ou plusieurs individus. Il est des gens qui en ont plusieurs en propriété.

Quand une embarcation n'a qu'un seul maître, mais exige deux hommes pour la manœuvrer, on fait trois parts des bénéfices : le maître en touche une pour le bateau et une autre pour lui-même; la troisième est pour le rameur auxiliaire.

Quand un homme possède plusieurs bateaux, il les donne à exploitation, à tant de rendement par jour, à

peu près comme le font à Paris les propriétaires de fiacres et de cabriolets.

Depuis que le Sultan Mahmoud a fait construire un pont sur radeau, qui va d'une rive à l'autre, le nombre des bateaux, et conséquemment des bateliers, a diminué d'un tiers. La diminution eût été plus grande encore, si ce pont eût été placé au centre des communications; il l'est à peu près aux trois quarts de la ville; aussi beaucoup de gens, au lieu d'aller chercher si loin le passage gratuit sur le pont, trouvent plus simple et presque plus économique la dépense du bateau.

D'ailleurs le passage sur le pont est souvent interrompu pendant de longs intervalles. Comme il sépare le port de de l'arsenal et est d'une assez grande étendue de rives, on est obligé de l'ouvrir toutes les fois qu'un navire doit le traverser. L'opération est longue, surtout lorsqu'il s'agit de vaisseaux de haut-bord sortant de l'arsenal ou y entrant; quoi qu'il en soit, c'est une fondation heureuse due au Sultan Mahmoud, dont tout le monde le loue hautement, hors les bateliers mis à pied.

Ces bateliers forment une corporation nombreuse et importante, qui a ses réglements, ses chefs, ses priviléges, qu'on respecte en raison de leur utilité. Ils ont, entre autres, celui d'être exempts de service sur les vaisseaux de l'état. Il est assez singulier que ces hommes, les seuls de tout l'Empire qui aient, si l'on peut s'exprimer ainsi, le pied *marin*, et une idée quelconque de la direction des vents, soient précisément les seuls que la marine ne puisse employer, malgré le besoin le mieux constaté. En échange, on enrôle ou l'on presse, pour le service de mer, des tailleurs, des cordonniers, des pâtissiers, etc.; et c'est une escadre ainsi équipée que l'on met tant de soin à faire surveiller par nos amiraux!

Beaucoup de Janissaires exerçaient la profession de bateliers, ou possédaient des caïques. Depuis que le goût des

combats et de la gloire ne dominait plus ces conquérants, ils se servaient de ce prétexte pour se dispenser de se rendre aux armées ; ils n'en étaient pas moins exacts à toucher leur solde, et empressés de tous les priviléges attachés à leur qualité.

Quelques Rajas grecs sont aussi bateliers, surtout dans les villages qui s'étendent depuis la capitale jusqu'aux bouches de la mer Noire. Les Turcs en sont jaloux, parce qu'on aurait plus de confiance dans l'habileté de ces gens, s'ils étaient libres de leurs mouvements. On a pourvu à leur ravir cette préférence, en leur interdissant certaines échelles ou lieux de débarquement. Il en résulte que le public hésite à les prendre, dans l'appréhension qu'ils ne puissent vous conduire où vous voudriez aller. Les restrictions cernent les Rajas dans presque tous les actes de leur vie.

C'est ici le lieu de donner une preuve irréfragable de cette incurie dans les choses les plus usuelles, qui caractérise le peuple Ottoman et son gouvernement.

Dans une ville toujours très-populeuse, malgré les diminutions sensibles qu'elle a éprouvées depuis un demi-siècle surtout dans le chiffre de ses habitants, lorsque, malgré l'indolence habituelle du plus grand nombre, les relations sociales sont très-actives, et que c'est au moyen d'embarcations qu'elles ont généralement lieu, on n'a nullement songé à rendre faciles, sûres et communes les échelles d'embarquement et de débarquement.

Constantinople n'a pas de quais. Des maisons s'avancent dans la mer ; et la partie qui est baignée par les eaux est bâtie sur pilotis, mais si mal établis que leurs interstices facilitent la stagnation des immondices, incessamment charriées par les courants ; là où leur circulation s'arrête elles deviennent des foyers d'infection et la cause des maladies de langueur.

De loin en loin, à l'issue de quelques rues très-étroites

et à peine pavées, qui arrivent jusqu'à la mer, on trouve des intervalles très-resserrés, où les caïques peuvent amener ou venir recevoir le public. La place est si restreinte, tant sur terre que sur l'eau, que les bateaux d'une part et les habitants de l'autre ne peuvent se joindre sans supporter une lutte longue, et quelquefois périlleuse sur les deux éléments.

Et comme si ce n'était pas assez de ces causes de désordres, il arrive encore que des habitants et des navires choisissent ces embarcadères pour y déposer ou y recevoir des matériaux, ou des marchandises de poids et d'encombrement. Quand ce sont des objets destinés à des constructions qui s'exécutent dans le voisinage et se renouvellent jusqu'à ce qu'elles soient terminées, il est prudent d'aller chercher un autre point, quelque éloigné qu'il soit de l'endroit où vous appellent vos affaires, sous peine, si on s'obstine, de perdre un temps précieux et d'éprouver des accidents.

Ces entraves à la circulation, les périls qui les accompagnent, sont les premiers inconvénients dont les arrivants ont à souffrir. Conçoit-on que l'autorité s'obstine à ne pas les reconnaître et à ne pas y remédier? Ce n'est pas faute d'avertissements; nous n'avons rien négligé pour exciter la sollicitude de l'autorité, nous avons présenté des vues d'amélioration et des moyens de police pour dégager les abords de la mer, si simples et d'une si facile exécution, que des sauvages les eussent acceptés avec empressement et reconnaissance. La civilisation des Turcs est plus rétive : elle ne cède sur aucun point. Réchild, ce Musulman si prôné par nos cajoleurs en titre, a déjà reparu trois fois à Constantinople après de nombreux voyages et des séjours plus ou moins prolongés dans la Chrétienté, et il n'a pas encore songé à remédier à des misères qui compromettent tant d'intérêts de tous les instants.

Dira-t-on de lui : *De minimis non curat prætor?* L'application serait déraisonnable et fausse au dernier degré. Ce ne sont pas des soins minimes, que ceux qui ont pour objet de garantir la sûreté des personnes et l'activité de leurs relations usuelles.

Cet homme est membre influent du Divan. Il sait faire adopter toutes les idées qu'il met en avant, lesquelles à la vérité restent à l'état de projets, ou sont ridiculement exécutées. Mais, aveuglé par son amour-propre sans être éclairé par sa raison ni guidé par l'intérêt du bien public, il ne s'occupe que de projets supposés propres à jeter de l'éclat sur ses actes; que lui importe ensuite que la fin réponde aux promesses? Il a fait du bruit, cela suffit; à d'autres la responsabilité du non-accomplissement!

Dans ce désordre des départs et des arrivages par mer, les chevaux sont encore les plus malheureux. Aucune précaution n'est prise pour les préserver d'accidents. Les bateaux destinés à les recevoir viennent le long de la rive. Si un cheval doit être embarqué, on l'excite; et il saute dans la barque, au risque de la défoncer et de la couler, ou de se donner un écart, si les pieds lui glissent sur les planches.

S'il doit débarquer, au signal qu'on lui en donne il arrive au sol, en franchissant d'un bond le bord du bateau; heureux s'il le trouve assez bien contenu pour n'être pas éloigné de terre par l'action même de son élan. Dans le cas contraire il risque de glisser et de se trouver pris entre la terre et la barque, et il faut alors de grands efforts pour l'aider à terminer son trajet. Il y a, dit-on, communément un dieu pour les enfants et pour les ivrognes; il faut croire que ce dieu étend aussi sa protection sur les chevaux de Constantinople.

Rien ne semblerait devoir être plus fréquent, et rien n'est pourtant plus rare que la rencontre de deux caïques en pleine eau. La mer en est cependant couverte, surtout à la fin de chaque journée, sur la ligne qui va du lieu

nommé *Balik-Bazari*, sur la rive droite de Constantinople, à celui appelé *Kara-Keui*, sur la rive opposée de Galata. C'est le moment où, toute affaire cessante, chacun regagne son domicile, pour n'en plus sortir jusqu'au jour suivant.

Le choc de deux caïques a toujours pour résultat d'en couler un, et quelquefois l'un et l'autre. Quelque habitué que l'on soit à ce danger, on ne peut jamais se défendre d'un certain effroi en voyant un autre bateau approcher celui que vous montez.

Le péril est d'autant plus grand, que, comme les courants sont très-pnononcés dans le port de Constantinople, un corps tombé à l'eau est aussitôt entraîné, et souvent porté sous les quilles des navires mouillés près de terre ou au milieu du port. Il est ensuite presque impossible que d'autres caïques viennent au secours des naufragés; et lors même qu'ils les atteindraient, ils ne pourraient chercher à les hisser à leur bord, sans chavirer eux-mêmes, tant il est facile de faire perdre l'équilibre à ces frêles embarcations.

La meilleure sauvegarde des passagers se trouve dans l'habileté avec laquelle leurs nautoniers savent s'éviter réciproquement. Ils s'avertissent par un cri qui retentit sans cesse, et qui exprime cet avis: *O batelier, ne t'endors pas sur l'abîme!* Malgré leur vigilance, il arrive des malheurs qui, accueillis par l'indifférence des témoins, ne laissent pas de traces après eux. Les corps des naufragés suivent la marche des courants, qui viennent de la mer de Marmara en longeant la rive occidentale de la ville, descendent jusqu'au fond du port, et rentrent en suivant la rive orientale dans le canal qui va se décharger dans la mer Noire. Peu de cadavres y parviennent; les poisssons en font leur proie pendant ce trajet.

Un jour, peu avant la révolution française, on vantait, devant un baïle (ambassadeur) de Venise, l'habileté des bateliers turcs, et la vitesse qu'ils savaient imprimer à leurs

caïques; on n'hésitait pas à les proclamer supérieurs à ceux de toutes les autres nations.

Le représentant de la Sérénissime République prit feu à ces mots, et revendiqua la supériorité en faveur des gondoliers de Venise; il offrit de parier ce que l'on voudrait pour ses nationaux.

Le chevalier d'Ainsly, ambassadeur d'Angleterre, releva le gant, et paria pour les Turcs. Les enjeux étaient considérables. On prit jour au printemps suivant, pour donner au baile le temps de faire venir des athlètes et des gondoles de choix. Les Turcs furent vainqueurs. A cette époque, la victoire ne les avait pas encore tout-à-fait délaissés. Ils pourraient encore aujourd'hui prétendre à ce triomphe; mais il vaudrait mieux pour l'humanité qu'ils pussent prétendre à un prix de sûreté en faveur des passagers qu'ils reçoivent dans leurs bateaux.

On voit dans le port de Constantinople des barques affectées au service des incendies; elles sont munies de pompes et d'ustensiles, tels que cordes, haches, échelles, etc. Au premier cri des avertisseurs, *yanghin var* (il y a incendie à tel endroit), ces bateaux accueillent autant de gens de bonne volonté qu'ils peuvent en contenir, et se dirigent vers l'échelle de débarquement la plus voisine du lieu attaqué. Il faut remarquer cette judicieuse disposition qui est en contraste avec tant d'autres qu'on néglige.

Nous ferons encore une observation; elle est particulière au Sultan. A travers les ruines dont ce prince a couvert ses états, au moyen de ses réformes sans nombre mal combinées et plus mal conduites, il a laissé subsister la pompe maritime qui accompagnait ses prédécesseurs.

On peut voir au chapitre qui parle de la réforme dans les costumes, à quelle mesquinerie était descendu le cortége du Grand-Seigneur, autrefois si imposant quand ce prince se montrait à ses peuples, surtout à l'occasion des grandes cérémonies religieuses. Ces changements, appli-

qués à ses sorties par terre, n'ont point atteint ses mouvements sur mer; au contraire, ses barques de cérémonies ont beaucoup acquis, sous son règne, en magnificence et en bon goût.

Plusieurs caïques à cinq et sept rames, chargés de dignitaires du Sérail, précèdent celui dans lequel le Sultan est placé sous un dais somptueux. Devant ses pieds, et la face tournée de son côté, sont trois de ses officiers intimes, à genoux et assis sur leurs talons, prêts à recevoir ses ordres.

Une barque semblable à celle-ci, aussi riche, aussi élégante, suit la première, à l'instar de l'étiquette de nos cours, qui exige qu'un second carrosse soit toujours à la suite de celui du roi.

Chacune des barques du corps est armée de treize avirons de chaque bord, manœuvrés par vingt-six hommes d'un choix remarquable. Le Grand-Officier qui a remplacé le Bostandji-Bachi dans ce soin, tient le gouvernail et répond de la sûreté de son maître.

Des caïques de suite, pour la domesticité intime, terminent le cortége. Sur son passage il est salué par toutes les batteries de terre et par celles des vaisseaux espacés dans son parcours. Au printemps de chaque année, pendant que l'escadre est mouillée devant le palais de Dolma Baghtchè, il se consomme pour les saluts une quantité de poudre qui serait suffisante pour un combat naval. La détresse du trésor ottoman indiquerait une application plus logique de cette dépense puérilement fastueuse.

AUBIGNOSC; la Turquie Nouvelle, t. II, p. 278.

PLANCHE 94.

Vue particulière du Kiosque d'Aïnalu-Kavak et de l'Arsenal de la marine.

Voyez, pour ce kiosque, page 137, l'explication de la planche 87.

L'Arsenal de la marine ou *Tersana*, qui en est voisin, est un établissement vaste et entouré de hautes murailles, qui renferme des magasins et des logements pour un grand nombre d'esclaves. Il a été formé, sous le règne de Soliman II, par Cassim-Pacha, dans le faubourg qui a pris son nom.

PLANCHE 95.

Vue de la Place de la Fonderie de canons.

Voyez planche 76.

PLANCHE 96.

Portrait en pied de Hassan-Pacha.

Cet homme extraordinaire s'était élevé de la condition de domestique dans un café, jusqu'au grade de Grand-Amiral à la cour d'Abdoul-Hamid. Sa prudence, son habileté, son courage, le rendaient extrêmement cher à ce sultan, qui ne se croyait en sûreté dans sa capitale que lorsque Hassan-Pacha était auprès de lui. Les réformes commencées dans l'arsenal des Turcs, par le baron de Tott, ont été continuées avec beaucoup de succès par Hassan-Pacha. Il devint Visir, et mourut à l'âge de soixante-dix

ans, à l'armée des Turcs, dans la guerre contre les Russes. Sa bravoure était si connue, et ses succès si fréquents, qu'il en avait pris le nom de *ghazi*, c'est-à-dire, le victorieux.

Ce personnage est représenté, dans la planche, avec un jeune lion apprivoisé, qui le suivait et s'asseyait jusque sur son sopha.

Hassan-Pacha, mort Grand-Amiral vers la fin du dernier siècle, après avoir été Grand-Visir, dont le baron de Tott raconte des faits prodigieux, et qu'il nommait le dernier des Turcs, est en effet le dernier de ces hommes remarquables dont on conserve encore le souvenir à Constantinople.

Nul homme ne se fit mieux obéir, nul ne fut plus soumis à ses maîtres; il était la terreur des rebelles. Tous ceux qui ont marqué de son temps ont été exterminés par lui. Il se montre tout à coup au milieu des Mameluks révoltés, et les chasse dans la Haute-Egypte; ils ne reparurent au Caire que lorsque d'autres événements eurent appelé ailleurs le redoutable Hassan.

Cet homme se peignait dans ses affections aussi bien que par ses haines. Il avait pour ami et pour société habituelle, un lion de grandeur démesurée, qui l'accompagnait dans ses missions. Ce noble animal, libre dans le palais de son maître comme à la mer sur le vaisseau amiral, n'avait jamais donné lieu de supposer qu'il eût conservé les goûts du désert. Il vivait familièrement avec les gens du Pacha, ainsi qu'avec l'équipage de son navire, et se laissait caresser par le premier venu, sans donner le moindre signe d'impatience.

L'apparence seule d'une déviation à ces pacifiques habitudes lui coûta la vie. Hassan le sacrifia à la sûreté publique, et peut-être à la sienne propre.

Cet amiral, en tournée avec sa flotte dans l'Archipel, était un jour mollement étendu sur des tapis et des coussins, du côté de tribord et en dehors de la dunette, faisant son kof (sa satisfaction) en fumant un narguillé (pipe persanne); sa vue s'étendait sans obstacle jusqu'à l'avant du vaisseau. On venait, par ses ordres, d'y décapiter un esclave, dont le corps et la tête avaient été précipités dans les flots.

Le sang répandu sur le pont n'était pas encore lavé, quand le lion arrive sur le lieu de l'exécution. Dès qu'il a flairé ce sang encore chaud, tout son corps s'agite, ses oreilles se dressent, ses narines se gonflent, sa crinière se hérisse, sa queue se plie et se replie et lui bat les flancs; un attrait inconnu paraît l'attacher à cette place, et le pousser à darder sa langue pour goûter à ce mets nouveau.

On était attentif; un silence absolu régnait sur le bord, lorsque deux coups de pistolets viennent l'interrompre. Le lion était mort; et, sur un signe du maître, on jetait le cadavre par-dessus le bord.

Hassan, qui n'avait perdu de vue aucun des mouvements du fier animal, avait deviné le réveil d'un instinct assoupi et non éteint; se saisissant des pistolets qu'il portait toujours à sa ceinture, et dont l'usage lui était très-familier, il l'avait ajusté et abattu sans prendre conseil de ceux qui l'environnaient. Il se contenta de leur dire : *Il était temps!* et tout resta dans le silence.

Hassan avait un autre ami; c'était un esclave chrétien auquel il avait toujours porté beaucoup d'affection. Cet homme préférait son sort à la liberté, qui lui avait souvent été offerte. En effet, il n'avait d'esclave que le nom, ses allures ne s'en ressentaient nullement. Dans un moment terrible pour tous les deux, son maître lui donna une preuve, aussi singulière que décisive, de l'attachement qu'il lui portait.

Pendant le célèbre combat de Tchesmé, livré par les Russes à l'escadre ottomane, et dont l'issue fut l'incendie de celle-ci, le Chrétien, qui se trouvait sur le vaisseau commandé par Hassan, avait eu un pied fracassé par un des premiers boulets lancés par l'ennemi. Il s'était traîné entre deux canons, et attendait là l'issue du combat et les secours qu'on voudrait bien lui donner.

Sur ces entrefaites, le vaisseau d'Hassan, abordé par un brûlot russe, avait pris feu. Cet homme intrépide avait fait tout ce qui était humainement possible, mais inutilement, pour arrêter les progrès de l'incendie. Jugeant ses efforts inutiles, et voyant le feu prêt à gagner la sonte aux poudres, il se résout au dernier parti de gagner à la nage le rivage, qui n'est qu'à un mille de distance.

Mais auparavant, il demande ce qu'est devenu le Chrétien. On lui indique la place où il attend la mort au milieu des plus cruelles souffrances. Il y court, l'aborde et lui dit : *Je ne t'ai pas oublié dans ce cruel moment; je veux te faire partager la seule planche de salut que j'aie pour moi-même.* Et, sans attendre sa réponse, il le soulève, puis à travers un sabord, il le lance à la mer, où il se précipite après lui.

Le malheureux eut le bonheur d'atteindre un débris sur lequel il passa une trentaine d'heures. Le lendemain, une embarcation le recueillit et le conduisit à terre. Il a survécu à cette double catastrophe; et nous l'avons vu, dans ses vieux jours, en faire le récit dans les termes les plus touchants. Son admiration et sa reconnaissance pour son ancien maître étaient encore dans toute leur vivacité.

Hassan termina sa carrière, dans un âge très-avancé, par un de ces traits de vigueur qui avaient rempli sa vie. Arrivé à la dernière période de la maladie à laquelle il a succombé, il jouissait, couché sur une ottomane, dans son kiosque de l'Amirauté, des rayons d'un soleil qu'il ne devait bientôt plus revoir, quand il aperçoit deux hommes,

placés à peu de distance dans un caïque, qui paraissaient le regarder avec une attention soutenue.

Il envoie aux informations, et apprend que ce sont deux commensaux du Grand-Vizir, son ennemi personnel, chargés d'attendre, pour venir l'en avertir, le moment où l'Amiral aura rendu le dernier soupir. Le but de cet antagoniste était évident; il entendait arriver des premiers, et se saisir d'une partie des trésors dévolus au fisc, que l'on devait trouver chez le mort.

La colère rend des forces au terrible Hassan. Il demande le canot amiral, s'y fait porter, et ordonne qu'on le conduise au Sérail. Parvenu aux pieds de son maître, le Sultan Abdoul-Hamid, il le supplie, comme grâce dernière et récompense de ses longs services, de lui accorder la tête de ce Visir.

Il l'obtient, et revient mourir dans son palais, heureux d'avoir triomphé encore une fois de ses adversaires.

AUBIGNOSC; la Turquie Nouvelle; t. II, p. 192.

PLANCHE 97.

Grégoire Ghica, prince de Moldavie.

Il avait été drogman de la Porte-Ottomane, et devint prince de Moldavie à l'époque de la guerre contre les Russes, terminée en 1774 par la paix de Kaïnardjik. Dans ce haut rang, il ne s'occupa que d'intriguer et d'amasser des trésors immenses. La Porte, croyant ne pouvoir se fier à sa fidélité, prit le parti de s'en défaire; il fut assassiné en 1777, de la manière la plus atroce, par un de ses amis intimes que l'on avait gagné.

PLANCHE 98.

Le Sultan Abdoul-Hamid.

Ce prince, le dernier des cinq fils d'Achmet III, parvint au trône à l'âge de cinquante ans, en 1774, après la mort de son frère Mustapha III. Il avait passé toute sa vie dans le vieux Sérail, où son occupation principale consistait à tirer des flèches, et il était loin de posséder l'expérience et la fermeté nécessaires pour les circonstances difficiles où il se trouvait placé. Son règne fut rempli par une lutte prolongée entre les Russes et les Turcs. Il mourut le 7 avril 1789, au milieu des préparatifs d'une nouvelle campagne, laissant la couronne à son neveu Sélim.

PLANCHE 99.

Le Kizlar-Aga.

C'est le chef des Eunuques noirs; il jouit de la plus grande autorité sur les femmes; il est dans l'intimité du Sultan, et c'est l'ami le plus puissant ou l'ennemi le plus dangereux des ministres d'état. Une des conditions de son état est une extrême laideur.

PLANCHE 100.

Le Silhadar-Aga.

Le nom de cet officier signifie *porte-sabre.* C'est le chef des principaux officiers de la chambre et de tous les Agas du premier rang; il peut les punir, les mettre aux arrêts, et leur avancement dépend de lui. Le

Silhadar-Aga, dans les jours de cérémonie, porte le sabre de Sa Hautesse; il l'accompagne partout, et, en temps de guerre, il lui sert d'écuyer. En outre il règle toute la Cour, en qualité de Grand-Maître de la maison du Sultan.

LE SANGGIAK-SCHÉRIFF (ÉTENDARD DU PROPHÈTE).

Autrefois les Turcs marchaient aux combats sous l'égide d'un signe vénéré, nommé le *Sanggiak-Schériff* (l'étendard du Prophète). Cet emblême religieux renfermait en lui tous les stimulants qui ont le privilége d'enthousiasmer les âmes, exaltation au nom de la foi, amour de la patrie, honneur!

On n'arborait cet étendard que dans les guerres contre les infidèles. Il eût perdu sa vertu, si on l'eût levé contre de vrais croyants.

A l'apparition du Sanggiak-Schériff, tout Musulman était tenu de s'armer et de marcher à sa suite : c'était un appel au courage, appel plus impérieux que les convocations souveraines les plus sévères. Ici, ce n'était pas les autorités qui stimulaient les tièdes et les retardataires, c'étaient les populations entières, les vieillards, les femmes et les enfants qui les poursuivaient de leurs clameurs, jusqu'à ce qu'ils eussent obéi à la voix de l'honneur.

La garde de cet étendard était confiée aux *Emirs*, nom donné aux descendants du Prophète. C'était leur chef qui le portait dans les marches, et le remisait sous sa tente dans les campements. Les Emirs veillaient auprès; ils en répondaient sur leur tête, et devaient tous se faire tuer avant qu'il ne fût profané ou qu'il ne tombât dans les mains de l'ennemi.

Ces hommes, privilégiés par leur naissance, se distinguaient des autres Musulmans par la mousseline verte qui enveloppait leur turban. Nul ne pouvait, sans usurpation, punie lorsqu'elle était découverte, se parer de cette mar-

que distinctive. Elle a disparu avec la nouvelle coiffure, *le fess*, devenu le bonnet commun à toutes les professions.

Les Émirs avaient d'autres priviléges, et entre autres celui d'être jugés par des magistrats spéciaux. Ils l'ont perdu, et à cet égard ils partagent les répugnances des Ulémas pour les réformes.

Ces hommes étaient, comme on le pense bien, les plus fanatiques et les plus intolérants des Musulmans. Quand ils environnaient le Sanggiak-Schériff, ils poussaient des cris frénétiques, et manifestaient leur rage envers les *Djaours* (infidèles) par des imprécations, des injures et des menaces. Malheur au Chrétien ou Juif qui se fût montré sur leur passage! Ces forcenés n'admettaient pas qu'il fût permis aux non-croyants de porter un regard téméraire sur le signe vénéré de l'Islamisme. Les Rajas fermaient avec soin les ouvertures de leurs maisons donnant sur la voie publique où devait passer l'étendard. Ils fuyaient à l'avance leur domicile, ou se tenaient cachés dans les endroits les plus écartés.

La légation d'Autriche, en résidence à Constantinople pendant la guerre terminée en 1790, fut sévèrement punie de sa curiosité. Les Turcs entraient en campagne contre la Russie. La cour de Vienne, qui avait refusé de joindre ses armes à celle de la czarine Catherine, fut forcée de prendre ce parti l'année suivante, par l'événement que nous allons raconter :

L'armée Ottomane, et avec elle le *Sanggiak-Schériff*, devaient sortir de la capitale en grande pompe, pour se porter à la frontière. La femme et les filles de l'internonce témoignèrent le plus vif désir de voir ce défilé, curieux par lui-même, et qui devait être accompagné de tous les dignitaires de l'Empire en grand gala.

On fit d'inutiles instances pour les détourner de cette idée; le ministre autrichien céda aux instances de sa famille. Il crut échapper au péril dont on lui avait fait le

tableau, en faisant louer secrètement une maison sur le passage du cortége.

Ses femmes et filles, avec quelques affidés, s'y rendirent isolément la veille de la cérémonie, et y passèrent la nuit.

Mais leur secret avait été trahi, quelques-uns ont dit que c'était par les agents de la Russie, qui voulaient vaincre les hésitations de l'empereur Joseph II, alors régnant, et l'obliger à une déclaration de guerre immédiate.

Quoi qu'il en soit, au moment où le Sanggiak-Schériff allait passer devant la maison où la légation autrichienne se croyait bien en sûreté derrière des fenêtres fermées et des jalousies baissées, le bruit se répandit parmi les Emirs qui précédaient la bannière, que des infidèles étaient dans cette maison. A l'instant les portes sont enfoncées; les plus fanatiques se précipitent dans l'intérieur. Les premiers qu'ils rencontrent sont écharpés. Le ministre, très-maltraité, ne dut la vie qu'à deux de ses janissaires qui l'avaient suivi, et qui lui firent un rempart de leur corps, en désignant à haute voix sa qualité. Quant à madame l'internonce et à ses filles, elles furent enlevées dans la bagarre; on ne les retrouva que trois jours après.

L'internonce, rentré dans son palais, tint d'abord un langage très-ferme; il refusa, dans les premiers instants, toutes les satisfactions qu'on lui offrit. Mais quand on lui eut rendu ses filles, il devint plus traitable, et accepta, dit-on, de notables indemnités.

L'empereur Joseph II fut doublement courroucé, quand il apprit presque en même temps, et l'affront fait à son ministre, et la capitulation agréée par celui-ci. Il répondit à ses dépêches par une lettre dont on n'a jamais connu le contenu; mais ce qui ne fut ignoré de personne, c'est que l'internonce tomba mort après en avoir fait, ou pendant qu'il en faisait la lecture.

AUBIGNOSC; la Turquie Novuelle; t. II, p. 332.

PLANCHE 101.

Le Bostandji-Bachi.

Le Sultan a une garde du corps composée de soldats qu'on appelle Bostandjis, à la lettre *Jardiniers.* (Voyez pl. 127). Originairement ils étaient moins nombreux et occupés à de bas offices dans le Sérail; mais on a cru d'une bonne politique de les élever à un rang supérieur, et d'en accroître le nombre pour les opposer aux Janissaires. Leur commandant, appelé Bostandji-Bachi, a la police intérieure du Sérail et la juridiction sur les villages des deux côtés du Bosphore.

PLANCHE 102.

Le Grand-Visir.

Le Grand-Visir est le lieutenant du Grand-Seigneur, son représentant près de la nation; il est le point central de la puissance et le pivot sur lequel tournent tous les rouages de l'état.

PLANCHE 103.

Le Reïs-Effendi.

C'est le ministre des relations extérieures, le dépositaire des archives et secrets de l'état; à lui s'adressent toutes les notes des ambassadeurs étrangers avec lesquels il a des conférences diplomatiques.

PLANCHE 104.

Le Janissaire-Aga.

Le Janissaire-Aga, ou commandant des Janissaires, est le premier de tous les officiers militaires de l'empire. Son influence et son crédit le placent à côté du Grand-Visir. (Voir, planche 125, page 171, l'importance et les inconvénients de ce corps).

PLANCHE 105.

Le Capitan-Pacha, ou *Grand-Amiral.*

PLANCHE 106.

Le Kapi-Aga.

Le Kapi-Aga (maître ou chef de la Porte) est le chef des eunuques blancs, comme le Kizlar-Aga celui des eunuques noirs : c'est une espèce de capitaine des gardes; mais son autorité ne s'étend pas au-delà de la dernière porte du Sérail, et jamais il ne pénètre dans l'intérieur, où les seuls eunuques noirs ont accès.

PLANCHE 107.

L'Ibriktar-Aga.

C'est encore un des principaux officiers de la Cour; ses fonctions consistent à verser de l'eau pour laver les mains du Grand-Seigneur; il l'accompagne presque toujours, et se place à côté du Dulbendar dans les cérémonies publiques. Comme lui, il est

monté sur un cheval richement caparaçonné, et porte une aiguière (ou ibrik) qui est censée contenir l'eau nécessaire au Grand-Seigneur, pour faire ses ablutions, qui se renouvellent au moins cinq fois par jour.

PLANCHE 108.

Le Dulbendar-Aga.

C'EST l'officier chargé d'apprêter le turban de Sa Hautesse, c'est-à-dire d'arranger la mousseline (dulbend) autour du *caout* ou bonnet. Cet officier accompagne toujours le Sultan dans les grandes cérémonies. Il porte toujours à sa main les attributs de sa charge, c'est-à-dire un turban.

PLANCHE 109.

L'Itchoglan-Aga.

LES Itchoglans, ou pages de Sa Hautesse, sont élevés, conformément à leur destination, dans les Sérails de Constantinople et d'Andrinople, où ils entrent fort jeunes. Ce sont des enfants de Chrétiens enlevés dès le bas âge, et que l'on conduit à Constantinople, où on leur fait changer de religion. Ils ont des maîtres pour le turc, l'arabe et le persan, seules langues que les Turcs étudient; on leur apprend à manier un cheval, à lancer des javelots et des flèches, et à remplir toutes les fonctions qui tiennent à la personne du prince. Leur nombre est considérable; c'est la véritable noblesse du pays, et la plupart s'élèvent aux charges principales de l'état.

PLANCHE 110.

Le Solak-Bachi.

La garde particulière de la personne du prince est confiée à un corps de quatre ou cinq cents hommes pris parmi les Janissaires (*), et qu'on appelle Solak, commandés par des capitaines appelés Solak-Bachis.

PLANCHE 111.

Le Solak-Pèik.

Sous le nom de Pèiks, on désigne un grand nombre de valets du Sérail, dont le mérite consiste dans leur grande légèreté à la course; ils marchent devant le Grand-Seigneur; ils font aussi partie de son cortége.

PLANCHE 112.

Le Baltadji.

La gravure représente le costume du Baltadji dans l'origine : elle manque à présent de vérité. Les Baltadjis étaient originairement un corps qui, lors des excursions des Sultans, les accompagnaient au nombre de huit mille. Il existe maintenant un corps de cinq cents Baltadjis, chargés de la garde des deux portes extérieures du vieux Sérail.

(*) Voyez Planche 125, l'observation sur les Janissaires, page 171.

PLANCHE 113.

Le Zulutflu.

Les Baltadjis du Sérail, ou Zulutflus-Baltadjis, sont des valets ou gens de peine chargés de couper, de tailler et de conduire le bois destiné à la provision du palais. Les Zulutflus sont employés aussi, comme valets de chambre, dans l'intérieur des appartements.

PLANCHE 114.

Le Koul-Kïaïasi.

C'est le premier officier des Janissaires, après le Janissaire-Aga (pl. 104). C'est l'intendant du corps. Ses revenus sont immenses, et croissent en raison de son crédit, puisqu'il a presque toutes les charges militaires à sa disposition.

PLANCHE 115.

Le Bach-Tchavouch.

Le corps des Tchavouchs est composé d'officiers qui remplissent diverses fonctions, tantôt toutes militaires, tantôt toutes civiles; il a été formé en grande partie des renégats chrétiens. Ils sont quelquefois chargés de tout le cérémonial, et, comme tels, prennent le nom d'Alaï-Tchavouchs (Voyez pl. 121); ils sont aussi les introducteurs des Pachas. Leur chef porte le nom de Tchavouch-Bachi, qui est chargé de les administrer, de les diriger dans leurs fonctions; il remplit aussi, dans le Divan, les fonctions de Maître-

des-requêtes, et veille à la disposition de toutes les affaires.

PLANCHES 116 ET 117.

Le Sakka. — Sakka-Bachi.

L'IMPORTANCE que les Musulmans attachent aux ablutions a fait créer dans chaque compagnie de Janissaires un Sakka Bachi, qui a sous ses ordres plusieurs Sakkas, ou porteurs d'eau, chargés de fournir la compagnie de l'eau nécessaire pour tous ses besoins; ces Sakkas occupent le dernier rang dans la compagnie. Leurs fonctions sont pénibles. Ils portent l'eau dans des outres.

PLANCHE 118.

Le Toptchi-Bachi.

CET officier est le commandant des Toptchis ou canonniers, et le chef de toute l'artillerie : ces Toptchis sont au nombre d'environ dix mille hommes; ils habitent les casernes à Top-Hana, et sont exercés aux manœuvres militaires.

PLANCHE 119.

Le Chatir.

LE corps des Chatirs se rattache aux Bostandjis (Voyez planches 101 et 127); mais ils occupent le dernier rang parmi eux. Le Grand-Visir en a ordinairement un certain nombre à son service; ils l'accom-

pagnent quand il sort, et font souvent auprès de lui l'office de valets de pied.

PLANCHE 120.

Koumbaradji.

PARMI les différents corps soumis à la discipline du Toptchi-Bachi (pl. 118), on remarque les *Koumbaradjis* ou bombardiers; leur nombre est peu considérable, et ils sont employés surtout dans les places frontières; leur chef porte le nom de Koumbaradji-Bachi.

PLANCHE 121.

Le Alaï-Tchavouch. (Voyez aussi pl. 115, page 168).

PLANCHE 122.

Un Reïs, ou *Capitaine de vaisseau.*

DEPUIS le règne de Sélim III, les jeunes gens qui se destinent au corps des officiers de la marine, sont obligés de suivre les écoles, et de mettre en pratique les leçons qu'ils y reçoivent.

PLANCHE 123.

Un Galioundji, ou *Soldat de marine.*

PLANCHE 124.

L'Achdji-Bachi.

L'ACHDJI-BACHI, ou chef des cuisiniers, joue un grand rôle dans une compagnie des Janissaires : c'est à lui qu'est réservée l'exécution des châtiments que méritent les soldats de la compagnie.

L'*Achdji*, ou aide de cuisine (pl. 128), est chargé de faire les convocations à domicile, lorsque les officiers sont appelés au service.

PLANCHE 125.

Un Janissaire. (Voyez aussi pl. 104, page 165).'

La milice des Janissaires, son importance et ses inconvénients ont été exposés par tant d'auteurs, que nous n'en parlerons point ici nous-même.

Fondée à une époque où l'Empire ne comptait que quelques provinces en Asie-Mineure, l'institution des Janissaires, en turc (yeni-tcheri), nouvelle milice, contribua très-puissamment à reculer les limites des possessions Ottomanes, et à répandre au loin la terreur du nom Turc.

La création de ce corps fut due à Amurat Ier, qui le recruta en choisissant des prisonniers chrétiens de belle espérance et assez jeunes pour être élevés dans la croyance de Mahomet. Sans autres parents que le Sultan, et ne connaissant que le Sérail pour patrie, cette milice dut dans le principe, et lorsque l'éclat du trône le demandait, être prodigue de son sang et faire preuves d'une soumission aveugle aux volontés du maître. D'après la nature de sa constitution et son genre de service, elle ne put manquer de marcher toujours sous les enseignes de la victoire, dans ces temps où l'infanterie était méprisée en Europe, et où nos pères regardaient la cavalerie comme devant constituer la principale force des armées.

Mais lorsque l'ardeur des conquêtes fit place à un besoin impérieux d'organisation et d'ordre, cette milice, dont les nécessités de la guerre avaient motivé la création, et que ses éminents services avaient fait investir de nombreux priviléges, laissa tomber peu à peu les sages régle-

ments sur lesquels elle reposait; les remplacements se firent au moyen de Musulmans au lieu d'enfants de tribut, et on la vit insensiblement dégénérer et s'abâtardir au point d'oublier que ses armes ne lui avaient été données que pour s'en servir contre l'ennemi. Abusant des droits exorbitants dont elle jouissait comme corporation à la fois militaire et religieuse, elle s'arrogea le contrôle des actes émanés de l'autorité souveraine, et son insolence, enhardie par l'impunité, s'accrut au point de s'ériger en arbitre de la succession au trône; pas de Sultan, pas de prince du sang impérial qui ne tremblât pour sa vie, incessamment menacée par cette soldatesque audacieuse. La plupart des révolutions du Sérail, qui, dans cette période, changèrent le personnel de la Sublime-Porte, furent l'œuvre des Janissaires. Point de sérénité possible dans la capitale, car les simples sujets n'étaient pas plus que le maître à l'abri des violences de ces tyrans. Si l'émeute frappait souvent à la porte du palais de Sa Hautesse, la brutalité capricieuse des rebelles atteignait aussi l'humble Musulman et le Franc, que les traités ne protégeaient pas contre les injures de ces soldats effrontés.

Mais ce n'étaient pas là les seuls titres des Janissaires au ressentiment et au mépris du prince et de la nation; avec le respect des institutions les plus vénérables, ils avaient perdu leurs habitudes guerrières; la lâcheté avait remplacé dans leur cœur ce mâle courage que tant d'actions héroïques avaient signalé sur les champs de bataille; en un mot, l'indiscipline et la mollesse, jointes à une démoralisation complète, avaient brisé le faisceau de ces forces qui furent autrefois l'élément vital de l'Empire.

Dans l'espoir d'atténuer le mal, on imagina par la suite de faire prendre le nom de janissaires à tous les gens attachés aux ministres et aux grands, de rassembler la solde de plusieurs sur une même tête, enfin de réduire par tous les moyens imaginables cette hydre sans cesse renaissante;

mais on n'a fait qu'introduire de nouveaux désordres, loin de détruire le vice radical, et les choses arrivèrent à un tel point que les Janissaires ne comptèrent plus pour rien dans la force des armées ottomanes; qu'ils refusèrent de marcher, et ne parurent que pour recevoir leur solde, ou lorsque les cris de l'insurrection les appelèrent aux armes. Enfin leur nombre, qui dans le principe était de quarante mille hommes, s'étant accru jusqu'à quatre cent mille, divisés en cent quatre-vingt-seize régiments ou ortas, devint effrayant pour la sûreté publique et pour les finances, de sorte qu'ils pompèrent le sang le plus pur de l'état, tout en déchirant impitoyablement son sein.

Tant d'excès auraient infailliblement amené la ruine de la puissance Ottomane, s'il ne s'était pas trouvé un homme assez résolu pour oser se mesurer avec ce pouvoir despotique éclos dans une caserne. Cet homme fut Mahmoud II. Depuis long-temps convaincu de la nécessité d'en finir avec ces ennemis de tout progrès, il saisit avec empressement la première occasion favorable qui se présenta. Ce fut le 16 juin 1826 qu'eut lieu l'exécution de ce hardip rojet.

Par ordre du Muphti l'étendard sacré fut déployé, et tout Musulman fidèle solennellement invité à prendre les armes. Des tentes furent dressées sur la place de l'Hippodrome, et là, le Grand-Visir, entouré des principaux dignitaires de l'Empire et d'une foule d'Oulémas, donna, d'après Sa Hautesse, restée au Sérail, l'ordre de livrer bataille aux Janissaires révoltés.

Il se fit alors un mouvement formidable parmi les troupes et le peuple rassemblés autour du camp impérial. Cette masse furieuse se porta sur l'Et-Meïdan (*), place située devant les casernes des Janissaires. Les insurgés furent

(*) Il ne faut pas confondre cette place avec l'At-Méïdan, l'ancien Hippodrome.

attaqués de tous les côtés; et tandis que là mitraille les balayait au dehors, l'incendie allumé par ordre du Sultan, dans le bâtiment qui leur était consacré, chassait à l'extérieur ceux qui avaient cru trouver un asile derrière ses murailles. On évalue à dix mille le nombre de ceux qui succombèrent dans cette terrible journée, soit sous le feu du canon ou dans l'incendie, soit par jugement du tribunal de circonstance qui siégeait à l'Hippodrome. Enfin la victoire resta au Souverain, qu'un heureux coup d'état venait de délivrer de tyrans importuns.

Après cet événement, qui a mérité à Mahmoud le surnom de *Fethy* (vainqueur), quinze mille janissaires furent renvoyés dans leurs foyers, et l'anathème fulminé par le prince resta suspendu sur la tête des proscrits, à tel point qu'aujourd'hui même nul ne peut sans crime prononcer leur nom.

Frédéric Lacroix; Guide du Voyag. à Constantinople, p. 44 à 46.
Pertusier; Prom. Pittor. dans Constantinople; t. II, p. 15 à 17.

Sur les cent quatre-vingt-seize régiments de Janissaires, soixante, nommés buluk, se reconnaissaient aux bottines rouges de leurs colonels; cent deux portaient le titre collectif de gemaal, et leurs colonels les bottines jaunes; enfin les trente-quatre autres, qui étaient les plus anciens de création, formaient un corps à part sous les ordres du Seymen-Bachi.

La force des ortas était depuis cinquante hommes jusqu'à dix mille; chacun d'eux se recrutait dans un arrondissement qui lui était spécialement affecté, et le corps, sur sa totalité se décomposait en deux parties, dont l'une, sédentaire, se bornait à toucher la solde, et l'autre, en activité, composée de quarante mille hommes, faisait le service de la capitale ainsi que des places.

En entrant dans cette carrière on commençait par être novice (yamak), et l'on finissait, après un certain nombre

d'années de service, par acquérir le titre de vétéran (oturak). La solde prenait chaque année des accroissements, parcourant tous les intervalles entre les grades, dont dix aspres étaient pour celui de novice, jusqu'à la progression de quatre-vingt-dix aspres pour celui de vétéran; et la dépense totale de cette milice s'élevait jusqu'à douze millions de francs (*).

Le corps entier était sous les ordres d'un chef suprême nommé Aga (**), qui, par la nature de son commandement, avait une très-grande influence, pouvant contenir ou soulever à son gré cette meute de dogues dont il tenait la chaîne. Après lui venaient neuf officiers, qui, aux titres de Tchiorbadjis (colonels), joignaient encore des prérogatives particulières, telles que de n'être point exposés à passer au commandement d'autres ortas que ceux affectés à leurs titres; mais ils remplaçaient l'Aga sous le titre de Kulkeayassi, lorsqu'il était déposé ou décédé; venaient ensuite les trois Odjiats-Chiaousks, officiers de l'état-major de l'Aga; le Samsondji-Bachi (chef des dogues), le Zagardji-Bachi (chef des faucons), le Turnadji-Bachi (chef des grues), le Kéaya-Ieri (chargé de la haute police qu'il exerçait au nom du chef du corps), enfin le Muzur-Aga (commandant l'orta de service près du Grand-Visir). Le titre de Jaja-Bey, purement honorifique, se donnait avec une pension à ces principaux officiers, lors de leur retraite. Les officiers subalternes étaient pour chaque orta : l'Oda-Bachi (capitaine), le Vékil-Khazdji (dépensier), le Baïractar (porte-étendard), et le Bach-Eski (doyen des soldats). Il fallait passer par les trois derniers pour arriver à l'autre, d'où l'on pouvait s'élever ensuite à celui de Tchiorbadji (colonel); si l'on avait cinq à six mille piastres à escompter à l'Aga, car les officiers lui appartenaient, et il était autorisé à les accorder au plus offrant.

(*) *Suprà*, page 111.

(**) Voyez pl. 104, page 165.

Après les grades que nous venons de nommer venaient les sous-officiers, 1° l'Achtchi-Ousta (maître cuisinier), chargé de veiller à la marmite, et jouissant en cette qualité d'un grand crédit parmi les janissaires, au point d'être pour eux un oracle dont les sentences ont force de loi avant celles de l'Oda-Bachi; aussi l'Achtchi était-il toujours le premier moteur des insurrections et l'autorité qu'on implorait pour ramener le calme, prérogative qui lui était cependant commune avec les vétérans. Il portait un grand manteau de cuir chargé d'ornements de cuivre; une ceinture garnie de deux gros couteaux de cuisine, et cette cuiller monstrueuse qui partage le culte rendu à la marmite; 2° le Mutévelly (sergent-major), chargé de la gestion des deniers de l'orta, toujours choisi parmi les anciens; 3° le Bach-Kara-Kouloutchi (chef des sous-officiers ou marmitons); 4° les Kara-Kouloutchi (marmitons), qui, quoique pris parmi les plus jeunes, avaient cependant le privilége, toujours parce qu'ils approchaient la marmite (*), de châtier les coupables, pourtant en vertu de la sentence du Bach-Kara-Kouloutchi; quant au Tchiorbadji, il ne pouvait infliger de punition que par l'organe de l'Oda-Bachi.

Pour remplir leurs fonctions de correcteurs, les Kara-Kouloutchi se servaient du bâton, ou bien, dans les cas graves, ils fustigeaient les délinquants avec une grosse ceinture de cuir garnie sur le devant d'une agrafe ainsi

(*) Les marmites étaient chez les Janissaires en aussi haute considération que les étendards parmi nous; portée suspendue à un bâton sur les épaules de deux héros, elle y jouait le même rôle. L'orta à qui l'ennemi enlevait la sienne, était déshonoré à l'égal d'un régiment qui chez nous a perdu ses drapeaux. Les officiers mêmes empruntaient gravement de cet instrument de cuisine leurs titres, comme du garant le plus sûr de la subordination. Enfin ce signe de ralliement, ridicule et dérisoire, servait encore à appeler cette milice à l'insurrection; dans ce cas les marmites renversées étaient élevées en l'air, et il ne fallait pas moins que la tête du Sultan ou celle de ses ministres.

que d'une plaque en argent, signe distinctif du sous-officier. Elle imprimait aux Janissaires un respect bien plus grand que celui qu'ils accordaient au Sultan; car si l'un d'eux eût osé se révolter contre elle, à l'instant même il aurait été étranglé. Lorsque les Kara-Kouloutchis étaient dépouillés de cette ceinture, ils redevenaient des marmitons, selon la véritable acception du mot.

Le Sakka (porteur d'eau) fermait la liste des sous-officiers. Il se faisait reconnaître au fouet qu'il portait à sa ceinture, et à sa casaque en cuir garnie de grelots (*). Les armes de cette milice étaient le sabre et le fusil; son cri en attaquant l'ennemi, était Alla (Dieu).

Au rang des officiers, et par conséquent avant ceux nommés en dernier lieu, on doit placer 1° l'Hassas-Bachi, chargé de la mise à exécution des sentences du Grand-Visir, et qui, en cette considération, assistait au Divan; 2° le Sous-Bachi, pris de même que le précédent, parmi les Tchiorbadjis; ils présidaient à la question, qu'on ne peut appliquer que par un ordre du Grand-Visir, qui consiste à administrer la bastonnade sous la plante des pieds, à arracher les ongles, à faire des ligatures aux membres avec de la ficelle, etc., et pour les femmes, à loger des chats dans leurs caleçons, ou bien à leur donner la bastonnade sur le derrière. Le Yeni-Tcheri-Effendi, chargé de tenir les contrôles, nommait à toutes les places, sauf la sanction du Grand-Seigneur pour celles de premier ordre.

Les prérogatives distinguèrent les Janissaires dès leur création, et se sont toujours accumulées sur leurs têtes à mesure que ce corps a vieilli. En campagne ils avaient des tentes, des chevaux pour porter celles-ci, et des pionniers pour les dresser, de manière qu'en arrivant au lieu du campement ils devaient les trouver prêtes à les recevoir. Avant d'attaquer l'ennemi on leur servait le kouli-pilaw,

(*) Voyez Planche 116.

autrement dit pilaw de sang. Ils le mangeaient, se jetaient dans les bras l'un de l'autre, et se précipitaient jadis tête baissée dans les rangs ennemis; mais depuis ils ne s'étaient servis des forces que cet aliment excitateur porte avec lui, que pour mieux battre en retraite et semer la dévastation sur leur route.

PERTUSIER; Prom. Pittor. dans Constantinople; t. II, p. 17 à 25.

TABLEAU ABRÉGÉ DE L'ARMÉE.

Puisque le sujet nous a conduit à parler de l'état militaire de l'Empire Ottoman, poursuivons cette question, et achevons de dresser le tableau abrégé de l'armée; en conséquence, passons aux Tulumbadjis, qui viennent après les Janissaires, et même comptaient dans cette milice.

Ce corps se compose de quatre ortas, tous affectés au service des pompes pour les incendies, et dispensé de celui de la guerre. Il jouit, à raison du motif de son institution qu'il est loin souvent de remplir, de plusieurs prérogatives qui ne valent pas cependant ses récoltes en espèces sonnantes, lorsqu'il fait jouer ses pompes.

Après, par ordre d'ancienneté, se présentent les Dgebedjis, chargés de la garde et de l'entretien des armes, munitions et effets de campement. De même que l'autre, ce corps a cessé d'être militaire, tenant toujours garnison dans la capitale, où il a des casernes. Sa force est de quatre mille hommes.

Les Koumbaradjis ou bombardiers (*), nouvellement organisés, et les Toptchis ou canonniers, qui ne datent vraiment que de la mise en vigueur du Nizam-Djedid, forment deux corps ayant chacun un chef particulier et leur Nazir ou inspecteur. Les bombardiers sont au nombre de deux mille.

(*) Voyez Planche 120.

Le corps des Toptchis, fort de dix mille hommes environ, se compose de cent dix ortas, chacun de cent vingt hommes sur le pied de guerre, servant dix bouches à feu.

Les Tchiorbadjis titulaires sont égaux en nombre à celui des compagnies. Trente et un autres, qualifiés de Mulazim, viennent à la suite. Les officiers d'un orta sont : l'Oda-Bachi, le Vékilharez, le Baïractar, l'Usta, le Bachi-Kara-Kouloutchi, les Kara-Kouloutchis et le Sakka.

L'artillerie à cheval s'élève à huit cents hommes qui peuvent servir soixante-dix bouches à feu, à raison de douze canonniers par pièce.

Les Arabadjis sont les soldats du train d'artillerie organisés militairement. Ils ont un chef qui, par la nature de son service, est sous les ordres du Topchi-Bachi.

L'état-major des canonniers compte encore le Doengu-Bachi, ou surintendant de la fonderie.

Les Laghoumdjis, mineurs, font aussi partie des corps réguliers soumis à une discipline et en permanence de service; ils sont au nombre de quinze cents. Leur régime est le même que celui des bombardiers.

La cavalerie se compose des Sélictars et des Sypahis, des Timariotes et des Zaïmes. Les deux premiers corps ont la même origine et un mode d'organisation semblable à celui des Janissaires; comme eux aussi on les a vus entrer dans les révolutions du Sérail et disposer du trône; mais beaucoup moins redoutables, à raison de leur nombre, qui ne s'élève qu'à trente-cinq mille, ils ont été confinés en Asie, d'où l'on ne les tire que pour les envoyer au camp. Ils se divisent en six régiments nommés buluks, ayant chacun un chef qui porte le nom de Buluk-Agassi. Le général est qualifié de Sypahilar-Agassi; il commande le régiment de la cornette rouge, fort de cinq mille hommes. La cornette jaune, composée de quatre mille hommes, et qui tient le second rang, a le Sélictar-Agassi pour chef. La cornette verte, de douze mille hommes, est le troisième. La cornette

blanche, de douze mille hommes aussi, le quatrième. Le cinquième est la cornette rouge et jaune, et le sixième celle verte et blanche, faisant ensemble deux mille six cents hommes. Chaque cavalier porte au bout de sa lance une petite banderole de la couleur de la cornette de son régiment; ses armes sont le sabre et la lance, quelquefois il y ajoute des pistolets.

Sous les ordres des Buluks sont des lieutenants (Bach-Tchavouch) (*), qui eux-mêmes commandent des officiers d'un ordre inférieur (Tchavouch). Si un Sypahis commet une faute, on le conduit à son Aga, qui lui fait administrer la bastonnade sur un tapis rouge. S'il a mérité la peine de mort, il est étranglé après la prière du soir. Les Sypahis ne paraissent plus dans la capitale que quatre fois l'an, aux époques de la solde.

Autrefois, lorsque le Sultan commandait en personne l'armée, le Sypahis-Agassi marchait à la droite de Sa Hautesse, le Sélictar-Agassi à sa gauche, chacun à la tête de son régiment; derrière venait la cornette verte; et la garde du trésor, ainsi que du saint étendard, était confiée à la cornette blanche. Le sultan Suleïman est entré dans ces détails, auxquels on reconnaît ostensiblement qu'il employait tous les véhicules capables de faire des héros de ses soldats, surtout qu'il voulait les guider par l'honneur, s'aidant, pour y réussir, de la noble émulation que ses règlements, profondément pensés, ne pouvaient manquer d'établir entre les Sypahis et les Janissaires. Le succès a couronné brillamment ses vues élevées; mais les Sultans ses successeurs ont cessé de le comprendre, et dès-lors son édifice s'est miné de toutes parts.

PERTUSIER; Prom. Pittor. dans Constantinople; t. II, p. 31 à 37.

(*) Voyez Planche 115.

PLANCHE 126.

Le Khaseki.

Le mot Khaseki signifie garde de l'intérieur. Le costume des Khasekis est le même que celui des Bostandjis (Voyez planches 101 et 127). Lorsque le Sultan sort incognito du Sérail, il se fait suivre ordinairement de quelques Khasekis.

PLANCHE 127.

Un Bostandji.

Les Bostandjis forment la garde du corps du Sultan, et se composent de soldats qu'on appelle à la lettre jardiniers (Voyez planche 101).

PLANCHE 128.

Achdji.

On appelle Achdjis les cuisiniers, dont le costume est tel que la planche le représente.

PLANCHE 129.

Halvadji.

L'Halvadji est un marchand de confitures, et particulièrement de celles qu'on appelle *halva*, pâte faite d'amandes, de miel et de parfums, dont les Turcs sont très-friands, et qui se vend par les rues de Constantinople.

PLANCHE 130.

Chèïk-ul-Islam, ou *Mufti de la capitale.*

Dans les Etats mahométans, les docteurs de la loi portent tous indistinctement le nom de Mufti, et ils passent après les Cadys. Mais le Mufti de la capitale, revêtu du titre pompeux de Chèïk-ul-Islam, ce qui veut dire l'*ancien*, ou le Seigneur de l'Islamisme, est le chef suprême de la hiérarchie des Ottomans.

Quoique le premier de tous les ministres de la religion, il n'exerce cependant de fonctions sacerdotales que relativement à la personne du Grand-Seigneur. Chef de la magistrature, le Mufti n'a pas de tribunal; s'il lui arrive quelquefois d'employer son ministère à l'examen et à la décision d'une cause quelconque, ce n'est jamais que par attribution et par ordre exprès du Sultan. Les lois sont, à proprement parler, la seule partie du Chèïk-ul-Islam. Comme elles embrassent la religion et le gouvernement civil, politique et militaire, on peut juger de son influence sur l'administration générale de l'Empire.

PLANCHE 131.

Kazi-Asker, ou *Kadi-l-Esker.*

Parmi les magistrats du premier ordre, on compte le Kazi-Asker de Roumilie, appelé Sadr-Roum, qui occupe le premier rang de tous les tribunaux de l'Empire, et le Kazi-Asker d'Anadolie, dont le tribunal est le second de l'Empire. L'une des plus belles

prérogatives du Sadr-Roum, est celle de connaître généralement de tous les procès qui regardent les biens domaniaux, les créances de l'Etat, et l'intérêt du fisc. Les deux Kazi-Asker ont chacun six substituts principaux, sur lesquels roulent presque toutes les affaires de leurs départements, et trois vicaires uniquement préposés aux fonctions judiciaires.

PLANCHE 132.

Nakib-ul-Echraf.

Ce magistrat est le chef ou le commandant de tous les Schériffs qui existent dans l'Empire. Cette dignité est perpétuelle; le Molla qui en est revêtu, possède successivement les charges d'Istambol-Kadissy, de Kazi-Asker, et ne perd sa charge que dans le cas où la fortune l'éleverait à celle de Chèïk-ul-Islam, deux dignités trop importantes pour être réunies sur une même tête.

PLANCHE 133.

Derviche, ou *El-Hodjea-Hekim.*

Comme il y a plusieurs ordres de Derviches, dont l'habit est différent, une seule figure ne peut en donner une idée exacte. Celle-ci paraît appartenir à l'ordre de Beetachi.

Les Derviches sont divisés en trente-deux ordres différents entre eux par la règle et l'habit. Chaque ordre reconnaît un fondateur du nom duquel il emprunte le sien, et dont il consacre la mémoire par des hymnes en langue per-

sane. Les uns sont sédentaires, les autres mènent une vie vagabonde, et peuvent être regardés comme les plus à charge à la société, eu égard à leurs brigandages. Les sédentaires vivent dans des couvents (tekè), fondés par une piété mal entendue, et dont la crédulité accroît chaque jour les revenus. Ils se livrent dans ces lieux aux exercices de leurs règles respectives; et afin d'être à même de subvenir à leur entretien, ils conservent la faculté d'exercer une profession; quant à la nourriture, le couvent y pourvoit. Ils peuvent aussi contracter les liens du mariage : ces deux derniers articles donnent à leur institution un avantage sur celle des moines.

Chaque tekè a son supérieur (Scheïk), lequel jouit d'une réputation de sainteté qui lui attire le respect le plus profond de la part de toutes les classes. La bizarrerie caractérise chaque règle, qu'on reconnait cependant pour avoir été dictée par l'esprit de mortification. Les uns, qu'on nomme Ruffaï, s'impriment ou feignent de s'imprimer, au moyen de fers chauds, des stygmates, qu'un peu de salive du Scheïk suffit pour guérir; d'autres, nommés Bédévi, répètent, jusqu'à entrer dans des convulsions horribles, le nom et les attributs de la Divinité. Les Mewlévi, moins extravagants que ceux-là, tournent sans interruption pendant plusieurs minutes, les bras tantôt étendus en forme de balanciers, tantôt croisés sur la poitrine, voulant exprimer, par ce mouvement allégorique, que la présence de l'intelligence supérieure remplit l'univers, et se rencontre partout où les regards peuvent se porter. Leurs salles d'exercice se meublent de spectateurs de même que nos théâtres, car les infidèles en achètent l'entrée, qu'on leur fait payer en proportion de leurs facultés et de l'empressement qu'ils témoignent.

PERTUSIER, Prom. Pittor. dans Constantinople; t. II, p. 412-413.

PLANCHE 134.

Femme turque allant par la ville.

PLANCHE 135.

Femme grecque.

PLANCHE 136.

Femme du Sérail.

PLANCHE 137.

Autre Femme grecque.

PLANCHE 138.

Le Berber, ou *Barbier.*

PLANCHE 139.

Le Salepdji, ou *Marchand de Salep.*

Il se promène par la ville, portant tout son établissement, qui consiste dans un panier d'osier, quelques tasses, une ibrik ou bouilloire, une bouteille contenant de l'eau de rose, ou tout autre parfum, et quelques couronnes de pain.

PLANCHE 140.

Le Sakka.

Les Sakkas ou porteurs d'eau, comme les Hammals, sont assez ordinairement des Arméniens, des Juifs ou des Turcs, qui viennent à Constantinople des provinces éloignées de l'Empire.

Il y a deux classes de Sakkas; les uns portent l'eau dans une outre, en forme de cornet, dont la partie la plus évasée est cousue avec grand soin. C'est par la partie opposée qu'on l'emplit aux fontaines; et on la ferme au moyen d'une courroie fortement serrée.

PLANCHE 141.

Le Hammal.

Les Hammals ou portefaix forment à peu près la dernière classe chez les Turcs; ils sont sous l'inspection d'un chef qui s'appelle Hammal-Bachi.

Les rues de Constantinople, hors un petit nombre et pour de courtes distances, ne permettent pas la circulation, par des charrettes, des matériaux de poids et de capacité. Ces transports se font à dos d'hommes, ou sur des chevaux et des ânes.

On rencontre fréquemment des portefaix isolés, pliant sous le poids d'une poutre, ou une agglomération de huit, douze et seize hommes transportant en commun des barriques de fortes dimensions. Souvent aussi ce sont des chevaux ou des ânes, qui ont sur le dos des charges de planches placées des deux côtés de leur bât. Ils les traînent plutôt qu'il ne les portent; car, si d'un côté elles dépassent de deux ou trois pieds et plus (*) la tête de la bête de somme, de l'autre elles reposent sur le sol à quatre et cinq pieds de ses jambes de derrière (**).

Il est toujours fâcheux de se trouver sur le passage de ces trains, surtout quand ils évoluent pour entrer dans la rue qu'ils suivent dans une rue transversale. Il faut de l'adresse et une grande habitude pour en éviter le contact.

(*) Un mètre.

(**) Un mètre 50 centimètres environ.

On conçoit combien, avec de si faibles moyens, il faut de temps, de soins, de conducteurs et de montures, pour transporter de l'embarcadère où se font les déchargements, au point souvent assez avancé dans l'intérieur, les matériaux qui doivent entrer dans la construction d'une maison.

Un ministre ou un homme puissant fait-il construire pour son compte un édifice quelconque, ses gens ne se mettent point en peine d'organiser un service de transport. Ils détournent ceux des particuliers, les emploient à un certain nombre de voyages, et laissent à ceux-ci le paiement de ces courses, à prendre sur la masse de celles qu'ils font exécuter pour leur propre service. Quelquefois ils imposent directement ces corvées aux propriétaires de ces bêtes de somme. Toujours est-il que le ministre a éludé la principale dépense de ses constructions, et qu'il parvient, par ce moyen sans gêne, à se préparer de belles habitations pour l'époque où, perdant ses fonctions, il devra quitter le domicile attaché à l'emploi.

AUBIGNOSC; la Turquie Nouvelle; t. II, p. 190.

PLANCHE 142.

Le Simitdji, ou *Marchand de Gâteaux*.

LES Simitdjis vendent dans les rues de petits gâteaux, tels que couronnes et flûtes, qu'on appelle *simith*, et que les enfants aiment beaucoup. Il porte son éventaire sur la tête, et le soutient avec une sorte de trépied; cet éventaire contient, outre les simiths, de la crême, du lait aigri, du scherbet et quelques tasses.

PLANCHE 143.

Le Djeguerdji, ou *Marchand de Foie.*

On voit souvent, dans les rues de Constantinople, des Albanais portant des lambeaux de foie et de mou suspendus à un bâton, et cherchant à intéresser la charité musulmane en faveur des chiens et des chats qui se pressent autour d'eux; de bonnes âmes leur achètent leur marchandise, et ils la distribuent à ces pauvres animaux, pour lesquels on sait que les Turcs ont beaucoup d'égards et de compassion.

PLANCHES 144 ET 145.

Sensal, ou *Commerçant Juif. — Femme Juive revendeuse.*

PLANCHES 146, 147, 148 ET 149.

Prince Tartare. — Princesse Tartare. — Femme Tartare.—Soldat Tartare.

Nota. Les Planches suivantes ont pour sujets des Vues prises le long du Bosphore ou détroit de Constantinople.

PLANCHES 150, 151 ET 152.

Vues de plusieurs Kiosques.

Defterdar-Bournou (ou Promontoire du Defterdar) est le cap qui termine la première sinuosité du Bosphore, à partir de Constantinople. Les Anciens l'appelaient Clédion ou la clef; et ils y avaient cons-

truit un temple dédié au vieillard marin, soit Nérée ou Protée, soit Semistra, père du pilote de Jason. C'est là qu'est situé le magnifique kiosque représenté dans la planche 150, et qui appartient au Grand-Seigneur; un peu plus loin est un autre joli kiosque que représente la planche 151.

Après le cap du Defterdar est le village de Kourou-Tchechmé, où sont les maisons de campagne des Princes et des Évêques grecs; on les distingue de celles des Turcs à la couleur sombre dont elles sont peintes; la plupart de ces maisons n'ont aucune apparence extérieure; mais elles sont, au-dedans, très-richement décorées.

Entre les kiosques qui ornent ce lieu, on remarque celui du Bostandji-Bachi, que représente la planche 152.

PLANCHE 153.

Vue des vieux Châteaux du Bosphore.

A peu de distance, à l'est de Kourou-Tchechmé, vers le milieu du Bosphore, et à l'endroit où il est le plus resserré, il existe deux châteaux bâtis vis-à-vis l'un de l'autre par les Empereurs grecs.

Le château d'Europe, à droite de la Planche, est situé sur le promontoire de Kislar, l'ancien Hermeum, d'où Darius contempla le passage de son armée; car c'est en cet endroit qu'il avait fait jeter un pont. La situation de ce château est extrêmement pittoresque.

Le château d'Asie fut reconstruit par Mahomet Ier ; il est accompagné d'un village qui couvre une langue de terre-basse abondante en source d'une eau excellente, qui sont, pour les Grecs, l'objet d'une superstition ancienne.

Ils ont été quelquefois appelés Châteaux d'Oubli, parce qu'ils ont servi de prison à vie (*).

Tout au fond du tableau, on aperçoit, à gauche, la pointe de Scutari, à droite, celle du Sérail.

PLANCHES 154, 155 ET 156.

Vues de Buïuk-Dèré.

Les sinuosités du Bosphore forment des golfes ou des anses plus ou moins profonds, qui offrent presque tous de ravissants points de vue. Le plus profond de ces golfes se trouve sur la rive boréale du Bosphore, à peu près aux deux tiers de sa longueur en partant de Constantinople. Les anciens appelaient ce golfe *Batycolpos*, le golfe profond; et il porte en turc le nom de Buïuk-Dèré, qui a le même sens.

La fertilité du vallon qui aboutit au fond du golfe lui avait fait donner le nom de *Calos-Agros* (beau champ), qu'il mérite à tous égards. Rien n'égale la beauté des sites, la richesse de végétation de cette charmante vallée, qui est souvent le rendez-vous de promenade des personnages les plus distingués de Constantinople, et surtout des Francs.

La vue de la planche 154 est prise à côté du cap

(*) C'est là qu'on renfermait les janissaires condamnés à morts.

appelé Keretch-Bournou, qui en occupe le coin à gauche; un peu au-delà des pêcheries, on voit le village de Kéféli-Keui, puis les deux ponts, l'un de pierre, l'autre de bois, qui servent à joindre ce village avec celui de Buïuk-Dèré, qui termine à droite la planche; au fond est le bel aquéduc de Baghtché-Keui.

La planche 155 représente un des plus jolis aspects du village de Buïuk-Dèré, dont on aperçoit la mosquée.

La vue de la planche 156 est prise des hauteurs au fond du golfe, au-dessus du village de Kéféli-Keui, dont on voit la mosquée; sur la rive orientale du golfe s'étend le village de Buïuk-Dèré, puis le Bosphore, dont on voit l'embouchure dans la Mer-Noire; de l'autre côté s'élève la montagne du Géant, la plus haute de toutes celles qui bordent les deux rives du Bosphore. Sur le sommet se trouve un tombeau dans lequel les Turcs prétendent que sont renfermées les cendres d'un géant.

PLANCHE 157.

Vue des Kavaks d'Europe et d'Asie.

Au-dela du golfe de Buïuk-Dèré, le Bosphore se resserre, et dans l'endroit où il est le moins large, on a élevé deux châteaux-forts, l'un du côté de l'Europe, appelé Roumeli-Kavak, l'autre sur la côte de l'Asie, appelé Anadoli-Kavak.

La vue est prise du côté de la Mer-Noire; à

droite est le Kavak d'Europe, où se trouve une batterie construite par Toussaint, en 1780, et augmentée par Monnier, en 1794; les ruines qu'on voit au-dessus sont celles d'un château génois; à gauche est le Kavak d'Asie, dont la batterie a été construite et augmentée en même temps que celle du Kavak d'Europe. Au pied de cette batterie se voient encore les restes de la digue à laquelle on attachait la chaîne qui fermait l'entrée du Bosphore, et dont l'autre extrémité allait aboutir au château d'Europe. On croit que le Kavak d'Asie est situé près de l'emplacement du fameux temple de Jupiter-Urinus, qui avait été bâti par Phrynus.

DES EMPLOIS EN TURQUIE.

Chez un peuple auprès duquel la vertu, l'intelligence, la capacité, ne sauraient attirer la considération, où le simple particulier, dans la crainte d'exciter l'envie ou la cupidité, n'ose faire montre des biens qu'il tient de ses pères ou de son industrie, où enfin tous les avantages sociaux ne peuvent s'obtenir que d'une position empruntée au pouvoir, il est naturel que chaque ambition s'agite dans sa sphère pour arriver au pouvoir.

Ce sentiment, général chez les Turcs, explique leur ardeur à chercher à entrer dans les emplois publics; et, comme l'importance personnelle est toujours relative au rang que l'on a obtenu, il en résulte chez les titulaires une scrupuleuse sollicitude à maintenir les droits, honneurs, prérogatives inhérents à leur situation.

Tout est minutieusement réglé et sévèrement prescrit par l'étiquette, dans les rapports entre Musulmans. Nul ne songe à enfreindre ces règles, nul n'en tolérerait le mépris.

Leur exigence s'étend jusque dans le sein de leur famille. La tendresse entre les époux, entre les pères et mères et leurs enfants, n'autorise pas de déviation. Tous savent ce qu'ils se doivent réciproquement, et tous l'observent scrupuleusement dans le secret du ménage, comme s'ils avaient le public pour témoin.

Ces exigences impérieuses, et la tendance unanime à s'y soumettre, ont introduit dans la société les plus bizarres usages. Nous avons eu fréquemment occasion de les observer, et notre surprise ne fut pas moindre au dernier jour qu'au premier.

C'est dans le bureau des drogmans de la Porte, où les étrangers ont le plus d'accès, que nous avons plus particulièrement fait nos observations.

Ces employés se réunissent chaque jour, excepté le jeudi, jour de repos, et quelquefois le vendredi, sorte de dimanche pour les Musulmans, dans le local ordinaire de leurs travaux. Leur salle a, suivant l'usage, un sofa qui règne sur trois des côtés. Chacun y a sa place attitrée, et choisie non pas précisément à l'arbitraire, mais, sans que ce soit de rigueur, en raison de la valeur personnelle de l'individu.

C'est assis sur ce sofa, chaque employé ayant à ses côtés les ustensiles nécessaires au travail, qu'ils exécutent celui que leur chef leur distribue.

Beaucoup de gens ont affaire à ce bureau. Pour bien faire comprendre l'usage que nous voulons décrire, supposons l'entrée d'un Musulman; car, pour l'homme qui n'a pas l'honneur d'être vrai croyant, la réception, comme on le verra, est tout-à-fait exempte de façons.

L'arrivant soulève une tapisserie qui tient lieu de porte pendant les heures de travail. Il pénètre dans la salle; d'un coup d'œil sûr il a jugé la place qu'il a droit d'occuper sur le sofa, et il va s'en emparer, sans attendre qu'on la lui désigne ou qu'on l'y invite.

Arrivé là et installé à sa convenance, après avoir soi-

gneusement renfermé ses jambes et ses pieds dans les basques de sa redingote, il promène ses regards sur les assistants, en leur faisant un salut commun, qui consiste à porter la main droite des pieds à la bouche et sur la tête. En réponse, toute l'assemblée exécute la même manœuvre en regardant le nouveau venu.

A peine le calme est-il établi, que commence un feu roulant. Celui-ci a envoyé un salut de même forme, en particulier, à chaque membre du bureau, qui le lui a rendu immédiatement. L'opération est longue, si l'assemblée est au complet. Il y a un instant où toutes les mains droites font le trajet indiqué. Si un étranger, ignorant ces usages, entrait pendant cet échange de courtoisie, nul doute qu'il ne se crût au milieu de convulsionnaires.

Faisons remarquer, c'est justice, que ces drogmans, les plus éclairés, les plus zélés, les plus dévoués à leurs devoirs, ne font qu'obéir à l'étiquette reçue, en se conformant à ces niaiseries; mais il est bien visible qu'ils en reconnaissent l'absurdité.

Quant aux non Musulmans, nous l'avons aussi annoncé, la nuance de la réception caractérise la supériorité injurieuse que s'attribuent les Musulmans. On ne leur concède que rarement, et par exception, le droit de s'asseoir sur le sofa. Il y a, dans un coin de chaque bureau, une chaise qui leur est destinée. C'est une espèce de sellette, sur laquelle ils ont l'air d'attendre le jugement que l'on va porter sur eux.

L'usage que nous venons de décrire tient à la vie sociale autant qu'il se lie aux allures publiques. Celui dont nous allons entretenir le lecteur occupe une haute place dans les prescriptions hiérarchiques.

En Europe, la Russie exceptée, où, jusqu'aux cuisiniers et cochers de l'autocrate, chacun est classé par assimilation à un grade militaire, la subordination, quant au service, n'existe que dans l'intérieur des cadres de même nature. Elle cesse, ou pour mieux dire n'a jamais existé, à part les

égards de société, entre les individus de carrières diverses. Ainsi tous les militaires d'un corps devront à leur colonel des déférences, auxquelles ils ne seront pas tenus vis-à-vis d'un président de première instance, bien qu'il y ait similitude de rang dans la ligne des préséances. Ils resteront, à l'égard de celui-ci, dans les règles prescrites par la civilité.

En Turquie, la subordination dans tous les actes de la vie est absolue, et rigoureusement maintenue à un tel point, que le supérieur ne laisse jamais échapper l'occasion d'en faire sentir le poids à tous ceux auxquels il croit la pouvoir imposer.

Notre méthode admet et exige des citations. Nous allons nous y conformer, en exposant deux faits pris dans les deux cas prévus ci-dessus.

Dans le premier, supposons un colonel et un lieutenant-colonel, amis intimes, et même frères si l'on veut. Ils sont seuls. La plus sincère union règne entre eux depuis leur naissance. Le colonel occupera toujours la place d'honneur; il recevra, comme chose due, les services de son inférieur; et, s'il a besoin d'un verre d'eau pour se désaltérer, de feu pour allumer sa pipe, ce sera celui-ci qui s'empressera de les lui présenter, sans attendre qu'ils lui soient demandés.

Cette exigence qui pèse sur le subordonné est tellement passée dans les mœurs, qu'elle servit admirablement bien à un Maure de Tunis pour caractériser l'état d'infériorité auquel le successeur des Califes est descendu. C'était à l'époque de l'expédition d'Alger, qui faisait prévoir un nouvel échec pour la dignité ottomane.

L'auteur du présent ouvrage (*) avait été envoyé à Tunis, dans un intérêt relatif à cette expédition. Le Maure précité, auquel il eut affaire, lui demanda si le projet prêté à la France était bien sérieux. Sur une réponse affirmative, appuyée de l'observation que le règne du Dey était arrivé à

(*) La Turquie Nouvelle.

son terme, qu'il ne pourrait résister à la sagesse des préparatifs et à la valeur des Français, le fidèle Musulman s'écria avec l'accent de la plus vive douleur et en secouant sa barbe, qu'il avait saisie à poignée comme s'il voulait l'arracher : *Vay, vay, vay* (signe d'affliction), *adesso quan Christe vol fumar, Mahomet ander chercar fusco!* Littéralement : *A présent, quand le Christ veut fumer, c'est Mahomet qui va lui chercher du feu!* C'était, en langue franque usitée dans tout le littoral musulman, peindre énergiquement la décadence des anciens conquérants.

L'autre trait est peut-être plus caractéristique. Il est pris dans les hautes régions de la hiérarchie.

En 1799, nous nous trouvions par hasard, à l'heure de midi, chez un négociant français habitant une des maisons de pierre dont les Génois ont doté, il y a plusieurs siècles, pendant leur domination, le faubourg de Constantinople, nommé Galata.

Le feu se déclara dans des maisons de bois situées dans le voisinage; et le Vaivode, premier magistrat de ce quartier, accourut au premier bruit, s'établit au premier étage d'une maison aussi en pierre, placée en face de celle où nous étions, précisément au même étage. La rue étant peu large, nous pouvions voir sans obstacles ce qui se passait dans la pièce où se trouvait le Vaivode, d'autant mieux que les fenêtres étaient ouvertes; c'était au mois de juin.

Le Vaivode avait choisi ce lieu pour y établir son quartier, et diriger de là les secours, en raison de ce qu'il voyait et des rapports qu'on lui faisait de minute en minute. Observons, ce qui est important, que se trouvant en ce moment le plus élevé en grade entre tous les assistants, il n'avait pas négligé de se placer à l'angle du sofa, regardé comme la place d'honneur.

Il était à peine installé, qu'on annonce l'arrivée du Stambold-Effendissi (grand juge de Constantinople), l'un des dignitaires du corps si puissant des Ulémas, qui accou-

rait aussi sur la nouvelle de l'incendie. Averti de cette arrivée, le Vaivode dépose aussitôt la gravité qu'il a affectée jusqu'alors, se précipite en bas de la maison, arrive assez à temps à la porte pour s'incliner jusqu'à terre devant l'éminent effendi qu'on descend de cheval.

Dès que les pieds de celui-ci ont touché le sol, le Vaivode et le principal officier de l'arrivant le saisissent chacun d'un côté et lui aident à gagner la pièce du premier étage où il s'empare du poste privilégié, pendant que le Vaivode se place, dans l'attitude la plus respectueuse, à l'une des extrémités du sofa.

Il n'avait pas encore été prononcé de parole, quand on donne l'avis que l'on aperçoit le Capitan-Pacha (Grand-Amiral), venant aussi pour présider aux secours. Le Stambold-Effendissi et le Vaivode retrouvent des ailes pour courir au-devant de ce puissant personnage. Ils le reçoivent dans la rue avec l'humilité la mieux caractérisée, le prennent sous les aisselles, et le hissent, pour ainsi dire, jusqu'au salon d'attente, où l'Altesse va s'asseoir à l'angle du sofa, tandis que l'Effendi se place à une distance convenable et que le Vaivode reste debout.

Pendant toute la durée de ce cérémonial, la présence de ces fonctionnaires n'avait pas contribué à arrêter les progrès du feu, objet de leur venue. Les maisons en bois avaient subi leur destinée; elles avaient été consumées, et l'incendie ne s'était arrêté que parce qu'il avait trouvé une barrière infranchissable dans les solides constructions des Génois.

Le danger étant passé, ou plutôt épuisé faute d'aliments, les dignitaires accourus pour en modérer l'effet songèrent à se retirer, satisfaits d'avoir montré, par leur venue, la sollicitude constante qui les anime dans l'intérêt de leurs administrés. On va voir comment se dénoua cette chaîne de formalités, qu'un affreux désastre n'avait pas eu le pouvoir d'altérer en rien.

Ni le dégât causé par le feu, ni la ruine des victimes, ni la mort ou les blessures de quelques travailleurs, n'avaient ému la sensibilité de ces personnages, tous exclusivement occupés du souci puéril de leur importance.

L'Amiral fit un mouvement qui marquait l'intention de se retirer. Les deux personnages, qui ne le perdaient pas de vue, se précipitèrent vers lui à l'envi, l'aidèrent à se lever, le reconduisirent dans la rue, et, se courbant jusqu'à terre, ne quittèrent cette attitude que lorsque le bruit des pas de son cheval constata suffisamment l'éloignement de ce personnage supérieur.

Le Stambold-Effendissi, retrouvant alors sa suprématie, souleva légèrement ses bras, dont son premier officier et le Vaivode s'emparèrent pour le remonter au salon; il y reprit la place qu'il avait cédé à l'Amiral, et le Vaivode se replaça à l'extrémité du sofa.

Après un instant de séance, il fit le mouvement du départ, et fut soutenu et reconduit à son cheval avec le même cérémonial.

Tout n'était pas fini. Le Vaivode n'avait garde de manquer cette occasion de trôner à son tour en présence des nombreux spectateurs que le feu avait attirés. Dès qu'il put quitter l'humble attitude prise devant le dignitaire qui partait, il présenta ses bras, et fut ramené dans cette même pièce où il avait siégé le premier, et qu'il ne quitta qu'après avoir goûté le plaisir d'y occuper encore une fois la place privilégiée.

Les modifications apportées à ces bizarres exigences de l'étiquette, ne donnent pas une grande idée des progrès dus aux réformes. Loin de là, les choses ont pris une nouvelle dose de ridicule, en raison de certaines autres innovations importées par les quelques Musulmans que des missions diplomatiques ont conduits en Europe. Pour en donner une idée, il suffit de dire que c'est Réchil qui est devenu le type sur lequel les autres se modèlent, et l'on

ne peut rien voir de plus amusant que les efforts de cet homme pour se donner des allures européennes.

DE LA JUSTICE EN TURQUIE.

Au criminel et en justice prévotale, le coupable est jugé par l'autorité devant laquelle il comparaît, sur le simple rapport de son délit, et il est immédiatement soumis à la peine qui a été prononcée contre lui.

Dans les mêmes cas et en justice régulière, il existe une sorte de débats, très-sommaire à la vérité, mais enfin qui admet un droit de justification en faveur du prévenu, et l'audition des témoins, s'ils sont produits séance tenante.

C'est bien peu, direz-vous! assurément; mais c'est beaucoup, si vous le comparez aux règles de l'autre juridiction.

Si, malgré cette légère déférence de la loi, l'accusé est condamné, il est livré de suite à l'exécuteur des sentences, qui s'en saisit, et le conduit, fortement lié avec des cordes, au lieu qu'il lui aura plu de choisir pour l'exécution : car il n'y a pas à Constantinople de site affecté aux supplices.

Supposons que ce malheureux soit un homicide.

C'est sur la plainte de la famille de sa victime qu'il a été poursuivi. Elle a assisté au jugement, sollicité la peine, et obtenu la condamnation.

Dès que l'arrêt a été rendu, la loi se trouve satisfaite, car la justice a prononcé. Le coupable ne lui appartient plus. Il est en quelque sorte la propriété des plaignants. Ce sont eux, en effet, qui pâtissent du tort occasioné par le crime.

Ceux-ci se mettent à la suite du condamné, qu'entraînent le bourreau, accompagné de son aide, porteur d'une échelle. Pendant le trajet, ils lui reprochent son infâme action, le dommage et la douleur qu'il leur occasione. C'est un père, un frère, un fils, dont il les a privés.

Le bourreau s'attendrit; il devient conciliateur. Tu les entends, dit-il à l'homme dont le sort est entre ses mains, ils ont raison. Tu leur as fait un mal affreux. Ne trouverais-tu pas juste de les dédommager ? tu peux te sauver par un sacrifice. Voyons, qu'offres-tu ?

Le patient, paraissant ému à son tour, répond : Eh bien ! je donnerai cent piastres.

Le bourreau aux intéressés : il donnera cent piastres.

Cent piastres ! le monstre ! a-t-il bien ce front, lui qui est riche ? cent piastres pour un père, un frère, un fils ! Non ! non, qu'il meure !

Tu le vois, reprend le bourreau, ils refusent. Allons, sois plus raisonnable.—Eh bien ! j'en donnerai mille, deux mille, cinq mille.

Grâce à l'exécuteur des sentences, on finit par s'entendre; car il a menacé de mettre fin aux débats en exécutant l'arrêt.

L'argent est compté, le condamné est mis en liberté, et l'officieux médiateur touche un double courtage. Cependant la loi et la société ont été désintéressées par l'arrêt rendu par le juge.

On assure que des criminels ont subi leur jugement pour n'avoir pas voulu ou pas pu satisfaire aux exigences des poursuivants.

Dans des cas pareils, ou dans d'autres, où il n'y avait pas de négociations, faute d'intervenants, il s'ouvrait en faveur du bourreau une spéculation aussi singulière par sa nature, qu'elle pouvait devenir productive par ses résultats.

On a vu qu'à Constantinople il n'existe pas de lieu affecté aux exécutions. Le bourreau est maître du choix de l'emplacement, si on ne lui en a pas désigné un, pour tel cas spécial.

Dès qu'il était en possession du patient, et en route avec lui, il lorgnait du coin de l'œil les boutiques, les cafés, les

lieux les plus fréquentés, et l'on devinait son choix par l'échelle que son aide, sur un signe de lui seul compris, allait placer contre la porte ou la devanture du local préféré.

Aussitôt que le propriétaire des lieux pénétrait son intention, alarmé du préjudice que la présence d'un pendu, pendant les trois jours que le cadavre resterait attaché, ferait à son établissement, il accourait, et faisait les plus vives supplications pour qu'on lui épargnât ce spectacle, qui éloignerait ses chalands.

Toutes ces raisons étaient inutiles, jusqu'à ce que le bourreau, touché par quelque argument irrésistible, se désistât de son droit.

Il poussait plus loin le même manége vis-à-vis d'un autre propriétaire, et ne cessait que lorsqu'il apercevait quelque autorité qui aurait pu blâmer et punir cet étrange trafic.

Alors seulement le condamné subissait sa peine. On l'accrochait contre quelque local inhabité, où, en été comme en hiver, la permanence était de soixante-douze heures, quelle que fût l'influence de la saison. Disons, en passant, pour compléter ce bizarre tableau, que lorsque le pendu était un raja, ce qui est presque toujours le cas, la décollation ou l'étranglement étant plus particulièrement en usage pour les Musulmans, il se rencontrait toujours quelque zélé disciple du Prophète qui trouvait moyen de le coiffer d'un chapeau enlevé au premier passant régnicole, de ceux qui ont la manie de se vêtir à l'européenne. C'était, dans les idées du peuple dominateur, une manière d'exprimer son mépris pour tout ce qui ne professe pas l'islamisme, et les bons Musulmans d'applaudir.

DU SUPPLICE DU PAL.

Le supplice du pal, si cruel dans son ensemble et dans ses détails, avait cela d'horrible que les souffrances du patient pouvaient se prolonger pendant douze, quinze, et même vingt-quatre heures.

Le fameux Djezzar (boucher) pacha, qui, par sa résistance dans Saint-Jean-d'Acre, en 1799, procura au grand Napoléon une couronne impériale en Europe, en empêchant le général Bonaparte d'aller en conquérir une autre dans les Grandes-Indes, se faisait un jeu des condamnations au pal.

Heureusement que la Providence avait placé dans la résidence de ce monstre, un homme issu d'une des plus anciennes familles de la Mecque, qui avait hérité la prérogative d'abréger les souffrances humaines partout où il les rencontrait. Mais il fallait, pour qu'il pût user de ce privilége, qu'il rencontrât inopinément le sujet auquel son intervention devenait nécessaire.

S'il eût cherché l'occasion de l'exercer, il eût dépassé son crédit, et Djezzar, malgré son respect pour tout ce qui dérivait du culte, ne lui eût pas pardonné de lui avoir dérobé indûment une victime. Voici comment l'on parvenait à concilier le droit avec les besoins de l'humanité.

On attendait que le condamné fût placé sur le pal; alors les parents se présentaient chez le saint homme, et après s'être informés de sa santé, lui demandaient avec intérêt s'il ne profiterait pas du beau temps pour aller prendre l'air.

Cette question indirecte était comprise. L'homme bienfaisant ordonnait de suite qu'on lui amenât son cheval et qu'on préparât ses armes, parce qu'il désirait prendre le plaisir de la chasse.

Il se laissait conduire du côté où gémissait le condamné.

A sa vue, celui-ci s'écriait : Aman (pitié) ! aman (compassion) ! La réponse était des coups de carabine tirés sur lui, jusqu'à ce qu'il ne donnât plus signe de souffrance et de vie.

C'était là, il faut le reconnaître, une bien bizarre manière de venir au secours de la nature, en proie aux plus vives douleurs ; elle n'en était pas moins appréciée. L'Effendi revenait toujours de ses expéditions accompagné de démonstrations les plus vives de reconnaissance et de vénération.

C'est une singulière nation, que celle où subsistaient naguère encore de tels usages. Combien doit paraître grand celui qui a entrepris sa régénération ; mais combien elle sera lente, si elle s'effectue jamais !

La justice civile, chez les Turcs, n'est légalement exercée que par le corps des Ulémas, que l'étude du Coran, base de toute législation régulière dans les États Ottomans, a préparé à ce sacerdoce.

Mais le texte du Coran, pur et correct dans sa rédaction, est obscurci par les innombrables commentaires auxquels il a donné lieu. Cette variété d'opinions, surtout de celles qui émanent de personnages vénérés en raison de leur savoir et d'une haute réputation de sagesse et de sainteté, autorise les interprétations, et de l'interprétation à l'arbitraire il n'y a souvent qu'un pas.

Il en résulte de la confusion des doctrines entre les commentateurs, qu'un justiciable ne peut jamais fonder le succès de sa cause sur le texte précis de la loi écrite. Son sort dépend de la manière dont le juge envisage ce texte, en s'appuyant sur l'avis des docteurs dont il a adopté les doctrines.

DES FINANCES EN TURQUIE.

C'est dans son sytème financier, surtout, que se montrent au grand jour les causes actives de dissolution qui minent

incessamment ce grand corps atteint de décrépitude, et que bien des gens continuent à regarder comme pouvant être de quelque poids dans la balance de l'Europe.

Des signes métalliques sans valeur intrinsèque, qui n'ont, comme les assignats français à l'époque de leur chute, qu'un cours forcé; la contrefaçon multipliant ces signes factices; des ministres spéculant et bénéficiant sur les réductions qui les frappent de temps à autre dans leur valeur officielle; l'insuffisance de ces espèces de convention, ayant pour résultat d'entraver la rentrée des impôts; enfin, l'intelligence du pouvoir dans la répartition du revenu public, quant à l'application, aux dépenses, prodiguées ou restreintes, non en raison des besoins, mais selon le plus ou moins de crédit des chefs de département: tels sont les symptômes caractéristiques d'une détresse sous le poids de laquelle succomberait en peu de temps un état plein de force et de vie. Ce qui reste encore réuni de l'ancien apanage des Sultans, parvenu au dernier degré d'atonie, pourrait-il résister à tant de causes de ruine?

La Turquie n'a pas de signe monétaire qui puisse être admis hors de son territoire. Ses hôtels des monnaies ne frappent plus en espèces d'or que trois sortes de pièces auxquelles une décision arbitraire, que le commerce ne sanctionne pas, donne une valeur de 5 fr., 2 fr. 50 c., 1 fr. 25 c., hors des frontières turques; la différence en moins sur cette estimation est immense.

La Turquie n'a pas de monnaie d'argent; elle n'en a pas de cuivre. Ce qui en tient lieu et circule dans le pays, sous des dénominations fixées par des finances, est formé d'un métal que l'on ne sait comment nommer. Si demain ces signes représentatifs étaient démonétisés, ou si la fin de la domination des Turcs leur ôtait l'appui de la loi, les gens qui en seraient munis ne sauraient qu'en faire.

Quelque avilies que soient les monnaies turques, il se trouve cependant des spéculateurs audacieux qui dis-

putent au gouvernement, par des contrefaçons, le droit de tromper le public. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que depuis que la détérioration de ces signes est devenue rapide, ces ténébreux fabricants, n'ayant pas les mêmes frais à supporter que l'Etat, et pouvant par conséquent se contenter de moindres bénéfices, ont toujours fourni à la circulation des espèces meilleures que celles du fisc.

Sous le règne de Sélim III (1798), de faux monnayeurs, condamnés au supplice de la corde, essayèrent de trouver une justification dans le fait qu'ils travaillaient à l'avantage du public, car leurs produits étaient d'un titre supérieur aux espèces officielles. C'est précisément pour cette raison, leur répondit le juge, que vous avez doublement mérité la mort, en ce que vos produits obtiennent la préférence sur ceux du gouvernement, et lui font un tort sérieux. Ils furent exécutés.

Rien n'est rare aujourd'hui, sur le territoire turc, comme les espèces au type étranger. Le commerce les retire de la circulation et les renvoie en Europe. Les bateaux à vapeur français, anglais, autrichiens et russes, qui font un service régulier de leur pays à Contantinople, en emportent toujours en faisant leur retour sur les ports de la Chrétienté. La ville seule de Marseille est, assure-t-on, comprise pour un million par mois dans ces exportations.

La Russie, comme puissance, rivalise avec le commerce dans l'activité de ces extractions. Mais c'est par ses exigences et par les mains du Gouvernement Ottoman lui-même, qu'elle se fait sa large part.

Le Sultan est sans cesse obligé de baisser la valeur idéale de ses monnaies. Ces variations sont autant de bonnes fortunes pour ses ministres, dont l'avidité ne laisse échapper aucune occasion d'acquérir des richesses. Prévenus à temps et avant la publication des firmans de réduction, ils en profitent pour faire opérer leurs banquiers juifs et arméniens, sur les espèces frappées de diminution.

Si, au moins, ces signes d'échange pouvaient, comme les assignats en France, ou les billets de l'indépendance américaine, se multiplier dans la proportion des besoins, le gouvernement y trouverait le moyen de soutenir l'édifice chancelant de l'Empire, jusqu'au jour très-prochain de sa chute. Le Divan n'a pas même cette chance. Il est contraint de modérer ses fabrications pour leur conserver le plus long-temps possible un reste de crédit.

Cette contrariété n'est pas la seule qu'il éprouve. Le défaut de circulation des espèces hors de la capitale et de quelques villes commerçantes, nuit à la vente des produits de l'industrie et des récoltes. Les contribuables ne peuvent se libérer, et les caisses publiques restent vides.

On n'ose autoriser des voies coercitives pour forcer la rentrée des impôts, parce qu'on est convaincu de l'impuissance de ce véhicule; car en Turquie, comme en France, comme en tout pays, le vieux proverbe *où il n'y a rien, le roi perd ses droits*, est également vrai; et, en second lieu, parce que lâcher la main à l'arbitraire et aux vexations, ce serait favoriser l'avidité des autorités locales, qui se serviraient du pouvoir pour s'avantager sans que le fisc y gagnât.

Un autre effet tout aussi funeste de l'insuffisance des recettes, c'est l'obligation qu'elle entraîne de faire un choix dans les besoins à satisfaire. L'arbitraire et la déraison jouent un grand rôle dans ces répartitions. Elles donnent lieu à une foule d'abus. Ce n'est pas le plus ou moins d'utilité des services publics qui décide de la nature des allocations; elles suivent le degré de faveur dont jouissent les chefs de départements. Ainsi l'on a vu les troupes placées sous les ordres d'Halli-Pacha, ce premier gendre du Sultan, au courant de leur solde, tandis que la garde impériale que commandait Saïd-Pacha, second gendre de Sa Hautesse, dont le crétinisme cédait à l'adresse de son beau-frère, avait plusieurs mois d'arriéré.

Que de causes de désarroi dans la chose publique! Et l'on ne voudrait pas voir dans une situation qui s'aggrave chaque jour, sans que l'on songe à y remédier, la fin d'une société si déraisonnablement gouvernée? Un seul fait doit surprendre, c'est qu'il y ait en Europe des gens et même des cabinets qui doutent encore de l'anéantissement prochain du sceptre du croissant.

Comment se soutiendrait-il, lorsqu'il y a défaut de capacité et absence de bonnes intentions dans les hommes placés à la tête des affaires, et qu'au contraire, tous trouvent leur intérêt au maintien d'un ordre dont ils profitent?

Si le Sultan demande des économies, on ne les opère pas sur les services qui, à la rigueur, pourraient les supporter; c'est sur le premier objet venu, quelle que soit son importance, qui frappe le caprice. Nous en donnons un exemple en citant Saïd-Pacha, second gendre, qui, excité à des retranchements de dépense dans les différents services dont il avait la direction, n'imagina rien de mieux que de réformer les cinq professeurs européens attachés à l'école polytechnique.

Si, au lieu d'économie, Sa Hautesse veut des augmentations dans les recettes, l'esprit de ses ministres ne se met pas à la torture pour trouver des matières sur-imposables. Le premier objet qui se présente à leur pensée est frappé, fût-il déjà porté à un taux exorbitant. La nouvelle surcharge, qui ne produit pas l'effet d'accroître les moyens de libération du contribuable, ne sert qu'à le décourager et à lui faire chercher des biais pour éluder tout paiement. Pourquoi ferait-il des efforts qui ne serviraient qu'à augmenter son malaise et à provoquer de nouvelles exigences de la part des taxateurs?

Que fait alors le gouvernement pour combler ses déficits? Il revient à ses rajas (sujets non musulmans) et à leurs corporations; et c'est tantôt aux unes, tantôt aux autres, qu'il demande les différences que ses sauvages me-

sures ont produites dans les rentrées. Ce moyen extrême ne réusssit pas toujours; on conçoit que les facultés s'épuisent.

DE LA RÉFORME DANS LES VÊTEMENTS.

Le Sultan tient de sa naissance, des lois, de l'opinion, une autorité sans limites; mais que d'entraves en gênent l'exercice!

Il a brisé la plus formidable de ces entraves, par l'extermination des Janissaires. Il a énervé la plus dangereuse, en ce qu'elle puisait sa force dans la religion et la justice, par la restriction des droits des Ulémas desservants à la fois des temples de l'Islamisme et de Thémis. Cependant des faits récents ont prouvé que toute appréhension de ces deux côtés n'était pas entièrement dissipée.

Nous avons déjà parlé du projet de révolte tenté par d'anciens janissaires, pendant l'absence du Sultan, en mai 1837, et étouffé aussitôt que découvert, par l'exécution d'une cinquantaine de conjurés. Nous aurons occasion, en traitant dans le présent chapitre *de la réforme dans les vêtements*, de signaler les alarmes que donne encore le corps des Ulémas.

Dès que le Sultan se fut résolu à introduire dans ses états un régime nouveau, qui devait atteindre les institutions et les hommes dans les plus petits détails de leur existence ancienne, il dut commencer cette œuvre par un changement total dans les costumes. Ceux en usage de tout temps rappelaient des corporations, des prétentions, des priviléges, des usages, dont il convenait d'éteindre jusqu'au souvenir, après avoir fait table rase de ce qu'ils représentaient.

L'ancien équipement des hommes ne pouvait se prêter aux nouvelles exigences. L'état n'était plus assez riche pour supporter la dépense quant à ses salariés, et les particu-

liers avaient perdu les moyens de fournir au luxe de leur mise.

Une foule de dépenses capitales en usage dans l'état social des pays civilisés, n'étaient pas connues des peuples orientaux. Là, pas de modes, dont les variations sont exigeantes ; pas de spectacles, de visites, d'assemblées, où la somptuosité des habits et des ornements a tant d'occasions de se produire. Les maisons des particuliers étant closes aux étrangers, un beau mobilier n'est pas de rigueur. On ne se donne pas réciproquement à manger. On n'a pas de voiture. Les Orientaux sont affranchis, par leurs costumes et mœurs, de beaucoup d'autres charges qui pèsent ailleurs sur les fortunes privées.

Chez les Turcs, les rigueurs du luxe n'atteignaient que leur personne. Ils pouvaient être mal logés, mal meublés, mal nourris, eux, leurs femmes et leurs enfants, ce que personne ne pouvait vérifier, et cependant paraître opulents aux yeux du public.

Il leur suffisait, à cet effet, de se montrer hors de leur domicile avec des vêtements frais, des pelisses et des schalls de quelque valeur, pour se donner un air d'aisance et même de richesse, qui contrastait très-souvent avec la détresse de leur intérieur.

C'est cette opulence apparente, que les Turcs ne peuvent plus satisfaire et qui était devenue de plus en plus onéreuse, que le Sultan a senti la nécessité de faire disparaître ; et c'est en cela seulement que les réformes ont eu leur entier effet.

Mais il était impolitique et maladroit, en voulaut pousser tout un peuple à adopter une mise nouvelle, de brusquer la mesure. Pourquoi ne pas se donner le temps de faire choix de vêtements convenables et commodes, avant d'obliger cette population à renoncer à ceux dont l'habitude était prise dès l'enfance ?

Ces ménagements étaient surtout commandés par la

constitution physique que les Musulmans reçoivent de leur éducation et de leur manière d'être. En négligeant cette considération, on a rendu ridicule un peuple qui en imposait encore il y a peu d'années, par une belle représentation.

Aujourd'hui il fait peine à voir. L'usage des sofas voûte les reins et enfonce la poitrine; la manière de s'asseoir tourne les pieds en dedans et déjette les jambes en dehors. Beaucoup paraissent estropiés, qui n'ont qu'une mauvaise tenue.

L'ampleur des anciens vêtements masquait ces infirmités acquises. Les habits serrés les dessinent et les rendent apparentes. Ajoutez que tous sont gauches dans leur nouvel accoutrement.

C'est surtout aux fonctionnaires, que le changement n'a pas été favorable. On ne leur trouve plus cet air de grandeur qui, uni à leur réserve habituelle, en imposait et commandait le respect.

Gênés dans leurs habits et manteaux brodés sortis de la main de tailleurs inhabiles, ne sachant pas porter les épées ou sabres, parties obligées de leur costume d'apparat, ils sont honteux eux-mêmes d'une métamorphose qu'ils jugent bien ne pas leur être favorable, et ils semblent partager l'hilarité que leur vue excite, lorsqu'ils pensent ne faire que substituer sur leur figure un sourire gracieux à leur gravité d'autrefois.

Il en est même de petite taille, et parmi ceux-ci on remarquait Réchild-Pacha et Sarim-Effendi, tous deux connus à Londres, que leurs efforts pour imiter les manières qu'ils avaient étudiées dans leurs ambassades en Europe, faisaient prendre pour de véritables singes.

Les changements dans les costumes n'ont pas été favorables aux armées musulmanes. La mauvaise qualité des étoffes dont elles sont vêtues, et la parcimonie avec laquelle on les emploie, sont telles, qu'après un mois de

campagne tous ces vêtements seraient pour ainsi dire en loques. Nous pouvons ajouter que le dernier degré du ridicule a été atteint dans la forme et dans la coupe des habits de troupes.

Le Sultan lui-même n'échappe pas à la critique dans cette substitution de costumes, et dans le mauvais goût qui a présidé aux remplacements.

Avant les réformes, rien n'approchait de la pompe qui environnait Sa Hautesse, quand elle sortait de son palais. Les rois de l'Europe, et toutes leurs cours réunies, ne seraient pas parvenus à former un cortége aussi riche, aussi élégant, aussi imposant que celui des successeurs des Califes se rendant à la mosquée.

C'était à travers une double haie de Janissaires qu'ils parcouraient les rues conduisant de leur palais à la mosquée impériale, désignée par l'étiquette ou par le caprice du maître, pour les prières du jour.

Ces janissaires n'avaient pas d'uniforme. Leur tête seule était ornée d'une casquette en cuivre, de forme commune à tous, présentant sur le devant une manière d'étui destiné à recevoir une cuiller et d'autres petits ustensiles à l'usage du soldat. Une peau de mouton tannée, attachée à la partie antérieure de cette casquette, pendait et descendait le long du dos, en s'élargissant jusqu'à la chute des reins. Elle offrait la forme d'un triangle, dont le sommet se trouvait derrière la tête.

Dans l'intérieur de Constantinople, les Janissaires ne portaient pas d'armes, c'eût été trop dangereux. Un énorme bâton placé dans la main droite, leur servait à faire la police et à témoigner qu'ils étaient de service.

Ces hommes tenaient beaucoup à prouver leur adresse à manier ce bâton. Pour le manifester autant que pour l'entretenir, il arrivait quelquefois qu'il prenait fantaisie à un homme de garde de le lancer dans les jambes d'un Grec qui courait dans les rues. S'il le touchait, un sourire

approbateur de tous les assistants était sa récompense. S'il était parvenu à renverser le coureur, lui avait-il même cassé une jambe, il recevait de ses collègues les témoignages les plus vifs de leur admiration. Et le mutilé?... il allait se faire panser où bon lui semblait.

Quand le Sultan passait devant cette double haie, il en recevait le salut d'hommage. Ce n'était point par des mouvements d'armes, des roulements de tambour, des acclamations, que se dessinait cet honneur rendu au Souverain. Le plus morne silence régnait sur toute la ligne; mais à la vue du maître, chaque homme, officier et soldat, inclinait la tête sur son épaule droite. C'était lui dire, par une pantomime expressive: *Fais-la tomber, si tel est ton bon plaisir.*

Le Sultan se montrait flatté de cette abnégation, et il la récompensait en portant la main sur son cœur et ses regards alternativement de droite à gauche sur les lignes de ses fidèles sujets, manœuvre assez fatigante quand la course était longue.

Le cortége de Sa Hautesse, se rendant le vendredi à la mosquée, se composait de sa maison officielle. Chaque officier, depuis le simple huissier jusqu'au grade le plus élevé, était à cheval.

Le défilé commençait par les plus petits emplois. Ceux qui les occupaient avaient à côté d'eux un domestique à pied, paraissant tenir la bride de leur cheval.

Le nombre des domestiques, en augmentant successivement, marquait la nuance de l'élévation des fonctions. Il était si considérable, qu'une demi-heure suffisait à peine, les vendredis ordinaires, pour le passage du défilé.

Arrivait enfin le corps de Sa Hautesse. Ici une haie nouvelle, formée des colonels des Janissaires, que l'on nommait Schorbadjis (littéralement donneurs ou faiseurs de soupe), marchait avec le Souverain, autant comme garde d'honneur que comme garde de sûreté.

Ces hommes portaient un costume guerrier à l'antique, aussi riche qu'élégant; leur arme était une espèce de pique dont l'armure jetait un vif éclat. Leur tête était couverte d'un casque brillant surmonté d'une aigrette de plumes très-touffue, auquel les mouvements de celui qui le portait imprimaient un balancement régulier de l'avant à l'arrière. Les traditions donnaient pour origine à cette décoration du meilleur effet, l'intention de dérober par intervalle la vue du maître, de manière à rendre incertain un coup de feu dirigé par quelque *Fieschi.*

Autour du Sultan se groupaient une multitude de pages de figures et de costumes de choix.

Derrière lui on voyait deux officiers à cheval, portant chacun sur un trépied d'or un turban pareil à celui dont Sa Hautesse était coiffée, et orné comme celui-ci d'une riche aigrette en diamants. L'usage voulait que Sa Hautesse, en entrant à la mosquée, échangeât le turban qui avait servi au trajet, contre un de ceux-ci, et se parât du troisième pour retourner à son palais.

Ces espèces de diadêmes étaient salués par les Janissaires, à l'instar du Sultan lui-même, par l'inclinaison de la tête vers l'épaule droite.

On voyait ensuite quelques chevaux de relais tenus et environnés de nombreux écuyers. Ils étaient couverts de housses tombant jusque près de terre et couvertes de pierres précieuses.

La marche était fermée par les cortéges de deux principaux eunuques noirs. Le premier, le Kilslar-Aga (seigneur des filles), portait, par assimilation, le turban à trois pointes, marque caractéristique du Grand-Visiriat, auquel sa place était assimilée quant aux honneurs; le second, le Kasnadar-Aga (chef de la cassette particulière, on pourrait dire des *fonds secrets*), avait aussi des marques distinctives de haute puissance.

Un grand nombre de valets environnaient ces grands

dignitaires à facultés écourtées. Rien, il faut en convenir, n'était comparable en richesse, en élégance, en dignité, à la pompe des Sultans allant remplir leurs devoirs religieux, surtout à l'occasion des fêtes du Baïram et du Courban-Baïram, que l'on peut comparer à la Pâques et à son octave chez les Chrétiens.

Dans ces journées solennelles, tous les grands de l'Empire, avec leurs maisons respectives et tout le faste que chacun pouvait déployer, précédaient la marche de la cour impériale, et ne paraissaient faire qu'un seul corps avec elle.

La foule attirée par ce spectacle était toujours considérable ; on ne s'en lassait pas. On pouvait croire que ces pompes variées avaient le privilége de tirer l'indolent Musulman de sa torpeur habituelle. Un sentiment plus noble excitait son empressement. L'aspect de la grandeur étalée par son maître lui faisait croire que sa nation était encore à l'apogée de sa gloire.

Ce prestige a disparu avec le nouveau régime. On ne met plus d'empressement à se trouver sur le passage de Sa Hautesse, et l'on fuit sa présence quand il parcourt les rues, même sous l'appareil de la souveraineté, tant on redoute la rudesse des gens nommés Kavases, chargés d'éclairer sa route.

Ces Kavases forment une espèce de gendarmerie, faisant le double service d'ordonnance pour la transmission des dépêches officielles dans la capitale et dans sa banlieue, et d'agents subalternes de police pour le maintien de l'ordre. Il semble, par la tenue qu'on leur a faite, qu'on se soit évertué à les priver de toute dignité.

Rien de bizarre comme la forme de la redingote et du pantalon, d'un bleu indécis, qui composent leur accoutrement. Leur chaussure est encore plus misérable ; ce n'est ni botte ni soulier, c'est plutôt un composé de sandale et de savate.

Un mauvais sabre pend à leur côté. Il est si singulièrement établi dans son fourreau, que l'emploi des deux mains est indispensable pour l'en tirer.

Aux deux côtés du ceinturon sont cousues deux fontes renfermant des pistolets plus redoutables, assure-t-on, pour les porteurs que pour les personnes sur lesquelles ils seraient dirigés. Une singularité de cet armement, c'est que la position des fontes qui contiennent ces pistolets donne une telle envergure aux Kavases, qu'il leur devient impossible de traverser les portes, généralement assez étroites, des habitations, sans s'y présenter de travers.

On pourrait rire des embarras de ces gens et de leurs évolutions pour les surmonter, s'il était possible d'oublier qu'ils complètent leur armement avec de forts bâtons toutes les fois qu'ils prévoient l'occasion de s'en servir.

Ils usent librement de ce privilége quand ils précèdent à quelque distance le cortége du Sultan.

L'apparition de Sa Hautesse est annoncée par la circulation qui cesse sur les points où elle doit passer. Les uns fuient au loin les bourrades des Kavases; d'autres se jettent dans les boutiques, qui se ferment aussitôt.

Il en arrivait ainsi autrefois à l'approche d'un Cadi (commissaire-juge) faisant sa tournée pour la vérification des poids et mesures, et ne négligeant pas, pour cette mission spéciale, d'exercer sa juridiction pour d'autres délits portés à sa connaissance. Sa venue semait l'effroi.

On l'apercevait de loin, seul, à cheval, cheminant au milieu de la rue. A la tête de son cheval marchaient ses vérificateurs, et des deux côtés, en haie, les exécuteurs de ses hautes-œuvres, munis de bâtons et autres instruments des peines qu'il infligeait pendant sa tournée. Ses sentences recevaient immédiatement leur exécution.

Croirait-on que c'est une imitation, embellie à la vérité, de cet appareil de police que le Sultan a adoptée en échange du cortége royal auquel il a renoncé?

L'entourage actuel de Sa Hautesse, dans ses promenades ordinaires, notamment pendant la durée du ramazan (le carême des Turcs), est modelé sur celui que nous venons de décrire.

Ce prince est seul à cheval. Il tient le milieu de la rue, ayant deux écuyers à la hauteur de la tête de son noble coursier, et deux à la croupe. Derrière, marchent cinq ou six officiers, et sur les côtés et en dehors des écuyers, douze gardes-du-corps cheminant en haie. Tout ce monde, hors le maître, est à pied.

Quelques officiers à cheval, se tenant vingt-cinq à trente pas en arrière du premier groupe, complètent le cortége.

N'étaient les broderies en or de l'habit et du manteau qui couvrent Sa Hautesse, la beauté de son cheval et la richesse du harnachement, on pourrait croire que l'on aperçoit le magistrat voyer.

C'est de la simplicité, dira-t-on. Non, car dans ce sens il y aurait trop de luxe dans le costume et dans le harnachement. En tous cas cette simplicité serait mal entendue au milieu de peuples qui n'apprécient la grandeur qu'en raison du faste dont elle s'environne.

Quand le Sultan sort en voiture, et ce n'est jamais que pour son agrément, à l'exclusion de toute idée de cérémonial, il mène lui-même, à quatre chevaux et à grandes guides, la calèche dont il se sert, et il se tire de cet exercice avec beaucoup d'adresse.

Dans ces circonstances sa suite se compose de deux ou trois voitures pour les favoris, et de quelques officiers à cheval qui le précèdent ou le suivent. L'intervention des Kavases est alors moins sensible, parce que la course étant plus rapide, ils ont moins de temps pour manifester leur zèle en refoulant brusquement le public.

Pour en finir avec les Kavases, cette institution nouvelle et sans analogue dans les temps antérieurs aux réformes du sultan Mahmoud, disons qu'ils pourraient rendre

de grands services, s'il existait dans Constantinople une police bien organisée.

Dans leur destination actuelle, ces hommes ne consacrent qu'une partie de leur temps aux besoins de l'ordre public. Le surplus est affecté au service personnel d'une foule de fonctionnaires à qui l'on a donné la prérogative d'en avoir attaché à leur personne.

Ils deviennent alors de véritables commensaux des maisons qu'on leur a assignées. Ils y trouvent leur vie, et paient, par leur condescendance à servir les vues et les passions de leurs patrons, les faveurs qu'ils en reçoivent.

C'est encore ici le cas de faire observer que les avis ayant pour objet l'intérêt ou le service personnel du Sultan, n'obtiennent pas plus de faveur que ceux directs au bien de l'État.

Le Français auquel nous sommes toujours ramené par le système de nos récits, avait vu et admiré, il y a une quarantaine d'années, le majestueux entourage des Sultans se communiquant au public. Il fut sensiblement affligé lorsque ce prince lui apparut, pendant le ramazan de 1836 à 1837, avec un cortége aussi mesquin que l'ancien était imposant.

Il n'entrait pas dans le programme qu'il avait accepté en partant pour l'Orient, de s'occuper de matières semblables. Cependant il imagina de se rendre agréable et même utile, en proposant un mode de représentation plus en harmonie avec la haute position de Sa Hautesse, en même temps que les vues d'économie qui avaient dicté les changements y étaient respectées, ainsi que les exigences des localités.

Il fit tracer dans ce but, par un artiste italien, un dessin qui rendait exactement ses idées, et l'adressa à Pertex-Pacha, alors malade, mais n'en étant pas moins le ministre le plus influent et le régulateur de l'Empire. Ce projet se perdit dans les mains des favoris de ce pacha, qui

s'en amusèrent comme les enfants le font d'une image qu'on leur achète à la foire.

L'idée n'était pourtant pas une chose à dédaigner pour un prince qui a renversé tant d'usages vénérés, qui a affaibli les prestiges qui faisaient sa principale force, et qui règne sur des peuples accoutumés à ne juger que sur les dehors.

Plaignons-le de ce que le sentiment des convenances est tout aussi étranger aux hommes auxquels il remet son autorité, que les intérêts matériels de ses États leur sont indifférents.

Avant de sortir du chapitre des réformes, en ce qui touche les costumes, citons un fait qui a pensé donner naissance à un mouvement sérieux, et entraîner, si ce n'est une révolution, au moins une perturbation grave.

A travers les changements opérés dans l'universalité des vêtements affectés aux corps constitués et aux corporations, le corps des Ulémas avait conservé la coiffure qui le distinguait des autres fidèles; elle n'avait subi aucune altération depuis le temps des anciens Califes; ils y tenaient comme à un article de foi.

Vers la fin de 1838, on suggéra au Sultan, peut-être avec la charitable intention de lui susciter des embarras, l'idée de faire disparaître cette coiffure, qui signalait l'existence dans l'État, d'une association puissante ayant ses chefs, ses prérogatives, ses réglements, un langage et une combinaison d'écritures avec les caractères usuels, que les membres seuls connaissaient. On la représentait comme dangereuse en raison de l'esprit de corps qui l'animait, de l'union intime qui existait entre ses membres, et de l'immense clientelle qu'elle pouvait faire mouvoir à son gré.

Pour rompre cette union, ou du moins pour en diminuer la force, disait-on à Sa Hautesse, il faut obliger cette corporation à adopter le fess (bonnet rouge, devenu le bonnet commun de toutes les classes de la société). Par cette

mesure on l'aura privée d'un moyen d'influence sur le vulgaire, toujours enclin à vénérer les signes extérieurs consacrés par le temps; on aura confondu ses membres avec le reste de la nation; on lui aura enfin enlevé un drapeau autour duquel ses nombreux partisans sont toujours prêts à se rallier.

Le Sultan céda en partie à ces insinuations. Il soumit les gens de l'Uléma à l'obligation d'adopter le fess à l'exclusion de l'ancienne coiffure, et n'admit d'exception qu'en faveur des gros bonnets de l'ordre, le Mufti ou Sheik-Islam, les Kadileskers, le Stambou - Effendi, et quelques autres du rang le plus élevé.

Ces hauts dignitaires ne purent se dissimuler que la disposition à laquelle ils échappaient pour le moment n'était qu'ajournée. Cependant, comme ils se trouvaient épargnés, ils consentirent à prêcher la soumission à leurs inférieurs.

Ceux-ci obéirent, mais non sans de violents murmures. Leur mécontentement fut même tellement manifeste, que l'on crut pendant quelques jours à une résistance ouverte. Cette appréhension aida à la rentrée au pouvoir du fameux Uzrew, ou Chosrew-Pacha, l'exterminateur des Janissaires. On jugea nécessaire de l'avoir sous la main, pour l'opposer aux récalcitrants.

Ne cherchez plus à Constantinople les traces de ce peuple conquérant qui fut au moment d'envahir l'Europe après s'être assujetti d'immenses contrées en Asie et en Afrique, rien ne vous le rappellerait. Des réformes mal conçues et plus mal conduites lui ont enlevé les derniers vestiges de sa grandeur passée.

La Turquie est une proie assurée à son insatiable voisin, si l'Europe, nous ne nous lasserons pas de le dire, ne prend pas sa tutelle d'une main ferme.

Où sont les bienfaits des réformes? C'est toujours là notre refrain.

SPECTACLES, JEUX, DIVERTISSEMENTS.

Les spectacles, les jeux, les délassements, qui sont en usage chez une nation, peuvent servir à l'observateur dans l'appréciation du caractère des individus dont elle se compose. En faisant aux Musulmans l'application de ces principes, on reconnaît qu'ils sont penseurs, peu communicatifs, doués d'une apathique indifférence, et nullement délicats dans le choix de leurs plaisirs.

Les Turcs n'ont point de théâtres, et par conséquent point de pièces écrites : la religion ne le permettrait pas, et les préjugés s'y opposent.

En échange, et par un contraste bien singulier avec ces prohibitions dictées par une pudeur mal entendue, ils admettent dans leurs maisons et dans les lieux de rassemblements publics, des manières d'ombres chinoises du plus révoltant cynisme.

Ce spectacle, qui pénètre dans le palais du Sultan et jusque sous les yeux des odalisques, est connu sous le nom de Caragucus (littéralement *yeux noirs*), qui est aussi le nom propre du principal personnage, espèce de polichinelle, lequel a en effet les paupières, les prunelles, les sourcils et les cils d'un noir de jais.

Les scènes qu'on y représente seraient ce qu'il y a de plus repoussant au monde, si le dialogue qui en donne l'explication ne l'emportait sur la représentation.

Les Turcs affectionnent ce spectacle; chez ceux qui peuvent en faire les frais il n'y a pas de fête de famille où il ne soit admis. Les particuliers à qui la pénurie des moyens ne le permet pas, s'en dédommagent en allant en prendre leur part à peu de frais dans les cafés, qui, de temps à autre, en amusent leurs chalands.

Après Caragucus, les Turcs n'ont d'autres moyens d'égayer leurs réunions de famille, que d'y attirer des faiseurs

de tours d'adresse, ou des danseurs, ordinairement de la nation grecque.

Il n'y a nulle observation à faire sur les saltimbanques, si ce n'est qu'ils ne se signalent ni par l'habileté d'exécution ni par l'invention; on les retrouve aujourd'hui ce que nous les avons vus il y a quarante ans, ce qu'ils étaient vraisemblablement il y a plusieurs siècles. L'antipathie pour les nouveautés et les changements se révèle en toutes choses chez ce peuple esclave de l'habitude. Quelle barrière à tous progrès!

Quant aux danseurs, ce sont pour ainsi dire les impuretés de Caragucus en action. Le nombre des êtres avilis qui exercent cette industrie a beaucoup diminué depuis que les îles de l'Archipel ont échappé à la domination du Sultan. Il en vient cependant encore à Constantinople; ils se tiennent aux portes des tavernes de Galata, affermées par des Grecs. L'élégance et la richesse de leur costume indiquant leur profession, est en rapport avec l'achalandage de la maison à laquelle ils ont loué leur misérable industrie.

Caragucus et les danseurs exercent leurs talents dans la principale pièce de la maison où ils sont appelés, devant le propriétaire, ses enfants, ses parents mâles et les amis qu'il a convoqués.

Une cloison grillée sépare cette pièce du salon où se tiennent sa femme, ses filles, ses parentes et les amies que de leur côté elles ont invitées.

De la salle des hommes on ne peut voir et on n'oserait essayer de découvrir ce qui se fait dans le salon des dames; celles-ci, au contraire, par la disposition du grillage, ne perdent rien de ce qui se dit et se fait du côté des hommes.

On n'est averti de leur présence que par leur babil incessant, et par les rires et les éclats de joie que leur arrachent les scènes qui se développent devant elles.

Les spectacles et les jeux, sur la voie et les places pu-

bliques, se réduisent à des exercices de saltimbanques, de funambules et quelquefois d'écuyers ; on montre aussi parfois des animaux vivants, des vues d'optique, des chambres obscures, etc.

A certaines époques de l'année le Sultan régale ses sujets de la réunion de toutes ces merveilles. Sa Hautesse fait alors ce qu'on appelle son *kef*, expression qu'on ne peut rendre en français, et qui signifie qu'on veut se livrer à une satisfaction calme, en secouant toute pensée irritante ou seulement pénible.

Dans cette intention, l'emplacement du *kef* est toujours choisi dans un des sites si riants qui bordent les deux côtés du canal, en Europe et en Asie, à portée de la capitale ou de Scutari.

Des tentes ont été dressées sur place avec accompagnement de tapis et de coussins, pour Sa Hautesse, ses courtisans et les personnes invitées. Les dames du Harem ont leur emplacement marqué à quelque distance de la cour : on n'a pas manqué de le rendre confortable et d'une élégance recherchée. Pendant les exercices, des rafraîchissements, des bouquets, des cassolettes, répandant les plus doux parfums, circulent parmi les invités.

Tout homme doué de quelque talent propre à amuser le public, n'importe quel il soit et d'où il vienne, est autorisé à paraître devant le Sultan, et à faire montre de son talent. Une rétribution est toujours la récompense de son adresse ou de sa bonne volonté. S'il ne plaît pas, la rétribution est faible, et l'envoi qu'on lui en fait lui donne le signal de la retraite ; si ses tours font plaisir, on lui laisse le temps de montrer tout son savoir-faire, et l'élévation du salaire témoigne du degré de satisfaction qu'on a éprouvée.

Par un beau jour de printemps de 1799, le sultan Sélim III avait été prendre son *kef* sur le beau plateau qui domine la résidence de Dolma-Baghtchè, et qui plonge sur la capitale, le port et les Eaux-Douces qui le terminent, sur

la mer de Marmara et les îles des Princes, sur Scutari et les riants paysages d'Asie, enfin sur l'ouverture du canal qui conduit à la mer Noire. Il n'y a pas au monde de site plus enchanteur.

La fête allait finir par le brillant jeu du djirid, dont nous allons bientôt parler, quand un homme se présente sur la pelouse où d'autres artistes venaient d'amuser le public.

Cet homme était de petite taille, bien membré, et cependant d'une tournure svelte.

Il n'avait pour tout vêtement qu'une calotte rouge sur sa tête rasée, comme c'était alors l'usage; des babouches également rouges contenaient ses pieds; une culotte bouffante, de mousseline blanche, qui ne couvrait que la ceinture et le haut des cuisses; enfin, pour compléter sa toilette, une chemise façon de gaze laissait à nu la poitrine, le cou, les épaules et même les bras, au moyen de ce que les manches étaient relevées et retenues au-dessous des aisselles.

Cette description était nécessaire pour faire connaître que l'individu ne pouvait rien dérober à la vue du public. On ne devinait pas ce qu'il comptait faire. Etaient-ce des tours d'agilité, de force ou d'adresse?

Après avoir promené ses regards sur les spectateurs pendant une demi-minute, il s'inclina légèrement du côté de Sa Hautesse; et, portant de suite ses mains vers sa bouche, il en fit sortir une mèche on ne sait de quoi, et la conduisant jusqu'à terre il continua ce manége en faisant passer successivement ses mains l'une sur l'autre pour activer la sortie, jusqu'à ce qu'il eut produit à ses pieds une boule égale à une bombe de douze pouces de diamètre.

L'étonnement allait toujours croissant; le respect dû à la présence du prince contenait seul les assistants dans un silence absolu.

Le Sultan parut satisfait, et envoya au jongleur une

poignée de petites pièces d'or. Ce jongleur ramassa ce qui était devant lui, en forma une forte boule, la renferma dans un mouchoir resté jusqu'alors roulé dans sa ceinture, et se retira sans que personne osât se déplacer pour aller savoir de quelle matière il avait fait usage.

Le lendemain et les jours suivants, les Européens qui avaient assisté à ce tour extraordinaire, s'efforcèrent inutilement de deviner l'artifice dont cet homme avait usé. On l'ignore sûrement encore, et les Turcs sont trop indifférents pour avoir cherché à s'en instruire; dans leur nonchalance le plus grand nombre se bornait à y voir de la magie. Heureusement, au milieu d'une infinité de travers, ce peuple, plus sage en cela que les ultramontains, n'a pas l'odieuse pensée de livrer aux flammes ceux qu'il croit sorciers.

Le *kef* des Sultans se terminait toujours par le jeu du djirid; c'est une sorte de joûte à cheval, dans laquelle se poursuivent alternativement deux adversaires armés du djirid, bâton léger et de quarante-huit pouces environ (*) de longueur, qui a donné son nom à ce spectacle.

Celui qui donne la chasse imprime à son cheval l'allure la plus vive, et de son djirid qu'il lance avec une vigueur et une justesse remarquables, il cherche à toucher l'adversaire, qui fuit à toute bride.

Celui-ci, incliné sur le cou de son coursier, met tous ses soins à détourner, avec le djirid dont il est lui-même porteur, l'arme qui lui a été lancée.

Dès qu'il l'a évitée, et c'est presque toujours le cas, tant est grande l'adresse de ces combattants, il fait parcourir à son cheval une courbe qui le place sur la trace de son antagoniste, fuyant à son tour après avoir ramassé le djirid dont il a suivi la direction, sans mettre lui-même pied à terre ni ralentir sa course.

Ce jeu n'est pas à la portée de tout le monde. Les jeunes

(*) Un mètre 30 centimètres.

gens riches, les courtisans, pages et favoris des Pachas, l'entourage du Sultan peuvent seuls s'y exercer. Ces derniers y deviennent très-habiles. Il est noble, amusant, gracieux; car il est relevé par l'adresse et la bonne mine des joûteurs, et par la beauté des chevaux qu'ils montent.

Cet exercice n'est pas exempt de dangers : si l'on ne détourne pas le djirid il peut occasioner des blessures graves. Le Musulman qui occupait en 1799 le poste important de Grand-Visir, avait eu quelques années auparavant, alors qu'il était pacha d'Erzeroun, un œil crevé par un djirid lancé des mains de son esclave favori avec lequel il joûtait. Ce malheureux, à la vue du résultat fâcheux de son adresse, avait fui de toute la vitesse de son cheval.

Le Pacha, qui l'affectionnait sincèrement, fut plus touché de son évasion que de l'accident dont il était victime; il le fit chercher de tous côtés. On le retrouva au bout d'un an; il revint auprès de son maître, reprit sa faveur, et parvint à une grande élévation.

Pas plus dans les jeux que dans les choses sérieuses, les Turcs ne savent tirer parti des dons de la nature. Constantinople, admirablement placée sur la mer qui la borde pendant une lieue au sud dans la longueur du port jusqu'à la rivière des Eaux-Douces, et au couchant le long des faubourgs de Top-Hana, Dolma-Baghtchè et Beziktache, devrait avoir des exercices sur l'eau, qui inspireraient le goût de la navigation à ceux qui s'y livreraient. On ne voit rien de semblable; il n'y a de rares baigneurs et quelques nageurs que sur les rives du canal de la mer Noire, à une distance assez grande des faubourgs.

Chez ce peuple sauvage, le contraste du mal ou du ridicule adopté se trouve toujours à côté du bien ou du raisonnable repoussé. D'autres sauvages plus rapprochés de la nature, des paysans bulgares, sont en possession d'amuser la population de Constantinople pendant les premiers et les derniers jours du printemps.

Ces hommes arrivent en nombre à la fin de l'hiver. Ils sont enrôlés pour veiller sur les chevaux du Sultan, que l'on met au verd dans les prairies et les pacages baignés par les Eaux-Douces. Dès leur entrée dans la capitale, ils profitent du temps qui s'écoule jusqu'au moment où les aruspices auront fixé l'ouverture du verd, pour mettre à contribution les habitants de la capitale.

Divisés en petites bandes de quatre à six hommes, ils exploitent tous les quartiers en hurlant certains chants, faisant maintes simagrées révoltantes, et se livrant à certaines danses, vraisemblablement empruntées aux ours et autres habitants des forêts, auxquels en outre ils doivent les vêtements qui les couvrent.

Quelquefois une espèce de lyre à deux cordes, dont ils tirent trois ou quatre sons déchirants, ou une espèce de tambour, accompagne leurs beuglements et en complète la discordance.

Mais leur principal moyen de forcer l'admiration des spectateurs, consiste à lancer fortement contre le pavé la coiffure informe et bizarre qui couvre leur chef, à piétiner dessus, à la relancer, à la reprendre, et à la présenter enfin aux assistants pour solliciter leurs largesses.

Ces solliciteurs s'arrêtent à toutes les portes. Les habitants sortent de leurs maisons ou se présentent aux fenêtres; les passants se groupent; la moins explicable des curiosités leur improvise un public.

Les mêmes scènes se renouvellent au moment où ils vont quitter la capitale, pour retourner vers les huttes qu'ils habitent le reste de l'année. Ils ont fait une assez bonne récolte. Ce n'est pas que les dons soient considérables; ils se contentent de la plus petite offrande, mais personne ne s'y refuse, car il ne serait pas prudent d'éluder cet impôt, quoique tout volontaire; et l'on sait que les plus petites rétributions multipliées finissent par créer des résultats assez substantiels.

On assure, au reste, que ces quêtes sont leur unique salaire, et que pour leur déplacement et leur service, considérés comme corvées, ils ne reçoivent de la généreuse liste civile ottomane que des rations de vivres.

Pour finir ce chapitre par des détails moins repoussants, nous parlerons des conteurs arabes, qui font le charme des familles d'élite, comme ils font supporter au nomade, sous sa tente, la durée des longues veillées.

Ces conteurs conservent et cultivent, comme leur plus précieux et souvent leur unique héritage, les féeries que leur ont transmises leurs auteurs. C'est une propriété sacrée à laquelle personne n'ose attenter. On sait que telle histoire fantastique est dans telle famille depuis tant de siècles, et qu'elle n'a jamais subi d'altération.

Celui qui désire l'entendre et en faire jouir sa famille et ses amis, traite avec le possesseur, et lui indique le jour où il devra venir la réciter. Le Sultan est une des meilleures pratiques de ces narrateurs. Quelquefois, surtout dans le temps du Ramazan, carême le jour et carnaval la nuit pour tout disciple du Prophète, les principaux cafés de la capitale offrent ce passe-temps à leur clientelle.

Le bruit se répand que tel conteur se fera entendre, après la prière du soir, dans tel café. L'affluence est grande. Le local est bientôt comble d'auditeurs. Ceux qui ne peuvent trouver place dans l'intérieur se tiennent en dehors et dans la rue. La foule se groupe jusqu'au point où la voix du conteur ne saurait plus se faire entendre.

On a eu soin de laisser au centre du café une enceinte libre de 3 à 4 pieds de diamètre (*), dans laquelle cet homme se place; un tabouret et une pipe composent tout le mobilier nécessaire pour la représentation qu'il va donner.

Le public réuni et chaque spectateur assis, les jambes croisées, au poste qu'il a pu se procurer, le récit com-

(*) Environ un mètre 40 centimètres.

mence. Il dure d'abord environ une demi-heure, après laquelle il y a un repos d'une durée égale. Le silence sévère qui a été observé durant le discours n'est pas interrompu, comme dans nos théâtres, par les exigences de la gorge et du nez des spectateurs; il ne l'est que par les offres ou demandes de boissons rafraîchissantes, de café ou de feu pour allumer les pipes : la vente des comestibles forme le bénéfice du maître des lieux.

Celui du conteur se compose du produit des collectes qui se font à chaque entr'acte; il y en a toujours trois, parce que le texte du conte est divisé et récité en trois parties. Chaque récit et chaque repos durent une demi-heure, et les rondes relatives aux rafraîchissements et à la quête se renouvellent à chaque fois.

On n'a point à craindre d'être interrompu par le bruit des voitures, il n'en circule pas; ni par les colloques des passants, ils observent le mutisme le plus complet.

La séance finie, chacun s'éloigne à petit bruit, sans témoigner ni satisfaction ni regret de la manière dont il a passé la soirée.

En 1799 nous avons assisté à une de ces réunions dans un café, annoncée avec beaucoup de solennité, en raison de la haute réputation du narrateur qui devait se faire entendre. Il faut être bien versé dans les langues orientales pour suivre toutes les nuances et finesses de ce style pur et relevé.

Dans notre embarras, nous recourûmes à un drogman très-instruit, qui voulut bien nous donner une idée sommaire du sujet qui serait traité dans la soirée.

Il s'agissait d'un Sultan qui avait perdu une bague à laquelle son sort était attaché; il invitait aux recherches les plus actives, et promettait la main de sa fille, des richesses et de hautes dignités à celui qui lui rapporterait le bijou égaré; c'était le voyage d'un des coureurs de l'aventure qui formait le sujet du conte.

Cet homme se mettait en route, et pour figurer son em-

pressement et la vivacité de sa course, le conteur se levait, passait sa pipe entre ses jambes; et par ses mouvements et le cliquetis de sa langue, il imitait le galop d'un cheval. Arrivait l'heure de la prière : la pipe quittait cette position, et le conteur paraissait faire ses ablutions avec du sable, à défaut d'eau, et prononçait les paroles sacrées. Plus loin il se trouvait près d'une fontaine où une caravane abreuvait ses chameaux. Ici il racontait l'objet de son voyage, et prenait des informations. Le dialogue qui en résultait devait être curieux, à en juger par le redoublement d'attention des spectateurs.

Cette pantomine et les variations de la voix du conteur, seule part que nous puissions prendre à ce spectacle, nous divertissaient et soutenaient notre attention. Il était curieux d'y apercevoir toutes les habitudes des Turcs en voyage.

Le dénouement du conte était la trouvaille de la bague. Le coureur d'aventures se croyait à l'apogée du bonheur, lorsqu'il se réveillait : c'était un songe qu'il avait fait.

Telles sont les distractions qui apportent un peu de variété dans la vie monotone des sujets de Sa Hautesse. Les réformes n'ont rien changé à ces habitudes nées sous la tente à l'époque où les sectateurs de l'Islamisme ne vivaient que pour conquérir et ravager la terre, et qu'ils ont implantées et maintenues sur le sol où ils se sont établis. Il y a fort à parier qu'il n'y aura de changement qu'à l'époque de leur expulsion d'un territoire dont ils ne savent pas jouir.

Dans les fêtes publiques, à l'occasion des grandes solennités, le gouvernement fait tirer des feux d'artifice; ils sont de la dernière mesquinerie. On fait aussi illuminer les minarets des mosquées; les rares lampions qui ont cette destination, se ressentent de l'affaiblissement du revenu affecté à ces institutions, et de la parcimonie de leurs desservants.

AUBIGNOSC; la Turquie Nouvelle.

HATI-CHÉRIF,

OU PLAN DE CONSTITUTION NOUVELLE DE L'EMPIRE TURC,

Publié à Gul-Hané, le 3 novembre 1839.

« Tout le monde sait que, dans les premiers temps de « la monarchie ottomane, les préceptes glorieux du Coran « et les lois de l'Empire étaient une règle toujours ho- « norée. En conséquence, l'Empire croissait en force et en « grandeur, et tous les sujets, sans exception, avaient « acquis au plus haut degré l'aisance et la prospérité. De- « puis cent cinquante ans, une succession d'accidents et « des causes diverses ont fait qu'on a cessé de se confor- « mer au code sacré des lois et aux réglements qui en « découlent, et la force et la prospérité antérieures se « sont échangées en faiblesse et en appauvrissement; c'est « qu'en effet un empire perd toute stabilité quand il cesse « d'observer ses lois.

« Ces considératons sont sans cesse présentes à notre « esprit; et, depuis le jour de notre avénement au trône, « la pensée du bien public, de l'amélioration de l'état des « provinces, et du soulagement des peuples, n'a cessé de « l'occuper uniquement. Or, si l'on considère la position « géographique des provinces Ottomanes, la fertilité du « sol, l'aptitude et l'intelligence des habitants, on de- « meurera convaincu qu'en s'appliquant à trouver les « moyens efficaces, le résultat, qu'avec le secours de Dieu « nous espérons atteindre, peut être obtenu dans l'espace « de quelques années. Ainsi donc, plein de confiance dans le « secours du Très-Haut, appuyé sur l'intercession de notre « Prophète, nous jugeons convenable de chercher par des « institutions nouvelles, à procurer aux provinces qui com- « posent l'Empire Ottoman, le bienfait d'une bonne admi- « nistration.

« S'il y a absence de sécurité à l'égard de la fortune,

« tout le monde reste froid à la voix du prince et de la « patrie ; personne ne s'occupe du progrès de la fortune « publique, absorbé que l'on est par ses propres inquié- « tudes. Si, au contraire, le citoyen possède avec con- « fiance ses propriétés de toute nature, alors, plein d'ar- « deur pour ses affaires, dont il cherche à élargir le cercle « afin d'étendre celui de ses jouissances, il sent chaque « jour redoubler en son cœur l'amour du prince et de la « patrie, le dévouement à son pays. Ces sentiments de- « viennent enfin la source des actions les plus louables.

« Ces institutions doivent principalement porter sur trois « points, qui sont : 1° les garanties qui assurent à nos su- « jets une parfaite sécurité quant à la vie, leur honneur « et leur fortune ; 2° un mode régulier d'asseoir et de pré- « lever les impôts ; 3° un mode également régulier pour la « levée des soldats et la durée de leur service.

« Et en effet, la vie, l'honneur, ne sont-ils pas les « biens les plus précieux qui existent ? Quel homme, quel « que soit l'éloignement que son père lui inspire pour la « violence, pourra s'empêcher d'y avoir recours, et de « nuire par là au gouvernement et au pays, si sa vie et « son honneur sont mis en danger ? Si, au contraire, il « jouit à cet égard d'une sécurité parfaite, il ne s'écartera « pas des voies de la loyauté, et tous ses actes concour- « ront au bien du gouvernement et de ses frères.

« Quant à l'assiette régulière et fixe des impôts, il est « très-important de régler cette matière ; car l'Etat, pour « la défense de son territoire, forcé à des dépenses di- « verses, ne peut se procurer l'argent nécessaire pour ses « armées et autres services, que par les contributions le- « vées sur ses sujets, quoique, grâce à Dieu, ceux de notre « Empire soient depuis quelque temps délivrés du fléau « des monopoles, regardés mal à propos autrefois comme « une source de revenu. Un usage funeste subsiste encore, « quoiqu'il ne puisse avoir que des conséquences désas-

« treuses, c'est celui des concessions vénales, connues « sous le nom d'ittizam; dans ce système, l'administration « civile et financière d'une localité est livrée à l'arbitraire « d'un seul homme, c'est-à-dire, quelquefois à la main de « fer des passions les plus violentes et les plus cupides, « car si ce dernier n'est pas bon, il n'aura d'autre soin « que son propre avantage.

« Il est donc nécessaire que désormais chaque membre « de la société ottomane soit taxé pour une quotité d'im-« pôt déterminée en raison de sa fortune et de ses fa-« cultés, et que rien au-delà ne puisse être exigé de lui; « il faut aussi que des lois spéciales fixent et limitent les « dépenses de nos armées de terre et de mer.

« Bien que, comme nous l'avons dit, la défense du pays « soit une chose importante, et que ce soit un devoir « pour tous les habitants de fournir des soldats à cette fin, « il est devenu nécessaire d'établir des lois pour régler « les contingents que devra fournir chaque localité, selon « les nécessités du moment, et pour réduire à quatre ou « cinq ans le temps du service militaire. Car, c'est à la fois « faire une chose injuste, et porter un coup mortel à l'a-« griculture et à l'industrie, que de prendre, sans égard « à la population respective des lieux, dans l'un plus, « dans l'autre moins d'hommes qu'il n'en peuvent fournir; « de même que c'est réduire les soldats au désespoir, et « contribuer à la dépopulation du pays, que de les retenir « toute leur vie au service.

« En résumé, sans les diverses lois dont on vient de voir « la nécessité, il n'y a pour l'Empire ni force, ni richesse, « ni bonheur, ni tranquillité; il doit, au contraire, les at-« tendre de l'existence de ces lois nouvelles.

« C'est pourquoi désormais la cause de tout prévenu « sera jugée publiquement, conformément à notre loi di-« vine, après enquête et examen; et tant qu'un jugement « régulier ne sera point intervenu, personne ne pourra,

« secrètement ou publiquement, faire périr une autre per-
« sonne par le poison ou par tout autre supplice.

« Il ne sera permis à personne de porter atteinte à l'hon-
« neur de qui que ce soit.

« Chacun possédera ses propriétés de toute nature, et
« en disposera avec la plus entière liberté, sans que per-
« sonne puisse y porter obstacle. Ainsi, par exemple, les
« héritiers innocents d'un criminel, ne seront point privés
« de leurs droits légaux, et les biens d'un criminel ne se-
« ront point confisqués.

« Ces concessions impériales s'étendant à tous nos su-
« jets de quelque religion ou secte qu'ils puissent être, ils
« en jouiront sans exception; une sécurité parfaite est
« donc accordée par nous aux habitants de l'Empire dans
« leur vie, leur honneur et leur fortune, ainsi que l'exige
« le texte sacré de notre loi.

« Quant aux autres points, comme ils doivent être réglés
« par le concours d'opinions éclairées, notre conseil de
« justice (augmenté de nouveaux membres, autant qu'il
« sera nécesaire), auquel se réuniront, à certains jours
« que nous déterminerons, nos ministres et les notables de
« l'Empire, s'assemblera à l'effet d'établir des lois régle-
« mentaires sur les points de la sécurité, de la vie et de la
« fortune, et sur celui de l'assiette des impôts. Chacun
« dans ces assemblées exposera librement ses idées et don-
« nera son avis.

« Les lois concernant la régularisation du service mili-
« taire, seront débattues au conseil militaire, tenant
« séance au palais du Séraskier.

« Dès qu'une loi sera finie, pour être à jamais valable
« et exécutoire, elle nous sera présentée; nous l'arme-
« rons de notre sanction, que nous écrirons en tête, de
« notre main impériale.

« Comme ces présentes institutions n'ont pour but que
« de faire refleurir la religion, le gouvernement, la nation

« et l'empire, nous nous engageons à ne rien faire qui « soit contraire. En gage de notre promesse, nous voulons, « après les avoir déposées dans la salle qui renferme le « manteau glorieux du Prophète, en présence de tous les « Ulémas et des grands de l'Empire, faire serment par le « nom de Dieu, et faire jurer ensuite les Ulémas et les « grands de l'Empire.

« Après cela, celui d'entre les Ulémas ou les grands de « l'Empire, ou toute autre personne que ce soit, qui vio- « lerait ces institutions, subira, sans qu'on ait égard au « rang, à la considération et au crédit de personne, la « peine correspondante à sa faute, bien constatée. Un « code pénal sera rédigé à cet effet.

« Comme tous les fonctionnaires de l'Empire reçoivent « aujourd'hui un traitement convenable, et qu'on régula- « risera les appointements de ceux dont les fonctions ne « seraient pas encore suffisamment rétribuées, une loi « rigoureuse sera portée contre le trafic de la faveur et « des charges (richvet), que la loi divine réprouve, et qui « est une des principales causes de la décadence de l'Em- « pire.

« Les dispositions ci-dessus arrêtées étant une altération « et une rénovation complète des anciens usages, ce res- « crit impérial sera publié à Constantinople et dans tous « les lieux de notre Empire, et devra être communiqué « officiellement à tous les ambassadeurs des puissances amies « résidant à Constantinople, pour qu'ils soient témoins de « l'action de ces institutions, qui, s'il plaît à Dieu, dureront « à jamais.

« Sur ce, que Dieu Très-Haut nous ait tous en sa sainte « et digne garde.

« Que ceux qui feront un acte contraire aux présentes « dispositions soient l'objet de la malédiction divine, et « privés pour toujours de toute espèce de bonheur. »

NOUVELLES MESURES LIBÉRALES DU SULTAN.

Après avoir rappelé dans quel but le Sultan a donné à ses sujets le hati-chérif du 3 novembre, et leur avoir transmis officiellement ce document, Sa Hautesse ajoute :

« Par suite et en vertu d'une ordonnance que j'ai rendue « le 26 de la lune de *chaban*, le corps des Ulémas, tous les « fontionnaires civils et militaires, les employés des di- « vers bureaux de mon Empire, les représentants de toutes « les puissances amies résidant à Constantinople, les cheiks, « hatibés et imans de tout rang et de toute hiérarchie, les « patriarches des trois nations qui vivent sous mon scep- « tre, le rabbin des Juifs, tous les notables et chefs des « corporations de ma capitale, ont été convoqués et réu- « nis dans la vaste plaine de Gul-Hané, située dans l'inté- « rieur de mon palais impérial.

« Et en ma présence et sous les yeux de cette immense « assemblée, j'ai fait donner lecture à haute et intelli- « gible voix du hati-chérif émané de ma volonté souve- « raine, et cela afin de mettre tout le monde en position « de connaître par soi-même les sentiments bienveillants « qui m'animent sans relâche, le désir qui ne cesse de me « préoccuper en tout ce qui regarde l'amélioration du « peuple que la haute et divine Providence m'a confié.

« Mon Visir a reçu de moi, en cette occasion, l'ordre ex- « près de veiller à l'entière exécution de mon hati-chérif, « et j'ai prononcé la malédiction céleste sur tous ceux qui « oseraient en enfreindre les stipulations.

« J'ai invité les Ulémas, les fonctionnaires et les Visirs « du haut rang à se rendre dans la salle qui renferme le « glorieux manteau du Prophète, et c'est en leur présence « que je me suis engagé par serment à observer tous les ré- « glements que renferme mon hati-chérif, comme aussi « à accorder mon suffrage impérial à toutes les mesures

« qui seront arrêtées plus tard, à la majorité des voix, eu « égard aux principaux articles qui y sont contenus.

« Je me suis de même engagé à m'abstenir de prononcer pour ou contre, quelque rapport que ce soit, me « fût-il parvenu secrètemnt ou publiquement, de l'intérieur « de ma capitale ou de tout autre pays sous ma domination, sans l'avoir au préalable soumis aux lois instituées, « de même que j'ai juré, au nom de Dieu, de ne jamais autoriser la moindre chose qui pût paraître peu conforme « aux lois établies ou à celles qui le seront plus tard.

« Les fonctionnaires réunis autour de moi ont été invités « à leur tour à prendre les mêmes engagements. Tous l'ont « fait avec empressement et bonne volonté. Ils se sont engagés par serment à servir mon Empire avec zèle et fidélité, et à se déclarer ennemis de ceux qui se permettraient « de violer ses institutions, sans avoir égard ni au rang, « ni à la considération, ni au crédit du délinquant.

« Leur serment a été pris au nom sacré de Dieu ; ils ont « donc juré, à mon exemple, de s'abstenir de toute infraction aux lois établies, soit verbalement ou par écrit, « par pensée ou par action, présentement ou à l'avenir.

« J'ai ordonné que, d'après ce qui vient d'être dit, parfaite sécurité fût octroyée désormais à tous mes sujets, « Musulmans ou rayas, dans leur vie, leur honneur et leurs « propriétés.

« Et comme je me suis engagé à ne jamais me prononcer « contre aucun individu dont la cause ne serait pas jugée « à l'avance publiquement et d'après les lois de l'Empire, « j'exige aussi que nul ne s'avise de porter la moindre atteinte à l'honneur et à la vie de mes nombreux sujets.

« Donc, depuis le premier jusqu'au dernier, depuis « mon Visir jusqu'au simple berger, chacun pourra disposer de sa fortune à son gré, et sans que nul puisse y « mettre obstacle.

« Ainsi, la cause d'un individu qui aurait des réclama-

« tions à faire contre un autre individu, sera jugée publique-« ment, et si cette cause est conforme aux lois et juste par « elle-même, il sera prononcé en sa faveur; de même le « coupable d'un crime, quel qu'il soit, subira une peine « analogue à sa faute, sans qu'il puisse être passible de rien « de plus.

« Aucun individu ne pourra être mis à mort, fût-ce la « mort des plus méritées, si ce n'est aux conditions sui-« vantes :

« Il sera fait, par qui de droit, un rapport exact du « crime. Ce rapport sera expédié à la capitale où la cause « du criminel devra être soumise à une enquête judiciaire « et jugée d'après les prescriptions de la loi. C'est sur « cette décision que je prononcerai la peine de mort, de « manière que personne ne puisse s'autoriser à l'avenir de « nul prétexte que ce soit, pour faire périr publiquement « ou clandestinement un individu quelconque.

« Tout homme, tout fonctionnaire public qui sera con-« vaincu d'avoir transgressé ce réglement, sera lui-même « puni de mort, sans égard pour son rang, ni pour son ca-« ractère, ni pour son crédit, tous, sans exception au-« cune, devant être considérés égaux devant la loi.

« Les biens du criminel cesseront à l'avenir d'être con-« fisqués, ses héritiers innocents n'auront à subir en nulle « manière sa peine, et tous leurs droits légaux leur seront « conservés.

« Tout acte arbitraire est aboli à l'avenir.

« Des lois réglementaires sont à la veille d'être établies « quant à ce qui a rapport aux impôts ainsi qu'à la régu-« larisation du service militaire, l'importance de ces deux « questions exigeant beaucoup d'études et de temps avant « qu'on puisse les résoudre d'une manière définitive.

« Déjà, dans mon conseil de justice, on s'occupe sans « relâche à régler la question des impôts. Le conseil mili-« taire siégeant au palais du Séraskier, travaille de son

« côté avec la plus grande activité à celle de la régularisa-
« tion du service militaire.

« En attendant que ces diverses lois soient établies, « lois dont chacune sera sanctionnée par moi, et par mes « ordres rendue publique au moyen des firmans que je « ferai expédier dans tous les lieux de mon Empire, les « anciennes lois concernant le service militaire, ainsi que la « levée des impôts, continueront à être en vigueur comme « par le passé. Bien entendu, cependant, que toute espèce « de vexation sera abolie et cessera à partir de ce moment, « et qu'il sera accordé aide et protection à tous mes sujets « indistinctement.

« Ainsi, à part les deux questions du service militaire et « de l'impôt, tous les autres points qui viennent d'être « mentionnés auront immédiatement leur pleine et entière « exécution. A cet effet, j'ai fait expédier dans toutes les « provinces de l'Anatolie et de la Romélie, des firmans sem- « blables à celui que je t'adresse, et qui est orné de ma « sanction souveraine en tête, de ma main impériale.

« Et lors donc que ce firman te parviendra, empresse-toi « de réunir dans une vaste place tous les Cheiks, Ulémas, « notables et autres habitants de Koniah et des bourgs et « villages qui en dépendent, pour leur donner lecture de « ce firman, de manière à ce que chacun puisse se péné- « trer du sens et du but de sa teneur, et afin que tous les « intéressés puissent s'y conformer.

« Tu auras soin d'agir de même à l'égard de toutes les « classes de la population qui habitent les districts sous ta « domination; ainsi mon intention impériale sera connue « partout sans exception, comme je l'entends; ainsi cha- « cun sera à même d'apprécier le bien qui doit en résulter « pour lui.

« Je te recommande expressément de veiller de manière « à ce que l'on ne se méprenne point sur le sens et la « pensée qui ont dicté mon firman, comme il en a été à

« l'égard de celui que j'ai expédié lors de mon avénement « au trône.

« Que personne ne se laisse induire en erreur, quant à « ce que je dis dans mon hati-chérif relativement aux « impôts, et qu'on ne s'imagine point, par erreur, que j'ai « entendu accorder aux divers sujets de mon empire « exemption complète de droits d'impôts.

« Tu leur signifieras à l'avance que des punitions exem- « plaires seront infligées à ceux qui, ne suivant pas les « prescriptions du hati-chérif, et s'autorisant mal à pro- « pos de l'article qui accorde à tous mes sujets sécurité « parfaite pour leur vie, leur honneur, leur fortune, se « permettraient des actes de désobéissance envers les au- « torités constituées du pays, ou toute autorité de laquelle « ils peuvent dépendre.

« Il faut que chacun puisse entendre que la pensée qui « a présidé à la rédaction de ce firman que je t'adresse, est « uniquement suggérée par le désir où je suis d'adopter les « mesures les plus efficaces, afin d'accroître la prospérité « et la force de mon empire, de rendre meilleur le sort des « populations que Dieu a placées sous mon sceptre, et de « substituer à l'administration irrégulière qui a régné jus- « qu'à présent, un mode plus rationnel et plus en harmonie « avec les besoins de la nation musulmane.

« Je te recommande donc d'apporter l'attention la plus « sérieuse à tout ce que je viens de te dire, d'éviter au « peuple que j'ai placé sous ton administration, toute espèce « de malentendu, quant au sens de mon hati-chérif et de « mon firman, chose qui aurait pu lui être nuisible, et de « t'abstenir toi-même de toute mesure, de tout acte qui se- « rait contraire à l'esprit et à la lettre de ce firman impérial.

« Vous tous, gouverneurs, vaïvodes et chefs de districts, « connaissez-en la teneur, et conformez-vous à ce qu'il vous « ordonne.

« Les faveurs impériales dont je vous ai fait part jus-

« qu'ici ont été un effet de ma bienveillance; continuez à « les mériter, elles sont un témoignage éclatant de l'inté- « rêt que je porte à mon peuple; empressez-vous donc de « le reconnaître, en ne cessant de faire des vœux au Tout- « Puissant qui nous garde sous sa protection et nous en- « toure de son infinie miséricorde, afin qu'il daigne cou- « ronner mes efforts paternels du plus entier succès.

« Convaincus des avantages inestimables qui doivent ré- « sulter pour vous tous de mes présentes dispositions, ap- « portez la plus sérieuse attention dans l'accomplissement « des devoirs qui vous sont imposés; appliquez-vous sur- « tout à ne jamais vous écarter des voies de la loyauté, les « seules propres à vous frayer celles du bonheur éternel. »

(Journal de Smyrne, 29 nov. 1839).

PLANCHE 158.

Cette planche représente la flotte turque dans la rade de Buïuk-Dèré, sur le Bosphore. (Voyez les explications des planches 154, 155 et 156).

PLANCHE 159.

Vue d'Athènes. Sur le premier plan on aperçoit les restes d'un temple dédié à Jupiter Olympien.

PLANCHE 160 . CUL-DE-LAMPE.

Vue d'Athènes prise dans la plaine, au pied de l'acropole. Au-dessus des murailles de cette acropole s'élève le Parthénon, dont on voit la façade.

FIN DU VOYAGE DE M. LE COMTE CHOISEUL-GOUFFIER.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. LE COMTE DE CHOISEUL-GOUFFIER,

LE JOUR DE SA RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

M. le Comte de CHOISEUL-GOUFFIER ayant été élu par Messieurs de l'Académie française, à la place de M. d'ALEMBERT, y vint prendre séance le jeudi 26 février 1784, et prononça le discours qui suit :

MESSIEURS,

DÉSESPÉRANT de remplacer l'homme célèbre que vous pleurez, vous avez voulu du moins lui rendre un nouvel hommage, en imitant son indulgence et en secondant l'intérêt qu'il daigna témoigner à ma jeunesse ; c'est sans doute à ce premier suffrage que j'ai le bonheur de devoir aujourd'hui le vôtre.

M. d'Alembert me savait gré du zèle que j'ai montré pour les lettres dans un âge où je ne pouvais montrer que du zèle ; la passion qui m'avait conduit jusque dans Athènes, dans cette ancienne patrie des

arts, sur les ruines du Portique et du Lycée, était à ses yeux un titre suffisant pour aspirer à paraître parmi vous, Messieurs, qui, dans la nouvelle patrie des arts, nous rappelez aujourd'hui la gloire de ces lieux antiques.

Il combattait, il repoussait les raisons que ma timidité opposait à sa bienveillance ; il sut m'enhardir et me faire espérer l'indulgence qui m'associe en ce moment à vos travaux.

Mais, après avoir parlé de ma reconnaissance, comment me flatter de parler dignement de sa gloire? comment oser le tenter devant une assemblée imposante, et dans ces mêmes lieux où souvent il a reçu des hommages si flatteurs? Rassurez-vous, Messieurs, ses mânes ne seront point privés du juste tribut d'éloges qui leur appartient ; sa mémoire sera célébrée par celui qui lui fut lié de l'amitié la plus tendre, qui, confident de ses pensées, est encore dépositaire des monuments de son génie ; par son plus digne élève que le sort a nommé pour ce devoir funèbre, comme les amis de M. d'Alembert l'eussent eux-mêmes choisi.

Telle fut sa renommée, telle est l'étendue de sa gloire littéraire, que laissant à la fois de justes regrets aux sciences et à la littérature, il ne peut être loué que par l'orateur qui, destiné à faire son éloge en deux académies, parle également la langue de l'une et de l'autre, et saura faire entendre sa douleur dans tout l'empire des lettres.

Mais dussé-je augmenter vos regrets, dussé-je,

par une sorte de sacrifice de moi-même, vous faire sentir plus vivement encore combien il est peu remplacé, permettez-moi de jeter un coup-d'œil rapide sur la carrière glorieuse que M. d'Alembert a parcourue.

Les sciences furent promptement averties de ce qu'elles doivent en attendre; et ce fut la géométrie, la première passion de sa jeunesse et le fondement immortel de sa gloire, qui commença sa célébrité.

Il parut à l'époque où l'on n'était pas arrivé à croire que la géométrie pût s'écarter quelquefois de l'austérité de sa marche : l'ignorance faisait encore des efforts; elle voulait faire oublier généralement ce précepte donné par les savants de l'antiquité : *Sacrifiez aux Grâces*, et s'obstinait à faire croire que le culte des sciences, et cet autre culte qui devait leur assurer des prosélytes, étaient incompatibles. Pascal, il est vrai, vivait encore dans nos souvenirs; mais comme un phénomène qu'elle pouvait espérer de ne plus revoir; elle s'irritait des efforts que l'heureux génie de Fontenelle opposait à ce préjugé qu'avaient ramené les siècles de barbarie.

M. d'Alembert n'aurait pas cru pouvoir s'autoriser de ces exemples fameux, et s'en faire un titre qui fondât pour lui l'espoir d'une double célébrité : mais ses amis, frappés de la justesse de ses idées à quelque genre d'étude qu'il les appliquât, et de la lumière qu'il portait sur les objets dont il s'occupait, cherchèrent à attirer ses regards vers la littérature; ils demandèrent à son génie le développement des vé-

rités importantes pour le genre humain, et ils obtinrent aussi de son esprit des observations finies sur les arts : bientôt il le fit jouir du succès que méritèrent généralement les éloges de Bernouilli et de l'abbé Terrasson, heureux de remarquer ses premiers pas dans cette carrière, par un double hommage rendu à un philosophe-pratique et à un géomètre dont il réunissait, à un égal degré, et les vertus et le talent. C'est par cette influence indéfinissable du hasard sur les travaux mêmes du génie, qu'il se trouva préparé au ton qu'un jour il devait prendre, perfectionner et varier, dans cette suite d'éloges littéraires, qui, commençant par un géomètre, a fini par une appréciation juste et fine des talents de l'auteur du Glorieux et du chantre de Ververt.

Le ton ferme et simple, la maturité d'esprit, la supériorité de raison, qui caractérisaient ces deux coups d'essai, l'éloge de Bernouilli et l'éloge de Terrasson, laissaient tout attendre d'un écrivain qui s'annonçait ainsi : et déjà il ne pouvait plus étonner par des succès plus marqués ; mais pour remplir l'attente du public, il faut la surpasser ; et c'est ce qui arriva, lorsque son nom parut avec celui d'un célèbre coopérateur, au frontispice du plus beau monument littéraire de notre siècle.

Sur les fondements posés par l'immortel Bacon, s'élevait cet ouvrage, qui, par son étendue, par la seule audace de l'entreprise, commande pour ainsi dire l'admiration même avant de la justifier, qui ajoute toutes les connaissances de notre âge à celles

des âges précédents, et les assure aux âges à venir; qui, depuis les procédés les plus usuels des arts, depuis les pratiques les plus vulgaires de l'industrie, jusqu'aux sciences les plus abstraites, jusqu'aux spéculations les plus sublimes, rassemble tous les trésors de l'esprit humain; qui, par l'ordre dans lequel il dispose toutes ses richesses, ou trop isolées ou trop accumulées jusqu'alors, en fait mieux jouir leurs possesseurs; qui, montrant aux arts la connexion qui existe entr'eux, révèle aux artistes les secrets les uns des autres, les étonne souvent de leur voisinage mutuel, les avertit de leur fraternité, enfin leur apprend qu'ils ont tous une patrie commune, ou plutôt semble la créer pour eux : monument immortel que nous avons vu, aux acclamations de l'Europe entière, terrasser l'envie qui s'était efforcée de le dégrader, et qui par un avantage unique, dans son imperfection même, associe dès ce moment ses auteurs à la gloire de la perfection qu'il doit obtenir un jour.

Dans cette immense collection, parmi des noms presque tous distingués et dont plusieurs sont chers à l'Académie, M. d'Alembert, rédacteur de l'ouvrage, auteur de toute la partie mathématique, l'est encore d'un grand nombre d'articles importants en des genres souvent presque opposés; il traite avec un égal succès une question de physique, une matière de goût, un point de morale, un synonyme français, et laisse ses lecteurs incertains s'ils doivent admirer davantage, ou la multitude de ses connaissances, ou la variété de ses talents, ou la constance infatigable de ses travaux.

Mais tous ces mérites divers, ces contrastes de talents multipliés se réunissent avec plus de splendeur, comme en un foyer lumineux, dans ce discours préliminaire où le génie, planant sur toutes les parties de l'entendement humain et embrassant d'un coup-d'œil toute son étendue, trace rapidement l'histoire de l'homme et de la société, celle des sciences, des lettres et des arts; pose les principes d'après lesquels plusieurs sont nés en même temps, les lois d'après lesquelles plusieurs sont nés les uns des autres, et enfin établit l'ordre philosophique dans lequel ils sont tous enchaînés.

On sait quel assemblage de circonstances avait ralenti d'abord la publication de cet ouvrage.

Son état, quelque temps incertain, laissait aux Français et aux étrangers un regret pareil à celui qu'ils éprouvent en contemplant dans cette capitale la demeure imposante et imparfaite de nos rois. Nous ne rappellerons point ici les efforts qui furent faits pour dissiper tous les nuages, pour justifier les lettres, pour en imposer à leurs calomniateurs; mais cette époque qui devait être un jour si mémorable dans la littérature, par l'érection de ce beau monument, l'est encore devenue par cette longue discussion de la liberté littéraire, dont les principes, quelquefois contredits depuis ce temps-là, comme le sont dans tous les siècles ceux des plus sages administrations, éclaircis aujourd'hui par ces contradictions mêmes, sont la base de la protection sage, éclairée, vigilante, que donne à cette liberté un jeune monarque, qui, dans

le court espace de dix années, a rempli l'espoir de la France et déjà mérité des statues dans les deux mondes.

La gloire de M. d'Alembert devenait indépendante des adversités qu'éprouvait l'Encyclopédie. Un souverain, dont les gens de lettres les plus célèbres avaient annoncé à l'Europe la gloire future, devenu alors lui-même un des arbitres de la renommée littéraire, appelait M. d'Alembert dans ses états, et voulait mettre à la tête de son Académie l'homme qui paraissait en réunir toutes les connaissances.

Mais le philosophe, toujours attaché à sa patrie, fidèle à l'amitié qui console des injustices, fit agréer au roi de Prusse un refus respectueux et des regrets sincères. Ce prince, qui n'avait pu le posséder, ayant voulu le distinguer par d'autres marques de sa bienfaisance, M. d'Alembert alla porter le tribut de sa reconnaissance à son premier bienfaiteur.

Il eut le bonheur, du moins, de lui prouver sa reconnaissance par une autre sorte d'hommage plus digne du souverain et du philosophe : ce fut en éclaircissant les doutes qui restaient au roi de Prusse sur différents passages des éléments de philosophie, difficultés, aurait-il dit, qui troublent rarement le repos des rois.

Mais ce qui n'est pas moins rare, c'est de savoir M. d'Alembert supporter quelques jours un refroidissement, pour avoir défendu contre un jugement peu favorable de ce monarque, le célèbre Euler, alors son rival en géométrie.

De retour en France, et comme forcé d'immoler à son repos l'accroissement de sa gloire purement littéraire, il se partagea entre la géométrie et une littérature plus facile, dont nous avons recueilli pendant plusieurs années des fruits si multipliés et la plupart si intéressants.

Vous savez, Messieurs, combien il a contribué à redoubler l'empressement du public pour vos séances, dans lesquelles il soumettait à votre jugement des morceaux de littérature, où l'on admirait la finesse de l'esprit, la variété des tons, le piquant des idées, et l'application sage et mesurée de la philosophie aux belles-lettres.

Parmi les nombreuses compositions dont il occupa ses loisirs, on distinguera cette suite d'éloges des hommes célèbres que regrette l'Académie. M. d'Alembert, en qualité de secrétaire, en était devenu l'interprète, et même celui de l'opinion publique, si l'on en juge par les applaudissements donnés à chacun des tableaux, ou au moins des dessins, qu'il exposait à vos yeux : recueil précieux pour l'histoire littéraire, où l'auteur, dans un style familier, mais ingénieux et piquant, sait, par des vues et des réflexions neuves, par des faits curieux, par un heureux choix d'anecdotes, soutenir, réveiller l'attention des lecteurs, réunit tous les traits qui caractérisent chacun de ces modèles, les montre dans la vérité de la nature, et fait pour les littérateurs ce que Fontenelle a fait pour les savants.

Tels étaient les ouvrages dont M. d'Alembert, bor-

nant lui-même son essor, remplissait les loisirs que lui laissait son étude favorite; l'amour du repos commençait même alors à l'emporter dans son âme sur l'amour de la gloire : mais une offre inattendue vint le chercher dans sa retraite, et ajouter encore à cette célébrité qu'il commençait à fuir. En effet, l'homme qui, dans un de ses ouvrages, avait écrit ces propres mots : *Quelle fable dans nos mœurs, que la lettre de Philippe de Macédoine à Aristote, pour le charger de l'éducation de son fils!* pouvait-il s'attendre à voir cette fable se réaliser pour lui-même? Aristote s'est immortalisé en formant un disciple immortel : M. d'Alembert a trouvé dans une proposition semblable un autre genre de célébrité; cette offre séduisante de Catherine II ne put l'arracher à ses travaux, à sa retraite, à ses amis; et ce qui ajoute encore au singulier mérite de l'offre et du refus, c'est que la souveraine, en apprenant que sa lettre est déposée dans les fastes de l'Académie, n'a été étonnée que de votre surprise, et que le philosophe ne fut embarrassé que de l'étonnement que ses amis et le public lui montrèrent sur son refus.

Quel était cependant l'homme célèbre destiné à étendre les connaissances humaines, dont la réputation avait rempli l'Europe, et que les souverains les plus éclairés semblaient se disputer? Vous m'entendez, Messieurs; et ce qu'il est honnête de sentir, pourquoi craindrais-je de l'exprimer? Pourquoi, par un silence pusillanime, priverais-je sa mémoire du tribut si touchant qu'obtiennent de toutes les âmes

nobles la vertu dans l'infortune et le génie dans l'obscurité? Quel était-il? Un malheureux enfant, sans parents, sans berceau, et qui ne dut qu'aux apparences d'une mort prochaine et à l'humanité d'un officier public, l'avantage de n'être point confondu dans la foule de ces infortunés rendus à la vie pour s'ignorer toujours eux-mêmes.

J'afflige votre sensibilité, Messieurs; mais je n'ai point dû ravir à M. d'Alembert une partie de sa gloire. La fatalité, qui poursuit quelquefois le génie, rehausse le triomphe du génie. Isolé, séparé de tout, il en paraît plus grand; rien ne l'entoure, mais rien ne le cache; il est seul, mais il est lui-même : d'Alembert n'avait besoin que de lui; c'est dans le réduit inconnu où l'a relégué le hasard, que se forment comme d'eux-mêmes son caractère et ses talents. Bientôt la nature, excitée par la vanité, jette un cri pour le rappeler dans son sein; mais il n'était plus temps, il avait adopté pour mère celle dont les soins maternels lui avaient été prodigués. Sa vie entière est consacrée à payer la tendresse affectueuse de cette femme simple et sensible; il ne sait plus s'en séparer. C'est auprès d'elle qu'il compose ses nombreux ouvrages qui répandent sa renommée dans l'Europe; c'est près de sa nourrice qu'il médite Newton, qu'il traduit Tacite, qu'il analyse Montesquieu; c'est là, il faut le répéter, l'orgueil n'ensevelit point ses titres, pourquoi la gloire n'aurait-elle pas le droit de montrer les siens? c'est là que lui parviennent ces lettres par lesquelles des souverains l'appellent dans leurs

états, celles par qui Voltaire lui communique ses pensées; enfin c'est de là qu'il part tous les jours pour venir apporter de nouvelles lumières dans les sanctuaires les plus célèbres des sciences et des lettres.

Dans ce même asile où tant d'hommages venaient chercher le savant illustre, l'infortune et le talent dans l'indigence trouvaient encore plus souvent un appui. Les malheureux ne surent jamais qu'il n'avait que le simple nécessaire, et il n'en vit jamais un seul sans se croire riche. Il regardait toute espèce de luxe comme un crime contre la société, tant qu'il existe un seul homme dans le besoin. J'en atteste tous ceux que sa bonté compatissante a si souvent secourus, et ces enfants dont les talents précoces, mais négligés par une famille indigente, l'ont toujours rencontré venant leur offrir des secours.

C'est ainsi que s'écoulèrent cinquante années de la vie de M. d'Alembert; et lorsqu'enfin aux approches d'une vieillesse prématurée, les vives sollicitations de ses amis, les infirmités de l'âge, le déterminèrent à se rapprocher du lieu où vous tenez vos séances, par quels soins attentifs n'a-t-il pas rendu cette séparation moins douloureuse pour la famille intéressante qui resta toujours la sienne! On peut le louer sans doute des secours qu'il prit soin d'assurer à sa nourrice, à son mari, à ses enfants, bienfaits qu'il voulut rendre durables et qui survivent encore au bienfaiteur; mais il savait bien que le sentiment peut se satisfaire, et non pas s'acquitter par des dons. Vous l'avez vu jus-

qu'à ses derniers jours retourner avec une assiduité filiale dans cette simple demeure, où sa présence était le plus doux des bienfaits, où l'on jouissait, non de sa renommée, mais de ses sentiments; où il a toujours laissé ignorer qu'il fut un grand homme, mais où l'on n'oubliera jamais qu'il fut bon, reconnaissant et généreux.

Vous pensez, Messieurs, que de tels titres sont bien au-dessus de sa gloire littéraire; les regrets ignorés et cachés, ces tributs secrets qu'obtiennent les vertus privées d'un homme célèbre, mériteraient seuls l'éloge public que l'usage décerne aujourd'hui à ses talents; et j'ignore si c'est à M. d'Alembert, ou à vous, Messieurs, à qui je rends un hommage plus pur, en observant que l'homme dont la mémoire appelle ici une assemblée imposante, est pleuré dans ce moment même par les enfants d'un obscur artisan que la vertu a fait ses frères.

RÉPONSE

DE M. LE MARQUIS DE CONDORCET,

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

AU DISCOURS

DE M. LE COMTE DE CHOISEUL-GOUFFIER.

MONSIEUR,

Des entreprises utiles aux lettres, et des bons ouvrages, donnent également des droits à la reconnaissance publique ; et l'Académie, en vous adoptant à ce double titre, n'a été que l'interprète d'un sentiment commun à tous les amis de la littérature et de la philosophie.

Vous avez offert un grand exemple aux jeunes gens à qui le sort a fait le présent dangereux d'une grande fortune. Dans un âge où le goût de la dissipation obtient facilement l'indulgence, et la mérite peut-être, où l'on appelle sages ceux qui s'occupent de leur avancement ou de leur intérêt; amateur ardent, mais déjà éclairé, de l'antiquité et des arts, vous avez tout quitté pour aller en étudier les débris au milieu des ruines d'Ephèse et d'Athènes, et interroger les mo-

numents de ce peuple si aimable et si grand, à qui nous devons tout, puisque nous lui devons nos lumières.

On vous a vu, entouré des paisibles instruments des arts, visiter les mêmes contrées que vos ancêtres n'avaient parcourues qu'en pélerins conquérants; vous êtes revenu chargé de dépouilles plus précieuses aux yeux de la raison, que celles qu'ils ont obtenues pour prix de leurs exploits : et une compagnie savante, que l'Académie française s'honorera toujours d'avoir vu naître dans son sein, a cru ne pouvoir récompenser votre entreprise d'une manière digne d'elle et de vous, qu'en oubliant tout ce qui vous était étranger, pour ne couronner que vos travaux littéraires.

Tous ceux que les lettres et les arts occupent ou intéressent, ont lu avec avidité ce voyage où la géographie a puisé de nouvelles lumières; où les cartes marines sont perfectionnées; où tant de monuments sont décrits avec précision et dessinés avec goût; où les mœurs, observées sans enthousiasme et sans humeur, sont peintes avec tant de vérité. Un heureux emploi de l'histoire ancienne de la Grèce y offre sans cesse des rapprochements instructifs ou des contrastes piquants. Ce style simple et noble, si convenable à celui qui parle de ce qu'il a vu et raconte ce qu'il a fait; une exactitude scrupuleuse sans longueurs et sans minuties; de la philosophie sans déclamation et sans systèmes : tels sont les caractères de cet ouvrage. L'auteur y paraît constamment animé par l'amour de

l'humanité, par un sentiment profond de l'égalité primitive des hommes, qu'il est si doux de trouver dans ceux qui, s'ils n'avaient qu'une âme commune et des talents ordinaires, auraient tout à perdre par la destruction des préjugés. Ce sentiment est au fond de votre cœur comme dans vos ouvrages; et vous avez montré dans des circonstances difficiles, que le respect pour la qualité d'homme était toujours et votre premier mouvement et votre premier devoir.

Une nouvelle carrière s'ouvre devant vous. Ces mêmes peuples qui vous ont vu avec étonnement dessiner les monuments antiques que leur indifférence foule aux pieds, vous reverront, trop tôt pour nous, honoré de la confiance d'un prince, leur fidèle et généreux allié. La politique de l'Europe (du moins celle qu'on avouait) fut long-temps dirigée contre cet empire, alors redoutable; et aujourd'hui celle de plusieurs états semble chercher à le soutenir ou à le défendre : mais, ce qui doit honorer et notre pays et notre siècle, elle ne peut employer que des moyens avoués par la justice et conformes à l'intérêt général de l'humanité. Menacé par des nations puissantes et éclairées, le trône des Ottomans nè peut subsister, s'ils ne se hâtent d'abaisser les barrières qu'ils ont trop long-temps opposées aux sciences et aux arts de l'Europe. Cette vaste domination, qui embrasse tant de belles contrées, qui renferme tant de peuples jadis si célèbres, qui, s'étendant des sources du Nil aux rives du Pont-Euxin, réunit tous les climats et devrait réunir toutes les productions, ne peut plus ap-

partenir qu'à une nation qui connaisse le prix des lumières. Les lumières sont le secours le plus efficace que cet empire puisse recevoir de ses alliés; et l'art des négociations, qui a été si long-temps l'art de tromper les hommes, sera dans vos mains celui de les instruire, et de leur montrer leurs véritables intérêts.

Ainsi, cette fausse politique qui fondait la prospérité d'un peuple sur les malheurs ou l'ignorance des nations étrangères, a dû disparaître avec la fausse philosophie qui voulait trouver dans les erreurs populaires la source de notre bonheur et de nos vertus. Une philosophie plus vraie, plus noble, plus conforme à la nature, s'est élevée sur les ruines de ces vaines opinions que le mépris pour l'espèce humaine avait enfantées, et qui ont flatté trop long-temps l'ignorance et la corruption des hommes puissants. Une lumière nouvelle s'est répandue; et tandis que ceux qu'elle éblouit ne se lassent point d'en prédire les funestes effets, déjà des rives de la Delaware aux bords du Danube, vingt peuples applaudissent au bien qu'elle a fait.

Mais puis-je m'arrêter à vous parler des progrès de la raison, lorsque tout me rappelle que nous avons à gémir sur les pertes qu'elle a éprouvées?

Le grand homme que vous remplacez, et à qui votre amitié juste et courageuse vient de rendre un si noble hommage, fut un des plus dignes appuis de la raison par son génie, par son caractère et par ses vertus.

Au sortir de l'enfance, entraîné vers la vérité par un instinct irrésistible, il se dévoua tout entier à ces sciences où elle règne sans partage, et bientôt il en eut reculé les limites. Si je me bornais à vous citer les problêmes importants qu'il a résolus, les questions épineuses et difficiles qu'il a éclaircies, les méthodes qu'il a inventées ou perfectionnées, les vérités dont il a enrichi le calcul intégral, l'instrument le plus universel et le plus utile que l'esprit humain ait inventé dans les sciences, j'aurais peint un très-grand géomètre; mais ces traits lui seraient communs avec d'autres hommes qui ont illustré notre siècle. Ce qui caractérise surtout M. d'Alembert, c'est d'avoir inventé un nouveau calcul nécessaire au progrès des sciences physiques, tandis que les calculs de Newton et de Leibnitz semblaient avoir atteint le terme des forces de l'esprit humain; c'est d'avoir saisi dans la nature un principe général et nécessaire, auquel tous les corps sont également assujettis, et qui détermine leurs mouvements ou leurs formes dès qu'on connaît les forces qui agissent sur leurs éléments; c'est d'avoir tracé le premier la ligne que l'axe de la terre décrit dans les cieux, et calculé les causes qui, en le balançant dans l'espace, lui font accomplir sa longue période, dont elles conservent la lente et paisible uniformité; c'est *enfin d'avoir illustré son nom* par plusieurs de ces grandes découvertes qui survivent aux ouvrages de ceux qui les ont faites, aux méthodes mêmes qui les ont produites, et sont éternelles comme les lois de la nature dont elles ont révélé le secret.

Les sciences se tiennent par une chaîne qui unit chacune d'elles à toutes les autres; et au point où elles se rapprochent, elles se prêtent des secours mutuels. Souvent les mathématiques ne peuvent attendre que d'une saine métaphysique la solution des difficultés qu'elles présentent, tandis que la métaphysique a besoin de la science du calcul pour ne point s'égarer dans ses méditations sur la nature de la matière ou du mouvement, et ne peut recevoir que de la géométrie la faible lumière qui lui permet d'entrevoir quelques objets dans l'abîme de l'infini. Philosophe autant que géomètre, M. d'Alembert sut tirer une partie de sa gloire de ses recherches qui ont été si souvent l'écueil des métaphysiciens, et même des géomètres. Il a le premier appris aux mathématiciens à douter des principes du calcul des probabilités, sur lesquels ils appuyaient avec trop de confiance leurs savantes théories. La philosophie lui doit la preuve de cette grande vérité, que les lois de la mécanique sont une suite nécessaire de la nature des corps. Souvent il a expliqué aux géomètres des paradoxes où le calcul de l'infini les avait conduits, tandis que, développant aux philosophes la nature de l'infini géométrique, il les familiarisait avec cette idée qui étonne toujours notre faiblesse, et l'a si souvent confondue.

L'étude des lettres, qui n'avait été long-temps que le délassement de M. d'Alembert, devint pour lui une ressource nécessaire, lorsque ses organes affaiblis ne purent soutenir sans fatigue cette attention forte et

continue, qu'exigent les méditations mathématiques; son génie, comme il l'a prouvé dans ses derniers ouvrages, était toujours capable des mêmes efforts; mais il ne pouvait plus les prolonger si long-temps. Nommé alors secrétaire de cette académie, il la regarda comme une nouvelle patrie à laquelle il se dévoua tout entier; les plus petits détails de ses fonctions étaient chers et importants à ses yeux; il savait y plier, sans contrainte et sans dégoût, ce génie qui avait créé des sciences nouvelles, et franchi l'espace sur le bord duquel Newton s'était arrêté. Il croyait qu'une société d'hommes de lettres, chargée des intérêts de la raison comme de ceux de la littérature, devait, avec un courage égal, opposer une barrière au mauvais goût qui dégrade l'esprit humain, et aux préjugés qui l'égarent ou l'abrutissent; et il veillait avec un zèle infatigable pour que les choix, les jugements, les démarches de la compagnie dont il était l'organe, répondissent à une destination si noble et si utile.

Combien de fois l'avons-nous entendu dans ces assemblées, tantôt combattre les préjugés littéraires avec les armes d'une philosophie sage et lumineuse, tantôt accabler les ennemis de la raison sous les traits de l'éloquence ou de la plaisanterie; n'employant que les ménagements qui étaient utiles à la cause de la vérité, évitant avec adresse de soulever contre elle les esprits timides ou prévenus, mais dédaignant les clameurs dont lui seul était l'objet, et bravant avec courage cette foule impuissante d'ennemis et d'en-

vieux, que les vertus et les talents traînent à leur suite!

Il existe, dans la littérature et dans la philosophie, un nombre beaucoup plus grand qu'on ne croit d'opinions qui se transmettent d'âge en âge, qu'on regarde comme certaines, parce qu'on les a toujours crues, dont on a mille fois prétendu donner des preuves et que jamais on a examinées. M. d'Alembert se plaisait à combattre ces opinions; à les montrer telles qu'elles étaient, dénuées de tout ce que le temps, l'autorité, l'habitude leur avaient donné d'imposant. Lui reprochera-t-on de n'avoir pas toujours substitué à ces opinions, les vérités dont elles tenaient la place? C'est avoir éclairé les hommes, que de leur avoir appris à douter; et pour qu'ils marchent librement vers la vérité, il faut commencer par en débarrasser la route, des erreurs ou des opinions qui empêchent de la reconnaître ou de la suivre.

Le zèle de M. d'Alembert pour l'Académie lui fit entreprendre d'en continuer l'histoire, mais sur un nouveau plan, et avec des vues plus profondes. L'éloquent et généreux Pélisson, le savant abbé d'Olivet, s'étaient bornés à raconter avec simplicité les principaux événements de la vie des académiciens, et à rapporter quelques anecdoctes sur leurs ouvrages. Mais M. d'Alembert a senti que l'histoire des écrivains célèbres ne doit pas intéresser seulement ceux qui cultivent les lettres, qu'elle doit être l'histoire des travaux et des progèṣ de l'esprit humain, le tableau de l'influence que peuvent avoir sur la conduite

de la vie, sur le caractère ou sur les vertus des hommes, le goût de l'occupation et la culture de l'esprit. C'est là qu'on peut étudier l'homme dans ceux de son espèce qui ont le plus perfectionné leur raison, qu'on peut observer l'empire des préjugés populaires sur les hommes que leur éducation aurait dû y soustraire, et l'influence lente, mais sûre, du jugement des hommes éclairés sur les opinions du peuple. C'est là qu'on peut apprendre à connaître la marche des préjugés, qui tantôt remontent du peuple à ceux qui devraient l'éclairer et le détromper, et tantôt commencent par les hommes instruits, descendent d'eux au vulgaire, et gouvernent le peuple long-temps après que ceux qui exercent leur raison ont su les rejeter.

Soixante-dix éloges d'académiciens, différents par leur génie, par leur état, par le genre de leurs productions, ont occupé pendant quelques années les loisirs de M. d'Alembert; et dans ces ouvrages, variant son style avec ses sujets, toujours ingénieux, toujours clair, il montre partout une raison supérieure, une philosophie vraie et élevée, dont il a souvent l'art d'adoucir les traits, pour la rendre plus usuelle, plus utile au grand nombre.

Ce goût exclusif pour ce qui est utile et vrai, était un des traits caractéristiques de son génie, et domine dans ses éloges comme dans ses autres ouvrages. M. d'Alembert rejetait avec dégoût tout ce qui dans les sciences n'était pas appuyé sur des faits ou sur le calcul. Un système brillant, une théorie incertaine, quelque profonde qu'elle fût, n'étaient à ses yeux que

des bagatelles sérieuses, indignes d'occuper des hommes. Dans la philosophie, il dédaignait toutes ces opinions spéculatives, où l'esprit trouve sans cesse à creuser plus avant dans un terrain toujours stérile; il haïssait la subtilité, et parce qu'elle nous égare, et parce qu'elle consume en de vains travaux notre temps et nos forces; il ne craignait point de trop rétrécir le champ où l'esprit humain peut s'exercer, parce qu'il savait qu'il reste assez de vérités utiles à découvrir pour occuper les hommes de tous les âges.

Plusieurs des éloges de M. d'Alembert ont été lus dans les séances publiques de l'Académie; on se rappelle les applaudissements qu'ils ont excités : l'effet qu'ils ont produit est présent à l'esprit, à l'âme de ceux qui m'écoutent, et qui, encore remplis de ce qu'ils ont entendu, me reprochent peut-être que l'amitié n'ait pu m'élever assez au-dessus de moi, pour exprimer d'une manière plus digne d'eux leur reconnaissance et leurs regrets.

M. d'Alembert, au moment où l'Académie s'est séparée, était persuadé de sa fin prochaine : on l'avait vu supporter avec impatience des infirmités qui lui ôtaient la liberté de travailler et d'agir; mais il vit approcher d'un œil ferme le terme de sa vie. Quand il sentit que sa carrière était finie pour les sciences et pour les lettres, il supporta avec constance des maux qui n'étaient plus que pour lui, et renonça même au désir de prolonger une existence qu'il regardait comme inutile. Supérieur à ce courage d'ostentation qui se plaît à combattre avec la douleur pour avoir l'hon-

neur de la vaincre, il cherchait à s'en distraire et à l'oublier; mais il savait soutenir avec une fermeté tranquille l'idée de sa destruction, lorsqu'il y était ramené par des soins que lui inspirait sa bienfaisance, ce sentiment de toute sa vie, dont il voulut étendre les effets au-delà même de son existence. Occupé des progrès des sciences et de la gloire de l'Académie jusque dans ses derniers moments, il jouissait des succès d'un confrère, son ancien ami, qui l'a remplacé dans cette compagnie; il me parlait du devoir dont je m'acquitte aujourd'hui envers sa mémoire, et par un sentiment d'amitié qui fermait ses yeux sur tout autre intérêt, il daignait se féliciter que le sort m'eût confié cet emploi douloureux. Il oubliait ses maux, et sortait de son abattement pour s'intéresser à ces expériences qui ont ouvert un nouvel élément à l'activité des hommes. Il versa quelques larmes sur la perte de l'illustre Euler, en voyant avec tranquillité qu'il allait suivre bientôt le seul de ses rivaux que la postérité, plus impartiale et plus éclairée que les contemporains, osera peut-être placer à côté de lui. Mais je sens, Monsieur, que je m'arrête trop longtemps sur ces détails si cruels et si chers. Accoutumés tous deux à regarder son amitié comme une partie de notre bonheur, liés par le sentiment qui nous unissait à lui, et maintenant par celui d'une douleur commune, nous pourrions, dans un entretien solitaire, adoucir nos peines par le plaisir de nous en occuper sans partage : mais les pleurs de l'amitié doivent couler dans le silence, tandis que l'Europe re-

tentit des regrets des savants qui ont perdu celui qu'ils regardaient comme leur maître et leur modèle; que les nations étrangères se plaignent de ne plus entendre cette voix dont les sages leçons leur ont été si utiles; et que le tombeau du Newton de notre siècle est honoré par les larmes du héros qui a égalé Gustave-Adolphe par l'éclat de ses victoires, et l'a surpassé par son génie.

MÉMOIRE

SUR

L'HIPPODROME D'OLYMPIE,

PAR M. DE CHOISEUL-GOUFFIER (*),

LU LE 19 NOVEMBRE 1784,

A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Les auteurs les plus graves ont aussi leurs délassements : heureusement pour nous, c'est sans sortir de leurs études qu'ils les trouvent et qu'ils s'y livrent ; car alors leurs plaisirs mêmes nous instruisent. Après s'être fatigués dans de longues recherches sur des sujets arides, s'il s'en rencontre un qui offre du charme à l'imagination, pourvu que ce soit à l'antiquité qu'ils le doivent, ils s'y arrêtent et s'y complaisent sans scrupule. Tel d'entre eux ne se pardonnerait pas quelques instants perdus dans des amusements publics, qui se trouve heureux d'y assister pendant plusieurs jours avec les anciens, et qui s'applaudit même d'avoir su n'en perdre aucun détail.

(*) Ce mémoire, communiqué à l'Académie en 1784, a reçu depuis plusieurs changements que nécessitaient des ouvrages publiés postérieurement sur ce même sujet.

Il ne faut donc pas être surpris que les savants aient aimé, ainsi que les poètes, à rêver quelquefois sur les bords de l'Alphée; qu'ils se soient transportés au milieu des jeux olympiques; qu'ils aient même essayé de reconstruire les arênes où se livrèrent si long-temps ces combats fameux, qu'une raison sévère a bien pu censurer, et qui toutefois se rattachent dans notre esprit aux plus imposants souvenirs; mais aussi ne doit-on pas s'étonner qu'ils se soient égarés dans leurs plus ingénieuses conjectures; car aucune ruine, aucun vestige, n'existaient pour eux. Leurs diverses hypothèses n'avaient pour appui qu'un très-petit nombre de passages rapides et isolés, si l'on en excepte pourtant celui de Pausanias, qui a bien quelque étendue, mais qui, sous l'apparence d'une description détaillée, cache des négligences réelles, et, dans toutes les suppositions, des difficultés presque insurmontables. Les autres auteurs anciens n'ayant point songé à décrire pour la postérité le théâtre de ces jeux, n'en ont parlé qu'incidemment, comme d'un objet existant et connu: il a donc fallu, long-temps après, rapprocher, combiner, ou plutôt tourmenter ces mots jetés presque au hasard; et, à tout prendre, il y aurait eu encore plus de bonheur que de savoir, à faire une application constamment juste, et d'un passage si obscur, et de notions si légères.

J'ai besoin de me répéter que l'Hippodrome d'Olympie existe encore, qu'il est là sous mes yeux, et qu'un plan exact dépose en ma faveur, pour m'encourager

à pérsenter une opinion contraire à celle des savants commentateurs qui m'ont devancé. Leurs erreurs même exigeaient des connaissances que je suis bien éloigné de me supposer ; mais ce n'est pas la première fois que d'heureux hasards ont dévoilé la vérité ; et celui qui retrouverait aujourd'ui un manuscrit complet de Quinte-Curce ou de Tacite, aurait, sans un grand mérite, tout l'avantage sur Freinshemius ou sur Bottier, qui les ont si parfaitement suppléés.

Pierre Dufaur, premier président du parlement de Toulouse, l'un de ces magistrats qui surent allier le goût des lettres à la connaissance des lois, a fait sur la gymnastique des Grecs, un excellent traité imprimé dans le Recueil des antiquités grecques de Grævius et de Gronovius [1] (*).

Notre confrère, M. Burette, mit à profit ces recherches, y ajouta de nouveaux éclaircissements, et en sut tirer les plus heureux résultats [2]; enfin les dissertations du P. Corsini achevèrent de jeter un grand jour sur cette matière [3]; mais elle était si étendue, que ces savants n'en purent traiter tous les détails avec le même soin ; ils touchèrent à peine les questions relatives aux courses tant dans le Stade que dans l'Hippodrome, et s'occupèrent peu de la configuration de ces fameuses lices où s'exerçait avec tant d'éclat l'émulation des peuples de la Grèce. Ce sujet resté presque neuf, tomba en partage à l'abbé Gédouin [4], au chevalier Folard, à l'abbé Banier [5] et à

(*) Voir les notes à la fin de ce Mémoire.

M. de la Barre [6]. Ces auteurs firent des efforts dignes de leur érudition; mais il leur manqua des données positives sur lesquelles ils pussent affermir leurs conjectures.

Quant à l'illustre auteur d'Anacharsis, qui, par une rare prérogative, était aussi spirituel que savant, qui voulait plaire presque autant qu'instruire, et presque toujours afin de mieux instruire, il eut l'art d'éviter, ou, si l'on veut, de cacher les difficultés qu'offrait la forme de l'Hippodrome; à peine même peut-on les pressentir en lisant sa description des jeux olympiques : il a su y peindre ces jeux avec de si brillantes couleurs, que les lecteurs, arrêtés par un tel charme, ne consentent pas à troubler leur jouissance par une recherche scrupuleuse de ce genre de détails [7].

Enfin, plus récemment, un savant étranger, célèbre par son érudition et par une grande connaissance des arts chez les anciens, M. Visconti, en traitant cet objet avec sagacité, n'est parvenu qu'à prouver à quel point l'imagination et le talent peuvent au besoin remplir, par d'ingénieuses vraisemblances, la place de la vérité [8].

A la suite de tous ces noms, oserais-je placer le mien? Non, sans doute, s'il s'agissait uniquement de connaissances, de talents; mais je puis opposer à de tels avantages une découverte qui a droit à toute ma confiance.

L'Hippodrome d'Olympie, où s'exécutaient ces courses si brillantes de chars et de chevaux, a été

retrouvé : et c'est en conduisant M. Visconti sur les lieux, mon plan à la main, que je vais m'encourager à combattre son opinion, que, sans un tel hasard, il m'eût paru si difficile d'attaquer.

L'abbé Banier avait proposé de deviner, s'il était possible, la forme des Hippodromes, en comparant le peu de notions que l'on en avait alors, aux cirques des Romains, lesquels voulurent d'abord imiter ces monuments des Grecs, et ont ensuite cherché à les embellir [9]. Cette voie d'analogie ne pouvait suffire ; mais elle va servir à confirmer et à expliquer plusieurs détails de ma découverte.

Commençons par examiner quelles étaient la longueur et la lagreur de l'Hippodrome ; quelle était sa forme ; comment elle se trouvait altérée par des monuments qui en contrariaient la régularité : je parlerai ensuite de cette fameuse borne qu'il fallait approcher, et éviter avec tant de soin ; enfin je m'occuperai du point le plus difficile de la discussion, de cet *aphésis* ou barrière d'où partaient les chars, et qui a donné lieu à tant d'hypothèses avant qu'on sût que cette construction existait encore presque en entier.

Les courses de l'Hippodrome étaient, suivant l'expression de Pausanias, *de deux fois la longueur du diaul* [10] ou stade double ; ce que Plutarque explique très-clairement, en disant que *la course des chevaux est de quatre stades* [11]. Il n'en faut pas conclure, comme on vient de le faire dans un ouvrage d'ailleurs recommandable, que l'Hippodrome avait cette longueur de quatre stades. Nous savons que ces

courses s'exécutaient en partant de l'*aphésis* placé à l'une des extrémités, pour aller doubler la borne qui était à l'autre, et revenir au point d'où l'on était parti ». Il est donc certain que la carrière parcourue par les chevaux n'avait que deux stades de longueur, laquelle se comptait d'une borne à l'autre, et formait cette ligne que les Romains ont depuis appelée *Spina*, et qu'ils ont, dans leur magnificence, ornée de monuments. Maintenant, pour avoir la longueur totale de l'Hippodrome, il faut ajouter à ces deux stades la longueur du passage nécessaire pour les chars autour de ces deux bornes. Or ces deux stades (olympiques, on ne saurait en supposer d'autres pour la carrière d'Olympie) font 189 toises (*), suivant l'évaluation de M. d'Anville : on en trouve sur mon plan environ 230 (**); je dis environ, car la partie occidentale étant aujourd'hui fort dégradée, cette mesure n'a pu être prise avec une parfaite précision. L'excédant de 40 toises en sus des deux stades doit donc être réparti entre les deux extrémités de l'Hippodrome, et former les espaces compris d'une part entre la barrière d'où partaient les chars et la première borne; de l'autre, entre la seconde borne et l'extrémité de l'Hippodrome.

Cette longueur de deux stades semble avoir caractérisé les Hippodromes; et c'est peut-être ce qui a engagé Pausanias à désigner sous ce nom le cirque que l'empereur Trajan avait fait construire à Rome, et qu'il dit avoir cette même longueur.

(*) Trois cent soixante-huit mètres 37 centimètres.

(**) Quatre cent trente-neuf mètres 28 centimètres.

Les cirques, au reste, avaient bien la même destination que les Hippodromes; mais ils en différaient en divers points, et leurs dimensions n'étaient assujetties à aucune règle fixe.

L'abbé Gédouin, qu'on a quelquefois accusé de traduire Pausanias sur la version latine, ne paraît pas même ici, si j'ose le dire, à l'abri de tout reproche sur le sens du latin; il a cru qu'il était question, dans ce passage, de monuments élévés par Trajan à Olympie, tandis qu'il est certain que le cirque dont il parle était à Rome.

M. de la Barre, en essayant de déterminer les dimensions de l'Hippodrome, se trompe également. Il cite dans sa dissertation un grammairien dont le manuscrit avait, dit-il, été vu par M. Sarrau, et qui donnait à l'Hippodrome d'*Œnomaüs*, c'est-à-dire d'Olympie, quatre stades de longueur et un stade de largeur (le stade était de 94 toises 3 pieds) (*).

M. Sarrau s'était trompé. Ce grammairien, dont le passage est actuellement imprimé dans les notes du P. Banduri sur les antiquités de Constantinople, ne donne point ces mesures comme étant celles de l'Hippodrome d'Olympie; il les attribue à un Hippodrome ou cirque en Italie, qu'il dit avoir été fondé par Circé, et qui pouvait en effet avoir des dimensions toutes différentes de celui d'Olympie.

Cette citation, insérée dans le mémoire de M. de la Barre, a égaré plusieurs auteurs modernes. M. Bar-

(*) Environ 204 mètres.

bié du Bocage, le digne successeur de d'Anville, pour déterminer la largeur de l'Hippodrome d'Olympie, n'a consulté que Pausanias, et a très-bien saisi le sens de cet endroit. Dans le plan qu'il a composé pour le Voyage du jeune Anacharsis, il ne donne que 400 pieds (*) aux deux côtés réunis, c'est-à-dire à la largeur totale de l'Hippodrome : 400 pieds grecs, suivant l'évaluation de d'Anville, font 63 à 64 toises (**) ; et mon plan indique précisément cette largeur, en la comptant du sommet des talus.

La longueur et la largeur de l'Hippodrome d'Olympie étant ainsi connues, il était facile d'en imaginer la forme, et de supposer un carré-long arrondi par les extrémités. Cette forme, la plus simple de toutes, est aussi celle que les Grecs avaient adoptée, et que les Romains ont toujours conservée, à quelques légères différences près.

La régularité de l'Hippodrome d'Olympie était altérée dans la partie orientale par le temple de *Cérès Chamyne*, dont la prêtresse jouissait de grands priviléges. Sans doute ce temple était antérieur à la construction de l'Hippodrome, et la religion ne permit pas de le détruire. Quoique les jeux fissent chez les anciens en quelque sorte partie de la religion, leur respect pour les dieux protecteurs de la patrie leur eût fait rejeter avec horreur toute idée de pareilles destructions. L'emplacement de ce temple formait un angle dans l'Hippodrome; et je ne doute point que si

(*) Environ 130 mètres. (**) Environ 125 mètres.

l'on fouillait cette plate-forme carrée qui existe encore, et qui est indiquée par le plan, on ne retrouvât les fondements de cet édifice [17].

Les deux côtés de l'Hippodrome n'étaient point, suivant Pausanias, d'une égale longueur. Le plus long était formé par une terrasse, ou levée de terre, et l'autre par une colline peu élevée, à l'extrémité de laquelle était le temple de Cérès. Or, le côté droit de l'Hippodrome est encore formé par une terrasse à demi-ruinée, qui n'a guère aujourd'hui plus de deux pieds de hauteur (*), et qui sépare la carrière d'un terrain plus bas et souvent inondé; l'autre côté est formé par un talus de 15 pieds de hauteur (**), qui paraît avoir été taillé dans la colline, sans doute en gradins qui sont maintenant détruits; et sa direction est arrêtée carrément par le tertre dont je viens de parler, et sur lequel était le temple de Cérès Chamyne.

En face de ce temple, et à l'extrémité de la terrasse qui forme le côté droit de la carrière, était un tombeau de forme ronde, qui effrayait les chevaux lorsque dans leur course rapide ils venaient à s'en approcher, et qui, par cette raison, était appelé *taraxippus*. Les habitants étaient bien peu d'accord sur l'origine de ce monument, puisque les uns en faisaient le tombeau d'Olénus, fameux écuyer, ou celui de Daméon, compagnon d'Hercule, ou de Myrtil, le cocher de Pélops; d'autres celui d'Alcanthoüs, vaincu

(*) Environ 65 centimètres. (**) Quatre mètres 87 centimètres.

par Œnomaüs à la course des chars [18]. Quelque diverses, au reste, que fussent ces opinions populaires sur le taraxippus, du moins elles s'accordent à en faire un tombeau. Peut-être était-ce un tertre conique pareil à ceux que j'ai retrouvés dans la Troade et dans différents endroits de la Grèce.

Pausanias dit bien que ce monument avait la forme d'un autel rond : mais cette expression ne contrarie point mon opinion ; car il y a de ces tombeaux coniques qui ont des bases rondes construites en pierre, espèce de soubassement sur lequel s'élève le cône de terre. Peut-être aussi était-il dans le même genre que celui de Thémistocle, placé à l'entrée du Pyrée, et que Diodore Périégète, dans Plutarque, nous dépeint comme un grand autel élevé sur un soubassement [19].

Quelle que fût la forme du taraxippus, c'était une masse assez considérable, puisque Pausanias le compare à une roche qui se trouvait au tournant de l'Hippodrome de Némée : cette roche, frappée par le soleil, jetait, dit-il, un éclat qui produisait le même effet que le taraxippus dans la carrière d'Olympie et dans celle de l'isthme, car ce dernier Hippodrome avait aussi son taraxippus [20].

Il paraît que c'était un obstacle accidentel, qui, s'étant trouvé d'abord par hasard sur le terrain d'Olympie, avait été ensuite adopté et imité dans les autres Hippodromes de la Grèce.

En quel endroit était précisément placé ce tombeau si effrayant et cause de tant de malheurs ? C'est ce qu'il est assez difficile de déterminer avec exactitude, puis-

qu'il n'en reste aucun vestige. Je crois cependant ne m'être pas éloigné au moins de la vraisemblance ; et la position que je lui ai assignée remplit assez les indications données par Pausanias, lequel place le taraxippus à l'extrémité d'une terrasse. Il me paraît aujourd'hui démontré que Pausanias parle de celle qui forme le côté droit de la carrière : c'est cette seule terrasse dont il peut être là question, puisque bientôt après il la met en opposition avec la colline ou talus qui formait l'autre côté. M. Visconti a cru que cette terrasse était au milieu de l'Hippodrome, comme la *spina* des cirques romains ; et il a placé le taraxippus à l'extrémité de cette ligne : il y aurait, en effet, fort gêné le passage des chars, en effrayant les chevaux au moment où ils se disposaient à tourner la dangereuse borne ; mais rien ne donne, ce me semble, le droit de supposer aucune *spina*, ni quelque chose d'équivalent [21].

C'est au milieu de l'extrémité circulaire de l'Hippodrome qu'était située cette borne si redoutable. Homère nous donne une première idée de la forme originaire de ces bornes, lorsqu'il dépeint Achille en formant une d'un gros tronc d'arbre élevé au-dessus de la terre d'environ une coudée, et soutenu de chaque côté par une pierre blanche et polie [22].

La borne de ces cirques romains, composée de trois cônes en faisceau, semble avoir été faite à l'imitation de celle qu'Homère avait aussi décrite. On l'appelait *νύσσα*, ou *καμπτήρ*, du verbe *νύσσειν*, qui veut dire *piquer*, parce qu'en la passant les cochers

piquaient leurs chevaux, et de χάμπτειν, *courber*, à cause de la courbe que décrivaient les chars pour la doubler [13].

Autour de la borne était un passage étroit et demi-circulaire, qui n'admettait qu'un seul char, et peut-être même était-ce ce passage circulaire, et non pas la borne qui s'appelait καμπτὴρ : au-delà s'élevait un talus peu rapide, mais sur lequel il était pourtant dangereux de s'engager.

Tels sont les détails dans lesquels entre Homère [14] : ils autorisent à supposer que ces mêmes circonstances existaient dans les Hippodromes de la Grèce, surtout lorsqu'on se rappelle combien Homère, peintre exact autant que sublime, se plaisait à décrire et à consacrer dans ses poëmes les tableaux qu'il avait sous les yeux. Dans un autre passage il nous montre Antiloque passant avec la plus habile précision par le défilé, tandis que Mélénas, avec une des cavales d'Agamemnon, se jette sur les talus dont il ne se tire qu'avec peine. Il est bien vraisemblable que les Hippodromes de la Grèce présentaient ces mêmes difficultés; et l'on a une forte raison de plus de le croire, lorsqu'on lit le savant Eustathe, commentant ses vers; il nous explique avec un soin presque minutieux la direction circulaire du passage qui entourait la borne, et qu'il compare à un *sigma* [15]. Eustathe avait sous les yeux des auteurs que nous avons perdus; et il est même très-probable qu'il existait de son temps des Hippodromes encore entiers.

La description que fait Homère de cette borne dangereuse et du passage circulaire qui l'entourait, se trouve confirmée par Sophocle. Voulant donner une haute idée d'Oreste, il dit que ce héros, dans les jeux Pythiens, se distinguait par son adresse à raser constamment la borne [16].

Les expressions du poète indiquent qu'on pouvait la doubler, sans cependant en approcher avec cette extrême précision.

J'arrive à la dernière question, à celle qui a pour objet la figure et les dimensions de l'*aphésis*, de cet édifice que les traducteurs ont jusqu'à présent nommé la *barrière :* c'est le point le plus difficile de cette discussion, et celui qui a fait naître tant de conjectures, que va rectifier le plan levé sur les lieux.

Pour bien apprécier toutes les difficultés, transcrivons le texte de Pausanias, et traduisons-le le plus littéralement qu'il sera possible [17].

Ὑπερβαλόντι δὲ ἐκ τοῦ σταδίου, καθ' ὅτου οἱ Ἑλλανοδίκαι καθέζονται, κατὰ τοῦτο τὸ χωρίον ἐστὶ τῶν ἵππων ἀνειμένον τοὺς δρόμους καὶ ἡ ἄφεσίς ἐστι τῶν ἵππων. Παρέχεται μὲν οὖν σχῆμα ἡ ἄφεσις κατὰ πρώραν νεώς· τέτραπται δὲ αὐτῆς τὸ ἔμβολον ἐς τὸν δρόμον. Καθότι δὲ τῇ Ἀγνάπτου στοᾷ προσεχής ἐστιν ἡ πρώρα, κατὰ τοῦτο εὐρεῖα γίνεται. Δελφὶς δὲ ἐπὶ κανόνος κατὰ ἄκρον μάλιστα τὸ ἔμβολον πεποίηται χαλκοῦς. Ἑκατέρα μὲν δὴ πλευρὰ τῆς ἀφέσεως πλέον ἢ τετρακοσίους πόδας παρέχεται τοῦ μήκους, ᾠκοδόμηται δὲ ἐν αὐταῖς οἰκήματα. Ταῦτα κλήρῳ τὰ οἰκήματα διαλαγχάνουσιν οἱ ἐσιόντες ἐς τὸν ἀγῶνα τῶν ἵππων. Πρὸ δὲ τῶν ἁρμάτων

ἢ καὶ τῶν ἵππων τῶν κελήτων, διήκει πρὸ αὐτῶν καλώδιον ἀντὶ ὕσπληγος· βωμὸς δὲ ὠμῆς πλίνθου, τὰ ἐκτὸς κεκονιαμένος, ἐπὶ ἑκάστης ὀλυμπιάδος, ποιεῖται κατὰ τὴν πρῶραν μάλιστά που μέσην. Ἀετὸς δὲ ἐπὶ τῷ βωμῷ χαλκοῦς κεῖται, τὰ πτερὰ ἐπὶ μήκιστον ἐκτείνων. Ἀνακινεῖ μὲν δὴ τὸ ἐν τῷ βωμῷ μηχάνημα ὁ τεταγμένος ἐπὶ τῷ δρόμῳ· ἀνακινηθέντος δὲ, ὁ μὲν ἐς τὸ ἄνω πεποίηται πηδᾶν ὁ ἀετὸς, ὡς τοῖς ἥκουσιν ἐπὶ τὴν θέαν γινέσθαι σύνοπτος, ὁ δελφὶς δὲ ἐς ἔδαφος πίπτει. Πρῶται μὲν δὴ ἑκατέρωθεν αἱ πρὸς τῇ στοᾷ τῇ Ἀγνάπτου χαλῶσιν ὕσπληγες, καὶ οἱ κατὰ ταύτας ἑστηκότες ἐκθέουσιν ἵπποι πρῶτοι, θέοντές τε δὴ γίνονται κατὰ τοὺς εἰληχότας ἑστάναι τὴν δευτέραν τάξιν, καὶ τηνικαῦτα χαλῶσιν αἱ ὕσπληγες αἱ ἐν τῇ δευτέρᾳ τάξει διὰ πάντων τε κατὰ τὸν αὐτὸν λόγον συμβαίνει τῶν ἵππων, ἔστ' ἂν ἐξισωθῶσιν ἀλλήλοις κατὰ τῆς πρώρας τὸ ἔμβολον. Τὸ ἀπὸ τούτου δὲ ἤδη καθέστηκεν ἐπίδειξις ἐπιστήμης τε ἡνιόχων καὶ ἵππων ὠκύτητος.

« Au sortir du stade, le long de l'endroit où sié« gent les juges des jeux, et près du lieu destiné aux « courses des chevaux, est l'*aphésis*(*); cette construc« tion a la forme d'une proue de vaisseau, dont l'épe« ron ἔμβολον est tourné vers le *dromos* ou la lice. La « proue s'élargit du côté qui tient au portique d'Ag« naptus. A la pointe de la proue est un dauphin d'ai« rain placé sur une base ou sur une règle ἐπὶ κανόνος. « L'un et l'autre côté de l'aphésis offrent une longueur « de plus de 400 pieds(**). On y a bâti des loges que ti-

(*) C'est-à-dire le point de départ des chevaux, de ἀπὸ, ex, ἵημι, *mitto*.
(**) Cent trente mètres.

« rent au sort ceux qui viennent disputer le prix de « la course des chevaux. On tend devant les chars, « ainsi que devant les chevaux de monture, une sim« ple corde qui sert de barrière ἀντὶ ὕσπληγος. Un au« tel de briques crues, que l'on blanchit à chaque « olympiade, est construit à peu près vers le milieu « de la proue. Sur cet autel est un aigle d'airain, ayant « les ailes très-étendues. Le préfet du *dromos* met en « mouvement la machine que renferme l'autel, et « aussitôt l'aigle s'élève de manière a être vu de tous « les spectateurs, en même temps que le dauphin s'a« baisse sur le terrain. On lâche des deux côtés les « cordes servant de barrière, en commençant par « celles qui sont les plus proches du portique d'Ag« naptus. Les chevaux qu'elles retenaient s'élancent « les premiers. Aussitôt qu'ils sont arrivés à la hau« teur du second rang, on lâche les cordes de ceux-ci; « et cela se passe de même pour tous les autres, jus« qu'à ce qu'ils soient alignés entre eux dans une « même direction à la hauteur de l'extrémité de la « proue; et c'est de ce moment que se montrent l'a« dresse des chars et la vitesse des chevaux. »

Cette traduction diffère un peu, en deux ou trois endroits, de celles qui ont paru jusqu'à présent, précisément parce qu'elle est plus exacte. On n'en sera pas surpris; les traducteurs n'avaient aucune idée précise de l'objet qu'ils décrivaient; ils n'attachaient pas plus d'importance à ce passage qu'à mille autres, et ne voyaient aucun motif de se rendre difficiles sur le

premier sens qui s'offrait à leur pensée. Bien d'autres textes ont été traduits sans être mieux entendus; et souvent l'art du traducteur, lorsqu'il rencontre la description d'objets qui ne lui sont pas assez connus, n'est que de l'adresse à rendre le sens des mots, sans trop s'engager sur le sens de la phrase. C'est ce qui était arrivé pour ce passage; et aucun de ceux qui l'avaient interprêté n'avaient eu sûrement la ferme confiance de l'entendre.

J'ai conservé le mot grec *aphésis*, parce que nous n'avons point d'expression pour le rendre avec justesse, et que celle de *barrière*, qu'on a été forcé d'employer, ne la remplace pas. L'aphésis était l'édifice placé à l'extrémité de l'Hippodrome, dans lequel on pratiquait des remises ou loges pour les chars et les chevaux, et d'où ils partaient. Cet édifice, suivant Pausanias, offrait l'aspect d'une proue de navire, dont l'éperon était tourné vers la lice.

On sent qu'il ne peut être ici question d'une ressemblance parfaite. Dans l'Hippodrome que j'ai trouvé, la bâtisse, dont on ne saurait méconnaître la destination, présente en effet une pointe tournée vers la lice, quoiqu'elle ne soit pas précisément dans la direction de son axe; et cette pointe, vue de loin, offre assez l'image d'une proue, pour que Pausanias ait pu se servir de cette comparaison. Si les deux côtés ne sont pas égaux, on observera qu'il est dit dans Pausanias, que d'un côté la proue s'élargit, c'est-à-dire qu'elle présente plus d'étendue.

Jusqu'à présent la description de Pausanias s'ac-

corde donc avec mon plan. Le premier endroit qui offre une difficulté réelle, est celui où Pausanias semble dire que l'un et l'autre côté de l'aphésis étaient de 400 pieds.

L'aphésis proprement dit n'en a qu'environ 80 (*); et c'est la largeur totale de l'Hippodrome à droite et à gauche de l'aphésis, qui est de 400 pieds. L'inspection seule des lieux pouvait déterminer le sens de cette phrase. Sans ce secours il est assez simple qu'on ait cherché les 400 pieds désignés, dans le seul aphésis, ou même qu'on ait porté l'étendue jusqu'à 800, quelque peu vraisemblable que fût une si prodigieuse largeur : mais la phrase de l'auteur, jusqu'à présent vague et obscure, s'explique à la vue du terrain ; car en disant que les deux côtés de l'aphésis offrent une étendue de 400 pieds, elle dit suffisamment que les deux espaces à droite et à gauche réunis forment dans l'Hippodrome cette largeur totale de 400 pieds.

Obligé de choisir aujourd'hui entre le sens attribué à ces mots grecs par des traducteurs qui n'avaient jamais vu d'Hippodrome, et le sens que confirme ou même qu'exige l'Hippodrome lui-même, récemment découvert, il me semble qu'il serait difficile de tenir encore à la première interprétation. On ne doit pas oublier que Pausanias parlait d'un objet très-connu, dont les proportions étaient devenues en quelque sorte une règle constante pour tous les autres

(*) Vingt-six mètres.

Hippodromes, et qu'il a très-bien pu ne pas sentir le besoin de porter plus de précision dans le choix d'expressions qu'il ne prévoyait pas devoir être, deux mille ans après, un sujet de discussion.

L'aphésis d'Olympie, dans son état actuel, est un bâtiment construit en briques, et adossé au terrain qui domine l'extrémité de l'Hippodrome; sur ce terrain sont les restes d'un édifice octogone où se plaçaient probablement les juges des jeux. La grande face de l'aphésis est divisée en six remises, dont la dernière, plus rapprochée de l'angle, est moins profonde. Les cinq premières ont 14 pieds (*) de profondeur totale, et sont formées par deux voûtes que soutiennent des pieds-droits ou pilastres, lesquels semblent indiquer et la place des chars, et celle des chevaux. La sixième remise n'a que la moitié de profondeur, et il paraît naturel de croire qu'elle ne servait que pour la course des chevaux, qui pouvait admettre facilement un concurrent de plus. Les remises ont onze pieds de hauteur (**) sur 9 de largeur (***). L'étendue totale de la grande face de l'aphésis est d'environ 70 pieds (****). Sur le petit côté est pratiquée une seule remise, qui paraît destinée à recevoir le char du vainqueur, au retour de la course; sa direction ne permet même pas de supposer une autre destination. Cinq chars seulement couraient à la fois; et ce nombre, on ne peut trop le

(*) Quatre mètres 56 centimètres. (**) Trois mètres 57 centimètres.
(***) Deux mètres 92 centimètres. (****) Vingt-deux mètres 74 cent.

remarquer, est précisément celui que nous trouvons dans Homère, lorsqu'il décrit les courses qui eurent lieu aux funérailles de Patrocle [28].

J'observerai ici qu'aucun des commentateurs qui, jusqu'à présent, ont cru pouvoir figurer l'Hippodrome d'Olympie d'après leur manière d'entendre Pausanias, n'ont réduit à cinq le nombre des chars, ni par conséquent celui des loges; ils en ont tous supposé une grande quantité distribuée sur un espace de 400 ou de 800 pieds. Ils s'écartent donc tous de l'idée qu'Homère nous a donnée de ces courses. Cela seul pouvait paraître un premier préjugé contre eux, et une prévention favorable à ma découverte; mais ce préjugé, qui se tire des vers d'Homère, est encore fortifié par un passage de la tragédie d'Electre.

Sophocle met dans la bouche d'un de ses personnages un récit très-circonstancié de la mort d'Oreste, que, pour tromper Clytemnestre, il suppose avoir péri aux jeux Delphiques, dans la course des chars [29].

Il est vrai que le poète fait paraître dix chars avec dix conducteurs, distingués chacun par le lieu de sa naissance; mais il est bien prouvé par la suite du récit, que cinq seulement concouraient à la fois : car après avoir dépeint et nommé trois de ces chars emportés et brisés, il dit littéralement qu'il n'en restait plus que deux, celui de l'Athénien et celui d'Oreste.

Les cirques romains offrent une nouvelle preuve contre ceux qui ont supposé une beaucoup plus grande quantité de chars courant à la fois à Olympie. Dion

remarque comme une circonstance extraordinaire, que Commode en fit courir jusqu'à six[30]; et Bianconi, qui, dans son ouvrage sur le cirque de Caracalla, a recueilli tous les détails relatifs à ces courses, en conclut que pour l'ordinaire quatre chars seulement couraient à la fois, lors même qu'il s'en présentait jusqu'à cent; ce qui composait alors, comme il l'observe, vingt-cinq courses successives.

Pausanias dit qu'on tirait les loges au sort. Ce premier moyen était nécessaire pour prévenir les disputes; mais il n'en fallait pas moins cependant établir une disposition telle que la différence des places pût être compensée. C'est ce qu'on obtenait, ou ce que du moins on s'efforçait d'obtenir par le moyen qu'indique Pausanias, en laissant partir successivement les chars un à un, et en commençant par celui qui, placé à l'extrémité droite de l'aphésis, avait le plus de chemin à parcourir. Il se faisait ainsi un mouvement de conversion, à l'aide duquel les chars, bientôt alignés à la hauteur de l'éperon, pouvaient se trouver dans une position également favorable.

Cette explication, je dois me hâter de le dire, présente une idée bien différente de celle qu'ont adoptée les autres commentateurs; ils ont cru voir dans le texte, que de chaque côté de l'aphésis partait en même temps un char, l'un par la droite, l'autre par la gauche; et moi, fidèle au plan, sans m'écarter du texte, je ne vois que le départ instantané de deux chevaux ou d'un seul char.

Pausanias dit qu'*on lâche des deux côtés les cordes*, ce qui ne suppose point un mouvement des deux côtés de l'aphésis, et ce qui s'entend très-bien, en l'appliquant à la droite et à la gauche de chaque loge, où deux hommes étaient placés pour la dégager au signal convenu. Qu'on remarque, au surplus, qu'il n'est point question de chars dans cet endroit de Pausanias, mais uniquement de *chevaux s'élançant les premiers, etc., etc.*, et que son expression ne suppose pas plus d'un char.

Le mouvement dont parle Pausanias est, j'en conviens, plus facile à concevoir dans les suppositions qu'ont faites tout à leur aise les autres commentateurs, disposant en maîtres et du temps et de l'espace; mais on n'entend pas mieux, ou même l'on n'entend pas du tout dans leur supposition, comment ces chars, partis ensemble deux à deux de droite et de gauche, se seraient par là trouvés près de l'éperon, dans une position respective qui ne laissât d'avantage à aucun des concurrents. Arrivés en effet à cette hauteur, ils y auraient bien été sur une même ligne; mais on doit voir que cette ligne eût été nécessairement perpendiculaire à l'axe du *dromos*. Ayant, dès ce moment, des espaces concentriques à parcourir autour de la borne, les chars de droite auraient donc eu toujours plus de chemin à faire que les autres. Mon explication seule me paraît pouvoir compenser ces inégalités. Rien ne s'oppose en effet à ce que les chars, puisqu'ils partaient un à un et à des intervalles calculés, arrivassent bientôt sur une ligne plus ou moins inclinée à l'axe du *dromos*, et par conséquent à ce qu'ils se trou-

vassent parvenus au même instant à des hauteurs inégales, d'où ils n'avaient plus que des espaces égaux à parcourir.

Quand j'ai appliqué le mot grec ἑκατέρωθεν, non aux deux côtés de l'aphésis, mais aux deux côtés de chaque loge, il est prouvé que j'y ai été suffisamment autorisé par le texte : mais, de plus, j'avais sous les yeux un bas-relief romain qui confirme cette interprétation par une analogie frappante. On y voit représentées les portes des remises que les Latins nommaient *carceres*, et qui étaient formées de forts barreaux; des deux côtés de chaque porte sont placés des hommes qui se tiennent prêts à les ouvrir au signal donné.

Dans l'Hippodrome d'Olympie, plus simple en tout que les cirques de Rome, les remises n'avaient point de portes, et l'on ne contenait les chevaux que par une simple corde.

Les détails dans lesquels je viens d'entrer peuvent, ce me semble, dissiper tous les doutes; et la facilité d'appliquer ces mêmes détails aux vestiges du monument retrouvé, achève de réfuter les suppositions contraires. En les examinant, on a vu qu'elles sont toutes nées des divers sens donnés à deux endroits du texte : le premier, où il est question de la largeur de 400 pieds (*); le second, où il est dit qu'*on lâche les cordes des deux côtés*. Mais on a vu aussi que ni l'un ni l'autre ne repousse notre explication.

(*) Cent trente mètres.

On connaissait jusqu'à présent trois hypothèses sur l'Hippodrome d'Olympie : celle de Folard, adoptée par Gédouin ; celle de Visconti, et celle de M. de la Borde.

La première est la moins admissible de toutes. Folard et Gédouin ont imaginé que l'aphésis était une grande place entourée de plus de quarante loges, située en dehors de l'Hippodrome, et présentant, par son plan, la forme d'une proue dont le bec était percé d'une porte ouverte vers la lice. Ils supposent qu'au signal donné les chars s'élançaient de part et d'autre successivement, pour venir tous un à un sortir par cette porte. Dans une si bizarre supposition, il est trop clair que le char arrivé le premier à la porte aurait eu un tel avantage, que la victoire eût été décidée dès ce premier moment, à moins toutefois qu'on ne voulût supposer que les chars, une fois sortis par cette porte, étaient ensuite disposés sur une même ligne à l'entrée de la lice. Mais alors, à quoi bon cette disposition compliquée ? pourquoi ces départs successifs ? Il est évident qu'un tel appareil, et tant de mesures sans objet eussent été complètement ridicules.

Une autre hypothèse, celle de M. Visconti, a réuni plus de suffrages ; le nom de son auteur les lui assurait d'avance, et elle a paru d'ailleurs défier toutes les critiques, tant elle est habilement présentée. Si je n'avais pas découvert les restes de l'Hippodrome d'Olympie, je n'aurais probablement pas imaginé qu'elle pût recevoir la moindre atteinte ; mais la supposition

valût elle mieux que la réalité, l'Hippodrome de M. Visconti fût il préférable à celui d'Olympie, dont l'architecte Cleœtas, au rapport de Pausanias, paraît avoir été si glorieux, ce ne serait toujours qu'une supposition qui doit céder à ce qui est; et aujourd'hui qu'elle est écartée par le plan même, il est permis de remarquer qu'elle n'est pas non plus, en elle-même, à l'abri de toute critique.

M. Visconti sentant tout le ridicule de l'idée proposée par Gédouin, transporte l'aphésis, avec toutes ses ouvertures, dans le *dromos* même; mais il le place en entier, sous la forme d'une proue, sur le seul côté droit de l'Hippodrome, en donnant à chacun des côtés de cette proue 400 pieds de longueur : cette première hypothèse le force à représenter le côté gauche de l'Hippodrome brusquement coupé à angle droit, et offrant ainsi un genre d'irrégularité dont aucun cirque n'autorise la supposition. De plus, les 800 pieds formant l'étendue totale des deux côtés de la proue, présentent un espace suffisant pour plus de soixante loges, nombre exorbitant d'après toutes les descriptions des courses anciennes, et qu'en conséquence M. Visconti, dans le plan de son Hippodrome, a cru devoir réduire à seize : mais d'une part, on se demande pourquoi ce grand espace entre les loges, puisque dans les cirques anciens, dont les restes subsistent, elles sont beaucoup plus rapprochées; et de l'autre, on peut remarquer qu'en les réduisant à seize, elles se trouveraient pourtant encore en plus grand nombre que dans les cirques de l'antiquité, qui passent pour

avoir été les plus vastes et les plus magnifiques. Il y a donc là une double invraisemblance.

Ces observations, qu'encore une fois j'eusse à peine soupçonnées sans ma découverte, doivent ajouter à toutes les raisons qui m'y attachent, en présentant quelques objections de plus contre le système qui peut paraître la combattre avec le plus d'autorité.

Il est une troisième hypothèse que je ne dois point passer sous silence, quoiqu'elle se trouve suffisamment réfutée par ce qui vient d'être dit : c'est celle de M. de la Borde, qui, dans un bel ouvrage sur une mosaïque récemment découverte en Espagne, a parlé de l'Hippodrome d'Olympie. Il diffère de M. Visconti, en ce que ce dernier place l'aphésis entièrement sur le seul côté droit de l'Hippodrome, tandis que lui l'étend à droite et à gauche sur toute sa largeur; mais de quelque manière que, dans cette position, il essaie d'incliner le côté gauche de l'aphésis vers le côté droit de l'Hippodrome, pour rendre de part et d'autre les avantages égaux, il paraît n'avoir pas assez fait attention que les chars du côté gauche, destinés à courir en même temps que ceux du côté opposé, et devant se porter d'abord vers le côté droit de la lice, auraient eu bien plus de chemin à faire, sans compter que, non loin du départ, il leur eût fallu tourner une première borne avant de se trouver sur la même ligne que leurs concurrents, ce qui eût encore augmenté leur désavantage.

Ainsi les diverses hypothèses imaginées d'après le texte de Pausanias, pour concevoir l'Hippodrome

d'Olympie, pourraient être attaquées par plusieurs raisons, quand même elles ne le seraient pas par le fait.

Ce fait, au reste, serait-il lui-même combattu, il ne pourrait l'être qu'autant qu'on aurait le droit d'opposer, ou que le temps a trop effacé les traces de l'ancien Hippodrome pour que l'on puisse le recomposer avec ce qui en reste, ou que l'Hippodrome retrouvé à Olympie n'est pas le même que l'ancien : mais d'abord ce qui vient d'être retrouvé donne le droit d'écarter tous les systèmes fondés sur des suppositions contraires; et, prétendre que les débris de l'Hippodrome actuel ne sont pas ceux de l'ancien et n'ont rien de commun avec lui, ce serait en supposer deux à Olympie, ce qui n'est fondé sur aucun témoignage.

Il existe bien certainement à Olympie des vestiges d'un Hippodrome tels que les indique le plan levé sur les lieux par un des artistes que j'ai long-temps employés dans la Grèce : j'ai fait tous mes efforts pour l'accorder avec la description de Pausanias, sans me permettre un moment la supposition, ou que Pausanias a mal vu, ou qu'il a mal décrit ce qu'il voyait, ou que son texte a été altéré. Une telle déférence, trop craintive peut-être, m'a laissé aux prises avec toutes les difficultés; mais puisque mon explication a seule pour base le plan lui-même de l'Hippodrome, n'ai-je pas le droit de penser qu'elle est la véritable ?

Dans tous les cas, ce mémoire ne sera pas inutile;

il avertira les voyageurs de ce qu'ils doivent vérifier, et de ce qu'il leur reste à découvrir : peut-être, plus heureux que moi, parviendront-ils à se procurer les moyens d'éclaircir tous les doutes, et achèveront-ils ainsi de résoudre un problème dont j'aurai du moins préparé la solution.

NOTES.

1 Petri Fabri Agonisticon, sive de re athleticâ, in Thesauro antiquit. Græcorum, t. VIII.

2 Mém. pour servir à l'histoire de la course chez les anciens, par M. Burette.—Mém. de l'Académie des belles-lettres, tom. III, p. 280.

3 Eduardi Corsini Dissertationes IV agonisticæ; Florentiæ 1747, in-4°.

4 Mém. de l'Académie des belles-lettres, tom. VIII, p. 134 et 330 ; tom. IX, p. 360.

5 *Ibid*, tom. IX. Hist., p. 22.

6 *Ibid*, tom. IX, p. 376.

7 Voyage du jeune Anacharsis, nouv. édit., tom. III, chap. 3, p. 431.

8 Museum. Pio-Clementinum, tom. V, pl. A.

9 Mém. de l'Académie des belles-lettres, tom. IX, p. 27.

10 Pausanias Græticiæ descript. liv. VI, chap. XVI, p. 491.

11 Plutarch. in Solone, tom. I, p. 91.

12 Description d'un pavé en mosaïque découvert à Italica, in-f°, p. 63 et suiv., par M. Alex. de la Borde.

13 Paus., lib. V, cap. 12, p. 406.

14 Gédouin, traduction de Pausanias, liv. V, chap. 12, tom. I, p. 329.

15 Mém. de l'Académie des belles-lettres, tom. IX, p. 379.

16 Banduri Imperium Orientale, sive Antiquit. Constantinopolitanæ. In-f°, p. 663.

17 Paus., lib. VI, cap. 20 et 21, p. 504 et 505.

18 *Ibid*, lib. IV, cap. 20, p. 504; lib. X, cap. 39, p. 893.

19 Diod. Perieg. ap. Plutarch. in Themist. t. I.

20 Paus., lib. v, cap. xx, p. 504; lib. x, cap. xxxvii, p. 893.

21 Visconti, Museum Pio-Clement., tom. v, planche A.

22 Homère, Iliad. lib. xxiii, v. 327 et seq.

23 Mém. de l'Acad. des belles-lettres, tom. iii, p. 295.

24 Homère, Iliad., lib. 23, v. 420.

25 Eustath. ad Illiad., lib. xxiii, v. 420.

26 Sophocle in Electr. v. 721.

27 Paus. lib. vi, p. 382.

28 Iliad. lib. xxiii, v. 354.

29 Sophocle in Electr., v. 690 et seq.

30 Dion. libr. lxxv, num. iv, p. 1258.

RECHERCHES

SUR

L'ORIGINE DU BOSPHORE DE THRACE,

PAR M. DE CHOISEUL-GOUFFIER,

ARTICLE EXTRAIT DES MÉMOIRES

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

La nouvelle existence qu'a reçue l'ancienne Académie des Belles-Lettres, est sans doute une des plus nobles réfutations des erreurs qui ont précédé cette époque, et la garantie la plus certaine qu'elles ne se reproduiront plus.

Vous faites revivre, Messieurs, cette société célèbre, qui, bien plus qu'on ne le croyait jadis en France, a contribué à soutenir l'honneur du nom français chez les nations étrangères.

A une époque où il paraissait convenu de ne voir en nous qu'un peuple ingénieux et frivole, l'imposante collection des travaux de l'Académie des Belles-Lettres luttait, ainsi que celle de l'Académie des Sciences, contre une telle renommée; nos rivaux les plus jaloux étaient forcés de reconnaître qu'au milieu de cette nation légère et brillante se trouvait comme une autre nation grave et réfléchie, qui ne s'interdisait, sans

doute, ni la grâce, ni l'esprit, mais qui voulait n'en faire usage que pour parer l'instruction et la rendre plus accessible.

En aucun temps l'Europe n'a cessé de rendre justice à ce beau monument de l'érudition française, qui doit à plusieurs d'entre vous ses plus grandes richesses, dans lequel chaque peuple a retrouvé quelques-uns de ses titres, où les savants, aussi bien que les esprits les moins appliqués, peuvent puiser d'utiles ressources, où la vérité est constamment modeste, et où les doutes eux-mêmes sont toujours instructifs; tant est grande la puissance de la raison, lorsqu'elle ne s'écarte jamais du ton et du langage qui lui appartiennent!

Vous me pardonnerez, Messieurs, de m'être arrêté quelques instants sur des réflexions si naturelles, et sur des souvenirs chers à ma reconnaissance. Lorsque, par vous, se renouvelle la compagnie savante qui accueillit ma jeunesse avec tant de bonté, pourrais-je ne pas déposer ici l'hommage unanime des pays divers que j'ai parcourus?

Je vais exposer aujourd'hui sous vos yeux quelques recherches qui attesteront du moins mes constants efforts, pour ne pas devenir, pendant une longue absence, trop étranger à des travaux si honorablement appréciés : elles ont pour objet de recouvrer un fait entrevu par les historiens à travers une vague et antique tradition, mais dont la cause était restée inconnue. Heureusement la nature en avait conservé les titres.

Ce n'est pas la première fois que la critique a invoqué le secours des siences. Déjà un calcul rétrograde des phénomènes célestes a confirmé ou détruit plusieurs récits des historiens. Un de nos anciens confrères alla plus loin ; il vit ou crut voir dans les temps historiques les plus reculés, et chez les diverses nations à la fois, les débris d'une astronomie déjà très-avancée ; et de cet état de la science, remontant à un peuple bien antérieur, qui la leur aurait transmise, il osa, à l'aide de savantes analogies, marquer la position géographique de ce peuple instituteur et sans nom, et presque en raconter les succès. Il ne s'agit point d'examiner si un système si hardi (quelques - uns diront si téméraire), nous valut une découverte, ou ne produisit qu'un roman ; qu'il nous suffise de dire qu'un tel système n'obtint quelque intérêt, que parce qu'on crut qu'il s'étayait d'une vérité déjà bien reconnue : c'est qu'il n'existe aucune science qui ne puisse devenir le complément des preuves de l'histoire.

C'est dans la science qui a pour objet de nous dévoiler toutes les richesses de la nature, et de tenir registres de ses fréquentes mutations, que se trouve le titre d'un événement obscurément transmis aux premiers historiens de la Grèce.

Tournefort [1] (*), à l'aide de quelques passages de ces historiens, crut reconnaître que le Pont-Euxin s'était, ainsi qu'ils l'ont rapporté, ouvert un passage

(*) Voir les citations à la fin de ces Recherches.

par le Bosphore; mais il attribua avec eux cette irruption aux longs et continuels efforts de cette mer, accrue successivement par les eaux des fleuves immenses qui s'y jettent, et il crut en voir naître la Méditerranée, laquelle, suivant lui, s'ouvrant ensuite une route par le détroit de Gadès, était allée submerger dans l'Océan la fameuse Atlantide.

Buffon [2] a prouvé, contre Tournefort, que la Méditerranée ne dut point son origine à une pareille cause; qu'elle fut formée, ou du moins très-agrandie, en sens contraire, par l'irruption de l'Océan à travers le détroit de Gadès, et que même elle ne put recevoir par la suite qu'un faible accroissement des eaux du Pont-Euxin; mais Buffon paraît consentir à croire que ces eaux, par leurs efforts répétés, et sans le concours d'une cause plus violente, ont pu se faire une issue vers la mer Egée.

Si l'éloquent interprète de la nature avait pu porter sur les rivages du Pont-Euxin ses regards observateurs, ou s'il eût reçu des renseignements plus fidèles, il se fût aisément convaincu que ce long déchirement qui forme aujourd'hui le canal du Bosphore, n'a pu être produit par une cause si lente et si uniforme, et qu'il est dû à l'action terrible de ces feux souterrains qui ont si souvent bouleversé la surface du globe.

Il m'est permis, je crois, d'annoncer que, le premier, j'ai reconnu là le foyer d'un ancien volcan.

Cependant, le naturaliste Pallas [3], un de ces hommes qui ont été le plus doués du génie de l'ob-

servation, avait déjà compris qu'un affaissement subit des montagnes à la suite d'un tremblement de terre, avait pu seul, en ouvrant tout à coup des issues nouvelles, mettre à découvert les vastes plaines, jadis inondées, qu'il parcourait au nord du Pont-Euxin, autour de la mer Caspienne et du lac Aral. Ces trois lacs, aujourd'hui séparés, étaient originairement réunis en une seule mer, ainsi que le démontrent la nature du sol, ses formes, ses débris, et tous ces accidents variés, mais analogues, qui frappent l'observateur dans ces immenses contrées; mais M. Pallas, qui n'a pas vu le Bosphore, m'avait laissé à découvrir la preuve la plus décisive de la vérité de cette opinion, et la plus incontestable sans doute.

C'est dans l'ouvrage de ce savant et judicieux naturaliste qu'il faut voir les anciennes limites qu'il assigne à cette mer primitive. J'ajouterai seulement qu'en remontant par terre, de Constantinople jusqu'au Dniester, à travers la Valachie, la Moldavie et la Bessarabie, j'ai cru reconnaître que ces provinces avaient aussi été sous les eaux à cette même époque. La mer couvrait alors les vastes plaines devenues depuis de riches pâturages, et les domaines de ces nations nomades qui ont si long-temps présenté l'étrange contraste de l'amour du pillage et de la simplicité des mœurs antiques. Les ravins que les flots ont, dans leur retraite, creusés sur ces terrains immenses, semblent encore des lits profonds de fleuves récemment desséchés, et nulle part la

théorie de Buffon sur la nature et les effets de ces courants, ne reçoit une application plus frappante.

Je vais, Messieurs, rappeler ici les notions principales qui nous ont été transmises par les anciens sur l'irruption du Pont-Euxin, en vérifier les causes sur les vestiges qui subsistent de ce grand événement, suivre ses effets mémorables dans la mer Egée et sur le continent qui l'avoisine, et en déterminer l'époque, autant qu'il est possible de la saisir à une telle distance des faits.

Dans plusieurs ouvrages anciens, se trouve le souvenir plus ou moins indiqué de ce cataclysme qui vint grossir tout à coup la masse des eaux de la Méditerranée, déjà formée ou plutôt accrue par la rupture du détroit de Gadès. « Il est probable, dit « Platon [1], en parlant de l'irruption du Pont-Euxin, « qu'il ne put échapper à ce fléau destructeur que « quelques bergers habitant les montagnes. Long- « temps la crainte les empêcha de quitter ces lieux « élevés; mais enfin ils commencèrent à cultiver le « pied des montagnes. » Platon parle évidemment, dans ce passage, des contrées voisines de l'Hellespont, puisqu'il ajoute aussitôt qu'il y a eu plusieurs villes de *Troie;* que la plus ancienne avait été bâtie sur les hauts sommets de l'Ida; que les habitants transportèrent ensuite leurs habitations sur une éminence voisine, moins élevée, à l'extrémité d'une belle et vaste plaine arrosée par un grand nombre de rivières qui coulent des sommets de l'Ida. « Sans doute,

« dit Platon, à l'époque où ils osèrent se confier à « une si faible éminence, sur le bord de tant de « fleuves tombant des montagnes, ils avaient com- « mencé à perdre le souvenir des catastrophes pré- « cédentes. »

Aristote[5], dans ses météorologiques, indique aussi cet événement, mais en des termes moins précis.

Straton[6], au rapport de Strabon, en avait conservé tous les détails, avait peint les eaux du Pont-Euxin s'ouvrant avec violence un passage dans la Propontide, et formant l'Hellespont.

Pline[7] rapporte que toute la Phrygie et la Teuthranie avaient été sous les eaux.

Diodore de Sicile[8] dit qu'antérieurement aux autres déluges, le Pont-Euxin franchit avec impétuosité ses anciens rivages; qu'il sépara les Cyanées, submergea une grande partie de la Samothrace, et imprima aux habitants de cette île un éternel souvenir de ce fléau destructeur (*).

Aux divers passages qui viennent d'être cités, se lient naturellement des faits qui sont les suites nécessaires de ce cataclysme. De nombreuses traditions apprenaient aux anciens que plusieurs des îles de la mer Egée avaient vu diminuer leur étendue par l'élévation des eaux, et que d'autres avaient totale-

(*) Nous disons Diodore, parce qu'au premier coup-d'œil cet auteur semble ne rapporter que ce qu'il apprit lui-même des habitants de Samothrace. Mais, à bien examiner ce qui précède et ce qui suit, on reste persuadé que, dans le passage où il parle de l'île de Samothrace, il suivait Denys le Milésien, écrivain contemporain d'Hécatée, et de quatre siècles plus ancien que Diodore.

ment disparu pour reparaître ensuite. Historiens, naturalistes, poètes, tous sont également convaincus que ces îles avaient reçu une seconde origine en ressortant du sein des eaux; c'est l'opinion d'Aristote, de Pindare, de Pline [9], et surtout de Diodore, celui de tous les anciens qui a su le mieux poser les limites entre le domaine de l'histoire et les usurpations de la fable.

Ces îles reçurent et portent encore les noms qui leur furent alors donnés par les habitants, étonnés de les voir reparaître. Le nom d'*Anaphé* [10] vient sans doute d'ἀναφαίνω, *je parais*, et aussi *je reparais*; dès-lors, de δηλόω, et par contraction, δηλῶ, je *montre*, je *manifeste*.

On pourrait d'abord penser que quelques-unes de ces îles durent cette seconde origine à des volcans sous-marins et à l'action des feux, qui, en effet, ont laissé des traces évidentes de leurs violentes explosions en tant d'endroits de la Grèce; mais il est bien facile de distinguer sur les lieux ces excroissances volcaniques, ces sommités formées de ponces et de laves vomies à travers les eaux, des îles véritables, plus solides, formées de matières bien différentes, et qui ne sont que des plateaux plus élevés du sol ancien et primitif; or, telle est la nature de ces îles citées par les anciens, et qu'un examen approfondi ne permet absolument point de regarder comme produites par des volcans. L'île de Délos est formée de granits et de pierres schisteuses. Elle paraît bien avoir éprouvé des secousses violentes, mais elle n'offre

aucune trace de volcan; et si l'on y remarque quelques pierres ponces, on doit croire qu'elles y ont été lancées par le volcan de Santorin, ou qu'elles ont été amenées par les flots sur ces rivages. Son apparition soudaine ne peut donc être attribuée qu'à la retraite des eaux qui l'avaient submergée; et le mouvement alternatif dont elle parut agitée pendant que les eaux s'élevaient et s'abaissaient autour d'elle, put donner lieu à la fiction des poètes, qui s'accordèrent à représenter Délos comme une île flottante.

Telles sont les indications principales que la tradition et l'histoire nous ont conservées sur la formation du Bosphore. Plusieurs autres parties du globe offrent, il est vrai, des traces de pareilles convulsions; mais celle-ci a droit à un intérêt particulier, puisqu'elle a influé sur le sort de la contrée la plus célèbre du monde, et qu'elle occupe la première page de ses annales.

Averti par ses souvenirs, éclairé par ses antiques documents, le voyageur vient demander sur les lieux, à la nature, la cause jusqu'alors inconnue de ce grand événement, et la preuve complète des traditions qui nous en ont transmis la mémoire. A peine est-il entré dans les terres de la Grèce, que, s'il longe l'île d'Eubée, il éprouve déjà la résistance des courants qui frappent sur la pointe nord de cette grande île, parallèle à l'attique, et qui en fit autrefois partie; il ne refoule qu'avec peine ce même courant, en passant devant Skyros, qui lui présente

l'aspect de ses cratères et de ses sommets brûlés par des feux dès long-temps éteints ; il cherche vainement à Lemnos les forges de Vulcain; cette partie volcanique de l'île, affaissée sous les flots, ne forme que des rescifs dangereux. C'est la sonde à la main, qu'il a fallu y rechercher cette île *Chrysès* qui s'était dérobée à la géographie, et qui, recouverte par les flots avant mes recherches, n'était qu'un sujet d'effroi pour les navigateurs ".

Bientôt on arrive à l'embouchure de l'Hellespont, qu'on remonte, et qui semble un grand fleuve. Son courant confirme la chute des eaux du Pont-Euxin dans la Méditerranée; et si l'on remarque la correspondance des angles que forment les collines, si l'on a quelque habitude d'observer, on ne doute plus qu'il n'y ait eu une époque où le volume beaucoup plus fort des eaux n'ait rempli, recouvert, débordé, élargi et creusé ce grand ravin, dont les bords offrent aujourd'hui les plus beaux aspects et les plus riches cultures. On reconnaît à de grandes hauteurs, des coquilles charriées par les eaux; mais je n'ai point remarqué sur les rives de l'Hellespont des traces de feux souterrains. Tout annonce que cette vallée sinueuse dans laquelle il coule, existait avant l'époque que nous cherchons à déterminer. Probablement elle n'était alors arrosée que par une rivière, produit du lac appelé *la Propontide*, lequel, d'après la conflagration et la profondeur de son bassin, a dû toujours exister.

Ce n'est qu'en approchant des murs de Constan-

tinople, que l'on commence à pressentir la violente commotion dont on ne tardera pas à reconnaître la cause. Le plateau triangulaire sur lequel repose cette superbe ville, et qui ne tient au continent que par sa base, forme un soubassement dont les deux flancs sont taillés presque à pic : l'un a été ainsi travaillé par les longs efforts d'un courant souvent impétueux et toujours très-actif ; l'autre côté, séparé du continent par ce déchirement qui forme aujourd'hui le plus beau port de l'univers, offre presque partout une perpendiculaire, parce que le renversement n'a pas été égal sur les deux rives, et ce sont les collines sur lesquelles s'élèvent Péra et Galata, qui, manquant par leurs fondements, se sont seules renversées, pour ouvrir le magnifique ravin où mouilleraient à l'aise toutes les escadres de l'Europe.

Le courant du Bosphore frappe sur la pointe du Sérail, qui le fend et le divise, mais inégalement. La plus grande partie de ces eaux descendantes prolonge directement son cours rapide vers la Propontide, entre Scutari et les murs de Constantinople : l'autre partie des eaux entre avec force dans le port, en serrant la côte de Galata, pour tournoyer ensuite dans ce même port, et revenir, en sens opposé, le long de l'autre rive. Il semble que la nature ait voulu favoriser également l'entrée et la sortie des navires, et assurer, par ce mécanisme des eaux, la conservation et la propreté du port.

A mesure que l'on remonte le Bosphore, on s'aperçoit que son lit se resserre , et l'on juge mieux

la correspondance parfaite des angles des deux rives. La solidité des rochers qui presque partout les composent, a conservé en quelque sorte la fraîcheur de leurs cassures, et ces rives rentreraient l'une dans l'autre avec une incroyable justesse, si une main assez puissante et une nouvelle secousse en sens contraire pouvaient les rapprocher et les rejoindre. Je ne décrirai point ici ce courant, qu'on ne refoule jamais sans effort, dont la rapidité s'accroît ou s'affaiblit avec les vents, qui varie sa direction suivant la forme des masses contre lesquelles il vient se heurter, qui quelquefois même retourne en arrière; moins encore ces courants inférieurs roulant en sens contraire de la surface du courant supérieur qui les presse, ou ces vents qui, s'engageant en même temps par le nord et par le midi dans cette longue gorge, s'y rencontrent, s'y combattent, et finissent quelquefois par s'en partager l'empire, chacun de ces vents prenant par une marche parallèle son cours le long des rives opposées. Les observations curieuses sur les vents et sur les eaux, que huit années de séjour sur le Bosphore m'ont si souvent permis de répéter, seraient étrangères à l'objet de ce mémoire, et je me hâte d'approcher de l'ouverture du détroit.

J'ai déjà laissé sur ma droite la montagne que couronnait le temple de Jupiter-Urius. C'est en face de cet antique monument, remplacé depuis par une forteresse qu'ont long-temps possédée les Génois, que commencent à se montrer, sur la côte d'Europe, les traces de l'agent terrible dont le foyer n'est plus

éloigné. Derrière le village d'*Yéni-Malé* est un véritable champ phlégréen, dont le sol brûlé offre les traces d'un grand nombre de bouches ou de petits cratères, soupiraux des feux souterrains qui ont calciné tout cet espace, et réduit la plus grande partie du sol en une vraie pozzolane.

A mesure que l'on avance, les deux côtes deviennent plus escarpées, et les rochers qui les soutiennent, sillonnés par la flamme, indiquent au voyageur qu'il entre dans ce vaste cratère, dont il ne tardera pas à reconnaître l'enceinte imposante. Sa felouque, des navires, des escadres, traversent ce bassin, dans lequel les flots remplacent, et ne font peut-être encore que recouvrir ces effrayantes gerbes de flammes que jadis vomissait cet abîme.

De tous côtés le naturaliste trouve de nouvelles observations à multiplier; le peintre, des tableaux à saisir, que la plus féconde imagination ne saurait créer.

Ici un riche filon de cuivre, attaqué, minéralisé par les vapeurs qu'exhalaient le volcan, se présente sous l'aspect d'une roche verte semée de points d'or; et plus loin s'aperçoit une longue veine de jaspe, qui commence en Europe, passe sous les eaux, et se retrouve sur le continent opposé : elle offre, dans sa prolongation, des variations et des couleurs dues aux degrés de chaleur plus ou moins forte dont ce jaspe a été atteint, autant qu'à la diversité des matières qui, par la fusion, se sont combinées avec sa primitive substance.

Là, sous ces rochers enfumés, sont des antres profonds, des cavernes de fer et de laves. L'air, tout à coup dilaté, les a soulevées du sein de ces énormes masses, alors liquides et bouillantes. Ces vastes soufflures, ces sombres retraites, furent longtemps l'asile des nombreux troupeaux de phoques que nourrissait le Pont-Euxin, et dont on rencontre encore quelques individus errants sur ces bords, désormais trop habités par les hommes, pour que ces paisibles animaux puissent s'y multiplier.

L'artiste se hâte de crayonner des accidents nouveaux pour lui, et qu'il doit au choc de tous les éléments en fureur; il croit voir encore le vieux Prothée et ses troupeaux marins sous ces voûtes que remplissent, en mugissant, les flots écumeux.

C'est ainsi que se présente et se reconnaît, des deux côtés de l'embouchure du Bosphore, la moitié du vaste cratère, dont l'autre partie, n'ayant pas l'appui du continent, a cédé à la fureur des vagues. Les constants efforts d'un courant rapide et soulevé par les tempêtes, ont rompu, divisé les rochers qui s'opposaient à son passage. Les sommets les plus élevés, ceux qui offraient quelque résistance, formèrent ces îles Cyanées, dont le nombre augmentait ou diminuait réellement. L'action des feux sous-marins, des secousses sans cesse renouvelées, recouvraient ces îles pour les reproduire ensuite dans de nouvelles explosions qui se répétèrent avec violence durant plusieurs siècles, et qui, depuis, n'ont cessé de menacer Constantinople tant de fois renversé.

Quel dut être l'effroi des navigateurs qui essayèrent de pénétrer dans le Pont-Euxin, lorsqu'ils aperçurent les feux qui en défendaient l'entrée! et quelle fut l'audace de ceux qui, les premiers, saisissant les courts moments où le volcan suspendait ses fureurs, osèrent traverser son foyer, s'engager au milieu de ces îles mouvantes, et se hasarder avec leurs frèles esquifs sur une mer toujours menaçante! Aujourd'hui même, nos vaisseaux n'osent la braver que dans la saison la plus favorable. On n'en sort jamais sans danger; les vents en défendent presque toujours l'entrée, et souvent les éclairs semblent y renouveler les feux du volcan.

Tous les nuages qui s'élèvent du Pont-Euxin, ou que les vents amènent des régions du nord, attirés par le courant d'air qui domine et suit toujours les grands courants d'eau, viennent se présenter à l'entrée du Bosphore, se pressent, s'accumulent, et éclatent en orages terribles. Tous les feux du ciel semblent concentrés dans ce même bassin, entre ces mêmes montagnes d'où s'élancèrent jadis, du sein de la terre, des feux plus redoutables; et la frayeur ou la crédulité pourrait se représenter encore un dieu lançant ses foudres, et des monstres vomissant des flammes sur les téméraires navigateurs.

L'époque d'un si grand événement semblerait devoir échapper à toute fixation précise; il n'est cependant pas impossible de la saisir avec quelque vraisemblance.

L'irruption du Pont-Euxin ayant opéré la submersion de plusieurs îles de la mer Egée, qui reparurent lorsque le niveau des eaux se fut rabaissé, rien n'est plus naturel que de rapporter cette irruption à l'époque de l'un de ces déluges si célèbres dans la Grèce, celui d'Ogygès ou celui de Deucalion.

Observons d'abord que la plupart des îles de la mer Egée furent renommées par le culte qu'on y rendait à Apollon; et en effet, ces îles s'étant remplies lorsqu'elles eurent été desséchées par le soleil, ce dieu dut y recevoir de toutes parts les hommages de la reconnaissance. De là cette croyance religieuse qu'Apollon naquit à Délos après que Latone y eut trouvé un asile, et cette tradition, suivant Pindare [12], que l'île de Rhodes lui échut en partage, ou suivant les bruits recueillis par Diodore, qu'il aima à Rhodes une des femmes de cette île, et en eut les Héliades, dévouées au culte du soleil [13].

De ces faits et de ces fables, il résulte que la submersion de ces îles, et par conséquent l'irruption du Pont-Euxin qui la produisit, ont précédé l'établissement de ce culte.

Or, suivant l'abbé Banier, qui a peu de contradicteurs sur ce point, ce furent particulièrement les colonies égyptiennes, sous la conduite de Cécrops et de Danaüs, qui apportèrent en Grèce le culte d'Apollon, que Banier prouve d'une manière très-plausible avoir été le même que celui d'Osiris [14].

Cécrops, d'après la chronique de Paros, régna sur l'Attique, l'an 1582 avant notre ère. M. Larcher, qui

a discuté avec profondeur ces questions chronologiques, croit devoir rapprocher ce fait de douze ans, en plaçant le règne de Cécrops à l'an 1570 avant l'ère chrétienne. L'histoire nous apprend, d'autre part, que Cécrops était arrivé en Grèce deux ans avant d'y monter sur le trône, et que Danaüs y arriva la même année que lui.

C'est donc l'année 1572 avant notre ère, suivant M. Larcher, ou 1584, d'après les marbres de Paros, qu'il faut placer l'établissement des colonies égyptiennes en Grèce, et le culte du soleil.

Mais le déluge de Deucalion, d'après la même chronique de Paros, n'eut lieu que 1529 ans avant notre ère, par conséquent quarante-trois ans ou cinquante-cinq ans après l'arrivée de Cécrops. Cette différence de dates suffirait pour prouver que ce n'est point le déluge de Deucalion qui fut produit par le Pont-Euxin : nous savons d'ailleurs que ce ne fut qu'une inondation partielle, qui ne couvrit que la Thessalie ; et j'espère, Messieurs, pouvoir vous soumettre dans un autre mémoire quelques détails recueillis sur les lieux mêmes, et qui établissent la vérité de cette opinion.

Le déluge d'Ogygès est de beaucoup antérieur à cette époque ; il eut lieu, selon Jules Africain, 189 ans avant le règne de Cécrops, c'est-à-dire, 1771 ans avant notre ère, d'après la chronique de Paros, ou 1759 ans seulement, selon le calcul de M. Larcher [15]. Eusèbe le fait remonter jusqu'à l'an 1796, et son opinion est adoptée par Fréret.

Ces différences, au reste, sont peu importantes; et dans tous les systèmes, on voit que ce déluge a précédé d'environ deux cents ans le règne de Cécrops.

Un tel intervalle suffit, sans doute, mais était à peu près nécessaire pour que les îles de la Grèce, d'abord submergées, aient pu se dégager entièrement des eaux, puis recouvrer leur ancienne population; et l'on croit que Cécrops, à son arrivée, ne dut point éprouver de résistance de la part de ces insulaires, lorsqu'il leur proposa de régler et de solenniser le culte d'un dieu dont les bienfaits étaient encore si récents, ou qui en laissait même encore sentir le besoin; ce qui, dans tous les temps, assure le mieux la reconnaissance.

On peut donc regarder comme probable que ce fut vers l'an 1759 avant notre ère, qu'un volcan entr'ouvrit le Pont-Euxin, et produisit le déluge d'Ogygès.

M. Larcher ne se permet point un doute sur cette grande catastrophe, rapportée et consacrée par toute l'histoire. Il conçoit toutefois difficilement que l'Attique, arrosée par huit ou dix petites rivières, ait pu être ainsi submergée; « mais, ajoute-t-il, puis« que ce déluge est incontestable, je pense que la « mer, franchissant ses anciennes limites, aura cou« vert le pays de ses eaux [16]. »

Il n'entrait point dans le plan de notre savant confrère de rechercher comment la mer avait pu franchir ses limites; peut-être eût-il craint de se livrer à

la supposition gratuite d'un volcan rompant ainsi les digues d'une mer supérieure; mais une telle considération n'a pu m'arrêter, depuis que les vestiges les moins équivoques de ce volcan se sont offerts à mes recherches.

Si donc, comme il ne me semble pas possible d'en douter, telle a été la cause de ce mémorable événement, il ne reste plus qu'à recueillir, dans les voyages fameux entrepris après cette catastrophe, les impressions de terreur qui attesteront que cette cause, long-temps après sa première explosion, conserva une énergie redoutable; et si, un grand nombre d'années après, on retrouve encore sur ces mêmes parages des tempêtes de feux, des rochers qui s'élèvent, se heurtent et retombent, des gouffres d'où les flots ressortent en mugissant; y eût-il, dans les écrits que nous ont transmis ces tableaux, quelques détails fabuleux, il sera difficile de ne pas voir là des témoignages nouveaux de ce cataclysme et de ses terribles effets.

Le plus ancien des voyages qu'entreprirent des Grecs dans le Pont-Euxin, est sans doute celui de Phryxus, et d'Hellé sa sœur, cherchant, dit-on, l'un et l'autre à se soustraire aux fureurs de leur belle-mère *Ino*. On s'accorde à penser que le nom d'Hellespont fut donné au bras de mer qui sépare l'Europe de l'Asie, parce qu'Hellé s'y noya, circonstance qui offre une preuve de plus en faveur de la réalité de ce voyage, dont la date doit être fixée vers l'an 1500 avant notre ère, puisqu'Ino était fille de

Cadmus, et que Cadmus, suivant les marbres de Paros, vint à Thèbes l'an 1519.

Diodore, il est vrai, ne dit point si Phryxus rencontra des obstacles pour entrer dans le Pont-Euxin; il se borne à rapporter, comme une tradition fabuleuse, que des taureaux aux pieds d'airain et soufflant des tourbillons de flammes, furent commis, dans la Colchide, à la garde de la fameuse toison suspendue dans le temple de Mars; et peut-être, dans une telle altération de faits qui place au terme du voyage de Phryxus ces monstres jetant du feu par les narines, serait-il possible de voir une image poétique et transposée du genre de dangers qu'il avait courus dans sa route; ou peut-être cette tradition, recueillie par Diodore, n'avait-elle d'autre origine que l'idée des volcans brûlant aussi sur les côtes de la Colchide, et dont il existe encore des traces.

Mais il reste, d'ailleurs, si peu de notions de ce premier voyage dans le Pont-Euxin, que je n'ai garde d'en faire un titre en faveur de l'opinion que je vous soumets, Messieurs, et surtout d'appuyer cette opinion sur une indication si légère.

Je me hâte d'arriver au voyage dont retentissent presque tous les poètes et les anciens historiens, celui des Argonautes.

L'époque de ce voyage est fixée, d'après la chronique de Paros, à l'an 1350 avant notre ère [17]. Les cinquante-deux guerriers commandés par Jason, et dont les noms nous ont été conservés, entrèrent dans le détroit de l'Hellespont, pénétrèrent dans le Bos-

phore de Thrace, de là dans le Pont-Euxin, et, après bien des traverses, ils abordèrent dans la Colchide. Diodore se borne à leur faire essuyer une tempête dans le Pont-Euxin; mais Appolonius de Rhodes et les autres écrivains entrent dans bien d'autres détails.

Appolonius [18] peint, dans le rapide détroit du Bosphore, les flots semblables à des montagnes et prêts à fondre sur les Argonautes, et ceux-ci abordant avec effroi les côtes de Bithynie. Là, il leur fait annoncer par le devin Phinée, qu'ils vont rencontrer à l'extrémité du détroit, des rochers que jusqu'alors nul mortel n'a pu franchir; que ces rochers sont mobiles, qu'ils se séparent et se rejoignent; que l'onde agitée s'élève alors au-dessus de leurs cimes; que le rivage retentit au loin du bruit des chocs répétés de ces masses brûlantes, et que les Argonautes ne doivent tenter de poursuivre leur route qu'autant qu'une colombe lâchée vers le Pont-Euxin aura pu traverser ce dangereux passage.

Le même poète [19] ajoute qu'en effet les Argonautes virent les rochers se heurter et se séparer; que la mer se précipitait en mugissant; que la mort fut long-temps suspendue sur leurs têtes, et qu'ils allaient être engloutis, sans l'aide puissante de Minerve, etc., etc.

Et ce qui est plus positif, il fait dire à Thétis, par Junon, « qu'elle a sauvé les Argonautes à travers ces « rochers errants, où frémissent d'horribles tem- « pêtes de feu. »

Οἴη τε σφ' ἐσάωσα διὰ πλαγκτὰς περόωντας
Πέτρας, ἔνθα πυρὸς δειναὶ βρομέουσι θύελλαι,
Κύματά τε σκληρῆσι περιβλύει σπιλάδεσσι [10].

Ces convulsions des flots soulevés, ces tempêtes de feu, et le choc terrible des rochers que Pline [11] présume, sans fondement, pouvoir être attribués à des illusions d'optique, n'annoncent, ne dépeignent-ils pas un volcan, que tant d'années n'avaient pu encore éteindre, et qui présentait mille dangers aux navigateurs ?

Et combien ces indications ne deviennent-elles pas plus frappantes, si l'on observe que les îles Cyanées, situées à l'entrée du Bosphore, furent, selon Homère et Hérodote [12], appelées *Planetæ*, c'est-à-dire *errantes ?* [13] que, suivant d'autres auteurs anciens, elles s'appelaient *Symplegades*, c'est-à-dire *réunies, adhérentes ?* [14] comme pour mieux exprimer, par cette double dénomination, leurs mouvements violents, tantôt pour se réunir, tantôt pour se séparer, effets que l'action terrible des feux souterrains peut seul produire.

Homère nous dit que, « près de ces îles, les flots « impétueux et les tourbillons d'un feu dévorant en- « traînaient les navires brisés. »

Appolonius peint les vents impétueux, déplaçant, poussant les rochers les uns contre les autres ; et il ajoute qu'on voyait s'élever de leurs sommets un *nuage obscur*, qu'on entendait un *fracas épouvantable.*

Valerius Flaccus, dans ses *Argonautiques*, offre d'une manière plus sensible encore l'image complète d'une explosion volcanique au milieu de ces îles Cyanées, lorsqu'il dit que « les rochers s'entre-« mêlèrent, que les sommets de ces îles se préci-« pitèrent l'un sur l'autre, que deux fois la flamme « brilla au milieu de la tempête. »

> . . Miscentur rupes : jamque æquore toto
> Cyaneæ juga præcipites illisa remittunt.
> Bis fragor infestas cautes adversaque saxis
> Saxa dedit : flamma expresso bis fulsit in imbri [15].

Enfin le nom même de Cyanées devient ici un surcroît de témoignage. Ce mot signifie, en grec, *bleu foncé tirant sur le noir;* et le scholastique d'Appolonius ne manque pas de faire remarquer que c'est à leur couleur que ces rochers doivent leur dénomination. Il est évident que cette couleur est celle de rochers calcinés, enfumés par les feux du volcan, et qu'ils étaient alors tels qu'ils sont encore aujourd'hui.

Tous ces traits, tous ces caractères que l'antiquité nous a transmis, indiqueraient seuls, avec la plus grande vraisemblance, l'ancienne explosion d'un volcan à l'entrée du Bosphore : mais de tels témoignages paraîtront sans doute se changer en preuves complètes, puisque les deux-tiers du cratère de cet immense volcan existent encore, puisque tous les terrains voisins portent l'empreinte des feux qui les ont long-temps brûlés, surtout lorsque cette éruption

explique si bien et peut seule expliquer le célèbre déluge d'Ogygès, dont rien jusqu'à présent n'avait pu rendre raison, et les divers phénomènes de la mer Egée, qui en furent un résultat immédiat.

Ainsi se révèlent à nous, de loin en loin, des faits dont la mémoire s'était obscurcie, ou semblait même perdue pour jamais. Cependant le temps, sous l'emblème de Saturne, dévore ce qu'il produit; dans le cours rapide des âges, les traditions périssent ou s'altèrent.

L'art sublime qui a fixé la parole fugitive, n'a sauvé que des débris; l'art étonnant qui la multiplie, n'a pu rendre ce qui était englouti sans retour; et la raison, s'élevant par la pensée seule à ces temps antiques et déserts où rien ne l'arrête et ne la soutient, se fatigue en impuissants efforts.

Mais la nature, cet immense composé de ruines, recèle jusque dans ses moindres ruines, des moyens de tromper le temps et de résister à ses outrages. Le génie pressent ces moyens; la science, plus lente et plus sûre, les découvre.

L'histoire naturelle, par la profondeur de ses recherches; la chimie, par ses savantes analyses; l'astronomie, par l'audace et la certitude de ses calculs; la physique, par l'extrême variété de ses expériences; la botanique elle-même, par l'étonnante finesse de ses observations : toutes ces sciences se font jour jusque dans l'antiquité la plus reculée, y restituent des témoignages à l'histoire, en dissipent les obscurités, en remplissent quelques lacunes : et la critique, riche

de ces secours inespérés, les employant toutefois avec sagesse, n'en forçant point l'application, n'en exagérant jamais les conséquences, y voyant toujours des indications, rarement des témoins, agrandit ainsi et féconde son domaine; elle n'est plus désormais étrangère à aucun effort de l'esprit humain, et peut même prendre sa part dans toutes les conquêtes du génie.

CITATIONS.

[1] Tournefort, Voyag., tom. ii, page 125.

[2] Buffon, Hist. Nat.

[3] Pallas; Voyag., tom. v, p. 190.

[4] Plato, de Legibus, iii.

[5] Aristote, Meteorolog.

[6] Strato, ap. Strab. l. i, p. 49.

[7] Pline, Hist. nat., lib. ii, cap. xc.

[8] Diodor., Sicul., lib. v, cap. xlvii.

[9] Plin., lib. ii, cap. lxxxvii, lib. iv, cap. xii. — Tertull. Apolog., c. vi.

[10] Ammian. Marcell. Histor., lib. xvii, cap. vii.

[11] Voyage pittor. de la Grèce, in-fol., t. ii, p. 129 et suivantes.

[12] Pind. Olymp. vii.

[13] Isidor. Origin., lib. xiv, c. vi. Mémoires de l'Académie des inscr., tom. xxxii, pag. 466.

[14] Diod. Sicul., lib. v, c. lvi.

[15] J. Afric. apud Esebe.

[16] Larcher, Chronolog. tom. vii, pag. 271.

[17] Larcher, Traduction d'Hérodote, t. vii, pag. 35 et 577.

[18] Lib. ii, v. 168 et seqq., 341 et seqq.

[19] Lib. ii, v. 597 et seqq.

[20] Argonaut., lib. iv, v. 786.

[21] Plin., lib. iv, cap. xiii.

[22] Hérodot., l. iv, cap. lxxxv.

[23] Plin., lib. vi, cap. xii.

[24] Euripid. in Medea, v. 2 et 1263.

[25] Agronaut., lib. iv, v. 657 et seqq.

CONSIDÉRATIONS

SUR HOMÈRE,

INSPIRÉES PAR L'ASPECT DES LIEUX

QU'IL A RENDUS SI CÉLÈBRES;

PAR M. LE COMTE DE CHOISEUL-GOUFFIER,

PRÉSIDENT A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES;

LUES LE 24 AVRIL 1816,

A LA SÉANCE D'INSTALLATION DE L'INSTITUT ROYAL.

L'Institut royal de France veut que chacune des académies qui le composent apporte dans cette solennité un léger tribut analogue à la nature de ses travaux.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont l'excessive indulgence adopta la première ma jeunesse, qui voulut bien regarder de simples efforts comme des titres, me prescrit aujoud'hui de vaincre une trop juste défiance de moi-même ; elle espère que l'assemblée daignera, en faveur du sujet qu'il traite, accueillir avec bonté le voyageur qui, secondé par d'heureux hasards, a le premier reconnu, étudié les champs où fut Troie.

Il doit m'être permis d'observer avec quel désa-

vantage se présente une dissertation littéraire sur un objet grave et sérieux, lorsque son auteur, n'obtenant l'attention du public que pour quelques instants, se voit obligé de restreindre tous ses moyens de conviction, de mutiler ses récits, et de supprimer les développements qui auraient déposé en faveur de son opinion; je me flatte que, placé dans cette situation pénible, il peut espérer de ne pas être jugé avec sévérité.

Après trois mille ans d'un culte universel, sera-t-il donc possible d'ajouter un nouveau prix à l'immortelle couronne du prince des poètes, de ce prodigieux génie dont les chants sont la source unique, inépuisable, qui, partagée en de nombreux ruisseaux, a fécondé tous les domaines de l'intelligence et hâté la civilisation?

Mieux étudiées, au sein de la patrie d'Homère, et sur les rivages mêmes qu'il a rendus si célèbres, ses productions justifieront plus que jamais les éloges que lui ont prodigués tous les siècles, ou plutôt c'est lui-même qui défendra l'antique gloire de son nom contre les novateurs qui s'élèvent maintenant pour l'attaquer, et qui nient jusqu'à son existence.

Et peut-être Homère avait-il besoin qu'on lui découvrît de nouveaux moyens de défense dans ses propres domaines. Il n'est plus attaqué comme dans le siècle dernier, par de beaux esprits un peu trop frivoles, ignorant sa langue, et en secret honteux de l'ignorer; ce sont aujourd'hui les propres ministres du divin Homère, ceux qui ont été jusqu'à présent

initiés à tous les mystères de sa muse, qui conspirent contre le souverain qu'ils avaient jusque-là si glorieusement servi; ce sont ses pontifs qui, du sein même du sanctuaire, nient l'existence du dieu dont ils prononcent les oracles.

En Angleterre, M. Briant assure sérieusement qu'il n'y a jamais eu de ville de Troie sur les bords de l'Hellespont; que tous les faits rapportés par Homère, ainsi que l'expédition si fameuse des Grecs contre l'Asie, sont des fables tirées d'un roman égyptien composé par une prêtresse du temple de Memphis, et imité par le poète grec, qu'il suppose né sur les bords du Nil.

En Allemagne, le savant et spirituel M. Wolf, admet, au contraire, les traditions historiques et une partie des faits consacrés par la croyance universelle des anciens, mais ne veut pas qu'il se soit trouvé un poète capable de les chanter dans un poëme dû à son seul génie; il ne peut prendre sur lui d'admettre la possibilité d'un Homère, et déclare que si on le réduit jamais à convenir qu'il y ait eu un poète de ce nom, il persistera du moins à ne lui reconnaître que de faibles droits sur quelques fragments qu'il composait de mémoire, et qu'il chantait comme ceux qui, dans ces temps reculés, favoris du dieu de l'harmonie, faisaient entendre leurs vers et leurs accords.

Suivant M. Wolf, se sont de nombreuses productions dues à des poètes différents, et tous inconnus, qui auraient été transmises à la prodigieuse mémoire de plusieurs générations, jusqu'à l'époque très-tar-

dive, suivant lui, où l'écriture fut connue des Grecs. La seule tradition aurait ainsi conservé près de trente mille vers relatifs aux mêmes événements, mais composée en différents temps et par divers auteurs; et tous ces fragments épars, copiés long-temps après sous la dictée des rapsodes, auraient été choisis, adoptés et réunis, pour en composer l'Iliade et l'Odyssée; l'Iliade, c'est-à-dire, la production de l'esprit humain la plus étonnante par l'unité du plan, par la tendance de toutes les parties vers un même but, par les caractères les mieux soutenus, et par un style toujours également noble, énergique et pittoresque.

Si le brillant tissu de l'Iliade n'était formé que de lambeaux disparates dus à des talents inégalement exercés et aux caprices de vingt imaginations diverses, on prétendrait bientôt nous faire croire aussi que le temple de Minerve, ce fameux Parthénon, modèle unique d'ensemble et d'harmonie, dont les ruines réfléchissent encore l'éclat du siècle de Périclès, fut construit avec des fragments épars, ramassés de tous côtés sur les rivages de l'Attique, et préparés jadis pour des édifices de structures et d'intentions différentes.

Eh quoi! les nombreux tableaux dont l'Iliade est enrichie, et qui, comparés entre eux, n'offrent jamais la moindre contradiction, auraient été tracés par des mains différentes! Et des poètes nés à des époques diverses, vivant peut-être à de grandes distances, étrangers les uns aux autres, auraient tous également bien connu la plaine de Troie, ces sites

variés, et tous ces monuments dont les indications sont répandues sur les vingt-quatre chants du poëme! Aucune incohérence, aucune difficulté n'arrêteraient le voyageur qui relit l'Iliade sur les ruines d'Ilion! Et ces descriptions, ces récits d'événements si multipliés, et toujours d'accord, n'auraient pas une même origine, ne seraient pas le produit d'une même imagination! Si j'en doutais un instant, je tremblerais de me surprendre bientôt croyant aussi l'univers régi par de nombreuses divinités. Admettre plusieurs auteurs de l'Iliade, n'est-ce pas une sorte de polythéisme?

Cet étrange système, qui trouve en Allemagne de nombreux partisans, n'a pas même le mérite de la nouveauté. C'est la ressource que dans leur impuissante ambition de se faire remarquer, avaient inventée d'obscurs littérateurs de la fameuse école d'Alexandrie; et si leurs sophismes amusèrent durant quelques jours les oisifs de cette ville (où il y en avait beaucoup), ils ne prévalurent point contre l'autorité et l'opinion générale de tous les grands-hommes de l'antiquité.

La guerre intérieure allumée dans la république des lettres depuis la publication des fameux prolégomènes du savant professeur allemand, n'est pas prête à finir; et de brillants faits d'armes honoreront encore l'un et l'autre parti, avant qu'un habile et imposant médiateur vienne, tel qu'un héraut sacré, placer son sceptre entre les combattants: et encore ne pourra-t-il faire entendre sa voix conciliatrice,

que lorsqu'il sera secondé par une égale et réciproque lassitude des deux partis.

Là comme ailleurs, il se présente des modérés, qui prudemment attendent l'issue du combat, et composent avec les opinions qu'ils n'osent ni adopter ni repousser. Ceux-ci prétendent seulement reconnaître que les derniers livres de l'Iliade ne sont pas de la main qui traça les premiers ; quelques-uns les jugent même une addition superflue.

Pourquoi donc Homère, après avoir peint le fils de Pélée comme le plus tendre des amis et le plus valeureux des guerriers, n'aurait-il pas cru devoir opposer à des tableaux d'une teinte sévère, et parfois d'un effet pénible, la peinture plus douce et si touchante de ce caractère altier, violent jusqu'à la fureur ? dès qu'il est vengé, devenant accessible à des sentiments plus humains ; au souvenir de celui qui lui donna le jour, et qu'il ne reverra plus ; à la sainte pitié ; au respect pour le malheur, et pour les cheveux blancs d'un père désolé, qui courbe sa tête royale devant le meurtrier de son fils, et baise dans son désespoir la main ensanglantée qui vient de le lui ravir? Jusque-là on avait admiré le fier Achille, ici on commence à l'aimer. On ne le voit point sans attendrissement tout prêt à détester sa victoire, soigner la douleur du père d'Hector, veiller à sa sûreté, et n'imputer qu'à leur inflexible destin leur égale infortune.

Je n'ai pas assurément la prétention de saisir les nuances et les faibles différences de style que quel-

ques modernes hellénistes croient apercevoir aujourd'hui entre les premiers et les derniers livres de l'Iliade. On peut sans embarras se trouver, sous ce rapport, dans la même position que Platon, Aristote, Démosthène, Aristarque, etc. Il était réservé à notre siècle de lumières de croire entendre mieux que ces grands-hommes leur propre langue; mais à défaut d'un tact si fin, s'il m'est permis de n'écouter que le sentiment, guide quelquefois plus sûr qu'une trop subtile discussion, je croirai reconnaître, dans ce superbe tableau du vingt-quatrième livre, le même génie qui nous montra les humbles et plaintives prières, filles de Jupiter, toujours empressées de soulager, de réparer les maux des mortels; qui, timides, chancelantes, d'un regard incertain, sollicitant la pitié, et qu'on ne repousse jamais sans provoquer la colère des dieux. Ah! je me plais à croire que ces vers si touchants, si religieux, ainsi que l'idée du bouillant Achille attendri par les larmes du vieillard vénérable, ont plus d'une fois désarmé la tyrannie et protégé l'innocence! Si ces admirables productions ne sont pas également dues à Homère, qu'on nomme donc celui qui doit partager nos hommages avec le chantre immortel qu'on n'a su égaler, ou nous élevons un autel à ce dieu inconnu, τῷ ἀγνιοσττῷ θεῷ.

L'immuable destin devant lequel fléchissent tous les dieux, avait-il donc prononcé que ce ne serait que sur les lieux mêmes d'Ilion qu'il serait possible de trouver des armes pour combattre de telles erreurs?

que ce serait sur le théâtre même des événements célébrés par Homère que l'on pourrait démontrer la parfaite unité du plan de l'Iliade et l'admirable vérité des moindres expressions d'Homère?

Ce voyage si intéressant, les admirateurs d'Homère le feront bientôt eux-mêmes sans peine, à l'aide de plusieurs cartes levées avec une parfaite exactitude, vérifiées à diverses époques, et corrigées à de longs intervalles.

Ce sont eux-mêmes qui, l'Iliade à la main, jugeront si vingt années de recherches et de réflexions ne peuvent pas inspirer quelque confiance en des résultats obtenus par de si constants efforts; si le temps seul n'eût pas suffi pour dissiper des illusions, dont il serait au reste assez naturel qu'on m'eût cru susceptible dans mon premier transport, à la vue de cette terre classique.

Peut-être sentirez-vous, Messieurs, affaiblir votre excusable méfiance, si le peu d'instants où je dois vous entretenir me permettait de vous conduire dès aujourd'hui sur les bords du fougueux Simoïs et sur les rives fleuries du paisible Scamandre, de vous faire remonter son cours jusqu'à ses doubles sources; ce ne serait pas sans surprise que vous les trouveriez encore telles que les peignait le poète grec il y a trois mille ans; l'une tiède et exhalant, surtout quand l'atmosphère est refroidie, une épaisse fumée; l'autre, produit des neiges du Gargare, s'échappant très-froide des entrailles de la terre, et le paraissant encore davantage aux rustiques habitants de la con-

trée, qui viennent s'y désaltérer durant les chaleurs de l'été.

Bien certains d'avoir reconnu ces fameux bassins où les filles troyennes venaient laver leurs robes durant la paix, et où périt Hector à la vue de sa mère placée sur les murs d'Ilion, nous ne pouvons être éloignés de cette ville célèbre. Les murailles bâties par les dieux n'existent plus; mais tous les sites consacrés par l'Iliade, les précipices qui défendaient la ville du côté des monts Ida, le profond ravin où mugit le Semoïs, ne peuvent être méconnus. Ce sont là les commentaires qui jetteront un nouveau jour sur l'Iliade, lorsqu'ils auront reçu des développements sans lesquels il pourrait ne paraître que des assertions hasardées et le produit d'une imagination exaltée par une vive admiration pour le poète grec.

L'impossibilité de donner ici ces développements nécessaires est bien propre à m'intimider; oserai-je, Messieurs, vous ramenant vers les rives de l'Hélespont, vous montrer le tombeau d'Ajax, objet de la longue vénération des habitants, et qui existe encore, grâce aux soins de l'empereur Adrien, qui le fit réparer?

Vous dirai-je que de l'autre côté du golfe où abordèrent les mille vaisseaux d'Agamemnon, vingt siècles ont honoré le temple d'Achille élevé près de son tombeau, et que ces deux monuments ont existé jusqu'à l'époque où le christianisme devint la seule religion de l'empire de Constantin?

Les noms d'Ajax et d'Achille réveillent involontai-

rement des idées fabuleuses ; nous avons pris dès l'enfance l'habitude de regarder comme de pures fictions ce qui n'est, je crois, que le récit de faits très-réels, embelli par tous les accessoirs d'une croyance religieuse qui supposait une continuelle intervention des dieux ; mais tous les faits dont j'appuierai mon opinion sont du domaine de l'histoire : ce sont par exemple les auteurs les plus dignes de confiance qui nous attestent l'existence de ce tombeau, et de ce temple d'Achille, dont quelques marbres signalent encore la place ; et ces auteurs nous font connaître en détail les cérémonies du culte constamment rendu à la mémoire du vainqueur d'Hector, ainsi que les superstitions auxquelles ce culte donnait lieu.

Ce ne sont pas seulement quelques monuments dont la structure assurait la conservation et les aspects si fidèlement dépeints par le poète, qui expliqueront des passages jusqu'à présent peu intelligibles ; celui qui connaîtra les mœurs des Grecs, le peuple du monde qui a le plus soigneusement conservé ses antiques usages, éprouvera de continuelles surprises, en voyant réaliser les séduisants tableaux dont avec tant d'art le poète a su enrichir ses récits. Il rencontrera même de moment en moment la réfutation de presque tous les reproches adressés à Homère, par ceux qui ne l'entendent pas, ou (ce qui est pire) par ceux qui l'entendent mal.

Les épithètes que l'on s'accorde à trouver *oiseuses*, ajouteront désormais presque toutes au sens du mot qu'elles accompagnent, ou établiront entre les objets des distinctions jusqu'à présent méconnues ; elles

m'ont été interprêtées par de continuelles recherches, souvent par des observations fortuites et presque involontaires, ou même quelquefois révélées par les modernes descendants de la génération à laquelle Homère les adressait; et il y en a beaucoup (quoi qu'en aient pu dire des observateurs trop légers) qui savent parfaitement la langue de leurs ancêtres.

J'ai vécu plusieurs années, voyant se succéder sous mes yeux les tableaux que j'avais cru d'ingénieux produits de la plus riche imagination; et souvent, ayant essayé de décrire d'après nature des scènes intéressantes, je me surprenais bientôt n'avoir fait dans ma froide prose qu'une faible traduction du poète qui m'avait prévenu depuis trente siècles.

Je pourrais citer de nombreux exemples, mais je m'aperçois que, toujours pénétré d'Homère, de l'Iliade et de ses héros, j'imite trop peut-être le vieux Nestor rappelant longuement ses anciens souvenirs.

Il est cependant excusable de s'arrêter sur ceux qui ont quelque douceur : il en est tant d'autres qui pèsent sur nos cœurs! qu'ils fassent place en cet heureux jour aux plus flatteuses espérances; elles sont autorisées par la présence d'un souverain qui, s'il n'eût été appelé au trône, serait par la pureté de son goût et la supériorité de ses lumières, l'un de nos plus brillants collègues; l'étroite alliance contractée entre toutes les branches des connaissances humaines est un de ses bienfaits; secondons ses généreuses intentions, rappelons les esprits vers

le goût des arts, consolateurs de l'infortune, et qui rendent si doux les loisirs de la paix ; c'est ainsi que nous contribuerons à éteindre les ressentiments, fruits de tant de malheurs et de crimes ; que nous réveillerons les aimables et nobles qualités qui caractérisaient la nation française, qui si long-temps assurèrent son bonheur, et qui en faisaient le premier peuple du monde.

MONITEUR du 21 mai 1816, page 585.

RAPPORT

DE M. ESMÉNARD,

SUR LE

VOYAGE PITTORESQUE DE LA GRÈCE,

PAR M. DE CHOISEUL-GOUFFIER;

Extrait du Mercure de France, tome 36, année 1809, page 641.

Le premier volume de ce grand ouvrage parut en 1782, et dès-lors fut regardé dans l'Europe savante comme un magnifique monument élevé par l'opulence, l'érudition et le goût, à la gloire des lettres et à la perfection de tous les beaux-arts. Un sentiment général de bienveillance et même d'admiration, devait accueillir les travaux d'un écrivain, qui, dans l'âge et dans le pays des illusions, se dérobait aux jouissances réelles de son rang et de sa fortune, et, trouvant de plus nobles plaisirs dans le sein de l'étude et de la philosophie, consacrait son crédit et sa jeunesse à des recherches pleines d'intérêt, mais souvent périlleuses, et toujours dignes de ranimer, avec l'amour de l'antiquité, l'enthousiasme des talents et de la vertu. Aussi, la critique, désarmée par le mérite de l'auteur, aperçut à peine les imperfections de l'ouvrage; elle eut désiré sans doute plus d'étendue dans les discussions utiles aux progrès de la géo-

graphie, plus de réflexions dans le tableau brillant et contrasté des mœurs de la Grèce, et, si j'osais médire de ce qui m'a plusieurs fois séduit, un peu moins de luxe dans les ornements et les descriptions dont ce premier volume est rempli. Mais il est une époque de la vie où, dans un beau caractère, les erreurs de l'esprit ont quelque chose d'aimable et de généreux ; et même, dans la maturité de l'âge et de la raison, comment se défendre d'une ivresse continuelle, en décrivant un pays où, pour me servir des expressions de M. de Choiseul, chaque monument, chaque débris, chaque pas, transportent à trois mille ans la pensée du voyageur, et le placent tout à la fois au milieu des scènes merveilleuses de la fable et des grands spectacles d'une histoire non moins féconde en prodiges! Comment parcourir sans enchantement cette mer formée d'îles dont les aspects délicieux varient sans cesse aux yeux du navigateur, et dont le moindre rocher s'offre à l'imagination, peuplé de dieux ou de héros! Comment aborder sans une émotion profonde, et la terre de Délos, et le rivage de Troie, et ce port d'Athènes, où tant de siècles et de générations n'ont point encore effacé le souvenir de Thémistocle! Voici les vestiges de ces longues murailles qui joignaient le Pirée à la ville; sous ces forêts antiques d'oliviers et de platanes, se promenaient Démosthène et Socrate. Quel ennemi des muses et de la beauté les a jamais traversées sans se rappeler Aspasie! Cet édifice imposant que le temps a respecté, et que le soleil près de l'horizon dore de ses feux,

c'est le monument que les Grecs, vainqueurs à Salamine, consacrèrent à Thésée; et déjà sur le sommet de la citadelle s'aperçoivent les ruines précieuses de ce temple de Minerve, chef-d'œuvre des arts de l'Attique, dans le beau siècle de Périclès.

Si quelque censeur austère se plaint de trouver souvent des tableaux pareils dans le premier volume du VOYAGE PITTORESQUE DE LA GRÈCE, je doute qu'il les juge avec autant de sévérité que l'auteur le juge lui-même : « Plus de vingt ans se sont écoulés, dit-« il, depuis que j'osai publier le premier volume de « cet ouvrage. Cette entreprise était une témérité de « mon âge. Quel talent et en même temps quelle ma-« turité de réflexions n'eût-il pas fallu pour parler « dignement de ces régions enchantées par la fable, « consacrées par l'histoire; de tous ces lieux jadis si « féconds en prodiges, aujourd'hui si riches de sou-« venirs et si imposants jusque dans leurs ruines! Je « les avais parcourus avec l'enthousiasme de la jeu-« nesse, et c'était surtout des illusions de cet en-« thousiasme, qu'en écrivant j'avais à me défendre. « Prêt à retracer cette foule d'impressions diverses « dont le sentiment était en moi si présent et si vif, « je devais craindre qu'on ne m'accusât à la fois « d'exagérer ce que j'avais vu, et de parler trop « légèrement de ce que je n'avais pas su voir. Déjà « s'annonçait à l'Europe littéraire le bel ouvrage qui « allait présenter les trésors d'une vaste érudition « sous les formes les plus séduisantes (*), et qui, à

(*) Le Voyage du jeune Anacharsis.

« l'aide d'un style pur et noble comme l'âme de son « auteur, devait faire revivre l'antique gloire de la « contrée que je venais de parcourir. Je ne pouvais « donc prétendre qu'au faible mérite de décrire avec « exactitude et simplicité les débris encore existants « de sa grandeur passée : je le sentis d'abord ; je « m'aperçus trop tard que je l'avais souvent oublié ; « aussi, tandis qu'on daignait accueillir mes premiers « essais avec indulgence, je n'en recevais les témoi- « gnages qu'avec embarras, avec une sorte de « remords ; je me promettais bien de réparer un « jour de nombreuses négligences, et de présenter « dans la suite un tableau moins indigne d'un si beau « sujet. »

Il est impossible de parler de soi-même avec plus de modestie ; mais il y a ici beaucoup trop de sévérité. Pour mon compte, je serais bien fâché qu'un écrivain dont le goût est si pur et l'esprit si juste, dont tous les sentiments sont d'une âme élevée et tous les tableaux d'une brillante imagination, se fût borné à décrire les ruines de la Grèce avec simplicité et exactitude. Je ne crois point que l'ouvrage de Barthélemy (et je rends un hommage sincère au talent de l'auteur) dût interdire toute autre ambition à M. de Choiseul ; il me semble, au contraire, qu'après avoir parcouru la Grèce moderne avec lui, le cœur encore ému des souvenirs qu'il rappelle avec un noble enthousiasme à l'aspect des lieux qui les ont conservés, on doit se retrouver avec plus de connaissances dans la Grèce antique, et relire avec

plus d'intérêt et de charme le Voyage du jeune Anacharsis.

Heureusement M. de Choiseul est resté plus fidèle à son talent qu'à un projet trop modeste : on trouve dans le second volume de son Voyage, des recherches plus savantes, des aperçus plus vastes, des observations plus fécondes, tout ce qui peut éclairer la géographie, l'histoire, les arts et la politique, dans l'état actuel de l'Asie-Mineure et de la Grèce, en un mot, tout ce qui caractérise la maturité d'un excellent esprit.

Mais on y retrouve aussi cette sensibilité d'imagination, cette chaleur, cette vérité de sentiment, qui, dans le premier volume de son ouvrage, recevaient de la jeunesse de l'auteur un charme particulier. Après avoir exposé brièvement les motifs de son second Voyage dans la Grèce (il fut nommé en 1784 à l'ambassade de Constantinople), il reprend à Smyrne la route qu'il avait quittée à la fin de son premier volume. Il reconnaît franchement qu'en 1782 il n'avait donné sur le commerce, alors si florissant dans cette grande ville, que des détails vagues et superficiels. « Je devrais peut-être, dit-il, avant « de passer à d'autres objets, réparer ces torts d'une « instruction trop jeune et trop légère ; mais que « pourrai-je dire aujourd'hui de ce commerce des « Français, alors si riche, et qui n'est plus? Ne serait-« ce pas exciter d'inutiles regrets? Les événements « n'ont que trop fait disparaître les motifs, et jusqu'au « prétexte de me reprocher cette négligence. » J'ose

n'être point ici de l'avis de M. de Choiseul; l'image des biens qu'on a perdus afflige sans doute, mais elle instruit. D'ailleurs, qui sait si le commerce de Marseille avec la métropole de l'Asie-Mineure n'est pas prêt à renaître? Qui sait jusqu'où peut s'étendre l'influence de cette main victorieuse à laquelle il fut donné d'effacer tous les crimes et de réparer tous les malheurs? Il me semble que le tableau de l'industrie française et de son ancienne puissance dans les mers et dans les ports du Levant, aurait offert à la fois des leçons et des espérances, et n'eut point déparé l'ouvrage de M. de Choiseul.

Quoi qu'il en soit, après avoir visité avec notre illustre voyageur le plus grand nombre des îles de la mer Egée, et traversé la Carie et l'Ionie, depuis Rhodes jusqu'à Smyrne, nous allons le suivre jusqu'aux Dardanelles, à travers l'Eolide et la Phrygie. Il jette d'abord un coup d'œil sur l'ancien royaume de Pergame, fondé par l'eunuque Philetœrus, fils d'une danseuse, qui, par sa politique et par ses armes, enleva l'Eolide à tous ses conquérants,

> Soldat sous Alexandre, et roi après sa mort;
>
> VOLTAIRE.

et qui parut plus digne de régner que la plupart d'entre eux. Parmi ses successeurs, M. de Choiseul remarque surtout Attale Ier, qui mérita de donner son nom à la dynastie des Attalides. Tous ces princes firent fleurir dans leurs états les lettres et les arts; leurs tombeaux subsistent encore, tandis qu'on cher-

che en vain les monuments des compagnons d'Alexandre. M. de Choiseul décrit ensuite la ville de Pergame, célèbre dans l'antiquité par le culte d'Esculape, et qui serait plus digne de l'être par celui qu'elle rendit à Trajan, si d'avance elle n'avait pas déshonoré sa piété en disputant à onze villes de l'Asie-Mineure, l'honneur honteux d'élever un temple à Tibère. L'un des meilleurs esprits qui aient porté la philosophie et la critique dans l'étude des arts et de l'antiquité, rendra compte dans ce journal de la partie scientifique de ce voyage, et décrira sans doute, à l'article de Pergame, les médailles de cette ville et le beau vase de marbre blanc qui représente les jeux Asclépiens. Je remarquerai seulement que le célèbre antiquaire milanais adopté par la France, M. Visconti, a déjà fait connaître une médaille dont le revers offre un vase soutenu par des centaures portant, comme ceux du vase de Pergame, des ailes de papillons, et il a jugé qu'ils étaient destinés à figurer les génies des jeux équestres; suivant M. de Choiseul, le vase de Pergame justifie et complète cette idée.

En quittant cette ville et poursuivant sa route à travers les solitudes de l'Eolide, l'auteur du VOYAGE PITTORESQUE DE LA GRÈCE visite et décrit un khan ou kiarvan-seraï (palais des caravanes). Ces édifices sont dus presque tous à la piété de quelques pachas ou de quelques riches particuliers, qui les ont placés sous la sauve-garde de la religion, en consacrant à des mosquées le modique revenu qu'on en retire. Leur description amène une digression intéressante sur

l'hospitalité des anciens et des peuples orientaux. Je ne crois pas qu'on lise sans émotion la fin de ce morceau, qui suffit pour donner une idée du style et du talent de l'auteur.

« Heureux! s'écrie M. de Choiseul, heureux les peuples qui conservent encore les nobles monuments de l'humanité de leurs pères, chez qui le voyageur égaré connaît d'avance la porte où il peut frapper, l'indigent l'asile où il exposera ses besoins, où des secours assurés attendent les maux de tous genres, et où les plus douces consolations sont promises à toutes les douleurs! Heureuses les nations qui n'ont jamais repoussé l'opprimé que les discordes civiles privaient de sa patrie! On pourra, sans craindre de les blesser, sans les condamner à d'humiliantes comparaisons, célébrer la bonté généreuse et compatissante. Les infortunés surtout qui trouvèrent chez elles un refuge aux jours de malheur, sentiront le charme attaché au rapprochement de ces antiques et de ces modernes souvenirs. Ce ne seront pas eux du moins qui me reprocheront, lorsque je n'avais annoncé que de simples notions sur la piété musulmane envers les voyageurs, d'avoir pu me laisser entraîner à rappeler d'autres bienfaits de l'hospitalité. Celui qui en éprouva si long-temps l'heureuse influence n'est-il pas excusable de s'être oublié dans un tel sujet, de ne le quitter même qu'à regret? Je ne puis en effet dire comme Ménélas: Et moi aussi, je fus errant; et moi aussi, je fus étranger. Mais plus heureux que le prince grec, qui promena chez des peuples divers ses malheurs et ses

ennuis, la nation qui accueillit mon infortune ne laissa pas un moment égarer mon espérance. »

Après avoir rendu ce touchant hommage aux souverains de la Russie et aux peuples qui vivent sous leurs lois, M. de Choiseul décrit les côtes inhospitalières de la Thrace, et avant d'entrer dans la Troade, visite les îles d'Imbros, de Samothrace et de Lemnos : il expose son opinion et les calculs de M. Delambre sur la hauteur du mont Athos, et rassemble les monuments, les médailles, les pierres gravées inédites qui peuvent éclaircir l'histoire de ces îles et du continent voisin. Il revient enfin en Asie, et se prépare à tracer le tableau de l'ancienne Phrygie et du royaume de Priam. C'est ici qu'ont eu lieu les premières recherches de M. de Choiseul, ses découvertes les plus curieuses, et les travaux dont le souvenir lui est le plus cher. Trois voyageurs anglais ont marché sur ses traces dans ces contrées poétiques, et n'ont pas attendu l'impression de cette partie de son ouvrage pour lui rendre une éclatante justice. Mais comme cette partie n'est point encore publiée, il faut nécessairement attendre, pour la comparer à ce qu'on a écrit sur le même sujet dans le long intervalle qui a séparé l'impression des deux volumes du VOYAGE PITTORESQUE DE LA GRÈCE. Toujours est-il certain que ce grand ouvrage (qui sera, dit-on, complètement terminé dans moins d'une année) est déjà fort supérieur à tous ceux qui l'ont précédé, par la réunion de l'ensemble, par la richesse des détails, et par la magnificence de l'exécution. C'est,

je le répète, un des plus beaux monuments élevés à la gloire des arts et des lettres ; et je ne sais pas si ceux qui reprochent sans cesse au siècle dernier la direction qu'il avait donnée aux esprits, pourraient citer à une autre époque, comme sortant des premières classes de la société, des ouvrages qui réunissent, au même degré que celui-ci, la pureté du goût, l'étendue des lumières, l'étude de la littérature ancienne, et qui prouvassent une plus rare alliance du savoir et de la modestie, avec un plus digne emploi de la richesse, de l'instruction et du pouvoir.

ESMÉNARD.

NOTICE

SUR

M. LE COMTE DE CHOISEUL-GOUFFIER,

PAR M. DE FELETZ,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

Extraite de la Biographie universelle, supplément, tome 61.

CHOISEUL (Marie-Gabriel-Florens-Auguste, comte de), connu sous le nom de CHOISEUL-GOUFFIER depuis le mariage qu'il contracta, très-jeune encore, avec l'héritière de cette famille, et par lequel il fut toujours distingué des autres membres de son illustre maison, naquit à Paris le 27 septembre 1752. Il fit ses études au collége de Harcourt, sous des maîtres habiles sans doute; mais au sortir du collége il en trouva au sein même de sa famille un plus habile encore, l'abbé Barthélemy, l'hôte aimable, le savant ami du duc de Choiseul, ancien premier ministre de Louis XV. L'esprit de l'abbé Barthélemy était aussi athénien que français. Il trouva dans l'esprit de son jeune élève des dispositions analogues et extrêmement heureuses, avec un cœur généreux et prompt à s'enflammer pour tout ce qui fit la gloire

des Grecs : la liberté, le patriotisme, la culture des lettres et des arts, les palmes du génie et les trophées militaires. Il n'est pas douteux que les conversations du célèbre auteur des VOYAGES DU JEUNE ANACHARSIS n'aient eu une grande influence sur la détermination que prit le comte de Choiseul, et à laquelle il doit sa principale renommée. Ce fut en effet au milieu de ces doctes entretiens qu'il forma le projet d'aller visiter les antiques et célèbres contrées qui en faisaient le sujet le plus ordinaire et le plus intéressant. Ce projet fut un peu retardé par son mariage, par son entrée au service, carrière à laquelle le destinaient impérieusement son nom et l'exemple de ses aïeux, et dans laquelle il obtint le grade de colonel, et enfin par les devoirs que lui imposaient et ces nouvelles fonctions, et ce nouvel établissement, et tant de liens qui l'attachaient à la société. Mais, bientôt affranchi de ces devoirs et de ces convenances, il s'arracha à toutes les séductions de Paris, et à l'attrait de cette société si brillante, si bien choisie, composée des hommes les plus distingués dans le grand monde, des femmes les plus aimables et les plus spirituelles, des gens de lettres et des savants les plus renommés, société où il avait lui-même tant de succès, sacrifiant ainsi, ajournant du moins toutes les faveurs que l'ambition et la fortune promettaient à son nom illustre et à son mérite réel.

Ce fut au mois de mars 1776, et à l'âge de 24 ans, qu'il s'embarqua sur l'Atalante, commandée par le marquis de Chabert, membre de l'Académie des

Sciences, homme digne de l'écouter, de l'entendre et de le seconder, et pour lequel il conserva toujours une vive reconnaissance et une douce affection.

Arrivé au but de son voyage, M. de Choiseul se livre avec ardeur à de savantes investigations. Il parcourt la Grèce et l'Asie-Mineure, en étudie les peuples, les mœurs, les institutions, décrit tous les monuments qui subsistent encore, tâche de reconstruire et de faire connaître ceux qui ont été détruits, et fait aussi revivre, autant qu'il est en lui, tout ce qui illustra, tout ce qui décora ce sol classique des beaux-arts et des grands-hommes. Il appuie ses observations sur celles des anciens poètes, des historiens, des géographes, des voyageurs : Homère, Hérodote, Pausanias, Strabon, Plutarque, Pomponius-Mela, et autres célèbres écrivains de l'antiquité et des temps modernes. Il interprète leurs divers passages, explique leurs divers sentiments, les éclaircit par l'inspection des lieux, concilie, adopte ou réfute leurs opinions avec une critique éclairée et judicieuse.

Après avoir voyagé en savant, en homme de goût, en observateur et en philosophe, il revint en France, où il fit imprimer le fruit de ses recherches et de ses travaux, dans un magnifique volume où il représenta doublement les objets qui l'avaient si vivement frappé, les peignant à l'esprit par le talent de la parole, et aux yeux par les arts du dessin et de la gravure.

Ce fut le premier exemple de ces VOYAGES PITTORESQUES, où le luxe et les arts viennent se joindre à l'intérêt des récits et des descriptions, les décore et

les embellit, leur donne de la vie, les rend plus sensibles, et les imprime mieux dans l'intelligence et la mémoire.

L'ouvrage de l'abbé de Saint-Non ne fut terminé qu'en 1786; celui de M. de Choiseul parut dès 1782. Célèbre même avant d'être imprimé, et connu par quelques fragments qui avaient été communiqués à plusieurs membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le VOYAGE PITTORESQUE DE LA GRÈCE, trois ans après sa publication, ouvrit à son auteur les portes de cette Académie.

M. de Choiseul y succéda en 1779 au savant Foncemagne. L'Académie-Française attendit des preuves publiques et des titres dont le public fût juge comme elle. Ce ne fut qu'en 1784, deux ans après la publication du VOYAGE PITTORESQUE, qu'elle l'admit au nombre de ses membres.

Un singulier incident suivit cette nomination; il paraît que les membres de l'Académie des Inscriptions avaient alors pris l'engagement de ne jamais solliciter d'être admis à l'Académie-Française. M. de Choiseul, qui pouvait très-bien avoir été nommé sans avoir *sollicité*, fut accusé par un de ses confrères, Anquetil-Duperron, d'avoir manqué à ses engagements, et menacé d'être cité devant le tribunal des maréchaux de France, pour cette infraction à sa parole : singulière juridiction pour un débat académique.

Cependant le très-estimable, mais un peu bizarre membre de l'Académie des Inscriptions n'accomplit pas

sa menace ; il se contenta de murmurer et de témoigner de l'humeur. Jamais séance à l'Académie-Française ne fut plus brillante que celle de la réception de M. de Choiseul. Il y succédait à d'Alembert. Son discours, plein d'urbanité et d'élégance, eut beaucoup de succès ; on applaudit surtout à la manière noble et pleine de délicatesse dont le récipiendaire parla de la naissance de son prédécesseur, et sut tirer, d'une origine flétrie par les lois et les mœurs, un motif d'intérêt pour d'Alembert. Il trouva dans ce sujet si délicat, et où il était si facile de blesser les convenances, un mouvement de sensibilité et d'une douce et touchante éloquence.

Ce fut dans cette mémorable séance que M. de Choiseul reçut un hommage d'autant plus flatteur, qu'il lui était accordé par un poète aimable dont il fut toujours l'ami, et qu'il était le tribut de l'amitié exprimé en beaux vers. L'abbé Delille, toujours habile à saisir des à propos pleins de délicatesse, lut un fragment de son poëme de *l'Imagination*, qui n'était encore qu'ébauché, et qui ne fut publié que vingt ans plus tard.

La Grèce, qui entrait si naturellement dans un poëme sur *l'imagination*, est le sujet de ce fragment ; le poète évoque, par une heureuse allusion que lui inspire la circonstance présente, le génie éploré de cette antique et célèbre contrée qui distingue, parmi la foule des voyageurs, un *jeune amant des arts*, lui recommande la gloire de ses monuments et de tous ses brillants souvenirs, et, par une ingé-

nieuse prophétie, lui promet pour récompense la palme académique dans une nouvelle Athènes :

« Hâte-toi, rends la vie à leur gloire éclipsée ;
« Pour prix de tes travaux, dans un nouveau lycée,
« Un jour je te promets la couronne des arts.
« Il dit ; et, dans le fond de leurs tombeaux épars,
« Des Platon, des Solon, les ombres l'entendirent ;
« Du jeune voyageur tous les sens tressaillirent. »

Il part : les arts reconnaissants marchent à sa suite dans la contrée qui fut leur berceau ; ils secondent sa parole éloquente dans la composition du VOYAGE PITTORESQUE :

« Et belle encor, malgré les injures de l'âge
« Avec ses monuments, ses héros et ses dieux,
« La Grèce reparait tout entière à ses yeux. »

Dans le cours de la même année (1784), Louis XVI nomma M. de Choiseul son ambassadeur à Constantinople. Cette mission importante lui donna l'occasion de revoir la Grèce, objet de son intérêt et de ses affections avant de l'avoir décrite, et que les succès dont cette contrée avait été pour lui la source, lui rendaient plus chère encore. Il la parcourut avec des moyens plus puissants de la connaître, de l'explorer, et de compléter, en le perfectionnant, son VOYAGE PITTORESQUE.

Il emmena avec lui des artistes, des savants, et un brillant poète, l'abbé Delille, qui l'avait si bien célébré et dont il fut heureux de se faire accompagner. On ne pouvait avoir, en effet, un plus aimable compagnon de voyage, et rien n'était plus agréable

que d'entendre ces deux hommes si spirituels, tant d'années après ce voyage, s'en entretenir, parler de leur séjour à Constantinople, de la douceur de leur commerce, de leur gaîté et du bon goût de leur amusement; c'est un plaisir dont a souvent joui l'auteur de cet article.

Mais quelque graves et quelque sérieux que fussent les travaux et les explorations du comte de Choiseul dans la Grèce, dans la Troade et l'Asie-Mineure, il avait des devoirs plus graves encore à remplir, et des occupations plus sérieuses. Louis XVI, en le nommant son ambassadeur à Constantinople, lui avait confié d'importantes négociations: « Combien n'eus-je « pas lieu, dit M. de Choiseul, d'être frappé de son « zèle pour les sciences, de la rectitude de son juge« ment, et de cette instruction solide qui eût honoré « un simple particulier (*)! Seul de tous les rois, sur « le premier trône du monde, non-seulement il n'eut « pas un flatteur, mais il n'obtint pas même la plus « stricte justice. »

Les instructions de Louis XVI avaient particulièrement pour but d'assurer dans le Divan l'ascendant de la France, et de se servir de cet ascendant pour faire revivre et fleurir notre commerce dans les échelles du Levant, et d'augmenter ainsi la prospérité de la France et particulièrement de Marseille, de la Provence et du Languedoc.

L'ambassadeur de Louis XVI devait protéger tous

(*) On sait que Louis XVI avait rédigé de longues instructions pou l'expédition de La Pérouse. Le manuscrit original est de sa main.

les sujets du roi très-chrétien, et étendre même cette protection à tous les membres de la chrétienté. M. de Choiseul accomplit avec beaucoup d'ardeur et d'habileté toutes les intentions du monarque bienfaisant. Les missions d'humanité furent celles qu'il remplit avec le plus de zèle. Le premier, peut-être, il apprit aux Turcs à respecter le droit des gens.

Ainsi lorsque la guerre eut éclaté entre la Porte et la Russie, il parvint à faire sortir l'ambassadeur de cette dernière puissance du château des Sept-Tours, où il était renfermé selon le code barbare des Ottomans, à l'égard des représentants des souverains avec lesquels ils sont en guerre; il le fit embarquer sur une frégate française qui le transporta à Trieste. Il fut encore plus heureux à l'égard de l'internonce d'Autriche; il prévint son emprisonnement lorsque cette puissance se fut déclarée contre la Porte et en faveur de la Russie, et il le fit embarquer avec toute sa famille sur deux navires français, qui le conduisirent dans un des ports de la domination autrichienne.

Non moins généreux envers les plus obscurs particuliers et les simples soldats victimes du malheur et des vicissitudes de la guerre, il parvint à procurer de grands adoucissements au sort rigoureux des prisonniers russes et autrichiens détenus dans le bagne de Constantinople, leur fit soigneusement distribuer tous les secours envoyés par leurs gouvernements et par leurs familles, y ajouta quelquefois ses dons particuliers, racheta à ses frais quelques-uns

d'entre eux, notamment un jeune officier tombé dans les mains d'un maître impitoyable, et qui, dans les rigueurs de la plus dure captivité, semblait n'être sensible qu'à la douleur d'un vieux père et d'une tendre mère, lorsqu'ils apprendraient le sort cruel de leur fils.

Protecteur humain et généreux envers les ennemis de la Sublime Porte, il était en même temps négociateur habile auprès de cette puissance, amie de la France; il n'oubliait pas qu'il avait la mission particulière de resserrer ces liens d'amitié dans l'intérêt de notre commerce, de nos relations politiques. Sachant qu'un allié n'est utile que lorsqu'il est puissant, il tâcha de ranimer ce vieux corps engourdi, de lui redonner quelque vigueur par l'emploi de ses ressources, et d'augmenter ces ressources par la civilisation.

C'est peut-être à M. de Choiseul que furent dues les premières idées de réforme dans l'empire Ottoman. Des officiers du génie, de l'artillerie, de l'état-major de l'armée française, furent appelés à Constantinople par ses conseils. Les places fortes furent réparées et mises en état de défense, et un superbe vaisseau de ligne de soixante-quatorze canons fut construit dans les chantiers de Constantinople, par un ingénieur français, suivant toutes les règles d'un art récemment perfectionné et totalement inconnu aux Ottomans.

L'amour des lettres et des sciences ne l'abandonnait point au milieu de ces soins si multipliés. Il fit

établir, dans le palais de France, à Constantinople, un observatoire et une imprimerie. Cette imprimerie lui fut très-utile dans une occasion délicate et difficile, où il repoussa une sorte de dénonciation diplomatique avec beaucoup d'habileté et d'adresse.

Des ministres étrangers, contrariés dans leurs vues politiques par l'influence qu'acquérait sur le Divan l'ambassadeur français par son habileté et par les services réels qu'il s'efforçait de rendre à la puissance ottomane, crurent avoir trouvé dans le VOYAGE PITTORESQUE DE LA GRÈCE un moyen sûr de détruire cette influence.

Dans cet ouvrage, M. de Choiseul célèbre avec enthousiasme l'ancienne gloire de la Grèce, cette gloire fondée sur la liberté; il gémit sur l'oppression et les fers de Léonidas, de Miltiade, d'Epaminondas, et des héros de Marathon, des Thermopyles, de Salamine, dont il évoque éloquemment les ombres; il appelle de ses vœux un vengeur qui brise ces fers en affranchissant la Grèce: *Exoriare aliquis*.

Il était facile de faire auprès du Grand-Seigneur un crime de ces pages généreuses. Ils les eût sans doute toujours ignorées, car un sultan ne lit guère; mais on les mit perfidement sous ses yeux.

Instruit de cette manœuvre, M. de Choiseul fit faire aussitôt dans son imprimerie un carton à son ouvrage, et substitua à ces pages, qui pouvaient passer pour séditieuses à Constantinople, des pages fort innocentes. Cette version fut regardée comme

la sienne, l'autre comme celle de ses ennemis, et son crédit fut maintenu.

Si Virgile a permis la ruse sur le champ de bataille, *dolus an virtus*, à plus forte raison doit-elle être permise dans la diplomatie, surtout pour repousser un procédé peu loyal.

Mais la révolution française vint susciter à M. de Choiseul des embarras bien plus inextricables. Il n'eut pas celui du choix dans le parti qu'il avait à prendre; et, sans hésiter, il demeura fidèle au prince vertueux et malheureux qu'il représentait auprès de Sa Hautesse. Plus tard il correspondit avec les frères proscrits de l'infortuné monarque, et sa correspondance fut saisie dans la retraite de Champagne, en 1792.

Le 22 novembre de la même année, M. de Choiseul fut décrété d'accusation. Peu disposé à venir en France subir les suites d'un pareil décret, il se retira en Russie, où l'avait dès long-temps précédé sa réputation d'homme d'esprit, d'écrivain distingué, de voyageur éclairé et de négociateur habile. C'étaient d'heureux titres et de puissantes recommandations auprès de l'impératrice Catherine II, qui l'accueillit avec grâce, et lui accorda une généreuse protection.

La faveur dont il jouissait à la cour de Russie s'accrut encore sous le règne de Paul Ier, qui le nomma son conseiller intime, et directeur de l'Académie des arts et de toutes les bibliothèques impériales. Mais à la cour tout est mobile, surtout sous un prince tel que Paul Ier, naturellement généreux, mais inconstant

et capricieux. Quelques nuages obscurcirent donc ces jours de faveur, et M. de Choiseul s'était éloigné de la cour. Mais l'empereur l'y rappela bientôt. D'aussi loin qu'il l'aperçut, il lui fit signe d'approcher, et lui tendant la main, il lui dit avec l'accent de la bienveillance : « M. le comte, il est des jours d'orage, des « temps nébuleux où il pleut des mal-entendus; il « en est tombé sur nous; mais comme nous sommes « gens d'esprit, nous l'avons secoué (en faisant un « geste de l'épaule), et nous n'en sommes que mieux « ensemble. » Mais toutes les faveurs d'un monarque étranger n'effacent point dans le cœur d'un Français le souvenir de sa patrie.

M. de Choiseul revint en France dès que les lois barbaresques contre l'émigration furent révoquées. Il y rentra en 1802, après une absence de près de vingt années, dépouillé de sa fortune, des dignités qui, si elles n'étaient plus l'apanage du nom et de la naissance, auraient pu être la récompense de ses services. Il s'y renferma dans un petit cercle d'amis et dans une retraite studieuse.

Au milieu de ses travaux politiques, pendant son ambassade à Constantinople, il n'avait point négligé ses travaux scientifiques et littéraires. Il avait parcouru lui-même de nouveau plusieurs parties de la Grèce, de l'Asie-Mineure et particulièrement de la Troade. Il avait envoyé à grands frais des savants et des artistes explorer les lieux qu'il n'avait pu voir de ses propres yeux. Il s'occupa à rassembler ces riches matériaux, et de compléter son bel ouvrage sur la

Grèce. Mais, pendant sa longue absence, quelques ouvrages sur les mêmes contrées et les mêmes objets avaient été publiés, et composés avec des recherches et des observations que M. de Choiseul croyait à bon droit lui appartenir, puisqu'elles avaient été faites par ses ordres et par sa munificence. C'est ainsi que la fraîcheur de ces objets, la primeur, pour ainsi dire, de son ouvrage, et l'intérêt qui naît de ses avantages, lui étaient enlevés ; il en fut sensiblement affecté, mais n'en fut point découragé.

Il travailla avec beaucoup d'ardeur à rassembler, à disposer, à classer toutes ses recherches, dans lesquelles tant d'années écoulées, de longs voyages et toutes les vicissitudes de sa vie avaient dû mettre quelque confusion et quelque désordre. Ce travail fut long ; M. de Choiseul, très-difficile pour lui-même, n'était jamais content de ce qu'il avait fait, quelque satisfaisant que cela fût aux yeux des autres ; et il détruisait souvent des feuilles entières imprimées, pour les élaborer de nouveau et les perfectionner. L'impression d'un si grand et si magnifique ouvrage, avec toutes ces réformes, a dû lui coûter des sommes considérables.

Ce ne fut que sept ans après sa rentrée en France, en 1809, qu'il publia la première partie de son second volume ; la dernière partie n'a été publiée qu'après sa mort, telle qu'on l'a trouvée dans son manuscrit tout disposé à être prochainement imprimé, à quelques additions près, ou transitions et liaisons de quelques parties qu'on doit à deux savants

éditeurs, MM. Barbié du Bocage et Letronne. Ce second volume a moins d'éclat et d'imagination dans le style, moins de luxe et de magnificence dans les ornements et les gravures, mais plus de science positive et d'instruction réelle. L'auteur s'y montre moins coloriste, moins peintre, moins poète, mais plus érudit, observateur encore plus exact, philosophe encore plus éclairé; on sent que l'étude, l'âge, l'expérience et les malheurs ont donné plus de gravité à ses pensées, plus de solidité à ses réflexions, et, en dissipant peut-être quelques généreuses illusions, plus de sérieux et de maturité à ses vues morales et philosophiques.

C'est dans ce second volume que M. de Choiseul parcourt, un Homère à la main, la Troade et tous les lieux qu'ont rendus immortels les chants de l'Iliade; qu'il promène son lecteur sur les bords du Simoïs et du Scamandre, lui fait connaître les champs de combats où se rencontrèrent les héros Grecs et Troyens, et retrouve, après tant de siècles, les tombeaux où furent déposés les restes des plus illustres d'entre eux.

Très-récemment, un voyageur habile et spirituel comme l'auteur du Voyage pittoresque de la Grèce, M. Michaud, de l'Académie-Française, a parcouru avec le même guide, le chantre de l'Iliade, les mêmes lieux, et fait les mêmes études et les mêmes recherches. Souvent il confirme la vérité des découvertes de son devancier, et applaudit à ses conjectures ingénieuses; M. de Choiseul eût sans doute été

flatté d'un pareil suffrage. Quelquefois aussi il le contredit, et fait lui-même, sur des motifs assez plausibles, des conjectures différentes; mais cette contradiction est si polie et si pleine d'égards, qu'elle n'eût pas pu déplaire à M. de Choiseul, modèle lui-même d'urbanité et de politesse dans ses écrits et dans ses discours. Ce sont deux écrivains de bon goût, faits pour se parler, s'entendre, s'accorder ou se contredire avec grâce.

On lit dans ce second volume, à l'occasion des karavansérails et de l'hospitalité si religieusement exercée par les Arabes et les Turcs, et en général par les peuples orientaux, une longue dissertation dans laquelle M. de Choiseul, remontant aux temps bibliques et homériques, trace un tableau de mœurs plein de gravité et d'intérêt. C'est une histoire complète de l'hospitalité que toutes les traditions sacrées et profanes, historiques et mythologiques nous représentent si noblement pratiquée dans les premiers âges du monde par les patriarches, les demi-dieux, les héros, les rois et les peuples, et si naturelle dans les climats de l'Orient où elle est née, que rien n'a pu en faire perdre les touchantes habitudes, ni la succession des siècles, ni les révolutions des empires, ni la différence des religions et des mœurs, ni la civilisation et la barbarie se succédant tour à tour dans ces contrées.

M. de Choiseul la suit et la célèbre dans tous ses âges, dans toutes ses périodes et dans tous ses bienfaits. C'est un brillant épisode et un des plus curieux

morceaux du second volume. La critique pourrait le trouver long pour un épisode qui n'est qu'assez faiblement rattaché au sujet. M. de Choiseul prévoit et prévient cette objection; il avoue la faute littéraire, et l'excuse noblement par un sentiment moral, celui de la reconnaissance. Exilé et proscrit, il avait senti le prix et éprouvé les bienfaits de l'hospitalité. Un grand nombre de ses compatriotes, infortunés comme lui, avaient aussi trouvé des hôtes compatissants et généreux.

« Ce ne sont pas eux, du moins, dit M. de Choi-
« seul, qui me reprocheront, lorsque je n'avais an-
« noncé que de simples notions sur la piété musul-
« mane envers les voyageurs, de m'être laissé entraî-
« ner à rappeler d'autres bienfaits de l'hospitalité;
« celui qui en éprouva si long-temps l'heureuse in-
« fluence n'est-il pas excusable de s'être oublié dans
« un pareil sujet, de ne le quitter même qu'à regret? »

De pareilles digressions varient d'ailleurs agréablement des tableaux historiques et descriptifs. A cette variété des sujets, M. de Choiseul joint la variété des tons. Ainsi, aux considérations graves et en quelque sorte religieuses dont nous venons de parler, succèdent des récits vifs, brillants et légers, comme celui de la moisson des roses par de jeunes Grecques qui arrivent se tenant par la main, dansent au son d'une musette, et jettent leurs moissons de fleurs sur des chariots auxquels sont attelés de lourds buffles au pas lent, à l'épaisse encolure, qui traînent avec gravité ces gerbes légères et odorantes.

Plus loin ce sont des conversations gaies et spirituelles : telle est celle qu'il a avec l'aga Hassan-Tschen-Oglon, dont nous ne rapporterons qu'un trait. Leur entretien est d'abord très-grave et très-sérieux ; tout à coup l'aga est pris d'un rire inextinguible ; M. de Choiseul regarde autour de lui, et voit un fou qui fait des grimaces, des contorsions, des extravagances. Le vieux aga semblait prendre un plaisir extrême à ce spectacle.

« Il me demanda, dit M. de Choiseul, si les rois « en Europe avaient des fous dans leurs palais. Ils en « avaient autrefois, lui répondis-je, mais ils n'en ont « plus aujourd'hui, et à cet égard, ils s'abandon- « nent avec confiance aux hasards de la société. »

A cette première partie du second volume qu'il avait publiée lui-même, et à la seconde partie qu'il avait à peu près terminée, l'auteur voulait joindre un troisième volume, pour lequel il rassemblait et mettait en ordre d'intéressants matériaux ; mais une mort prématurée ne lui permit pas de donner ce complément à son bel ouvrage.

Un grand et important événement avait comblé de joie ses dernières années : les princes auxquels il était resté si fidèle avaient été rétablis sur le trône ; sa fidélité et ses services reçurent leur récompense ; M. de Choiseul fut nommé pair de France, ministre d'état, membre du conseil privé. Dès la réorganisation de l'Institut par l'empereur Napoléon, il était entré dans la classe que représentait l'ancienne Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il reprit en

1816 sa place à l'Académie-Française, et donna des preuves de son esprit actif et laborieux dans les diverses fonctions et dignités dont il fut revêtu. Pair de France, il prononça à la tribune de la Chambre dont il était membre, plusieurs discours toujours empreints de ses sentiments généreux et de ses doctrines fidèles. Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il lut au sein de cette compagnie un mémoire sur l'Hippodrome d'Olympie, un autre sur l'origine du Bosphore de Thrace et la catastrophe qui le forma, et, dans une réunion des quatre Académies, un mémoire sur Homère, où il réfute les paradoxes de quelques savants qui ont attaqué jusqu'à l'existence du prince des poètes (*).

Ces travaux, par la nature des sujets, auraient pu entrer dans son grand ouvrage sur la Grèce; mais, par esprit de confraternité, il aima mieux les associer à ceux de ses collègues, et les placer dans le recueil de l'Académie des Inscriptions. Il fit publier à ses frais l'ouvrage de Lydus, sur les magistrats de la république romaine, manuscrit grec qu'il avait rapporté de ses voyages en Grèce, et qu'il avait obtenu de l'amitié du prince grec Constantin Morusi.

Cette édition, retardée par la mort de M. d'Ausse de Villoison, l'un des savants que M. de Choiseul avait amenés en Grèce et qu'il avait chargé de ce travail, a paru en 1812, in-8° et in-4°, avec une interprétation latine de M. Fuss, et une savante et in-

(*) Voir pages 265, 293 et 319 de ce volume.

téressante préface de M. Hase, écrite pareillement en latin.

On voit au musée plusieurs antiquités grecques qu'il avait recueillies dans ses voyages ; il en avait rassemblé d'autres dans un magnifique édifice qu'il faisait construire à l'extrémité des Champs-Elysées. Là s'élevait un temple fait sur le modèle de celui qui, dans Athènes, était consacré à Thésée, orné des superbes cariatides du temple de Minerve. Les amateurs des arts virent avec douleur ces ouvrages interrompus par la mort de M. de Choiseul. *Pendent opera interrupta, minœque murorum ingentes.*

Bientôt ce monument inachevé fut vendu à quelques industriels, et tout disparu : *etiam periere ruinœ !*

M. de Choiseul partageait son temps entre ses occupations savantes et l'exécution de ses plans et de ses dessins magnifiques ; il faut y joindre les moments donnés à une société choisie et à un petit cercle d'amis, et ce serait mal le faire connaître que de ne pas parler de l'agrément de son commerce.

M. de Choiseul avait beaucoup voyagé ; il avait connu un grand nombre de personnes les plus éminentes par leur rang et leurs dignités, les plus distinguées par leur talent et leur esprit ; il avait beaucoup vu, beaucoup observé ; il embellissait peut-être quelquefois ce qu'il avait vu et observé, et il en résultait une conversation pleine d'intérêt et d'agrément. Une douce sympathie de qualités aimables lui fit épouser en secondes noces madame la princesse

Hélène de Bauffremont. Cette union fit le charme de ses dernières années. Il était parti avec elle pour les eaux d'Aix-la-Chapelle, où il espérait rétablir une santé naturellement robuste, mais sur laquelle un accident grave avait donné des inquiétudes.

Ce fut au milieu des tendres soins qu'elle lui prodiguait, qu'il fut enlevé par une seconde attaque d'apoplexie, le 20 juin 1817, âgé de soixante-quatorze ans. Il avait demandé lui-même à temps les secours de la religion, et il mourut, dit un de ses panégyristes, M. Dacier, son confrère à l'Académie des Inscriptions, « fidèle à son Dieu comme à son « roi. »

F. Z.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

